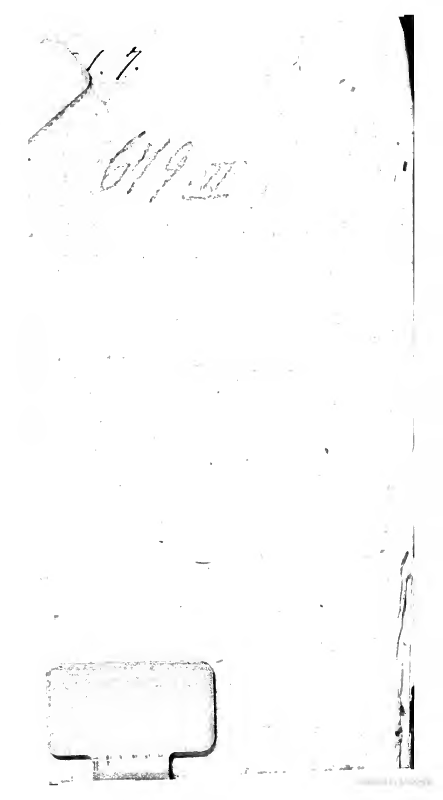




LES PRÉJUGÉS DU PUBLIC SUR L'HONNEUR,

Avec des Observations Critiques, Morales & Historiques.

Par M. DENESLE.

Tantò major Famæ sitis est, quàm Virtutis !

TOME SECOND.



PARIS,
Chez H. C. DE HANSY, Libraire, rue S. Jacques, près les Mathurins, à Sainte Therese.

M. DCC. LXVI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus daus le fecond Volume.

Fin de la Table du second Volume.



LES PRÉJUGÉS DU PUBLIC SUR L'HONNEUR, &c.

CHAPITRE DIX-SEPT.

De la Judicature.

RECHERCHER une Charge de Judicature dans la vûe de protéger l'innocent, & de désarmer le coupable par la profonde connoissance qu'on a des Loix & des Coutumes ; voilà le vrai honneur de la Magistrature. On ne peut concevoir de vertu qui soit plus sublime, ni qui soit plus évidemment utile au bien Public. C'est

faire visiblement la fonction de Dieu sur la terre, que d'administrer la justice aux hommes avec une parfaite équité.

L'Ecriture nous donne en peu de mots l'idée d'un vrai Magistrat...

» Ceux qui m'écoutoient, me com-
» bloient de bénédictions; & ceux qui
» me voyoient disoient de moi que j'a-
» vois délivré le pauvre qui crioit, &
» l'Orphelin qui n'avoit personne pour
» le secourir; celui qui alloit périr sans
» mon assistance, me benissoit..... Je
» me suis revêtu de la justice; & l'équité
» que je gardois dans mes jugemens,
» m'a servi comme d'un vêtement Royal
» & d'un Diadême..... J'étois le Pere
» des opprimés, & je m'instruisois avec
» un soin extrême des affaires que je ne
» sçavois pas... J'arrêtois les exactions
» de l'injuste, & je lui arrachois la
» proye dont il s'étoit saisi. »

Rechercher une Charge de Judicature uniquement pour acquérir du crédit, pour paroître dans le monde avec dignité, & pour jouir du plaisir de se voir continuellement entouré d'une multitude de Supplians; avoir égard aux puissantes recommandations, & quelquefois affecter de n'y avoir aucun égard pour se faire un renom d'intégrité aux dépens de

l'intégrité même : voilà le faux honneur, l'honneur d'opinion. On ne peut guere imaginer de vice plus préjudiciable au bien public.

A quoi vous servira la Jurisprudence ? disoit un vieillard à un jeune homme . . Que ne choisissez - vous une profession qui vous mette en état de rendre service à bien du monde, sans faire de peine à personne ? Il auroit bien dû la nommer !

Il y a une très-grande différence entre avoir de l'honneur & être honoré. Trop de gens confondent ces deux choses. Et comment ne les confondroit - on pas ? Ceux qui sont honorés, & qui ne le sont qu'à cause de leurs emplois, c'est-à-dire, à cause du bien & du mal qu'ils peuvent faire, sont les premiers à s'y méprendre.

Un Historien dit qu'il y a eu un temps où un Magistrat du premier ordre pouvoit être impunément battu jusque chez lui par un grand Seigneur. Et il ajoute, assez inutilement, que c'étoit une suite de la calamité de ce siecle - là, où le Roi lui-même étoit peu distingué des Grands . .

Le Magistrat n'est ni au-dessus, ni au-dessous, ni à côté du Militaire. C'est un genre à part, qui n'a de ressemblance avec l'autre, qu'en ce qu'il contribue

comme lui au bien de l'Etat par la manutention des Loix ... Il n'y a que le Militaire ignorant, ou follement prévenu, qui se croye supérieur au Magistrat, & qui en conséquence le méprise ... C'étoit le Sénat chez les Romains & chez plusieurs autres Nations, c'est-à-dire, un Ordre uniquement composé de Magistrats, qui donnoit les dignités militaires, les Préfectures & le commandement des Armées ... C'étoit lui qui décidoit de la Paix & de la Guerre. Le Magistrat est donc bien fondé à ne se pas croire inférieur au Militaire; mais ce qu'il doit soigneusement éviter, c'est de lui ressembler dans les façons d'agir, & encore moins dans les façons de penser. La Judicature, dit un ancien Auteur, est un genre de Sacerdoce qui demande de la modestie, de la décence & de la gravité.

Le Magistrat, comme le Ministre, est de tous les temps. Le Militaire dépend des circonstances, & n'a lieu que quand les Loix n'ont plus lieu elles-mêmes. Tant que les hommes n'employent que la ruse & la mauvaise foi, on ne leur oppose que la juste interprétation des Loix; c'est le temps du Magistrat. Quand ils employent la force, on leur oppose la force; & c'est le temps du Militaire.

Le Militaire obéit aux Rois ; le Magiſtrat aux Loix.

L'ancien Préjugé qui n'attachoit l'Héroïſme qu'à la gloire des armes eſt enfin détruit. On a enfin reconnu que la Paix a ſes Héros comme la Guerre ; & cette intéreſſante vérité n'échappe plus qu'au vulgaire groſſier.

Mais il eſt fâcheux que le vulgaire groſſier faſſe encore aujourd'hui, comme dans tous les temps, les trois quarts & demi, tout au moins, du Genre Humain.

Nous en avons détaillé les raiſons plus haut dans l'article du Militaire.

Le Magiſtrat a cela de commun avec le Miniſtre, qu'il doit être acceſſible à tous ceux qui ont recours à lui, ſans diſtinction ; parce que la juſtice n'en doit point connoître... Conſéquemment il repréſente mal, lorſqu'il ride ſon front pour quatre paroles qu'il dit à un homme du Peuple, & ne le déride qu'en parlant à un Grand ou à un Riche, auſſi longtemps qu'ils le deſirent, & ſouvent plus qu'il ne faut.

Ne te mêle pas d'être Juge, ſi tu ne te ſens pas aſſez ferme pour réſiſter aux Puiſſans, dit l'Ecriture.

On fait encore cette autre obſervation,

c'eſt que tout homme qui eſt en place pour rendre la juſtice, doit ſur-tout apporter tous ſes ſoins, pour que le Public ne s'apperçoive pas qu'il s'applique à autre choſe, & qu'il regarde ſon état au-deſſous de lui.

C'en eſt aſſez pour ne pas détruire un certain ordre extérieur, que quelques états ne faſſent que ſuppoſer l'honneur, ſans l'admettre toujours. Comme on en eſt prévenu, on ne ſe fie pas trop à ceux avec qui on a à traiter. Mais ſi la Judicature ne faiſoit que ſuppoſer l'honneur ſans l'admettre, ce ſeroit le comble des maux; car quelles précautions peut-on prendre contre celui qui eſt l'interprête des Loix, & qui les fait parler?

La déciſion d'un ou de pluſieurs particuliers ne ſçauroit infliger une Note publique & perpétuelle; parce que tout le monde connoît ce que peuvent la médiſance, la malignité & l'envie... Mais il n'en eſt pas ainſi de la déciſion d'un Juge. Si elle inflige une note à l'honneur d'une famille, elle paſſe des peres aux enfans juſqu'à la troiſieme génération, & quelquefois plus loin... Elle eſt inſcrite dans les archives publiques. Si elle eſt infligée mal-à-propos, comme il peut arriver, la réhabilitation ne ſera qu'un

palliatif pour l'honneur . . . Le Peuple naturellement mal intentionné, l'attribuera plutôt au crédit, qu'à un plus amplement informé ; & aux sollicitations, plutôt qu'à des preuves inconteſtables d'une innocence avérée.

Il s'en faut de beaucoup qu'un Juge atteigne le vrai honneur, parce qu'il n'aura pas rendu de jugemens contre ſa conſcience. Il y a des jugemens iniques, & il y en a d'ignorans, c'eſt-à-dire, qui procédent de l'ignorance du fond de l'affaire, ſoit faute de l'avoir examinée avec aſſez de ſoin, ſoit faute de l'avoir bien entendue ; peu importe au particulier, puiſqu'il en réſulte pour lui le même mal . . Ce ne ſont pas ſeulement les Levres du Prêtre, comme dit l'Ecriture, qui doivent être les dépoſitaires de la ſcience ; ce ſont encore celles du Juge, puiſque c'eſt de ſa bouche qu'on attend l'interprétation de la Loi.

L'éloquent Fléchier a dit d'un grand Magiſtrat, » qu'il auroit cru manquer à » la partie la plus eſſentielle de ſa Dignité, ſi comme il ſentoit ſes intentions » droites, il ne les rendoit encore éclairées . . . Auſſi avoit-il coutume de dire » qu'il y avoit peu de différence entre

» un Juge méchant & un Juge ignorant.
» L'un a au moins devant ses yeux les re-
» gles de son devoir, & l'image de son
» injustice ; l'autre ne voit ni le bien, ni
» le mal qu'il fait ... L'un péche avec
» connoissance, & il est plus inexcusa-
» ble ; l'autre péche sans remords, & il
» est plus incorrigible ; mais ils sont éga-
» lement criminels à l'égard de ceux
» qu'ils condamnent ou par erreur ou
» par malice ... Peu importe à ceux qui
» sont ruinés de biens ou d'honneur,
» que ce soit par un homme qui les
» trompe, ou par un homme qui s'est
» trompé. »

Ce qui répond exactement à une harangue, où ce même Premier Président représenta, que lorsqu'on avoit mis tout en usage pour pénétrer le fond d'une affaire, on ne laissoit pas de commettre quelquefois des injustices, en croyant ne prononcer que des Arrêts équitables, &c. Ce qui s'est vû, ajoute-t'il, dans un Procès où toutes les lumieres des Juges, & toutes celles qu'ils purent chercher pour éclaircir la vérité, n'avoient pû les empêcher de condamner un innocent.

Parce que les preuves d'une chose faus-

ſe, ſont quelquefois auſſi bonnes en apparence, & meilleures même que les preuves d'une choſe vraie.

Condamner le coupable, c'eſt l'affaire des Loix ; lui faire grace, c'eſt l'affaire des Rois, & un privilége de la Souveraineté . . . Condamner un innocent, eſt une injuſtice défendue aux Loix & aux Rois . . . On dit qu'il vaut mieux ſauver un coupable, que de condamner un innocent. Il ne faut ni l'un ni l'autre. Tout le monde a connu ce Juge qui ſauvoit les coupables aux dépens de leur bourſe, & de la ſûreté publique. Le Juge qui ſe laiſſe corrompre pour ſauver le coupable, n'eſt pas loin de ſe laiſſer corrompre pour perdre l'innocent ; & il ſe rend reſponſable lui-même, & coupable de tous les crimes que le ſcélérat qu'il a ſauvé pourra commettre.

Un Juge qui diroit comme Pilate, ne ſçais-tu pas que j'ai le pouvoir de te faire mourir ou de te délivrer, ſeroit un Prévaricateur. Le pouvoir n'eſt pas dans le Juge, mais dans la Loi, qui n'admet pas elle-même d'alternative.

Ce que diſoit l'Empereur Alexandre Sévere, eſt-il bien vrai ? Que tout Juge qui achette ſa Charge, vend la juſtice ; & qu'un Prince n'a pas droit de ſévir

contre celui qui vend ce qu'il a acheté de lui. Cela mérite d'être éclairci ; car ce n'est pas la Justice que le Prince vend, mais la place & la fonction de Juge.

On redoute plus l'avarice dans un Juge, que toutes les autres passions ; on auroit cependant assez de peine à dire pourquoi. Il faut le supposer lâche, puisque l'argent ne dompte que les ames viles ; au lieu que la Beauté dompte les Dieux & les Héros, pour parler le langage des Poëtes.

Un honnête homme qui voit qu'une certaine chose lui est demandée contre la Justice, se propose d'abord de ne la pas accorder ; mais peut-être ne s'en défendra-t'il pas long-temps, si une belle Bouche l'en prie avec instance, & de maniere à lui laisser entrevoir qu'il sera maître de mettre le prix à la reconnoissance ... Ceci ne regarde pas seulement les Magistrats, mais tous ceux que leurs places mettent à portée de faire autant de mal que de bien ... Il faudroit qu'ils n'eussent point de passions, ou qu'ils n'eussent que celles qui n'ont rien de commun avec leurs fonctions, ou que du moins elles ne fussent pas assez connues, ni assez décidées pour qu'on pût s'en prévaloir ... C'est tou-

jours par cette voie qu'on les attaque, & s'ils s'en défendent bien d'abord, il est arrivé plus d'une fois qu'ils ne s'en sont pas défendus long-temps ... L'eau qui tombe de certains yeux est plus dévorante que le feu.

Quelqu'un a dit qu'une belle femme est un oiseau de nuit, dont le ramage n'est pas d'un meilleur augure pour la Justice, que les cris des Hiboux & des Chouettes, (selon l'opinion populaire,) ne le sont pour la joie & pour le bonheur.

Les femmes en général ont cela de pire que les hommes; c'est que ceux-ci sentent vivement l'injustice des demandes qu'on leur fait, & que celles-là ne sentent point l'injustice des graces qu'on leur accorde... Tout ce qu'elles desirent est juste, uniquement parce qu'elles le desirent. Témoin cette Dame Romaine qui n'avoit point d'autres griefs pour faire pendre un homme, sinon qu'elle le vouloit, *sit pro ratione voluntas* .... Elles ne connoissent point ce sage Aphorisme des Loix, qu'on ne sçauroit prendre trop de temps, ni trop de mesures quand il s'agit de la vie ou de l'honneur de quelqu'un ... Quand la passion les domine, elles n'aiment les formalités en rien.

Quinte-Curce observe que pendant qu'un homme se livre tout entier au plaisir, & s'oublie en quelque façon lui-même, il arrive assez souvent qu'une femme a encore assez de loisir pour s'occuper l'esprit de toute autre chose ..... Elle n'oublie ni son avarice, ni son ambition, ni sa vengeance.

Voyez dans l'Ecriture avec quelle présence d'esprit & quel sang-froid Jezabel trouve le moyen de faire périr promptement l'innocent Naboth, & force le naturel du Roi Achab son mari.

Comme il y a des gens qui ne perdent le sens commun que par rapport à certaines choses, & qui sont raisonnables sur le reste; de même il y a eu des Magistrats qui, sans leur avidité pour l'argent, ou leur âpreté pour les femmes, auroient été les hommes du monde les plus intégres & les plus incorruptibles.

Un seul défaut rend inutiles toutes leurs autres vertus.

Les Factums & les Plaidoyers sont remplis de ces observations. La Parenté est un Préjugé d'autant plus fort contre l'intégrité des Juges, qu'il est fondé sur la nature & sur l'usage de tous les temps & de tous les pays, de tous les Etats & de toutes les conditions.

La voie de l'Evocation n'a été introduite, qu'afin d'éviter que le crédit réel ou présumé de l'Evoqué ne puisse devenir funeste à l'Evoquant ; ainsi lorsqu'un tel crédit est manifeste, l'évocation doit avoir lieu.

Que ne peuvent point contre la Justice les considérations que les Juges ont pour certaines personnes ! Les vues de politique, de parenté, d'amitié, &c ?

Le plus grand éloge qu'on puisse faire de tout homme qui est en place pour rendre la justice, c'est qu'on puisse dire de lui, que personne n'oseroit lui demander une chose injuste : on ne sçauroit dire plus de bien d'un Magistrat en moins de mots... Une intégrité aussi consommée, est extrêmement utile à la société publique ; mais extrêmement dommageable à la société privée des Solliciteurs & des Solliciteuses... Tant il est vrai qu'un bien ne sçauroit être si universel, qu'il ne soit à quelques égards un mal particulier.

Il faut avoir très-mauvaise opinion d'une femme, pour la solliciter de manquer à son honneur ; cela ne pourroit-il pas s'appliquer aux Solliciteurs de Procès par rapport aux Juges ?... Mais si on ne fait pas honneur à l'intégrité d'un

Juge en le ſollicitant, quel peut donc être le but des importunités dont on l'aſſaſſine, & ſur leſquelles pluſieurs ne trouveroient pas bon que les Plaideurs ſe relâchaſſent ?

Eſt-ce pour lui recommander la Juſtice ; mais ſollicité ou non, il eſt tenu de la rendre. Eſt-ce pour lui recommander le mur examen de la Cauſe ? Mais il eſt également tenu d'y mettre toute ſon application. Eſt-ce pour l'engager à prononcer en notre faveur, quoique nous n'ayons pas le bon droit ?... Mais ce ſeroit le deshonorer, que de lui faire entendre qu'on le croit capable d'une auſſi infâme prévarication.... Eſt-ce pour tâcher d'obtenir de lui du moins une prompte expédition ? Mais ce ſeroit encore lui demander une choſe injuſte, puiſqu'il ſeroit contre le droit naturel d'expédier les nouveaux, au préjudice des anciens... Cela ne peut & ne doit aller qu'à tour de rôle, & ſi quelquefois on paſſe ſur cette regle, ce n'eſt que pour des Cauſes d'une importance ſinguliere, dans leſquelles ou l'utilité publique, ou celle d'un grand nombre de particuliers, ou la dignité des perſonnes d'un rang ſupérieur ſe trouve intéreſſée... Pourquoi donc ſolliciter un Juge ?...

On trouvera, si on y fait attention, que le Misanthrope de Moliere étoit un original de ne pas vouloir se conformer à la coutume; mais qu'au fond il n'avoit pas tort de regarder cette coutume comme assez mauvaise, & comme faisant assez peu d'honneur aux Juges. Car on ne fera jamais comprendre à quelqu'un qui prend la raison pour regle plutôt que l'usage, qu'on puisse perdre une bonne cause faute de solliciter, ou en gagner une mauvaise à force de sollicitations... Mais si l'on en excepte celui de Moliere, il y a bien de l'apparence qu'aucun Plaideur ne s'est jamais piqué de Misanthropie sur cet article.

C'est quelquefois parce que leur Cause est bonne, que les Plaideurs sollicitent puissamment, & en conséquence de cette maxime vulgaire, que le bon droit a encore besoin d'aide, & qu'ils ont entendu dire que la forme emporte quelquefois le fond... Ceux dont la Cause est mauvaise, & qui ne l'ignorent pas, sollicitent encore pour cette derniere raison.

Observons aussi qu'il y a plusieurs Juges, (& ce ne sont pas les moins sages) qui sont bien aises de voir les Parties intéressées, parce qu'ils apprennent sou-

vent de leur bouche, ce que les Pieces, les Avocats & les Procureurs ne leur apprendroient pas.

C'eſt un uſage bien ancien que de ſolliciter les Juges pour en obtenir une prompte expédition. Ce mauvais Juge, dont il eſt parlé dans l'Evangile, qui ne craignoit ni Dieu, ni les hommes, ſe détermina pourtant enfin à faire appeller la Cauſe d'une pauvre Veuve, uniquement pour ſe délivrer de ſes importunités continuelles & fatiguantes.

On a fort exalté la délicateſſe de conſcience d'un Magiſtrat, qui craignant de n'avoir pas donné aſſez de temps à l'inſpection d'un Procès, & d'avoir contribué à ſa perte par cette négligence, ſe condamna lui-même à faire reſtitution.

Ce trait eſt beau, & ne peut partir que d'une excellente ame; mais il ne peut ſervir de regle pour un Juge honnête homme, qu'autant qu'il ſera convaincu que c'eſt véritablement par ſa faute que le bon droit a ſuccombé. Lorſqu'il a fait humainement tout ce qui dépend de lui pour ſe mettre au fait d'une Cauſe, & qu'il a prononcé en conſéquence; il ſeroit ridicule de vouloir le rendre reſponſable d'une erreur invincible.... Il juge en homme & non pas

en Dieu. Il n'a pris sa Charge que sur ce pied-là .... Autrement il faudroit donc rendre aussi un Général responsable de toutes les batailles qu'il perd, ou un Médecin, de la vie de tous ceux qui meurent entre ses mains ... Cela donneroit un progrès de conséquences qui iroit à l'infini ... L'homme est un Etre trop borné, pour qu'on doive exiger de lui la perfection suprême.

Lorsque sa conscience ne lui reproche rien ni du côté de l'intention, ni du côté de la négligence ou de l'ignorance, un Magistrat a fait son devoir & est intégre ... Et si cela n'étoit pas, on introduiroit dans les Tribunaux un Pyrrhonisme qui iroit à rendre suspects & équivoques tous leurs Jugemens ..... Nous n'avons de regles infaillibles que celles de la Révélation.

Il y a des circonstances terribles où, sans intéresser ni leur honneur, ni leur conscience, les Juges sont tenus de condamner un innocent, & de sauver un coupable ... Ce n'est ni leur faute, ni celle des Loix, mais uniquement une suite inévitable des connoissances bornées de l'esprit humain, qui ne pouvant lire dans les cœurs, est obligé de se servir d'une méthode qui, pour être la meil-

leure & la plus certaine, n'eſt rien moins qu'infaillible.

On demande ſi ce qu'un Accuſé confeſſe à la torture, peut être de quelque poids, & influer ſur l'honneur de réputation?

Il n'y a qu'une obſervation à faire là-deſſus. Une ame baſſe & capable de toutes les infamies & de toutes les lâchetés, a preſque toujours une force ſurprenante pour réſiſter aux tourmens; les tortures de la queſtion la plus douloureuſe ne lui feront rien lâcher; au lieu qu'une infinité d'honnêtes gens s'accuſeront plutôt eux-mêmes à faux, & choiſiront de mourir tout d'un coup, plutôt que de ſe laiſſer appliquer à la gêne.

L'ame eſt toujours foible dans les ſcélérats, & le corps eſt ſouvent plein de force... L'ame eſt toujours forte dans les honnêtes gens, & ſouvent le corps eſt très-foible.

Ainſi toute confeſſion faite dans les tourmens, quand il n'y a point d'autres preuves, & ſur-tout de la part de quelqu'un qu'on a lieu de préſumer honnête homme, n'eſt d'aucun poids contre l'honneur de réputation.

Juvenal dit qu'il vaut mieux ſouffrir tous les tourmens imaginables, & juſ-

qu'au Taureau d'airain de Phalaris, que le s'avouer coupable d'un crime qu'on n'a pas commis. La théorie de cette maxime eſt belle, & il y a de l'apparence que le Poëte le diſoit comme il le penſoit ; mais il n'eſt pas bien décidé qu'il l'eût fait lui-même comme il le diſoit ; c'eſt ce dont les plus honnêtes gens ne peuvent répondre.

La confeſſion qu'Alexandre extorqua de Philotas par la violence des tourmens, ne valut pour le faire perir, que parce qu'il étoit fils d'un homme, dont le crédit & la valeur allarmoient ce Prince. Au reſte, toutes ces procédures de la mort de Philotas & de Parmenion ſon pere, ne ſont pas à beaucoup près dans les regles, & doivent être regardées plutôt comme des preuves de la crainte & de la jalouſie d'Alexandre, que comme un monument de ſa prudence & de ſa juſtice.

Toutes réflexions faites, la Queſtion eſt encore une de ces regles de juſtice, qui, pour n'être pas infaillible, n'en eſt pas moins efficace, ſelon les circonſtances, pour découvrir les grands crimes & leurs ſources.

Il eſt rare qu'on l'employe contre un fort honnête homme.

Ce n'eſt pas toujours bien fait, dit le Poëte Malherbe, de s'arrêter aux dépoſitions qui ſe font à la torture, & principalement quand ceux à qui on la donne ſont délicats, comme étoit cette pauvre fille de chambre qui a ſi vilainement gâté la réputation de ſa maîtreſſe.

Il y a des cas où on pourroit du moins ſouhaiter que la ſévérité d'un Juge ſur l'obſervation des regles, ne fût pas à l'épreuve de l'humanité . . . Arcéze, qui eſt un fripon, jouit de plus de cent mille livres de rente. Ergaſte ſon voiſin, qui eſt honnête homme, n'en a pas mille; mais comme il eſt ſans ambition, ſans avarice & ſans cupidité, ce revenu moins que modique, aidé de ſes talens, lui ſuffit pour faire vivre avec une ſimplicité décente, une femme & quelques enfans. Arcéze en retournant des papiers dans ſon cabinet, a trouvé ce qu'il ne cherchoit pas, & ce dont il n'avoit guere beſoin; un Titre par lequel il voit évidemment que le petit bien, dont Ergaſte eſt en poſſeſſion depuis un certain nombre d'années, lui a été vendu, cédé, quitté & tranſporté par feu ſon pere, moyennant le prix & ſomme de tant. L'argent a été réellement compté & réellement touché; c'eſt ce dont Arcéze ne

oute point ; mais il trouve qu'il y a ans cette vente ce qu'on appelle *des ıullités*... Des nullités ! Ces nullités ont souvent d'une nature à n'être pas pperçues par un homme de bien ; mais es Fripons ont une perſpicacité & une agacité merveilleuſe pour ſaiſir tout ce ui effleure tant ſoit peu leurs intérêts.. Quoi qu'il en ſoit, Arcéze fait aſſigner, otte Procureur, forme ſes demandes, & les fait ſi bien valoir, qu'il réduit Eraſte à la mendicité, en le dépouillant le ces neuf cens & tant de livres de rene qui faiſoient le plus clair de ſon opuence.... La forme emporte toujours le ond, c'eſt la regle... Mais ne ſeroit-il as à ſouhaiter que du moins dans une pareille circonſtance le fond emportât la orme ?

Les Loix & les Souverains n'ont qu'une Providence générale, & ils ne ſont pas enus à davantage.

Mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il y a des cas où il ſemble que ce ſeroit violer criminellement l'eſprit d'une Loi, que le n'en pas tranſgreſſer la Lettre.

Prenez garde d'être trop juſte, dit l'Ecriture.

Les Juges ſont dans le cas des Souverains & de leurs Miniſtres. Comme avec

toute l'équité & toute la circonspection imaginable, il ne leur est pas possible de contenter les deux Parties ; il arrive delà que justes ou injustes, leur honneur est également exposé aux discours. Il est vrai que ce qu'ils pourroient perdre d'un côté, ils le regagnent de l'autre. S'il se rencontre de ces esprits mal tournés qui croyent plutôt le mal que le bien, tant pis pour eux.

Laissez parler ces deux Avocats l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'ils ayent tout dit : ou bien lisez jusqu'au bout ces deux Factums sur la même affaire, & devinez si vous pouvez de quel côté est le bon droit. *Ils ont raison tous deux.*

Pline le jeune, dit qu'il n'est guere possible que l'Orateur du Barreau ne devienne fourbe.

Quelle sagacité ! Quelle pénétration ! Quelle profonde connoissance des Loix ne faut-il pas admettre dans un Juge, puisqu'avec toutes ces grandes qualités, il risque encore de s'égarer de la voye directe, & de se perdre dans les labyrinthes tortueux de la chicane !.... Mais le jugement vient d'être rendu, & il est conforme à la regle invariable des Loix. La sagesse & l'intégrité du Juge vont être exaltées. *Par qui exaltées ?* Par celui qui a obtenu gain

e cause, ou par ceux qui ne sont point ntéressés au Procès, *& ce sera tout.* Mais elui qui a été débouté de sa demande, c condamné aux dépens, soutenu de eux qui s'intéressent à sa disgrace, va ssurer dans toutes les compagnies que on affaire a été mal entendue, (& voilà le l'ignorance mal examinée) : (voilà de a négligence) ou que son Juge a été pré-enu par de puissantes sollicitations, (& oilà de la prévarication.) Il sera même bien modéré s'il ne dit que cela.

A-t'on jamais rendu de ces jugemens où la Partie condamnée convienne que c'est avec justice ?

Joseph l'Historien dit de Moyse, que l'on étoit si convaincu du désintéressement & de l'équité de ses Jugemens, que ceux mêmes qui perdoient leur Cause, le souffroient sans murmurer. Il conduisoit pourtant de très-méchans hommes.

Si le Juge, par un mûr examen de la Cause, sçait ce qu'il doit prononcer, il est inutile que l'Avocat plaide ; s'il ne le sçait pas, il peut donc arriver qu'un habile Avocat fasse gagner une mauvaise Cause, ou qu'un mal-adroit en fasse perdre une bonne ; à moins que ce ne soit pour la consolation des Parties qu'on laiss-

se parler les Avocats. . . Combien de Plaideurs, malgré l'évidence des preuves & la force des raisonnemens de l'Avocat contraire, & la foiblesse des réponses du leur, ne sçauroient encore se mettre dans l'esprit qu'ils puissent avoir tort! Que seroit-ce si on les jugeoit sans cris, sans altercations, sans injures, & dans un lieu où ils ne fussent pas admis!

On n'éprouve que trop souvent combien la langue ou la plume d'un Avocat influent sur l'honneur des Parties; ils les noircissent ou les blanchissent à leur gré.. On sçait bien qu'à la rigueur, la modération & la vérité ne sont pas l'objet des Orateurs. Il y a long-temps qu'ils ont été comparés à des soufflets, qui ne poussent au-dehors que la vanité & le mensonge, . .

On a dit de l'éloquence d'un fameux Avocat de l'ancienne Rome, qu'elle faisoit plus d'honneur à sa langue qu'à sa probité.

Cependant, toutes réflexions faites, on ne voit pas que dans un Procès, les injures & les imputations calomnieuses doivent être du compte; elles n'ont pas de liaison avec le bon ou le mauvais droit des Parties. Ce sont des preuves de fait qu'on demande, tout le reste est étranger

à

la Cause & en doit être banni... Si
; Orateurs du Barreau croyent pouvoir
endre pour leurs modéles, les Démos-
ènes, les Cicérons & autres anciens
rateurs; ce ne doit être que pour la for-
, la netteté & la précision; & nulle-
ent pour les invectives... Ceux-là
voient dans des Républiques, & ceux-
vivent dans une Monarchie; ceux-là
oient d'une Religion qui ne se piquoit
s d'une grande délicatesse de conscien-
, & ceux-ci en professent une qui con-
nne au *feu de l'Enfer celui qui appelle*
z Frere insensé... Les Plaidoyers ou
; Factums restent, & après longues
nées, on est tout étonné de voir que
rtaines personnes qu'on auroit cru plei-
s de probité & d'honneur, étoient
pendant accusées en telle année & en
ine Audience, de friponnerie & d'in-
nie.

Quelques personnes voudroient qu'un
ocat, pour son honneur, ne se char-
ît jamais de mauvaises Causes; mais
personnes ne font pas attention que
st justement pour son honneur qu'il
n charge, non pas pour cet honneur
i est indépendant de l'opinion, mais
ur celui qui en dépend... Nous n'en-
dons pas ici, par mauvaises Causes,

celles qui ſont implexes & douteuſes ; mais celles qui péchent par le fond, & qui ne peuvent faire illuſion que par la forme. Or, on conviendra ſans peine que l'habileté d'un Avocat ne brille pas davantage à gagner une Cauſe évidemment bonne, que la ſcience du Médecin à guérir un homme qui ne ſe porte pas mal ; ou l'habileté d'un Général à prendre une Ville mal fortifiée, & qui lui ouvre ſes portes dès la premiere volée de Canon.. Un Médecin qui guérit un malade déſeſpéré ou abandonné des autres Médecins, eſt bien autrement couru que celui qui n'entreprend que des malades que tout le monde pourroit guérir. On conviendra auſſi qu'un Général ſe fait tout autrement d'honneur, lorſqu'il emporte d'emblée & malgré la plus vigoureuſe réſiſtance, un Fort qu'on avoit cru imprenable ... Il en eſt de même de l'Orateur du Barreau. C'eſt enſevelir ſes talens dans la médiocrité & dans l'obſcurité, que de les reſtraindre à ne plaider que de bonnes Cauſes ... Un Avocat ſe verroit par-là expoſé à deux inconvéniens, tous deux fort contraires à qui veut devenir riche, & qui veut le devenir bientôt. Il riſqueroit tout au moins d'abord de ne devenir jamais célebre ; &

x à qui il feroit obtenir gain de cau-
ne lui en sçauroient pas beaucoup de
; ils lui plaindroient le plus mince
ıoraire, parce qu'il leur sembleroit
ils auroient bien pû plaider eux-mê-
s...

Quoi qu'il en soit, le chef-d'œuvre de
rateur Romain, est un Plaidoyer pour
assassinat de grand chemin, commis
un homme qui étoit coutumier du
, & dont il falloit que la Cause fût
n mauvaise, puisque malgré l'élo-
ence foudroyante de son Avocat, &
crédit à lui-même qui étoit considé-
le, il ne put éviter la condamnation..
Art Oratoire n'a donc pas seulement
ır objet de défendre la vérité; on n'au-
t guere besoin de Rhétorique, si tout
monde disoit vrai, & ne vouloit que
justice; mais il a encore pour objet
uoique ceux qui cultivent cet Art
n conviennent pas) de donner à la
ité, selon les occurrences & les dif-
ens intérêts, toutes les couleurs du
nsonge, comme de donner à celui-
toutes les couleurs de la vérité.

Marc-Antoine l'Orateur, duquel Ci-
on fait un si grand éloge, ne voulut
ıais rendre ses Plaidoyers publics,
ı, disoit-il, de ne pouvoir du moins être

convaincu d'avoir avancé dans un Procès quelque chose de contraire à ce qu'il diroit dans un autre. La précaution eſt bonne ; puiſqu'il eſt arrivé plus d'une fois que le même Avocat dans la même ſemaine & dans la même Audience, a plaidé le *Pour* & le *Contre* . . .

Nous ne parlerons pas ici des autres ſuppôts ſubalternes de la Judicature ; les Préjugés ſont ſi fort contre leur profeſſion, & la rapacité comme la mauvaiſe foi de pluſieurs d'entr'eux, ont tellement donné lieu à la prévention populaire, que s'il arrive que quelques-uns ayent foncierement de la probité, ce ſera toujours en pure perte vis-à-vis de la multitude.

Quelques Obſervateurs plus malins que judicieux, ont même voulu mettre leur ſalut au rang des impoſſibilités morales ; car ils ont fait remarquer qu'il y a au Ciel des Saints de tous les états, excepté de celui-là . . . Mais qu'ils ne s'en offenſent pas ; cette prévention bien ou mal fondée eſt moins contre leur perſonne que contre leur profeſſion . . . Et elle n'eſt pas la ſeule qui ſoit conſtamment décriée, & conſtamment recherchée ; témoin celle du Médecin & tant d'autres qu'il ſeroit long de citer.

Il y a dans chaque Profession & dans ıaque Etat une espece de *péché origi-l* qui infecte la plûpart des membres. ans celui-ci, c'est l'avarice, la fraude, nhumanité. Dans celui-là, c'est l'or-ıeil, la brutalité, la vengeance. Dans t autre, c'est la Paresse, la Gourman-se, la luxure : & il y en a tel autre où sont tous les vices.

Ce qu'il y a de bien certain & de bien montré par l'expérience journaliere, ;st que ceux qui se trouvent dans des trémités pressantes, ne manquent gue-nt d'avoir recours aux professions qu'ils ıt le plus vilipendées, & de regarder mme de fort habiles & de fort hon-tes gens ceux qui les ont tirés d'un auvais pas.

Il n'y a que ceux qui n'ont pas éprou-leur habileté, ou qui n'en ont pas eu soin, ou qui se sont mal trouvés de ır ignorance, qui en médisent. Mais u leur importe ; car. semblables à une finité d'autres, ils ne croyent nulle-:nt manquer à l'honneur, lorsqu'ils se nferment dans le petit *sçavoir faire at-hé à la profession*, lequel quand il est :n entendu & bien pratiqué, est tout ssi propre qu'aucun autre à faire *un ho-rable homme*, & *un Noble homme* ; à

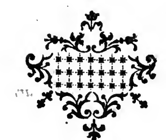
peu près dans le ſens de la Bruyere, qui parlant d'un certain Perſonnage à qui rien ne manquoit que d'être honnête homme; diſoit *qu'une Charge de Marguillier avoit fait ce prodige.*

On voit en effet beaucoup de gens qui, après être parvenus, à force de manquer à l'honneur, à acquérir *une de ces Charges qui le ſuppoſent*, ſont regardés comme s'ils n'y avoient jamais manqué.. On en parle les premiers jours; peu à peu les impreſſions s'effacent; & comme la malverſation n'a plus lieu dans leur nouvel état, ils ſe font inſenſiblement une réputation toute neuve de probité & d'honneur; & peut-être deviendroient-ils honnêtes gens dans le fond, ſi le germe de leur Fortune n'étoit vicié, c'eſt-à-dire, ſi elle n'étoit fondée ſur des biens mal acquis. C'eſt en ce ſens que quelques-uns croyent, que pour mourir honnêtes gens, il faut vivre en fripons du moins une bonne partie de la vie. Mais ils ſe trompent, puiſque la plus petite parcelle de bien mal acquis volontairement & ſciemment, infecte comme *un virus* toute la maſſe de celui qu'on acquiert par les voyes les plus légitimes. La reſtitution ſeule peut rétablir le vrai honneur, & légitimer les acquiſitions qui ſont fai-

:es ſelon les regles. Les biens mal acquis :onſidérés comme des Médiums qui conduiſent à l'honneur, ſont plus pour les Enfans que pour les Peres. Les grands biens qui leur ſont laiſſés, bien ou mal acquis, ne nuiſent point à leur probité 'ils en ont, parce qu'ils ne ſont pour rien dans ces acquiſitions injuſtes, & qu'il ne leur convient pas de ſoupçonner leurs Peres de n'avoir pas été honnêtes gens. Il y a beaucoup de ces Enfans auxquels les iniquités ſans nombre de leurs Peres ou de leurs Parens, dont ils auront hérité, ont fourni les moyens de pratiquer la juſtice & toutes les vertus; & c'eſt-là ce qui a donné lieu au proverbe trivial, qui appelle *bienheureux les Enfans dont les Peres ſont damnés.* Mais il faut admettre qu'ils ne ſont complices en rien de ces iniquités, c'eſt-à-dire, que non-ſeulement ils n'y ont pas contribué, le ſçachant, mais qu'ils ne les connoiſſent pas évidemment; ſans quoi ils ſeroient dans le cas de leurs peres.

Au reſte, généralement parlant, c'eſt moins la conduite que la condition qui, chez nous, décide de l'honneur. Toutes friponneries qui ne ſont point notées en juſtice, ſont d'honnêtes gens. Les mauvais bruits ne ſont rien.... Tous ceux

qui se trouvent dans le même cas, se réunissent, se serrent de près & forment une espece de phalange capable de faire tête au Parti opposé, qui n'ayant que des paroles, est toujours inférieur à celui qui a les facultés.



CHAPITRE XVIII.

Du Financier.

QUATRE choses sont très-fortes. La Vérité. La Puissance des Rois. L'Éloquence. Les Charmes d'une belle femme.

Mais il y a une cinquieme chose plus forte que les quatre autres, *l'Argent.* Horace enchérit & dit que l'argent est plus puissant que la foudre.

L'argent réduit quelquefois la vérité à n'oser paroître, & il lui substitue si habilement l'imposture, & sçait tellement lui donner l'air, le ton & les façons de sa Rivale, que les plus clairvoyans courent risque de s'y méprendre.

Sans l'argent, la Puissance des Rois n'a pas de nerf. Il la sçait éluder, & parvient, quand il veut, à se la rendre favorable... Il n'y a pas de Forteresse si bien défendue où l'on ne puisse faire entrer plusieurs Mulets chargés d'or.

C'est Philippe, Roi de Macédoine, qui disoit cela, & qui le sçavoit par expérience.

L'argent fait begayer l'Eloquence, il la rend muete ou la fait plaider pour lui. Il dispose quelquefois de la Femme la plus haute & la plus fiere, comme le Pirate dispose de sa capture, excepté qu'il n'a pas besoin d'employer la violence.

Mais un de ses chefs-d'œuvre, c'est qu'il amalgame le Roturier avec le Noble, de maniere à n'y plus rien connoître; & lorsqu'il est en grande quantité, il greffe le Plébéïen sur les souches patriciennes de l'antiquité la plus respectable, & le fait par-là tellement respecter lui-même, que l'on n'oseroit envisager trop librement ce même homme, que peu auparavant on auroit pû montrer au doigt sans conséquence.

Il est en un mot le seul véhicule qui puisse mêler & faire couler ensemble le sang le plus illustre avec le plus vil .... C'est ainsi qu'un Ruisseau ou plutôt une Ravine formée par des neiges fondues ou des pluyes d'orage, acquiert quelquefois, en un instant, des forces suffisantes pour pousser ses eaux bourbeuses jusqu'au lit d'un grand Fleuve, où s'étant éclaircies & purifiées; elles se roulent fierement avec ses ondes jusqu'à la Mer.

L'argent cause des maux infinis; c'est

une vérité inconteſtable.... Mais une autre vérité qui n'eſt pas moins certaine, c'eſt qu'il eſt le lien de toutes les ſociétés, & la choſe du monde la plus utile à l'homme conſidéré dans ſon état actuel... Les Femmes ne cauſent-elles point de maux ? Faut-il à cauſe de cela les exterminer ? Ne ſont-elles pas de même que l'argent, le lien de toutes les ſociétés humaines, & la plus grande douceur de la vie actuelle ? Les invectives de la Morale contre l'argent & les Femmes, ne ſervent guere à autre choſe qu'à faire l'éloge de leur puiſſance.

On ne croit pas communément que l'honneur véritable, ſoit connu de l'homme de Finance; & on lui accorde aſſez peu de ce faux honneur qui conſiſte dans l'opinion. Mais ce Préjugé eſt encore plutôt contre ſa profeſſion que contre ſa perſonne... Comme chacun ſçait dans ſa conſcience ce qu'il feroit, s'il étoit à la place du Financier, c'eſt-à-dire, s'il manioit beaucoup d'argent, chacun ſe perſuade en conſéquence qu'il ne manque pas de le faire... C'eſt là-deſſus qu'on le juge, & qu'on le condamne, c'eſt-à-dire, qu'on le hait & qu'on lui porte envie.

Si le titre de Financier est devenu odieux, les Partisans, les Traitans & les Concussionnaires du siecle précédent, avec lesquels on affecte de le confondre, n'ont pas peu contribué à le diffamer.

Le Financier généralement parlant est haï ; mais s'il arrive qu'il forme une alliance étroite avec un Grand, on le considérera davantage, mais on ne le haïra pas moins.

On trouve que cela n'est pas fait pour un homme de son espece... Est-il plus fait pour le grand Seigneur de s'allier avec lui?... On plaint celui-ci de se trouver dans la nécessité, souvent par sa mauvaise conduite, d'avoir besoin de cette ressource pour payer ses dettes, & se soutenir avec dignité ; & on censure celui-là de s'être mis par son économie & son talent, en état de tirer une grande Maison de la misere.... On voudroit presque qu'un Financier donnât sa fille au grand Seigneur sans Contrat, & qu'il lui prêtât son argent sans obligation... Mais il est aisé de voir que quelques esprits singuliers ne pensent ainsi, que parce qu'ils ne sont pas intéressés dans la chose.

Si le Financier fait part de ses riches-

ẽs au grand Seigneur ; pourquoi celui-ci ne lui fera-t'il pas une petite part de sa Noblesse ?

On observe que la fille du Financier gagne peu à ce marché vis-à-vis des Femmes qui étant ses pareilles pour le rang, lui sont supérieures par la naissance ; elles la dédaignent, & continuent à peu de chose près, de la regarder sur le méme pied ... Il ne seroit peut-être pas difficile à celle-ci de s'en faire rechercher ; mais elle parviendra malaisément à s'en faire considérer. Elles la recevront avec une politesse ironique, & s'en divertiront de la maniere la plus cruelle aussi tôt après son départ ... Et il ne faut pas s'en étonner ; ces femmes *à sourcil rehaussé*, comme dit Boileau, ne pardonnent pas même au Roturier qui les a tirées de l'indigence, & qui leur a fourni abondamment ce qu'elles n'avoient qu'en petite quantité, ou point du tout.

Et sans cesse on les voit vantant leur origine ;
A leurs tristes Maris reprocher la Farine.

C'est-là ce qui faisoit que le George Dandin de Moliere ne pouvoit se con-

ſoler d'avoir eu la ſote vanité d'épouſer une Demoiſelle. *Vous l'avez voulu George Dandin ! vous l'avez voulu !*

On rebat tous les jours que le Financier cherche à s'épauler de l'alliance des Grands pour les circonſtances fâcheuſes ! Feroit-il mieux de rechercher la protection des petits ? Ce n'eſt pas là raiſonner, c'eſt médire, & rien de plus.

La haine des peuples pour les Financiers eſt héréditaire, & auſſi ancienne parmi les hommes que les Monarchies & les Républiques. Mais les peuples en les maudiſſant ne ſçavent ni ce qu'ils diſent, ni ce qu'ils font, ni ce qu'ils veulent, en ſouhaitant la deſtruction de ces objets de ſa haine . . .

Parlons ſans détours, le Peuple ne voudroit point payer d'impôts ; car ce n'eſt qu'à cauſe des impôts qu'il hait les Financiers, & non pas à cauſe des Financiers qu'il hait les impôts . . . Mais il eſt impoſſible que les uns exiſtent ſans les autres . . . Car ce ne ſont pas les Financiers qui ſont cauſe qu'il y a des impôts ; mais ce ſont les impôts qui ſont cauſe qu'il y a des Financiers, parce qu'il faut néceſſairemeut que quelques

ıommes dans un Etat, ſoient chargés le lever les ſubſides... Ainſi les Financiers ſont à l'égard des impôts ce que 'effet eſt à l'égard de la cauſe; & in-ectiver contre eux, c'eſt attaquer une orteresse par les girouettes.

Les Financiers peuvent être ſupprimés, & être remplacés par d'autres gens qui ſe réſenteront ſous un nouveau titre auquel e préjugé n'aura pas encore attaché une dée de haine ou de mépris: mais comme ces hommes nouveaux ne pourront aire que ce que faiſoient les anciens, 'eſt-à-dire, lever les ſubſides, & contraindre les Particuliers par toutes les oies preſcrites, à contribuer chacun pour oi au bien public; il arrivera que ce titre i reſpecté d'abord, parce qu'il étoit noueau, deviendra inſenſiblement auſſi dieux que celui de Financier... On ıe s'en tiendra pas là; on accuſera ténérairement ceux qui manient les deiers publics de s'en approprier une parie, qu'on ſuppoſera toujours doubler u moins ce qui leur revient légitimenent pour leurs fonctions.

Les Ecoliers haïſſent plus le Correceur que le Régent; parce qu'ils ſont révenus qu'il va toujours plus loin que à commiſſion, & qu'il ne tiendroit qu'à

lui de ne pas toucher, ni si fort, ni si dru ; ou s'ils ne le haïssent pas davantage, leur haine est du moins plus libre d'éclater. Et les Régens ne sont pas fâchés de distraire par cet objet, le ressentiment de leurs Disciples. Ils imitent la politique des Souverains qui ont toujours soin de faire retomber le mécontentement public sur ceux qui sont chargés de faire exécuter leurs commandemens.

Les hommes en général ne jugent que par le sentiment physique & actuel... Les Ordonnances, les Sentences, les Arrêts, les Edits, leur font toujours moins d'impression que les Exécutions, parce que celles-ci consistent dans les effets, & que les autres ne consistent que dans des paroles... Lorsqu'un Sergent assisté de ses Records, vient saisir les meubles, ou la personne, à peine fait-on attention à la Sentence du Juge & au Juge lui-même : ce sont les Sergens qu'on voudroit pouvoir assommer, comme s'ils étoient cause de nos dettes & de nos mauvaises affaires... Il n'y a que les objets présens & physiques qui émeuvent le plus souvent les facultés de l'ame.. Un Exécuteur public ose à peine se montrer ; il est pour les hommes ce que le loup est pour les chiens ; pendant que le

ge duquel il tire toute sa force & toute
ı action, est salué, consideré, resp-
cté ... Mais ce n'est qu'un Préjugé,
tout le monde sçait parfaitement que
st le Juge qui conduit au Supplice,
qui fait perdre la vie; encore n'est-ce
s lui, mais la Loi qui tire son origine
Dieu.

Une autre observation à faire, c'est
e les Peuples en général ne se trou-
nt jamais assez riches, & qu'il leur
nble toujours que les Souverains le
nt trop ... Tel homme inutile à l'Etat
à la Société qui se trouve pauvre avec
nt mille livres de rente bien payées,
ouvera le Souverain trop riche avec
nt millions, parce qu'il ne juge que
r la comparaison d'une somme à l'au-
e ... Mais ce n'est pas de cette façon
'il doit procéder dans ce Jugement.
e n'est pas son avidité, mais la raison
'il doit prendre pour sa regle ... Il
oit considérer que s'il se trouve pauvre
ec cent mille livres de revenu, quoi-
'il n'ait qu'un petit nombre de valets
de chevaux à entretenir; le Souve-
in qui a des armées à soudoyer, des
fficiers, des charges & des pensions
ns nombre à payer, & l'éclat de la
ouveraineté à maintenir, est peut-être,

proportions gardées, beaucoup plus pauvre que lui. Le Souverain n'a pas de superflu, pendant que le Particulier place tous les ans de nouvelles sommes qui augmentent encore le principal, & qui l'égaleroient, si le Propriétaire pouvoit seulement vivre encore un demi siecle.

Les hommes en général trouvent qu'un Roi est si heureux d'être Roi, qu'il devroit, à leur avis, se contenter d'être Roi.

Les Peuples voudroient taxer les dépenses des Souverains, & trouvent fort mauvais que les Souverains veuillent taxer les leurs : ils voudroient que sans qu'il leur en coutât rien, ou fort peu de chose, les Souverains les défendissent contre les incursions de l'Ennemi, & les maintinssent tranquilles dans leurs possessions... Ils voudroient que les Souverains ne fissent sentir qu'ils le sont, que par les libéralités : mais ils ne voyent pas que les libéralités & les bienfaits admettent aussi nécessairement l'exaction que l'effet admet la cause. *Il n'y a que Dieu qui puisse donner, sans le prendre ailleurs.*

Les Peuples peuvent être comparés aux Rivieres qui se plaindroient de l'Océan, dans le sein duquel après mille détours

: comme pour tâcher de le fruſtrer, les ſont enfin contraintes de dépoſer tribut de leurs eaux, ſans qu'il paroiſſe ı rien rendre, pendant néanmoins que eſt lui qui par des filtrations & des :oulemens ſouterrains, fait toutes leurs cheſſes... On ſe félicite quand on peut uder par quelques moyens que ce ſoit e payer les droits publics : mais on ne it pas attention que c'eſt manquer au evoir le plus eſſentiel de la Société, uiſqu'il eſt évident que ſi chaque Particulier imitoit cet exemple & pouvoit uffir à faire valoir ce mauvais moyen, Etat ſe trouveroit comme un corps dont cœur ſeroit ſans ſubſtance.

Qu'on permette aux Peuples de taxer ii-même les impôts *au rabais*, il ne ſe aſſera pas bien des années ſans qu'il y ouve encore du trop... Ils ne voyent as que les Souverains ſont intéreſſés ous les premiers à ne les pas appauvrir, uiſque l'Etat reſſembleroit alors à un orps dont le cœur ou la tête tireroient eux toute la ſubſtance, pendant que es membres, faute de nourriture, deviendroient ſans force & ſans action.

Les Particuliers les plus inutiles à l'Etat & à la Société, n'ont jamais de ſuperflu i on veut les en croire; mais à les en-

tendre, le Souverain & ſes Officiers en ont toujours... Qu'on y prenne garde, ils ſe permettent plus dans les bornes qui les circonſcrivent, que les Princes dans toute l'étendue de leur domination; car ils n'ont qu'eux-à penſer, & quand cet article eſt rempli, tout eſt fait.

Les Peuples voudroient qu'il ne leur vint perſonne de la part des Princes que pour leur apporter, & jamais pour leur demander, parce qu'ils ne comptent pas leur rien devoir, & qu'ils ſe regardent comme les propriétaires primitifs & excluſifs des biens qu'ils poſſedent... Et cette injuſtice ne ſera pas difficile à concevoir, ſi on fait attention qu'il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des gens prendre un air rechigné à l'aſpect de celui-là même qui leur redemande un argent dont il les a aidés dans les néceſſités les plus urgentes... Comment ſe perſuaderont-ils qu'ils doivent quelque choſe au Roi qui ne leur a jamais rien donné? Ils trouvent qu'il n'y a pas d'argent plus mal employé.

Les Frontieres de l'Etat défendues, la liberté du Commerce établie, la tranquillité des poſſeſſions aſſurée, tous ces avantages ſont comptés pour rien par chaque Particulier, parce qu'il n'eſt pas,

dit-il, le ſeul à qui le Souverain procure cet avantage. Raiſon bien conſéquente en effet & qui donne une grande idée de la juſtice naturelle de l'homme qui n'aime que lui ſeul excluſivement, & tous les autres tellement par rapport à lui-même, qu'on pourroit regarder comme un œuvre de ſurérogation de lui en ſçavoir le moindre gré.

Quand les Finances ſeroient adminiſtrées avec un déſintéreſſement, une prudence & une équité plus qu'humaine; les peuples y croiroient preſque toujours de la malverſation; mais en ſuppoſant, ou même en admettant qu'il y en ait; en quoi un Souverain en eſt-il reſponſable, s'il l'ignore? Et comment ne pourra-t'il pas ignorer une infinité de choſes même eſſentielles, étant homme? *Il n'y a que la Providence de Dieu qui puiſſe s'étendre juſqu'au Paſſereau & au Moucheron.*

Certains eſprits toujours chagrins & toujours mécontens, n'ont-ils pas bonne grace de trouver ſingulier qu'un Souverain à la tête de trente millions d'hommes, ignore certains abus; eux qui la plûpart du temps ſont aveugles ſur les friponneries d'une Servante qu'ils ont à leurs gages!

Ce qu'on dit ici du Souverain, on le

peut dire des Chefs prépoſés à la levée des Impôts, ou à leur recouvrement... Un Surintendant, un Intendant des Finances, un Fermier Général, un Sous-fermier, peuvent-ils aller chez chaque Payſan dans chaque Village, voir, par eux-mêmes, ſi on n'enleve pas mal-à-propos ſa Vache ou ſa Chaudiere? Cela regarde les Officiers d'une Election; mais il n'eſt guere poſſible que ceux-ci puiſſent faire autrement que de s'en rapporter à la déclaration des Collecteurs. Or, il n'arrive que trop ſouvent qu'un motif de vengeance, de malignité ou d'envie fait agir les Collecteurs; ſi les Officiers d'une Election l'ignorent, comme cela ſe peut fort bien, puiſqu'avec tous les ſoins imaginables, il échappe une infinité de choſes aux plus clairvoyans, ils ſont dans l'impoſſibilité d'y remédier. Si au contraire ils le ſçavent, mais qu'ils affectent de l'ignorer, parce que le Collecteur ſera ou leur Fermier, ou le Nourricier de quelqu'un de leurs enfans; ils auront tort, ils commettront une injuſtice, ils manqueront eſſentiellement à l'honneur; mais il ſera toujours vrai de dire qu'en cette circonſtance, comme en beaucoup d'autres, le Payſan n'eſt jamais plus durement vexé que par ſon

ſemblable, & que ce n'eſt qu'un Préjugé ſans fondement qui le fait murmurer contre ceux qu'il appelle Financiers ou Maletotiers, qu'il ne regarde comme des gens ſans honneur, ſans juſtice & ſans humanité, que parce que le Collecteur de ſon Village eſt un coquin qui lui porte envie, voyant que ſa maiſon eſt couverte de Tuiles, pendant que la ſienne ne l'eſt que de Chaûme... La conſéquence n'eſt-elle pas bien tirée?... On retrouvera à peu près les mêmes inconvéniens, proportions gardées, en parcourant les différens états, & en ſuivant par gradation le fil des affaires.

Les Peuples exigeroient preſque qu'un Souverain levât les Impôts en perſonne, afin qu'ils fuſſent bien aſſurés que les choſes ſe font dans la juſtice, & qu'il n'y a point de monopole. S'il étoit poſſible que cela pût ſe faire ſeulement une fois, la vanité & l'ambition feroient ouvrir toutes les bourſes; ce ſeroit à qui donneroit gracieuſement, & peut-être plus que les Facultés ne le permettroient. Cependant ce moyen, tout efficace qu'il paroîtroit, ne ſeroit pas encore ſans un inconvénient qui obligeroit enfin de recourir à la force. Exemple.

Que le Curé d'une Paroiſſe un jour de

Solemnité, ôtant la fonction de quêter à son Bedeau, qui ne rapporte que peu à la Fabrique, & qui pour cela est soupçonné de friponnerie, s'avise de vouloir quêter lui-même. La récolte sera bonne. Il n'y aura si chétif Paroissien qui ne se fasse un devoir de donner gros... Le Bedeau sera confirmé dans son titre de fripon... Mais allons jusqu'au bout... Que le Curé continue de quêter... On lui fera par degré toute aussi mauvaise mine qu'au Bedeau ; & il arrivera enfin de compte qu'il ne trouvera pas plus que le Bedeau.

Tant il est vrai que de sa nature, l'homme est bien plus fait pour recevoir que pour donner, & que s'il donne, ce n'est que par vanité, & plus souvent encore dans l'intention de recevoir le double de ce qu'il donne... A quoi on peut ajouter, que s'il n'aime pas naturellement ceux qui lui demandent, il déteste nécessairement ceux qui le forcent de donner ; il ne met pas infiniment de différence entr'eux & les Voleurs... Et voilà le fondement du Préjugé contre la Finance, qui n'admet l'honneur qu'en pure perte vis-à-vis de la multitude.

On se plaint de la dureté des Fermiers ; *on a raison & on a tort*... On a raison parce

ırce qu'effectivement ils sont assez sans
ıartier ... Et on a tort en ce qu'il faut
: nécessité qu'ils agissent ainsi. Et voici
ourquoi ... Si malgré toute la dureté
ı'on leur reproche, les Exacteurs ont
nt de peine à faire le recouvrement des
eniers; si malgré toutes leurs attentions
leur vigilance ils ne peuvent éviter les
ortes payes, les fraudes & les subti-
tés; que seroit-ce s'ils étoient pleins de
ouceur, de patience, de complaisance,
: pitié & de crédulité ? Le Roi ne se-
it pas le plus riche Gentilhomme de
n Royaume... On voit dans une remar-
ıe de la trente - deuxieme Epigramme
: Boileau, une paranthèse qui paroît
ute naturelle, & qui cependant n'a été
acée là que pour caractériser le Finan-
er. La voici. Le célebre M. Patru se
oyant pressé par un Créancier impitoya-
e (*c'étoit un Fermier Général*) étoit
r le point de vendre ses Livres, &c.
Les temps sont changés & les carac-
res. Le Financier se pique aujourd'hui
ıne politesse de sentiment, qui étoit
connu à ceux du siecle précédent, les-
ıels étoient bien du même genre, mais
n pas de la même espece que ceux d'au-
ırd'hui.

Il y a des gens (& ils ne sont pas en petit nombre) qui regardent comme une preuve convainquante de Monopole dans le recouvrement & le maniment des subsides, les maisons superbes que quelques Financiers font bâtir. Aimeroit-on mieux qu'ils enterrassent leur argent, ou qu'ils le fissent passer chez l'Etranger ? ... Il faut être bien versé dans la science des Aydes, & avoir vérifié par soi-même tous les comptes pour oser porter un tel jugement... Mais encore si le Financier fait bâtir, que cela prouve-t'il ? Qu'il a peut-être de l'argent, & non pas que cet argent provienne nécessairement de l'injustice de ses exactions. Trop de gens parlent d'un métier qu'ils ne connoissent pas... Quoique le Financier fasse bâtir, cela ne prouve pas même qu'il ait de l'argent; puisqu'une infinité de Particuliers font bâtir tous les jours, quoiqu'ils n'ayent pas, à beaucoup près, de quoi payer les Entrepreneurs & les Ouvriers. Qu'on ait le terrein & un emplacement favorable; c'est le principal; les loyers pendant vingt, trente années vont à l'Architecte, au Maçon, au Charpentier & au Couvreur.

Ce n'est pas tout, il faudroit encore

prouver, pour justifier les soupçons, qu'il n'y a que l'homme de Finance qui s'enrichisse : or, comme c'est ce qu'on ne prouvera pas, puisque rien n'est plus commun que de voir des Particuliers qui, sans être dans les affaires du Roi, ne laissent pas de gagner cinq cens mille francs avec cent mille, & deux millions avec les cinq cens mille ; il s'ensuit qu'il y a plus de soupçons hazardés, de malignité & d'envie que de preuves contre le Financier.

D'ailleurs tous ne s'enrichissent pas dans cet état, puisqu'il y en a qui s'y sont ruinés ; & il n'est rien moins que démontré qu'aucuns de ceux qui sont devenus riches, ne doivent uniquement leur fortune qu'à cet état. Il pourroit bien peut-être leur fournir les premiers moyens de devenir riches, sans les enrichir par lui-même. L'opulence d'un Marchand ne vient pas toujours de son Commerce apparent ; mais d'un autre que personne ne connoît, & dont il n'est pas tenu de rendre compte . . . Il faut être hardi pour oser porter un jugement sur un Particulier, & décider que c'est par des voyes contraires à la justice & à l'honneur qu'il s'enrichit, sans en avoir

d'autres preuves que quelques oui-dire, & sans y être déterminé par d'autres motifs que la malignité & l'envie. C'est se deshonorer soi-même bien grossierement que d'en vouloir deshonorer un autre aussi imprudemment.

Quoi qu'il en soit, l'habileté du Financier comme celle du Commerçant, est un très-grand avantage naturel & une perfection, quand on la sépare de l'abus que les hommes en peuvent faire .... Le Financier & le Commerçant qui se font l'unique objet de leurs talens, sont également coupables devant Dieu & devant les hommes, & ne parviennent ni l'un ni l'autre, ni au véritable, ni au faux honneur, parce que la Prévention est contre eux, & qu'ils la justifient par leurs mauvaises voyes; mais l'un & l'autre sont vertueux & vraiment honnêtes-gens, quand ils ne séparent jamais l'utilité publique de la leur; toujours prêts, en cas de nécessité ou d'un plus grand bien, de faire céder leur intérêt particulier à l'intérêt général ... Une aussi généreuse disposition est rare peut être; mais la rareté n'admet pas l'impossibilité.

Il arrive sans doute quelquefois que

l'on confond ceux en qui elle ſe trouve avec ceux en qui elle n'eſt pas ; que leur importe ? Ceux qui ſont vraiment honnêtes gens , ne ſçauroient ignorer que la juſtice ne dépend pas de l'opinion.



CHAPITRE XIX.

Du Commerçant.

LE Commerçant eſt à peu près dans le cas du Financier, en ce qu'il ne manque guere de s'enrichir, & comme tous ceux qui s'enrichiſſent ſont preſque toujours enviés de ceux qui ſe trouvent dans des conditions qui n'enrichiſſent pas, il arrive de-là que ceux-ci, pour ſe conſoler, manquent rarement de ſuppoſer que ce n'eſt qu'en négligeant la juſtice & l'honneur qu'on s'enrichit. Maxime auſſi fauſſe que celle de Machiavel, qui établit qu'on ne peut proſpérer que par l'injuſtice ; puiſqu'il n'y a ni impoſſibilité Morale ni Phyſique qu'un Commerçant amaſſe de grandes richeſſes par ſon économie, ſa bonne conduite, ſa prudence & ſa prévoyance, ſans avoir recours à la fraude & à la mauvaiſe foi : de même qu'il eſt très-poſſible qu'avec toute la mauvaiſe foi imaginable, il ſe ruine, s'il n'a ni conduite, ni prudence, ni prévoyance.

Cependant à parler en général, pour-

vû que le Commerçant ne faſſe point de banqueroute, & qu'il ne laiſſe point proteſter les Lettres de Change qui ſont tirées ſur lui; l'honneur extérieur lui coûte encore moins à acquérir que l'argent, & il ſe met en telle conſidération, qu'il devient quelquefois, comme le Financier, la reſſource du Noble ruiné; c'eſt ce qui faiſoit dire *à un certain Seigneur* qui avoit épouſé la fille d'un Marchand, & qui, ſelon l'ordinaire en étoit raillé à la Cour, qu'il n'avoit pû mieux faire, ſe voyant pourſuivi par ſes Créanciers, que de ſe ſauver dans une Boutique.

Alors le Noble altier preſſé de l'indigence,
Humblement du Faquin rechercha l'alliance;
Avec lui trafiquant d'un Nom ſi précieux,
Par un lâche Contrat vendit tous ſes ayeux;
Et corrigeant ainſi la Fortune ennemie,
Rétablit ſon honneur à force d'infamie.

Le Marchand paſſe les trois quarts de ſa vie à ſurfaire dans ſa Boutique, & à faire prendre le plus ſouvent à l'Acheteur de mauvais effets comme bons; & cela uniquement pour vivre avec honneur ſur ſes vieux jours, & élever honnêtement ſa petite Famille. Eſt-il devenu *Emérite*? Il laiſſe à ſon Fils ou à un Gendre, ſon fond

de Boutique, & ſon exemple à ſuivre ; il l'aſſiſte de ſes conſeils & des lumieres qu'une longue expérience lui a fait acquérir, il lui fournit des moyens prompts & honnêtes pour s'enrichir aux dépens de la ſimplicité & de l'ignorance des gens . . . N'ont-ils pas des yeux ! Voilà ce qui tranquilliſe la conſcience . . .

C'eſt ainſi que la ſupercherie & la mauvaiſe foi ſe perpétuent de Race en Race, & deviennent comme héréditaires dans les familles de Marchands pendant des ſiecles entiers.

Mais ce qu'on dit ici du Marchand, on peut le dire en général d'une infinité d'autres états . . . Les Enfans tiennent ordinairement des Peres les premieres leçons de ſubtilité & d'adreſſe à tromper.

Il y a des gens qui par état nous prennent notre argent groſſierement & durement ; mais nous avons du moins cet agrément dans les Boutiques, que ſi on nous prend un tiers ou la moitié de plus qu'il ne faut, nous en ſommes bien dédommagés par les politeſſes . . . On nous fait accueil en entrant, & quand même nous ne ferions aucune emplette, on nous reconduit preſqu'auſſi gracieuſement que ſi nous emportions beaucoup...

Quelle patience & quelle complaisance dans un Marchand pour vous développer tous les ballots de son Magasin ! Prenez sur ma parole, vous dit-il, c'est du bon ; je serois au désespoir qu'une honnête personne comme vous manquât cela ? Plus il vous presse, & plus vous avez de défiance ; vous pouvez pourtant être très assuré d'une chose, *c'est qu'il ne veut que votre bien.*

Faut-il avoir l'esprit mal tourné, pour se persuader qu'un Marchand veuille faire cent faux sermens, pour gagner cinq sous de plus par aune ?

L'avidité du Marchand, quoique souvent dupée, mériteroit de l'être encore plus souvent.

Un Marquis de Mascarille ; une espece d'Empirique couvert de clinquants & de miroirs ; un de ces Seigneurs avanturiers, qui mériteroient d'avoir leurs titres de Noblesse imprimés sur l'omoplate ; enfin un de ces Redresseurs du grand ton, suivi de deux ou trois Seigneurs dans le même goût, soutenu de deux Laquais, descend d'un Equipage brillant ; monte à un Magasin, en marchande la moitié, en paye une partie comptant, s'oblige pour le reste ; fait

emporter la marchandiſe, & ne ſe retrouve plus.

Cela reſſemble à une aventure de Buſcon ; & il eſt pourtant vrai qu'un bon Bourgeois, bien connu, bien renté, & qui, comme on dit, a pignon ſur rue, n'avoit pû obtenir la veille un crédit de cinquante piſtoles, pour n'avoir voulu acheter les choſes que ce qu'elles valoient.

Le Marchand ruine les plus grandes Maiſons par ſes bons offices, & les jeunes gens par les mauvais effets qu'il leur donne à crédit, & qu'il fait reprendre ſous main à trois quarts de perte, pour les redonner à d'autres aux mêmes conditions.

Le Commerce, dit-on, eſt un labyrinthe où ceux qui n'en connoiſſent pas les routes ſe perdent... Il a des myſteres qui mettent ceux qui n'y ſont pas initiés dans une impoſſibilité phyſique & morale, de ſçavoir au juſte s'il eſt poſſible qu'on s'y enrichiſſe par la voye directe.

C'eſt une opinion commune, que le Marchand a des chiffres, qui, quoiqu ſemblables aux nôtres, n'ont point de tout la même valeur. Si c'eſt à bonu

intention, on le laiſſe à juger. Il a un Idiôme dont les termes, quoiqu'ils ne différent pas de ceux que nous employons communément, ne ſignifient pourtant point parmi eux, ce qu'ils ſignifient parmi nous; ce ſont bien les mêmes mots, mais il y ont attaché d'autres idées; de ſorte que ſi nous les prenons dans leur ſens naturel, nous en ſommes les dupes. C'eſt en conſéquence de ces conventions particulieres aux Marchands, qu'ils ne ſont jamais de faux ſermens, & qu'ils trompent cependant bien plus ſûrement leur monde. Perdre ou gagner chez eux, n'eſt point du tout ce qu'un honnête homme entend, & ce qu'il éprouve quand il fait un gain ou une perte... Ceux qui croyent entrevoir les fineſſes de cet Art, cherchent à inſinuer que le Marchand ayant une *Facture ou eſpece de Tarif*, par lequel il voit au juſte ce que chaque marchandiſe lui coûte, & ce qu'il doit y gagner légitimement ſelon les regles de la juſtice; s'il arrive, diſent ces Obſervateurs, qu'il ne retire pas au moins le double de ce qui eſt porté par ſon Tarif; il appelle cela perdre, & s'il le retire, il appelle cela gagner. Et nous autres qui ſommes accoutumés à appeller les choſes

par leur nom, nous qualifions cela d'insigne friponnerie.

Il y a certains Commerces (& beaucoup sont dans le cas) où il est presque moralement & physiquement impossible que les Marchands ayent en partage cette probité, & cet honneur qui s'apprécient selon les regles de la justice naturelle que les hommes se doivent les uns aux autres. Le bien public, c'est-à-dire l'abondance, les attriste, comme le grand jour afflige les yeux des Hiboux & des Chouettes... L'apparence d'une belle moisson leur fait fermer le Magasin avec dépit, parce qu'ils ne pourroient plus vendre qu'à un prix honnête... Ils sont dans l'abattement & la consternation; les voilà ruinés, parce qu'ils ne peuvent plus s'enrichir; le mariage de leurs Filles est reculé; l'achat des Charges pour les Garçons est renvoyé à un meilleur temps. La réforme est dans le ménage...

Mais cependant le Ciel se noircit; le Tonnerre gronde, les Vents soufflent; une Grêle de cailloux tombe avec fracas, les moissons dans plusieurs Provinces en sont écrasées, arrachées, coupées; le travail & l'espérance de toute une année sont perdus!...

Envisagez vos Marchands, sont-ce les

mêmes figures ? Ils ont peine à cacher, sous une douleur hypocrite, la joie cruelle qui les suffoque . . . Pendant que le Peuple court dans tous les Temples pour tâcher de fléchir, par ses prieres & par ses larmes, le couroux du Ciel qui semble se déclarer contre la Terre ; ceux-ci, s'ils osoient, feroient chanter un *Te Deum* en musique pour remercier la bonté Divine d'avoir envoyé ce Fléau si à propos, & pour rendre des actions solemnelles de grace à la Providence, de ce qu'elle veut bien faire périr des millions de gens utiles à l'Etat par leurs travaux, pour enrichir des milliers de fripons qui ne profitent que de ses désastres ; car il est ordinaire à l'homme de supposer à la Providence des vûes conformes, aux vûes criminelles de son avarice ou de son orgueil ; & c'est un reproche que Dieu fait lui-même à l'injuste.

Leve-toi, Christophe, le Bien t'est venu en dormant ! couvre-toi, le froid est à son dernier degré. Fais bon feu, mets-y deux buches de plus, boi de ton meilleur vin, régale tes associés, qui te régaleront à leur tour... Tes vœux inhumains sont enfin remplis ! l'Enfer t'a servi à ton goût ! & quand tu aurois l'intendan-

ce des faisons, tu n'aurois pu faire pis! Une Bise cruelle a tout ruiné depuis hier au soir! Tout est gelé jusqu'au chiendent! Tes greniers vont devenir autant de mines d'or! Les Riches acheteront le blé au litron; & les pauvres, c'est-à-dire les trois-quarts des hommes, se trouveront trop heureux, s'ils peuvent partager l'avoine avec les chevaux, & l'orge avec les pourceaux.

En faisant abstraction de la figure humaine, & à n'en juger que par les sentimens, croiroit-on ces gens-là de la même espece que nous? L'Ibis ou la Cicogne ont-ils une plus grande inimitié contre l'espece des Serpens, que ces sortes d'hommes n'en ont contre la nôtre?... Qu'on juge par cet échantillon s'il est exactement possible, selon la nature dans son état actuel, que les hommes s'aiment les uns les autres, pendant qu'ils ne peuvent se procurer leur bien-être, ce bien-être que l'avarice & l'orgueil leur rendent nécessaires, qu'aux dépens les uns des autres! Il y a telles Professions où on regarde comme de mauvaises années, celles où les hommes ne s'entre-mangent pas par des procès... Il y en a d'autres où on regarde comme funestes les années que les Epidémies ne rendent

pas célebres dans les Fastes, par l'extinction de la moitié du genre-humain.

Il y a de ces esprits misanthropes, qui ne sçauroient entendre dire que le Négociant fait le bonheur de l'Etat, & que c'est un homme qui mérite une grande considération, qu'ils ne pensent aussi-tôt à cette Belette de la Fable, qui se voyant prise au traquenard, vouloit se faire un mérite, & qu'on lui sçut gré de certains petits soins qui se rapportoient entiérement à elle seule.

Bien plus, ils trouvent qu'en plusieurs articles, le Négociant ne gagneroit pas au parallele : car enfin, disent-ils, il faut rendre cette justice à la Belette, que si elle vuide quelques œufs & étrangle quelques poulets, elle détruit aussi bien de la vermine dans une maison.

En partant de ce point, ils représentent que c'est uniquement pour lui que le Commerçant se prive du repos & de la meilleure partie des plaisirs... Il y auroit, ajoutent-ils, de la simplicité à croire qu'il passe les nuits à faire des comptes à parties doubles, des dépêches pour toutes les Banques & tous les Comptoirs du Levant & du Ponant, pour faire le bien de la Société.. C'est ce qui ne lui tombe pas même dans la pensée, à

moins qu'il ne soit honnête - homme.

D'ailleurs, ajoutent encore nos Misanthropes, si on veut faire attention à ce qui la plûpart du temps est le principal objet du Commerce, on conviendra sans peine que le Commerçant produit plus de vermine qu'il n'en détruit, & que si les hommes connoissoient la tempérance, & sçavoient se mesurer à leur état, ils se passeroient à merveille de son sçavoir faire & de son industrie.

Les Hermines, les Martes Zibelines, & les foururres précieuses de toute espece ne venoient autrefois du Canada, de la Groënlande, de la Norvége & de la Laponie que pour les Rois, les Princes ou les plus grands Seigneurs; mais aujourd'hui que tout cela ne vient pas plus pour eux que pour le Banquier, le Commis ou la Courtisane, quelle si grande obligation l'Etat doit-il avoir au Commerçant? Il ne fait qu'augmenter nos besoins, & diminuer nos facultés.

Ronsard disoit au Roi Henri II. dans une Epitre ou Ode:

Le Velours trop commun en France,
Sous Toi reprend son vieil honneur;
Tellement que ta Remontrance,
Nous a fait voir la différence
Du Faquin & du grand Seigneur.

Le Peuple ignoroit le caffé, & ne connoiſſoit le ſucre que dans les maladies : aujourd'hui cette dépenſe égale celle du pain, & ne tient lieu de rien.

C'eſt l'eſpérance d'une fortune & plus grande & plus prompte qui force le Commerçant à quitter ſa patrie, ſa femme & ſes enfans pour ſe tranſporter ſous un autre ciel, & en rapporter de quoi dupper la vanité des Grands & des Riches, ou de ceux qui n'étant ni grands ni riches, ne laiſſent pas d'avoir autant de fatuité que s'ils étoient l'un ou l'autre, ou tous les deux à la fois. Car ce n'eſt pas d'aujourd'hui que la pauvreté même eſt ambitieuſe.

C'eſt ſi peu le bien public qui fait entreprendre au Commerçant de ces voyages de pluſieurs années, que ſi au retour de ſes courſes & à deux lieues du Port, on lui ſignifioit que ſes marchandiſes en débarquant ſeroient confiſquées au profit des pauvres, il feroit tout jetter à la mer.

O l'homme utile à l'Etat & à la Société ! . Il eſt vrai que celui qui dans cette circonſtance témoigneroit de l'humanité, ſeroit plus que Commerçant, il ſeroit Homme de bien.

Nous diſons avec beaucoup d'aſſurance, que les Arts ont été pouſſés fort loin

dans ces derniers temps ; ce qui veut dire que l'honneur d'une infinité de belles découvertes n'appartient pas aux Anciens.

Que cela soit vrai ou faux, nous n'en sçaurions dire autant du Commerce ... Il y a long temps que les mêmes drogues qui ne servent qu'à attiser la convoitise & la cupidité du Riche, sont l'objet des voyages de long cours ... Il y a long-temps qu'il ne suffit pas au Commerçant de trafiquer des dépouilles de l'Ours, du Tigre & du Loup Cervier ; il y a long-temps qu'il ne lui suffit pas d'achetter & de vendre des Perroquets & des Singes ; mais il y a encore long-temps que sa monstrueuse avarice lui a fait vendre & achetter ses semblables .... Les Payens faisoient ce trafic sans scrupule, comme sans distinction ; on alloit à la même foire acheter des chevaux, des ânes & des hommes de l'un & de l'autre sexe, tant bêtes que gens ... Cependant en ce temps-là comme aujourd'hui, l'espece humaine se croyoit excellemment distinguée de l'espece animale .. A quoi le faisoit-elle connoître ?

Ce que la Religion & l'humanité ne pouvoient empêcher, l'orgueil l'empêchoit quelquefois, mais c'étoit avec des

ſtrictions & des exceptions très-limi-es.

On frémiſſoit à Rome, par exemple, uand on entendoit dire que des Ci-›yens de cette grande & auguſte Cité voient été vendus comme des Bêtes de ›mme; mais ce Peuple de Rois croyoit u'il étoit de ſa dignité de vendre à encan, & ſous la hallebarde, comme s diſoient, non-ſeulement les priſon-iers de baſſe condition que ſes Généraux iiſoient ſur l'ennemi, mais encore les rinces & les Chefs d'une Nation; quand l ne jugeoit pas à-propos de s'en faire n ſpectacle d'amuſement, en les fai-ant expoſer aux bêtes dans le Cirque.

Il eſt néanmoins conſtant par l'Hiſtoire ue c'étoit le Peuple le plus équitable u'il y eut alors ſur la terre, & telle-nent équitable que la Monarchie Uni-verſelle lui a été adjugée à cauſe de ſon umanité & de ſa juſtice; ſi on en veut roire quelques Auteurs fanatiquement élés pour la Grandeur du nom Romain, & mauvais menteurs, parce que ces raits de la plus monſtrueuſe barbarie déposent contre eux... Au reſte on peut par cet échantillon d'équité, juger de elle des autres Peuples que celui-ci avoit éduits en ſervitude, ſous les plus miſé-

rables prétextes . . . Mais il ne sera pas si facile de juger qu'elle a pû être cette sorte d'injustice pour laquelle ce même Empire du monde a été ôté à ce même Peuple, auparavant si équitable, comme nous venons de le voir.

Les Turcs ne vendent les prisonniers Chrétiens sans scrupule, que parce que n'ayant pas le bonheur d'être de la même Religion qu'eux, ils en concluent judicieusement qu'ils ne doivent pas être censés par eux de la même espece. Un raisonnement aussi conséquent est analogue à l'ignorance & à la brutalité de cette Nation.

Les Chrétiens se feroient scrupule de vendre les hommes de quelque Nation & Religion qu'ils fussent, s'ils étoient blancs, parce qu'ils jugent par cette couleur qu'ils sont de la même espece qu'eux; mais ils achettent & payent en coquilles, & revendent en belle monnoie d'or & d'argent avec une parfaite tranquillité de conscience, les peuples de la Guinée, hommes, femmes & enfans; parce qu'étant noirs, ils en concluent logiquement, qu'ils ne sont pas de la même espece qu'eux . . .

Cependant il se présente naturellement sur cet article (assez important, puisqu'il

s'agit de l'homme) une difficulté qui ne paroît pas facile à résoudre... En voici l'exposition.

Un Négrier après une longue & heureuse navigation, aborde enfin sur la côte d'une Colonie, & met à terre avec des perroquets & des singes trois ou quatre cents créatures, qui, à la couleur près, ressemblent à des hommes, à des femmes & à des enfans... Les habitans de la Colonie arrivent par quadrilles comme les Maquignons à une Foire de chevaux; ils visitent soigneusement & font visiter ces sortes d'animaux, qui ressemblent à des hommes, & qui, crainte de surprise, sont dans l'état de pure nature, par des Experts, dont les fonctions en cette circonstance se rapportent assez à celles de nos Jurés Languayeurs. Ceux-ci les retournent de tous côtés, ils leur regardent les yeux, le nez, leur font ouvrir la bouche pour découvrir leur âge à la blancheur & à la longueur de leurs dents, ils les font marcher, tourner, avancer, reculer, & les mesurent comme des soldats de Milice.. Cette cérémonie faite, le vendeur & l'achetteur s'abouchent & parlent de marché. Après le débat accoutumé, le marché enfin conclu, & l'argent compté & reçu, les Acheteurs en-

chaînent ces créatures, hommes, femmes & enfans, & les chassent devant eux comme un troupeau de bœufs. Les cris & les pleurs des peres & des meres qui se séparent de leurs enfans, parce qu'ils sont vendus à différents Maîtres, les cris & les pleurs des filles qui se separent de leurs meres, sont réprimés à coups de fouet & à coups de bâtons; on n'y fait pas plus d'attention qu'aux mugissemens des vaches, ausquelles un Boucher arrache leurs veaux.

Or pourroit-on se persuader, si on n'avoit pas l'expérience pardevers soi, que des hommes respectassent assez peu leur nature pour mettre leurs semblables au rang des bêtes ?. Aussi cette considération a-t elle fait dire à un Moraliste ingénieux, que nous devons bien nous donner de garde de penser que ces créatures vénales & noires soient des hommes, parce que nous ne serions pas chrétiens. Mais cette ironie, quoique pleine de sel & de correction, ne va pas au but; parce que si nous ne les croyons pas des hommes, pourquoi les faisons-nous chrétiens, & les rendons-nous par-là nos égaux, nos freres & nos cohéritiers dans les promesses ? Si nous les rendons nos freres & nos co-héritiers, pourquoi en

faiſons-nous nos eſclaves ? Pourquoi en les mettant au rang de nos beſtiaux les regardons-nous comme des ames viles, puiſque le même Dieu qui eſt mort pour nous eſt mort pour eux ? Il y a là-dedans un embarras d'autant plus grand qu'on ne voit aucune liaiſon entre nos maximes & nos actions.

Quelques-uns ont cru donner une belle ſolution, en répondant qu'on ne les traite ainſi que pour les retenir dans la voie du Salut; d'autant que ſi on leur laiſſoit la liberté, ils retourneroient bien vîte à leur idolâtrie & à leurs ſuperſtitions diaboliques. C'eſt bien là où on peut dire, *Si non e vero, e bene trovato.* O le beau prétexte & le moyen bien efficace pour mettre des hommes dans le Ciel, que de les y conduire à coups de fouet & à coups de bâtons; que de ne les faire travailler que pour leurs Tyrans, & de ne leur donner que des racines pour toute nourriture! Le beau trait d'humanité que de violenter la nature dans ſon penchant le plus tendre, qui eſt celui des peres pour les enfans, & des enfans pour leurs peres, en les ſéparant les uns des autres! Le beau trait de morale & bien conforme à la Religion, que de s'inquiéter aſſez peu de leurs unions, ſi elles ſont licites

ou illicites, pourvû que le Bétail augmente de nombre! . . . Que l'avarice eſt cruellement ingénieuſe à inventer de nouveaux moyens d'amaſſer beaucoup d'argent! Comment les Apôtres & les premiers Prédicateurs de l'Evangile ne ſe ſont-ils pas aviſés de mettre à la chaîne ceux qu'ils vouloient convertir! On raffine tous les jours.

Quoi qu'il en ſoit, il faut que nous ſuppoſions à ces malheureux beaucoup plus de foi & de réſignation que nous n'en avons, pour qu'ils croyent un Dieu & qu'ils eſperent en lui, malgré un ſort auſſi affreux, puiſqu'il n'y a rien de plus ordinaire parmi nous que de rencontrer des gens, qui ſans être eſclaves, mais pour cela ſeulement qu'ils ne nagent pas dans l'opulence, vous diſent ſans détours qu'il n'y a ni Dieu, ni Providence à croire, ni une autre vie à eſpérer; & combien y en a-t-il d'autres qui tiennent le même langage, veautrés ſur des monceaux d'or & noyés dans les délices!

Quelques-uns prétendent que l'eſclavage de ce Peuple n'eſt qu'une ſuite de la malédiction de Dieu, lancée autrefois contre lui dans la perſonne de Cham, qui fut condamné à être le ſerviteur de ſes freres, c'eſt-à-dire, de tous les hommes..

Mais

Mais quand ce conte feroit auſſi vrai qu'il eſt hazardé, il n'en réſulteroit pas moins deux inconvéniens qui ſont contre nous. Le premier, c'eſt que Jeſus-Chriſt ayant déchiré par ſa mort la cédule du péché, comme dit l'Apôtre, toute malédiction conſéquemment eſt levée par le Baptême. Le ſecond, c'eſt qu'en nous rendant les exécuteurs de cette malédiction, nous ferions en quelque ſorte l'office du Diable, dont Dieu ſe ſert pour punir les coupables ou exercer les Juſtes, comme on le voit dans l'Hiſtoire de Job.

Nous n'ignorons pas que le Commerçant & l'Habitant des Colonies s'autoriſent de la Loi ; mais la Loi ordonne-t-elle ou tolere-t-elle ſeulement ce trafic de créatures humaines & chrétiennes ? Tout le monde ne ſçait-il pas qu'un de nos Rois ne vouloit pas entendre parler de cet article ? Et ceux qui par égard pour l'Humanité & par reſpect pour le Chriſtianiſme, ne voudroient pas profiter de cette tolérance, ſeroient-ils plus blamables & moins honnêtes gens que ceux qui en font l'inſtrument de leur fortune ? Qu'on y prenne garde, s'il ſe trouve quelques articles dans une Loi que nous puiſſions faire quadrer avec notre cupidité & notre avarice, ce ſont

toujours ceux-là que nous observons le plus scrupuleusement.

Plutarque disoit que bien loin de vouloir vendre un homme qui auroit vieilli à son service, il ne voudroit pas même vendre un bœuf qui auroit vieilli en cultivant ses terres.

Cela paroît outré ; mais le bon Plutarque étoit Payen.

Il y a des esprits conséquens qui font encore une autre observation.. Ils prétendent que ces Peuples, quoiqu'ils soient & qu'ils doivent être compris dans le genre humain, sont pourtant si différents de nous, que ce ne peut être qu'une brutalité animale qui pousse les Européens dans les Colonies, à se mêler avec ce sang qui est étranger au leur de plus d'une maniere... Les hommes dans ces pays-là comme dans beaucoup d'autres, font voir qu'ils ne consultent ni la justice ni l'honneur dans leurs jugemens, mais uniquement la passion & la force ; car ils ont voulu que ce même commerce qui n'est qu'une fantaisie pour un blanc, fût une infamie atroce & monstrueuse pour une blanche... Les maris dans ces Contrées ne sont-ils pas bien habiles, & ne s'y prennent-ils pas bien prudemment pour dégoûter leurs épouses de ces mâles

dont ils idolâtrent les femelles ? Ne doivent-ils pas craindre plutôt de piquer leur curiosité & leur cupidité par cet acharnement brutal qui les fait passer par-dessus toutes les Loix, de la délicatesse, de la décence, de l'honnêteté, & de l'honneur ?

Disons la même chose en passant de tous les amours serviles, si fort à la mode dans la Société... Comment les maris esperent-ils dégoûter leurs femmes des valets, lorsqu'elles les voyent préférer les servantes aux maîtresses ?

Nous apportons plus d'attention à nos Haras.

Ne pourrions-nous pas avoir de l'humanité pour ces peuples si différens de nous, sans nous amalgamer avec eux, & corrompre ainsi notre espece de plus d'une façon ? Si le bien public imposoit cette conduite, on y apporteroit à coup sûr plus de réflexion & plus d'examen. On ne trouveroit rien de plus avilissant que cette contrainte.

Les Européens croyent fermement qu'un mariage avec ces créatures noires les deshonoreroit irrémissiblement, parce que c'est un acte permis ; & ils comptent bien que la fornication la plus brutale

n'effleure pas même leur honneur, parce que c'est un crime. N'est-ce pas là bien subtilement argumenter ?

On retient les blanches par la crainte de l'infamie ; ne pourroit-on pas retenir les blancs par le même moyen ? Une femme libre chez les anciens Romains qui étoit convaincue de s'être livrée à un esclave, le devenoit elle-même... On répondra que cette Loi n'étoit pas pour les hommes ; mais on peut répliquer qu'il ne tenoit qu'au Gouvernement de l'étendre sur eux. Cependant quoiqu'il ne l'ait pas fait, & qu'il ait laissé aux hommes une assez grande licence à l'égard des femmes esclaves, on peut assurer qu'il y a plus de sang mêlé dans certaines petites villes de l'Europe, qu'il n'y en avoit dans l'enceinte prodigieuse de cette Capitale de l'Univers, & peut-être dans toutes ses Colonies.

Cette contagion devient si fort à la mode, & est tellement du bon ton dans les Colonies, qu'on pourroit craindre avec quelque fondement, que d'ici à deux ou trois siecles, la moitié des Européens ne soit mulâtre.

Un pays extrêmement propre à faire éclôrre de nouvelles familles ; c'est celui

des Colonies. Tous les hommes y ſont nouveaux & preſque égaux, comme au commencement du monde. Le plus ou le moins de richeſſes en habitations & en Negres, voilà ce qui différencie les Etats; nous en exceptons les Dignités & les Emplois.

Un valet habile garçon, qui y paſſe avec ſon Maître, n'y eſt pas plutôt arrivé qu'il le quitte & qu'il travaille pour ſon compte. Il y fera ſouvent plutôt fortune que lui, & ſe trouvera en paſſe, en revenant au Pays, d'y épouſer ſa ſœur... C'eſt ſur un fonds de quarante ou cinquante mille livres de rente, qu'une famille toute neuve va s'élever, & en achettant des charges, aller de pair avec les plus honnêtes gens.

Que le Commerce des Colonies ſoit ou ne ſoit pas d'une grande reſſource pour les Etats, ce n'eſt pas notre affaire; mais il eſt certain qu'elles ſont du moins d'une grande reſſource aux fortunes délâbrées.

Tels jeunes gens, ne ſe trouvant plus en état de vivre avec honneur dans leur Patrie, pour y avoir voulu vivre avec trop d'honneur, paſſent les mers & ſe tranſplantent dans les Iſles fortunées....

Après dix ans d'absence, ils reviennent chez eux & rapportent de quoi vivre avec honneur.

Quoi donc, direz-vous, faut-il aller si loin pour vivre avec honneur ? Ne peut-on pas le faire sans sortir de chez soi ? Rien n'étoit plus facile aux gens dont vous parlez !

Mais vous n'y êtes pas ! ... Examinez leur train de vie, & vous apprendrez ce qu'ils entendent par vivre avec honneur, & si cela peut se faire à si bon marché.

On a raison de dire que la Fortune ne tient compte que des démarches, & non pas des personnes. Ce ne fut jamais sa coutume.

Des milliers de visages inconnus, & faits pour l'être, disparoissoient tout-à-coup, sans que qui que ce soit s'en apperçoive, sans qu'on les trouve à dire nulle part ... Après trois jours de Nausée, trois Bourrasques, & trois mois de Navigation, ils arrivent enfin sous une autre Hémisphere, & dans une Terre où tout est miracle ..... Quelques années s'écoulent, & ceux qui les connoissoient, & qui ne pensoient plus à eux, sont tout étonnés de les voir reparoître aussi

ſubitement qu'ils les avoient vû diſparoître ; mais avec bien plus de fracas . . .

Ils reviennent du pays des Phénomenes ; mais les plus étranges dont ils puiſſent faire montre, ce ſont leurs perſonnes . . . Ils s'étoient embarqués avec un équipage de Matelot ; & les voilà qui débarquent avec un train de Vice-Amiral ! Peu de gens les connoiſſoient ; tout le monde les connoît ! Ils n'avoient entrée dans aucune bonne maiſon ; & voilà que par-tout ils ſont reçus à bras ouverts ; ils ne rencontrent que des Parens ou des amis . . . Les uns leur cherchent des Terres & des Maiſons de plaiſance à acheter ; les autres leur louent des Hôtels dans les plus beaux quartiers d'une grande Ville, & ſe chargent de les faire meubler avec autant de goût que de magnificence . . . D'autres leur font battre de la vaiſſelle d'argent gaudronnée & lozangée de la derniere mode . . .

On leur fait voir des Carroſſes coupés, des Berlines, des Berlingots, des Cabriolets, des Gondoles, des Vis-à-vis, des Caléches de toute ſtructure ; des Attelages de toute hauteur & de toute couleur ; *gris-pommelé, gris de perle, ſoupe de lait, pie, &c . . . ,*

Les Bijoutiers, Joyalliers, Brillanteurs ont leurs audiences particulieres tous les matins au petit lever...

C'eſt parmi les Courtiſanes une eſpece de défi à qui emportera leur pratique; pendant que des amis officieux paſſent en revue les plus honnêtes maiſons, & leur cherchent des femmes parmi les filles les plus aimables, les plus riches & les mieux élevées... On ne chicane aucun d'eux ſur l'extraction; ſur le mérite, ſur l'honneur... C'eſt un Riche Américain! Tout eſt dit.

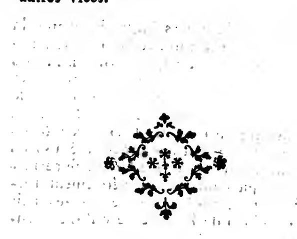
C'eſt-là entre pluſieurs autres, un de ces grands avantages qu'on retire du Commerce éloigné, & de la découverte du Nouveau Monde.

Finiſſons cet article par une petite obſervation, qui eſt toute à notre avantage.

Si c'eſt avec fondement que quelques Ecrivains reprochent aux Navigateurs de l'Europe, d'avoir corrompu les Peuples de l'Amérique; il faut de néceſſité ou que cette accuſation ſoit impudemment fauſſe, ou que les voyageurs qui nous ont fait des Relations de toutes les infamies & de toutes les horreurs qui étoient uſitées, & qui faiſoient

même partie de la Religion de ces pays nouvellement découverts, soient d'insignes menteurs.

Nous n'avons guere pû y porter que l'avarice; nous y avons trouvé tous les autres vices.



CHAPITRE XX.

De la Roture & du Peuple.

LES GRANDS jugent à peu près du Peuple, comme celui ci dans l'extrémité opposée, juge des Grands... Ils ne regardent le Peuple que par-tout ce qui lui est étranger ; par la privation de la Noblesse, des Titres, des Dignités, des Seigneuries, des Châteaux ; & en ne le considérant que par ce côté, ils n'en font pas grand cas. Les Grands se persuadent que l'honneur, généralement parlant, n'est pas fait pour le Peuple ; mais il y a bien de l'apparence qu'ils confondent la splendeur avec l'honneur.

Le chef-d'œuvre du Roturier, c'est de parvenir à frayer, comme on dit, avec quelque Grand... Il en a continuellement le nom à la bouche... Il fait l'énumération de ses Titres, de ses Dignités & de sa magnificence avec une emphase, dont il est le seul dans une compagnie de trente personnes qui ne sente pas le ridicule...

Il en vient insensiblement à se persua-

der qu'il est pour quelque chose dans l'espece de culte qu'on rend à son Idole; *à peu près comme le singe de ce Roi, qui s'imaginoit qu'on se mettoit à genoux devant lui*... Il s'en croit plus important & il en devient plus fier & plus haut...

Mais ce n'est pas tant sa faute que celle d'une infinité de gens qui le cultivoient assez peu auparavant, & qui aujourd'hui le recherchent, le caressent & le considerent... Voici en quoi notre Roturier a tort... . *Il s'en croit plus d'honneur!* Quelle bonne raison pourroit-il en fournir? Seroit-ce parce qu'il voit familierement un homme qui n'en a pas la premiere teinture?

Quelqu'un a dit, (& a dit vrai) qu'un bon Roturier, riche & même opulent, qui se chagrine sérieusement de n'être pas Gentil-homme, ne mérite ni d'être opulent, ni d'être riche, ni même Roturier.

Il suffit à la plûpart des Petits, pour se croire pleins d'honneur, de ne pas mériter les flétrissures, comme il suffit à quelques Grands de ne les pas craindre.

Le Peuple ne hait & ne méprise les Grands, que lorsqu'il en est haï ou méprisé... Pour lors il ne les croit pas pé-

tris d'un autre limon que les derniers des hommes. Mais si par hazard il en est favorablement accueilli, il passe du mépris à l'adoration, & il les croit au moins des demi-Dieux... *Cette humilité prend encore sa source dans l'Orgueil.*

Regnier Desmarais disoit :

Qu'il faut toujours aux grands Seigneurs
Rendre toute sorte d'honneurs...
Les aimer, c'est une autre affaire.
Qui ne les connoît qu'à demi,
S'honore d'être leur ami ;
Qui les connoît bien, ne l'est guere.

L'original Chapelle quitta un jour brusquement le Duc de Brissac, dont il étoit fort aimé, parce qu'ayant mis la main par hazard sur un *vieux Plutarque*, il avoit trouvé à l'ouverture cette maxime. *Qui suit les Grands, Cerf devient.*

Il ne voulut être *ni sa Biche ni son Cerf*, comme disoit François Villon.

Il n'y a rien qu'un très-Petit, s'il est honoré de la visite d'un très-Grand, ne soit prêt de faire pour témoigner par la vivacité de sa reconnoissance, combien sa vanité est contente.... Il se creveroit volontiers les yeux, comme font les Dé-

vots Musulmans après avoir vû le Tombeau du Prophete, afin de ne plus voir rien de profane....

Il feroit sauter sa maison comme fit ce bon Seigneur des Pays-Bas, après une visite de l'Empereur Charles-Quint; ne jugeant pas qu'aucun mortel fût digne d'y être reçu, après avoir eu l'honneur de contenir dans son enceinte, la Majesté de cet incomparable Prince.

Ce trait est bien Espagnol! Mais il l'est trop pour venir d'un Hollandois ou d'un Flamand.

Lucien assure d'une maniere peu Religieuse à son ordinaire, que les Dieux ne haïssent que les Petits.

Juvenal qui le valoit bien en matiere de Morale, assure au contraire, mais ironiquement selon sa coutume, que les Dieux font si peu de cas des Petits, qu'ils ne prennent pas même la peine de les haïr, & qu'ils ne s'occupent ni de leurs Sermens, ni de leurs parjures, ni de leur existence.

C'est agir bien à la Grande!

Lucien & Juvenal ont tort s'ils parlent sérieusement; car la Providence ne hait ni ne méprise les Petits... Elle ne les hait pas, puisque pour l'ordinaire elle leur donne des talents qui les éleve fort au-

dessus des Grands... Elle ne les méprise pas, puisqu'elle leur donne aussi quelquefois plus de sentimens de probité & d'honneur qu'à la Noblesse ou à l'opulence.

Il y a bien long-temps qu'on a dit pour la premiere fois, que la condition des Grands & des Riches, n'est pas tout-à-fait si heureuse que les Petits se l'imaginent ; & rien n'est plus vrai... Mais il ne l'est pas moins, que la condition des Pauvres est encore plus misérable que les Grands & les Riches ne se le persuadent. C'est ce qui a fait dire à la Bruyere qu'il est difficile de s'imaginer en sortant d'un bon repas qu'on puisse mourir de faim quelque part...

Une certaine connoissance du triste état de la plus grande partie du Peuple dans les Villes & dans les Campagnes, est comme un sixieme sens pour les Grands & pour ceux des Riches qui l'ont toujours été... Mais il n'y en a pas qui y soient ordinairement plus insensibles, que ceux qui sont Riches & qui ne l'ont pas toujours été... Ils ont une si grande horreur & une si grande honte de leur premiere condition, qu'ils ne peuvent souffrir aucun objet qui la leur rappelle.. D'ailleurs ils se persuadent qu'il ne tient

qu'à tous ceux qui sont pauvres de faire leur fortune comme eux ; ils ne reconnoissent point d'autre Providence que leur industrie ou leur avidité : voilà ce qu'ils regardent comme la cause premiere de leur opulence ; conséquemment il n'y a plus de place pour l'humanité.

Il n'y a qu'une ignorance crasse qui nie la Providence.

Le Sage prioit Dieu de ne point le rendre riche, de peur que l'opulence & la mollesse ne le portassent à nier la Providence.

Ainsi donc si ceux qui connoissent l'état du Pauvre par leur propre expérience en sont si peu touchés ; comment veut-on que ceux qui ne le connoissent en aucune sorte en ayent pitié. Ils se forment sur l'état des pauvres des idées bizarres qui leur en cachent toute la misere ; & les Flateurs mercenaires ne cherchent pas à les en désabuser ; ils leur font accroire que les Petits, *proportions gardées*, ont autant leurs petites aises qu'eux-mêmes, & encore plus, parce qu'ils n'ont pas d'état à soutenir. C'est par une suite de cette ridicule prévention *qu'un très-grand & très-excellent Seigneur*, auquel d'honnêtes gens disoient que les Pauvres manquoient de pain à cause de la cherté ex-

cessive du Blé, crut fournir un expédient admirable, en répondant qu'ils n'avoient qu'à manger des échaudés, puisqu'il en mangeoit bien lui.

Chi non provato miseria, non sa compatir.

S'il vous est arrivé dans certaines circonstances d'avoir à souffrir de la faim ou de la nudité, ne comptiez-vous pas alors avoir du moins quelque droit sur le superflu du Riche ? . . . Pourquoi donc depuis que vous l'êtes devenu, pensez-vous autrement à l'égard de ceux qui sont à présent dans le même état où vous étiez ? Ils jugent actuellement des choses comme vous en jugiez autrefois : ou ils ont raison, ou vous aviez tort ; ou vous êtes injuste, ou vous l'avez été.

On est en danger de faire bien des injustices aux pauvres, quand on est déterminé à ne leur faire aucune grace.

Vous renvoyez le Pauvre à la Providence ; mais vous ne faites pas attention que c'est la Providence qui vous l'envoye, disoit un Payen.

La douleur est moins arbitraire que le plaisir. Elle ne l'est même en aucune façon : elle a un sentiment décidé. On trouvera plusieurs hommes indifférens pour le plaisir ; mais on n'en trouvera aucuns

qui le ſoient pour la douleur. Il y en a pluſieurs qui ſe ſoucieroient peu d'être à la place d'un Sultan par rapport à ſon ſérail ; mais on n'en trouvera point qui vouluſſent être à la place d'un Gourteux.

Conſéquemment les pauvres qui ſont plongés dans une extrême miſere, ſont plus décidemment malheureux que les riches ne ſont heureux.

On rebat tous les jours au Pauvre que le Riche n'eſt pas heureux ; *inutilité que cela !* Il n'y en a pas un qui ne voulut être à la place du Riche, au riſque de n'être pas plus heureux que lui .... On dit quelquefois au Riche que la pauvreté n'eſt pas un ſi grand malheur ; qu'elle procure une grande tranquillité d'eſprit dans ce monde, & une eſpérance bien fondée pour l'autre ....

Peines perdues ! Il n'y en a pas un qui voulut être pauvre au prix de pareils avantages... Les diſpoſitions contraires ne ſont pas dans la nature. L'un ou l'autre ſe trompe, & peut être tous deux ; car il eſt poſſible que l'un & l'autre état ſoient également oppoſés au bonheur & à l'honneur.

Qu'une affliction frivole ou ſérieuſe ſurvienne à un Grand ou à un Riche ; que de conſolations ! Que de complai-

ſances ! Que de détours ingénieux pour le diſtraire de ſa peine !

Ce qu'il faut encore obſerver, c'eſt que de quelque nature que ſoit ſon affliction, il n'en a pas moins ni bon lit, ni bon feu, ni bonne table ; il n'en chemine pas moins commodément dans un bon Equipage... Il va prendre l'air à ſes maiſons de plaiſance ; il joue ou il chaſſe pour diſſiper ſon chagrin. Il n'eſt jamais ſeul ; toujours bonne compagnie de gens empreſſés à le divertir par toutes ſortes d'amuſemens & d'entretiens : de ſorte que ſi ſon ambition, ou ſa cupidité, ou quelqu'autre mal phyſique le fait ſouffrir, il ſouffre du moins à ſon aiſe ; goutteux pour goutteux, il vaut encore mieux l'être dans un bon lit avec toutes les commodités imaginables, que de l'être ſur la paille, ſans le moindre des ſecours.

Cette derniere poſition eſt exactement celle du pauvre.

Qu'il ſurvienne au Pauvre quelqu'affliction extraordinaire, (*& pour être extraordinaire, il faut qu'elle ſoit bien grande ; car l'affliction eſt ſon pain de chaque jour.*) Il ne voyoit perſonne ; il en voit encore moins : au contraire il arrivera quelquefois que ſes pareils ſe rueront

ſur lui, comme on voit ſouvent tous les Chiens d'un Carrefour s'acharner ſur un autre, auquel on aura donné un coup de bâton ou jetté une pierre. Les Pauvres & les Petits ſe ſoutiennent bien moins entr'eux que les Grands ou les Riches ; du moins cela ſe pratiquoit - il ainſi du temps de Juvenal . . . Le pauvre Codrus, dit-il, n'avoit rien, & cependant après avoir perdu ce rien par un accident où il n'y avoit point de ſa faute, il n'a pas trouvé ſeulement une ame charitable qui lui tendit un verre d'eau.

Le feu s'eſt mis au bel Hôtel d'Arturius ; il n'en avoit pas encore brûlé la moitié, que toute la Nobleſſe a pris le deuil ; les Dames ont quitté leur pendans d'oreilles, leurs colliers, leurs braſſelets, & toutes échevelées ont couru chez lui pour le conſoler ; le Parc Civil a remis ſes Audiences ; les Chefs de la République ſe ſont cotiſés ; les uns lui ont fait porter des marbres & des bronzes de la plus belle antiquité, & des raretés de toute eſpece : d'autres ont rétabli ſa Biliothéque ; pluſieurs lui ont ouvert leurs bourſes : de ſorte qu'il a été ſi promptement & ſi avantageuſement dédommagé, que quelques Gens malins

l'ont ſoupçonné d'avoir mis le feu lui-même à ſa maiſon.

On ne voit rien de cette conduite parmi les petits, & la raiſon en eſt naturelle. Ils n'ont rien, & le peu qu'ils ont leur eſt ſi néceſſaire qu'ils n'ont garde d'en faire part à qui que ce ſoit . . . Ils ſont toujours ſi préoccupés des beſoins les plus urgens, qu'il ne leur reſte pas le temps de penſer à autre choſe . . . Si quelquefois ils s'attroupent & paroiſſent ſe ſoutenir dans une émeûte ; c'eſt animalement & à peu près encore comme un Chien, en fait abboyer un cent d'autres. Que quelques uns d'entr'eux ſoient pris, les autres iront les voir pendre, & y mettront la preſſe . . . Si quelquefois ils ont agi différemment, c'eſt qu'une Cauſe externe intelligente & ſupérieure dirigeoit leurs mouvemens.

Il manque une choſe bien eſſentielle aux Pauvres généralement parlant . . . . C'eſt l'éducation . . . Ils n'ont guere que des ſentimens phyſiques... Il ſemble, en les examinant de près, que l'ame ne leur ait été donnée que pour qu'elle s'occupe uniquement du ſoin de faire vivre le corps ; comme il ſemble que l'ame n'ait été donnée aux Grands & aux Riches que pour qu'elle s'occupe uniquement

du ſoin d'affecter agréablement tous leurs ſens, à commencer par le ventre. L'un revient ou à peu prés au même ... Ce qu'on appelle groſſiereté & délicateſſe, ruſticité & ſçavoir vivre, en fait toute la différence.

Il faut cependant convenir que nous avons une eſpece de raiſon de juger d'un homme non-ſeulement par ſon état, mais encore par ſon Extérieur, & de croire, *par exemple*, que celui qui a l'air *Malotru*, comme on dit, n'eſt effectivement rien de plus qu'un *Malotru*; parce qu'on ne voit rien en lui qui ſuppoſe qu'il ait été à portée de puiſer des ſentimens d'honneur ... Car pour l'ordinaire les Pauvres n'ont pas même le moyen d'apprendre à devenir honnêtes gens, & il n'eſt guere poſſible qu'ils en ayent le temps ...

Au lieu qu'il n'y a rien qui n'annonce dans l'Extérieur brillant d'un Grand ou d'un Riche, que s'il n'a pas des ſentimens d'honneur, il a été du moins bien à même d'en puiſer : cette ſuppoſition eſt ſouvent fauſſe; mais nous ne pouvons nous en convaincre que par la pratique; & cette épreuve n'eſt pas faite pour tout le monde; outre, qu'à le bien prendre,

tout le commerce de la vie ne roule guere que ſur des ſuppoſitions.

Eſt-il bien décidé ſi l'indigence occaſionne plus de crimes que l'opulence ? L'indigent n'en commet que d'une eſpece, & qui n'ont pour objet que la néceſſité de faire vivre ſon corps. L'opulent ne s'abſtient que de ceux qui ſeroient inutiles à ſes plaiſirs... On remarque promptement les crimes de celui-là, & on y met bon ordre ; à peine fait-on attention aux crimes de celui-ci ! Pourquoi cela ? Eſt-ce qu'on croit qu'il n'y a que le vol & le meurtre qui ſoient des crimes ?

Donnez-moi dix mille livres de rente ; aſſurez-moi ſeulement mille écus de penſion annuelle, *dit ce Voleur de grand chemin*, & je quitte le métier. Je n'ai ni talens, ni revenus, mais j'ai bon appétit & j'aime le plaiſir. D'où voulez-vous qu'il me vienne de l'argent pour ſatisfaire à ces deux beſoins, ſi je n'en vole ? Ferois-je mieux d'attendre qu'on m'en donnât ?...

Ce raiſonnement eſt mauvais ſans doute, & n'excuſe point le brigandage.. Il n'y a pas de déſordre qui ne puiſſe être rejetté ſur l'indigence... Si le Lu-

curieux, l'Avare & l'Ambitieux avoient ce qu'ils desirent, ils ne songeroient pas à le ravir à autrui... Mais il semble que l'homme ne naisse que pour desirer, que pour tendre à la possession, & mourir sans y atteindre.

Quinte-Curce en parlant de cet Abdolonyme auquel Alexandre fit porter le Diadême pendant qu'il étoit occupé à planter des choux, & à sarcler son ozeille, dit de lui que sa probité, comme il arrive presque toujours, étoit la cause de son indigence.

Cette maxime est plus spécieuse que solide, & elle a bien moins d'étendue que cet Historien ne lui en donne.

Pourquoi es-tu toujours en querelle avec les gens de bien, demandoit un jour Minerve, Déesse de la Sagesse, à Plutus, Dieu de l'argent? Pourquoi ne vas-tu jamais chez-eux? Pourquoi n'as-tu pour favoris que les plus grands scélérats du monde?...

Si les Gens de bien, répondit Plutus à la Déesse, me voyent si peu chez-eux, c'est leur faute & non pas la mienne...

Ils ne veulent pas se donner la peine de me faire leur Cour!... Ils ne dérobent point! Ils ne trompent point; ils ne mentent point; ils ne flatent point; ils

ne se laissent pas gagner sur l'article de la fidélité ; ils ne sucent pas le sang d'autrui ; enfin ils ne sont pas Gens d'intrigue . . . Est-il bien étonnant qu'avec d'aussi mauvaises dispositions, ils ne s'enrichissent jamais ?

Les moyens de s'enrichir, ironiquement exposés dans ce petit Dialogue, demanderoient quelques restrictions ; car avec les dispositions les plus parfaites à la friponnerie, il faut l'occasion, la matiere & l'exécution.

Il y a des paresseux très-pauvres & pleins de mauvaises qualités.

Il y en a qui avec la volonté de voler, en trouvent bien l'occasion, mais ils n'en ont pas la hardiesse : d'autres avec la volonté & une hardiesse très-décidée, n'en trouvent pas l'occasion ; ils la cherchent & la trouvent, mais la hardiesse les abandonne : ils déliberent ; leur cupidité se réveille & fait revenir la hardiesse, mais l'occasion est passée.

Ils en ont bien du dépit ; & cependant les uns & les autres continuent de se croire gens d'honneur, parce que l'une des trois conditions que nous avons marquées, en ne concourant pas avec les deux autres, les ont empêchés de commettre un larcin.

N'est-ce

N'eſt-ce pas là un beau ſujet de vanité ?

Quelques-uns ont dit que l'indigence eſt la ſource de tous les crimes . . . Cela eſt trop général ; il auroit fallu ſpécifier de quels crimes ; car il ne laiſſe pas d'y en avoir un aſſez bon nombre que l'indigence empêche de commettre.

L'indigence d'ailleurs ne peut être la cauſe que des crimes qui deshonorent ; mais combien y en a-t'il d'autres qui ne deshonorent point, ſur-tout quand on a des revenus & un Nom ! On ne pend guere de voleurs qui ayent ſeulement cent piſtoles de rente, & encore ſi on y prend garde de près, on trouvera qu'un défaut de formalité eſt l'unique cauſe du malheur de ceux qui ſont pendus . . . Il faut avoir le titre ou la force ſuffiſante pour faire impunément des incurſions ſur le bien d'autrui. Ce Pirate qui vouloit imiter Alexandre, & qui y fut pris, reſſembloit exactement à cette méchante Corneille de la Fable, qui ayant vû une Aigle enlever un Mouton, voulut faire un pareil tour de force, (croyant qu'il n'y avoit qu'à vouloir,) & s'empétra ſi bien dans la toiſon de l'animal, qui péſoit plus qu'un fromage ; que le Berger eût le temps d'accourir, de la pren-

dre, de lui rogner les aîles & de la donner à ses enfans pour leur servir de jouet. C'est ce qui a fait dire à la Fontaine que tous les mangeurs de gens ne sont pas grands Seigneurs, c'est-à-dire, qu'il leur en coûte cher pour vouloir les imiter.

On n'a en vue ici que les conquérans injustes.

Un Historien parlant d'un certain Officier qui mit cruellement une Province à contribution, dit que cette extorsion auroit été appellée d'un nom infâme, si elle n'eut pas été faite à la tête d'une troupe de Brigands, qui pouvoit passer pour une petite Armée.

L'ironie se fait assez sentir, sans qu'on la fasse remarquer.

Ce même Abdolonyme, cité plus haut, craignit, quand on lui fit quitter la Béche pour prendre le Sceptre, que l'opulence ne le fit cesser d'être honnête homme. Il pensoit bien différemment de ces Riches Sidoniens, qui lui faisoient un crime de son indigence auprès d'Alexandre, suppósant comme tous ceux de leur espece, qu'il n'est guere possible qu'on puisse avoir quelques sentimens d'honneur, à moins de dix mille livres de rente.

Ce Préjugé contre les Pauvres est bien

ancien ! Et l'opinion de Quinte-Curce contre les Riches ne l'est guere moins.

Disons quelque chose de plus décidé, & que personne ne désavouera ; c'est qu'un Pauvre qui est paresseux, n'est pas loin d'être Fripon ; & qu'un opulent qui ne prend que ses passions, & ses moyens pour la regle de sa conduite, n'est pas loin d'être un mal-honnête homme, s'il ne l'est déja.

Si l'indigence donne de mauvais conseils, l'opulence n'en donne guere de bons. L'une tâche de faire accroire que certaines choses sont permises ; l'autre vient à bout de persuader que rien n'est défendu.

Mais reprocher à quelqu'un son peu d'industrie à s'enrichir, c'est souvent lui reprocher qu'il manque d'une très-mauvaise qualité.



CHAPITRE XXI.

Des Familles, & Parentés.

SI on rétrograde ſeulement d'un ſiecle à l'autre, on trouvera peu de Familles ou de Parentés qui n'ayent éprouvé quelque ſolution de continuité morale dans l'honneur, ou du moins dans la réputation; & il n'y en a pas une qui d'une année à l'autre, puiſſe s'aſſurer qu'elle en ſera exemte. Il ne faut pour faire baiſſer le ton à celles qui ſe targuent ſi fierement de leur honneur, que l'imprudence d'une Fille. Voyez dans l'Ecriture la vaine curioſité de Dina, fille de Jacob, & ce qu'elle y gagna, & l'horrible ſuite qu'elle eut.

Il y a des preuves parlantes & même criantes, qu'aucune chicane ne peut éluder. Auſſi ſont-elles les principales ſources de l'infamie & de la déſolation.

C'eſt preſque une Regle que les Enfans reſſemblent à ceux qui leur ont donné le jour, & conſéquemment que les enfans reſſemblent à leurs Peres . . .

Pour l'honneur des uns & des autres, cette Regle devroit être abrogée, parce qu'elle se trouve trop souvent en défaut de part & d'autre. L'Empereur Commode, le plus cruel & le plus fou des Tyrans, étoit fils, (*qui le croiroit* !) de l'Empereur Marc-Aurele, le meilleur & le plus sage des Princes.

A ne consulter que la raison plutôt que le Préjugé, quel est le Pere honnête homme qui puisse se flater que son Fils ne le deshonorera pas, en se deshonorant lui-même ? Les Enfans de Famille se trouvent souvent dans des situations où ils ont des nécessités bien pressantes ! .. On emprunte d'abord à tout le monde, & jusqu'à un Valet ; on ne rend à personne ; quand toutes les ressources sont épuisées, on est au moins violemment tenté de faire usage des seules qui restent.... Si elles ne sont que basses, sans mettre un jeune homme dans le cas d'avoir quelque chose à démêler avec le Prevôt ; cela doit être regardé comme un bonheur pour la Famille.

Quelle est la mere vertueuse & chaste qui puisse répondre de sa Fille, lorsque cette Fille ne peut répondre d'elle-même ? Il y a dans les vingt-quatre heures de chaque journée des circonstances

ſingulieres, dont une Fille n'échappe le plus ſouvent que par des hazards encore plus ſinguliers.

Ainſi comment cette même Mere qui ne peut pas plus répondre de ſa Fille, que ſa Fille ne peut répondre d'elle même, oſera-t-elle cautionner ſa Sœur ou ſa Niece, qui étant plus jeune & plus éveillée, demande au-moins le double des attentions ?

Ce ſont là toutes bonnes raiſons qui pourtant n'auront pas plus de force contre le Préjugé, que les plus mauvaiſes. Son Empire eſt injuſte & tyrannique; mais le fût-il encore davantage, & aſſez pour que les Loix cruſſent devoir y apporter du tempérammment, il eſt hors de doute que ce ne pourroit être qu'inſenſiblement, par degrés & en bien du temps, qu'elles parviendroient peut-être à en modérer l'excès.

Pere, donnez de l'argent à votre Fils, ſi vous ne voulez pas qu'il devienne Fripon! Et vous, Mere, accordez une honnête liberté à votre Fille, ſi vous voulez empêcher qu'elle faſſe un faux bond à ſa vertu! .... *Que cela eſt bien-tôt dit!* Mais qui entreprendra de preſcrire d'exactes bornes à la libéralité du Pere, & à l'indulgence de la Mere ? On prend

toujours quelque chose de plus que ce qui est accordé ; & c'est *ce Plus-là* qui est dangereux.

Pere, donnez de l'argent à votre Fils, il deviendra Débauché, & fréquentera les Brélans & les mauvaises compagnies ! Mere, donnez de la liberté à votre Fille, elle s'exposera à de fréquentes occasions de chûte, & ce sera plus l'effet du hazard que de votre prudence & de la sienne, si un jour ou l'autre elle ne fait pas parler d'elle . . . . . Retirez-lui toute liberté . . .

Si elle est née avec un certain penchant, elle profitera de la premiere occasion, & qui dit la premiere occasion, n'admet point de choix . . .

Avec une certaine liberté, elle ne se seroit simplement que deshonorée ; dans une situation opposée elle s'avilira.

Ce Proverbe, pour être trivial, n'en est pas moins sensé, *que dans un temps de Famine il n'y a point de pain bis.*

Il y a eu des Meres qui, par une contrainte approchante de la Géole, sont parvenues à avoir une certitude physique, que leurs Filles ne se dérangeoient pas avec aucuns Cavaliers ; elles en triomphoient, lorsqu'après bien du temps, & par une circonstance impré-

vue, elles ont découvert que ces mêmes Filles s'avilissoient dans leur propre maison, & sous leurs yeux, avec les derniers des hommes.

Quel est donc le Reméde ? Un heureux naturel au moins sur cet article.

La contrainte ne fit jamais la vertu, & la liberté y contribue rarement.

Partez de-là.

Est ce une bonne politique dans certains Législateurs, d'avoir voulu que le deshonneur du Particulier, rejaillit sur toute sa Famille ? . . . Ce ne devroit être que pour les crimes d'Etat, & la raison n'en est pas difficile à deviner . . . L'Etat est d'une toute autre conséquence qu'une Famille, si grande & si ancienne soit-elle . . .

Cependant nos Historiens font observer que tous les suppôts de la Ligue obtinrent du Roi Henri le Grand, plus de Dignités, de Charges & d'Emplois que ses anciens & fideles Serviteurs, parce que les circonstances, apparemment & comme il arrive souvent, déciderent plutôt que la Justice. Mais il n'y a pas de ces circonstances heureuses pour les crimes privés.

Un malheureux Fils de Famille qui se fera pendre pour cela seulement, qu'il

aura été surpris en mauvaise compagnie ; une Fille qui aura eû ce qu'on appelle, *une Foiblesse*, & qui aura cru faire beaucoup pour réparer son honneur, que de détruire la preuve criante de sa honte, plongent sans rémission toute une Famille & toute une Parenté, jusqu'aux petits Cousins & aux Alliés dans le deuil & l'ignominie.

On dit que quelques Nations pensent différemment sur cet article ... Sont-elles plus sages que d'autres, lorsqu'elles décident que le crime étant personnel, l'infamie doit l'être par la même conséquence ? Où sont-elles moins sages que celles qui laissent établir au Préjugé que ce n'est pas tant le crime qui fait la honte que l'Echaffaud ? Avec de tels principes, un Scélérat digne du Gibet & de la Roue ne doit deshonorer une Famille, qu'autant qu'il se met dans le cas de plaider sa cause lui-même ... Mais s'il se met en situation de plaider de loin, & que la Famille, par quelque moyen que ce soit, puisse parvenir à, ce qu'on appelle, *un accommodement*; on en parlera quinze jours ... Ensuite les choses se remettront insensiblement dans le même état ; l'honneur reprendra son train ; les Parens recommenceront à aller la

E

tête levée ; le Pere trouvera des Gendres, les Filles des Epouseurs, les Garçons se poufferont aux Emplois : en un mot l'affaire s'assoupira entierement, & ne deshonorera pas plus une maison que si le feu y avoit pris, & qu'on l'eut éteint aussi-tôt.

Le crime conserve toute sa réalité, & le deshonneur s'évanouit comme une chimere, à cause d'un seul défaut de formalité.

Une toise de corde ou deux chevrons en sautoir font dans une Famille du Peuple un si étrange ravage, qu'un siecle ne suffit pas pour le réparer . . . Et dans une Famille seulement un peu au-dessus de la Roture, *un coup de Hache sur la Nuque, n'est qu'une confirmation des Lettres de Noblesse* . . . Toute la Famille & toute la Parenté, jusqu'aux arrieres-petits Cousins, fiers d'avoir un Parent décollé, drapent le lendemain . . .

Ce Préjugé a tellement prévalu, qu'un Roturier qui trouveroit par hazard dans de vieux papiers de succession, une tête coupée parmi ses ancêtres, coureroit vîte se faire réhabiliter ; il montreroit ce parchemin à tout le monde, & il en deviendroit aussi vain que ce Mulet de la Fable, qui étourdissoit tous les Anes, des

prouesses, & de la Noblesse de sa mere la Jument : car le Peuple croit fermement qu'être Noble ou avoir la tête coupée n'est qu'un.

On a voulu, dit-on, que le deshonneur d'un Particulier rejaillit sur toute sa Parenté, afin d'apprendre par-là aux chefs de Familles à contenir leurs Enfans, & à leur donner une éducation si sage, qu'ils s'éloignent avec horreur de tout crime, accompagné de suites infamantes..... La société, ajoute-t-on, gagne à ce Préjugé... Nous avons observé plus haut que l'éducation & le bon exemple font beaucoup, mais qu'il s'en faut considérablement qu'ils fassent tout. Cependant accordons le tout : il n'en restera pas moins à demander pourquoi un arrangement si utile & si sage, ne concerne que le Roturier relativement à l'honneur ou plutôt au deshonneur.... Si ce Préjugé, qui tire toute sa force du supplice plutôt que du crime procure un si grand bien à la société, pourquoi ne l'avoir pas étendu sur toutes les conditions.

Le Grand Ministre Ximenès ne concevoit pas de faute plus énorme en Politique, que celle de dissimuler en quelque maniere & pour quelque raison que

ce fut, les attentats contre la Souveraineté, & ne distinguoit jamais en ce cas les grandes & les petites conditions. Un autre, au contraire, étoit prévenu de la pensée qu'il y avoit *de l'homme* dans les actions contre la Souveraineté aussi bien que dans les autres; & qu'encore que la conséquence des premieres exigeât que l'on eût plus de sévérité pour elles que pour les dernieres, il ne s'ensuivoit pas que la clémence en dût être absolument bannie. Ce raisonnement est foible, parce qu'il n'y a pas de crimes où l'on ne put trouver *de l'homme*, c'est-à-dire, des motifs humains qui poussent à les commettre.

N'y auroit-il que le meurtre ou le larcin qui fût contraire au bien public, & qui dût être accompagné d'infamie : Ce seroit un paradoxe...

Mais il n'est pas même vrai que ce Préjugé soit aussi utile à la société qu'on se l'imagine, d'autant que pour punir dans le Particulier un crime formellement opposé au bien de la société, on prive cette même société de cent honnêtes gens qui seront forcés, par la perte de leur honneur & de leur crédit, d'abandonner leur Commerce, & de se transplanter avec leur probité & leurs talens dans une terre étrangere, ou à l'a-

bri de *l'incognito*, ils puissent du moins vivre sans être évités dans le monde, & sans être exposés chaque jour à s'entendre reprocher que leur Frere, leur Oncle, leur Cousin ou leur Neveu ont été pendus, comme s'il y avoit quelque liaison physique ou morale entre leurs personnes & le crime des coupables.

Le deshonneur, de même que l'honneur ne doivent influer que sur leurs Auteurs, & en aucune sorte sur leurs Parens, à moins qu'ils ne leur ressemblent par les mêmes vices ou par les mêmes vertus... Quel rapport trouve-t-on entre les vertus d'un grand homme utile à l'Etat qui vivoit il y a plusieurs siecles, & les vices d'un de ses Descendans, aussi inutile au bien Public qu'au bien Particulier? En faisant dépendre le vice & la vertu de certaines Formalités extérieures, qu'on appellera si on veut des signes de convention, il en arrive un inconvénient, c'est que les hommes ne les font pas consister dans autre chose.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'une Famille en réputation de ne produire que d'honnêtes gens depuis longues années, a le malheur d'avoir élevé un Scélérat dans son sein; cela devroit être plutôt

regardé comme un accident, que comme une infamie particuliere à cette Famille... Il y a encore cette observation à faire ; c'est que les Familles les plus honorables & les plus honorées, étant toutes sans exception exposées à ce fâcheux accident, elles devroient être au moins un peu plus retenues à mépriser celles qui tombent dans un tel malheur, & sentir combien il leur importe de ne pas juger témérairement de la probité de cinquantes personnes, par le crime d'un Scélérat.

Un Historien rapporte que Timothée, ce fameux Général Grec, se voyant railler sur sa Mere qui avoit été Courtisane, répondir qu'il lui avoit beaucoup d'obligation, parce que si elle eut vécu plus chastement, elle ne se fut pas trouvée dans le cas de pouvoir lui donner un Héros pour pere.

Timothée devoit donc son existence au déréglement de sa Mere : or cette existence étoit glorieuse du côté de son Pere, qui avoit rendu d'importans services à l'Etat par le grand nombre de ses victoires ; conséquemment il ne croyoit pas avoir lieu d'en rougir, & il jugeoit que s'il y avoit du crime dans sa naissance,

il étoit uniquement pour ceux qui lui avoient donné le jour, & nullement pour lui.

C'étoit raisonner.

Ce reproche étoit encore fait mal à propos à ce grand Homme, puisque sa Mere après avoir renoncé au désordre, tenoit une conduite des plus graves; ce qui est, ajoute l'Historien, le propre de cette espece de femmes, quand elles s'amendent de bonne foi : en sorte qu'on peut même plus compter sur elles, que sur bien d'autres, qui pour n'être pas Courtisanes n'en sont quelquefois pas plus chastes.

Selon ce principe, Despréaux a eu tort de dire :

L'Honneur est comme une Isle escarpée & sans bords ;
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Mais, selon le Préjugé, il avoit raison. Un Particulier, flétri par la Justice, peut redevenir honnête homme ; cependant la multitude ne lui en tiendra pas compte. On n'est pas, à beaucoup près, si rigoureux à l'égard des femmes qui ont vécu publiquement dans le Désordre ; un bon mariage ou une conduite édifiante, répare bien des bréches à leur réputation.

Il eſt vrai qu'il y a un certain Honneur phyſique qui ne ſe répare point, & c'eſt apparemment celui-là que Deſpreaux a particulierement en vue, & dont il a fait une Iſle; car l'honneur moral non-ſeulement eſt réparable, mais ſe répare encore tous les jours, tant chez les femmes que chez les hommes.

Au reſte notre Hiſtorien Grec eſt un peu original de vouloir établir cet étrange principe, qu'on doit faire beaucoup de fond ſur la vertu actuelle d'une femme qui a vécu dans le Déſordre; ce n'eſt rien moins qu'une regle; cela arrive ſeulement quelquefois. C'eſt ainſi qu'un vieux Militaire uſé de débauches, s'il ſe tourne du côté de la Dévotion, devient un homme de la vie la plus édifiante, & ſe fait au moins Chartreux; mais ce n'eſt pas une conſéquence qu'on doive plus compter ſur lui que ſur ceux qui ont paſſé leur vie dans la pratique conſtante de toutes les vertus... Il y a bien plutôt à craindre pour les hommes & pour les femmes qui après avoir négligé leur honneur, embraſſent la réforme, qu'ils ne regrettent ſouvent, comme on dit, *les oignons de l'Egypte*. Autrement il y auroit de la prudence à paſſer les premie-

es années de sa vie dans le crime, afin l'être plus solidement vertueux quand n sera sur le retour.

Mais pour revenir au reproche fait à ˈimothée ; lequel eut été le moins desonorant pour lui, ou d'être fils d'une ıere qui, après avoir été Courtisanne, ɜroit devenue femme d'honneur, ou 'une Mere qui, après avoir été femme 'honneur les premiers mois de son maage, feroit devenue une Prostituée ou ɔprochant ? Il y en a des exemples, & ɜpendant les enfans d'une telle Mere ne iss[illegible] pas d'être considérés dans le mone, & ce ne feroit pas là-dessus que tomɜroient les reproches qu'on pourroit ·ur faire.

On dit quelquefois de deux amis qu'ils ıiment comme deux Freres. Il y a des rconstances, ou c'est dire beaucoup ; ais le plus souvent ce n'est dire rien que : fort mauvais, puisque quand on veut ɔnner l'idée d'une haine complette, on t, haine de Freres ou de Parents. Ceux ıi ne trouvent pas de vraisemblance ns la Tragédie d'Atrée & de Thyeste, nt des Gens qui sont sans Freres ou qui ɜn ont que de bons ; mais il y en a ıutres qui trouvent même de la vraiɲblance dans la haine des Freres Thé-

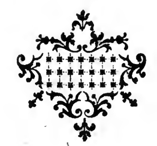
bains, donnés au Théâtre sous le titre *des Freres Ennemis*, Ethéocle & Polinice. Quoiqu'il en soit deux Freres brouillés sont toujours ceux qui s'épargnent le moins sur l'honneur.

Quelques-uns mettent la haine des Sœurs au-dessus de celle des Freres, & il y a apparence qu'ils n'ont pas tort. Si l'âge permet qu'elles paroissent en même-temps avec éclat par leur beauté, par leur esprit, & par leur fortune, il est presque impossible qu'elles ne se haïssent pas. Ne faites votre cour qu'à une si vous ne voulez pas vous faire haïr des deux... Il y a eu quelquefois des altercations, & même des combats entre les Freres pour le droit d'aînesse; mais entre les Sœurs, ce droit est détesté, & celle qui en est en possession n'a souvent de haine contre sa Sœur cadette, que parce qu'elle ne peut pas le lui céder, & que quand la chose seroit possible, celle-ci n'en voudroit point.

Il n'y a qu'un cas où celle qui est l'aînée est bien-aise de l'être, & où celle qui ne l'est pas, consentiroit bien de la devenir.

Qu'il s'agisse d'un mariage ou seulement de quelque espece de préférence de la part des Parens pour les ajustemens &

our les attentions ; écoutez-les parler 'une de l'autre dans les premiers accès le la jalousie, & par leurs récriminations éciproques, jugez si vous pouvez, laquelle des deux a le plus ou le moins l'honneur.



CHAPITRE XXII.

Du Domestique.

ON dit que la servitude donne des sentimens bas. Si par-là on a dessein de la déprimer, on s'y prend mal, puisqu'on a d'assez bonnes preuves que fort souvent l'état de Maître n'en donne pas de plus élevés.

Qu'un Valet honnête homme (*car il y en a*) doit souffrir, en servant un Fripon ! (*car il y a des Maîtres qui le sont.*) Mais en supposant ce Valet honnête homme, servira-t-il un tel Maître ? Doit-il continuer de le servir ? Pas plus qu'une Fille chaste & honnête ne doit servir une Prostituée ou une Femme qui a un mauvais commerce ; *n'en eût-elle qu'un* ?

Ce n'est pas l'affaire d'un Valet d'éplucher la conduite de son Maître pour découvrir, s'il a de la probité ou non ; mais si son maître le lui laisse appercevoir, il ne doit pas se le cacher, il doit seulement le laisser ignorer à tout autre.

Il n'est guere possible qu'un Valet qui

ert un Maître qui a été Valet lui-même, *car il y en a*) & qui ne l'ignore pas, .it beaucoup de respect pour lui. A la noindre dureté, il lui tombe naturellement dans l'esprit que d'un mauvais Va-.et, on n'a jamais fait un bon Maître; & s'il ne le dit pas tout haut, il le pense, ou il le mâche entre ses dents.

Frapper un Domestique, mépriser sa condition comme étant infâme; lui parler comme à un cheval; c'est lui ôter cette sorte d'honneur qui est propre à son état. Il n'a plus d'émulation. C'est un Soldat passé par les verges. Il est vrai que comme certains Soldats connoissent mieux la canne que la gloire; de même certains Valets connoissent mieux le bâton que l'honneur. Mais il ne faut jamais battre un Valet qu'on veut garder, ni celui qu'on veut renvoyer.

Une autre extrémité bien ridicule & bien vicieuse, c'est de vivre avec un Valet comme avec son égal; il ne tarde pas à vivre avec un Maître comme avec son inférieur.

Il y a des Maîtres qui exigent dans leurs Valets précisément ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes, de la délicatesse & des sentimens; & ils ne font pas attention que

s'ils en avoient tant soit peu, ils ne les serviroient pas.

Un Valet qui ne vole point son Maître, se dit hardiment, & se croit sincérement Garçon d'honneur; mais parler mal de lui, révéler ses défauts & ses affaires, laisser dépérir sa maison par une coupable négligence; ce n'est rien. Il n'y croit point son honneur intéressé, parce que tout cela n'est pas voler.

Un Maître qui n'a point de Religion, (*& il s'en trouve*) n'en veut point dans son Valet.... Il regarde sa piété comme la censure de sa conduite. Mais il doit juger par lui-même de ce qu'il peut attendre d'un Serviteur qui traiteroit la crainte de Dieu de foiblesse, & l'honneur de chimere... C'est à lui à voir là-dessus quel dégré de confiance il peut raisonnablement lui accorder pour en être fidelement servi... Un tel Valet differe-t-il beaucoup plus d'un Fripon, qu'un tel Maître ne differe pas d'un mal-honnête homme.

Un Valet Fripon ou Débauché qui voit que son Maître lui ressemble, se croit son égal. Un Valet qui a de la probité & de la conduite, & qui voit que son Maître lui ressemble, se met fort au-dessous de lui.

L'Artisan affecte de mépriser jusqu'au Laquais qui sert un grand Seigneur; & le Laquais méprise l'Artisan qui est obligé de servir le plus vil de la populace; c'est ainsi que la vanité qui est de tous les états, se dédommage dans tous les états.

Les Domestiques sont des hommes comme nous, il n'en faut point douter; ils ont les mêmes vices & les mêmes passions; quelles meilleures preuves en voudroit-on?

Il n'est guere possible que les Maîtres soient sans passions & sans défauts, puisqu'ils sont hommes; mais il leur seroit peut-être possible de les cacher avec un peu plus de soin à leurs Domestiques. Qu'ils le puissent ou ne le puissent pas, ils n'en seront pourtant exactement respectés qu'à ce prix.

La sévérité ne gâte jamais le Domestique, c'est la bonté trop facile ..... La dureté nous en fait haïr : l'excessive indulgence nous en fait mépriser, & nous nous trouvons forcés de nous en défaire . . La sévérité est le juste milieu. Mais s'il faut donner dans une extrémité, il vaut encore mieux se faire haïr que mépriser, parce que la haine

étant plus voisine de la crainte, elle est conséquemment moins éloignée du respect.

On observe que les Esclaves négres ont cét avantage sur les Domestiques libres, c'est que, comme ils ont couté de l'argent à leurs Maîtres, & que ce seroit autant de perdu pour eux s'ils venoient à mourir, ils en ont un très-grand soin dans leurs maladies... On croiroit que c'est par humanité : point du tout ; c'est par le même motif qu'ils font traiter leurs chevaux ; & la preuve, c'est qu'ils envoyent le Domestique libre mourir, ou se faire guérir hors de chez eux, pour peu que sa maladie soit d'une espece à interrompre son service, non pas pendant quelques semaines, mais pendant quelques jours... Meurt-il ? Ils ne s'en inquietent guere, puisqu'ils ne leur coute rien, & qu'ils en retrouveront toujours au même prix.

Par où il est aisé de voir que ce n'est point un paradoxe, quand on dit qu'il y a des circonstances où il vaut mieux être esclave que d'être libre, & être cheval que d'être homme.

On dit que Caton avoit cette malice, qu'il semoit la discorde entre ses Domestiques,

mestiques, afin que se rendant les délateurs les uns des autres, il en fut mieux servi & moins volé.

Un mari qui tiendroit cette conduite dans son Domestique, & sur-tout entre sa femme & sa Mysis, seroit bien aussi rusé que Caton dans cette circonstance; en supposant néanmoins qu'il ne fut pas pris pour dupe : car une femme qui a un peu de routine, ne s'avise guere de vanter à un mari jaloux & soupçonneux une fille qui lui est utile & qu'elle veut garder.... Au contraire elle veut la renvoyer tous les jours, & le mari tous les jours prétend & entend qu'elle reste.

Il faut pourtant, dit un Ancien, rendre cette justice aux Domestiques, que ce ne sont pas toujours à beaucoup près ceux d'une maison qui sont à craindre pour un mari jaloux & qui a sujet de l'être... Il y a des Maîtresses fieres & prudentes qui ne veulent point mettre un Domestique dans leur confidence, parce qu'elles en deviennent esclaves, & qu'il en arrive cent inconvéniens fâcheux, si elles le chassent.

Mais, ajoute le même Observateur, ce qu'un mari, dans le cas où nous le supposons, doit craindre comme la con-

tagion, ce sont certaines petites Marchandes à écrins, qui ont leurs entrées franches dans les plus honnêtes maisons, qui ont toujours un petit coffre sous le bras, rempli de rubans de toutes les nuances, de bourses à points noués, de palatines des plus à la mode, & d'éventails historiés dans le dernier goût.

Ce sont ces especes de Marchands d'Arménie, qui vendent des bijoux du Levant, du Baume de la Mecque, de l'Ambre, de la Civette, des Bagues pour les rhumatismes, des cure-dents à ressort d'une invention nouvelle, des eaux de senteur, & autres qui ont des propriétés singulieres; des Elixirs de santé, des Pastilles & des Pommades à la Sultane... Ce n'est pas toujours la marchandise que ces Quincailliers étalent & qu'ils donnent à examiner qui leur produit le plus; c'est celle qu'ils ne montrent pas au Jaloux, mais qu'ils glissent adroitement dans la main de sa Dame, pendant qu'il est occupé à considérer en homme de goût les cornes d'un Escarbot d'Arabie....

Après quoi il laisse choisir & prendre à la belle tout ce qui lui plaît dans sa malle, & au prix qu'elle y met, ce

qui réjouit tellement l'Epoux qui regarde toutes ces empletes comme un marché donné, qu'il prie cet honnête Etranger de revenir une autre fois.

Pourquoi, quand il s'agit de changemens de formes, cite-t'on toujours *Prothée* ou *Vertumne?* Ils ne sont que des écoliers l'un & l'autre en comparaison de l'Amour.

Combien de beaux & bons effets livrés presque pour rien à une Dame en présence de son mari, par les Courtieres de toilettes, & qui leur ont été payés cherement auparavant? Finesse usée que celle-là, & qui cependant réussit tous les jours!

Les Maîtres sont les esclaves de leurs valets, comme les Souverains sont quelquefois les sujets de leurs Favoris.

Ce qu'on appelle une Servante ou une Gouvernante, est une femme; elle sçait que celui qu'elle sert est un homme... En partant de ce principe, & ne la supposant ni vieille ni un monstre, étudiez sa marche, & vous verrez où elle vise. La même disposition se trouve aussi quelquefois dans un homme qui sert une maîtresse qui est encore femme.

On observe que les Laquais des femmes sont ordinairement insolents; on

pourroit ajouter, & fats, si la fatuité pouvoit convenir à des gens d'un aussi bas étage. Il est pourtant vrai qu'il y a des valets petits maîtres, & d'une insolence à châtier sur la place. Si on demande ce qui les rend insolents, c'est que pour être valets ils n'en sont pas moins des hommes, ni moins sujets conséquemment à la vanité de croire qu'ils peuvent bien en valoir d'autres.

On dira, si on veut, qu'une Dame ou Demoiselle bien nées, ne font pas attention à ces sortes d'hommes; mais outre que c'est poser pour principe ce qui est en question, c'est que ce n'est rien moins qu'une raison pour que ces sortes d'hommes ne s'occupent pas de leurs Maîtresses, & quelquefois d'une maniere peu glorieuse pour elles, s'il leur arrive de n'avoir pas avec eux une gravité & une fierté extrêmement circonspecte. Il est vrai qu'il y a telle Maîtresse qui regarde son Laquais tellement comme un homme sans conséquence, qu'elle ne croit pas même qu'il vaille la peine qu'elle soit circonspecte, fiere & décente avec lui.

Une femme irritée & furieuse ne regarde pas comme un homme, un Domestique qu'elle veut faire pendre . . Est-ce

qu'un valet eſt un homme ? dit une Dame Romaine à ſon mari dans Juvenal. Mais il y a auſſi quelquefois des circonſtances où un mari pourroit bien dire à ſa femme, eſt-ce qu'un valet eſt un homme?

Le comble du déſordre & de l'infamie, c'eſt une Soubrette que la débauche d'un mari, ſoutient contre l'autorité de ſa Maîtreſſe.

On demande pourquoi le reſpect d'un Domeſtique va toujours en diminuant, au lieu qu'il devroit aller en augmentant ? Ne ſeroit-ce pas plutôt par la faute du Maître que par celle du Valet ? Il n'y a rien dont un Domeſtique ſoit plus curieux que de faire connoiſſance avec ſon Maître. Si les Maîtres n'étoient pas auſſi curieux de la faire avec leurs Domeſtiques, ils en ſeroient toujours plus reſpectés & mieux ſervis.

Un Valet qui a un peu de routine ne néglige rien dans les commencemens pour plaire à ſon Maître & pour en attrapper la confiance ; on croiroit peut-être que c'eſt pour le ſervir avec plus d'attention ? C'eſt pour ne rien faire.

Un Maître ou une Maîtreſſe qui de leurs Domeſtiques en font leurs Confident, changent d'état avec eux, & cedent leurs maîtriſes... S'ils les chaſſent

ils en sont diffamés. S'ils les gardent ils en sont tyrannisés, volés, mal servis & encore diffamés.

Il y a beaucoup de Maîtres qui s'ouvrent à un Domestique qu'ils ne connoissent pas, qu'ils tiennent du hazard, & ils en sont dupes.. Il y en a d'autres qui sont dupes de ceux qu'ils connoissent & qu'ils tiennent de bonne main.

Un Maître ou une Maîtresse n'ont pas plutôt confié leur réputation à leurs Domestiques qu'ils commencent à craindre qu'ils ne parlent, s'ils viennent à les quitter... Ils devroient tout aussi-tôt craindre qu'ils ne parlent sans les quitter. Ils n'attendent presque jamais ce moment.

Les malheurs & les chagrins les mieux mérités, sont ceux qui viennent d'une intempérance de langue; puisque de toutes les opérations naturelles, la plus aisée, sans contredit, est celle de se taire.

Il y a des Maîtres qui se tranquillisent sur l'indiscrétion d'un Domestique, en se flatant qu'il ne sera point cru. C'est se promettre qu'il ne parlera qu'à leurs amis... Et d'ailleurs combien peu trouvera-t'on d'amis assez justes & assez prudens pour ne pas ajouter quelque foi aux médisances ou aux calomnies d'un

Domestique ? C'est sur leur rapport que les Maîtres jugent tous les jours de la réputation & de l'honneur les uns des autres.

La crainte ne contient un Domestique que nous avons chassé, qu'autant de temps qu'il lui en faut pour se mettre à couvert des effets de notre ressentiment.

L'imprudence la plus coupable & la plus dangereuse, c'est de débaucher le Domestique d'autrui, & l'action la plus malhonnête & la plus noire, c'est de le faire parler, pour apprendre de lui ce qui se passe ailleurs... Un Valet qui révele à son nouveau Maître, les défauts ou les affaires de celui qu'il a quitté, ne vaut rien ; & le Maître qui le questionne & l'écoute ne vaut pas mieux.. Une telle pefidie est plus punissable & plus infâme que le vol.. Et cependant rien n'est plus commun parmi une infinité de fort honnêtes-gens.... Quel triomphe, sur-tout pour une femme, quand elle apprend par les dépositions détaillées d'une Soubrette, que Madame telle n'a pas avec Monsieur son époux une aussi bonne conduite à beaucoup près, qu'on l'auroit crû. Elle parle de cette découverte à tout le monde comme d'un fait incontestable ; un Domes-

tique peut-il mentir ? Et elle n'est pas assez prudente pour faire attention qu'une autre femme porte d'elle le même jugement sur des dépositions pareilles.

Le témoignagne du Domestique pour ou contre les Maîtres est rejetté dans les Tribunaux ; n'est-ce pas assez avertir le Public qu'il ne faut pas les faire parler, & que le bien & le mal doivent être également suspects dans leur bouche ?

La premiere faute que nous commettons lorsqu'il nous tombe un Domestique qui nous agrée, c'est de prendre une ferme résolution de le garder ; & la premiere chose que fait un habile Domestique en entrant dans une maison, c'est de s'y rendre nécessaire, de façon qu'il ne puisse en sortir que quand il lui plaira.

Quelque complaisance que nous ayons pour un Valet que nous nous sommes mis dans la malheureuse nécessité de ménager ; il ne trouve jamais que ce soit assez. Nous perdons toujours & nous ne gagnons rien.

Vivez de maniere, dit Juvenal, que vous puissiez mépriser la langue de vos Domestiques . . . Ce précepte, quoique très-bon, ne vaut que pour la conser-

vation du vrai honneur ; mais il n'eſt pas d'une grande reſſource pour l'honneur d'opinion. Juvenal ſuppoſoit apparemment que les Domeſtiques ne parlent mal que des Maîtres qui vivent mal.

Il vaut mieux donner plus de gages à un Domeſtique qui nous ſert bien, que de lui faire des libéralités ; il les interprete rarement à notre avantage ; c'eſt encore pis, ſi nous l'avons laiſſé pénétrer dans nos affaires.

Se plaindre de l'indiſcrétion d'un Valet, c'eſt ajouter l'ignorance à l'imprudence, parce que de l'indiſcrétion du Maître à celle du Valet, il y a le rapport néceſſaire de l'effet à la cauſe.

Une Maîtreſſe qui a un homme & une femme à ſon ſervice, ne doit jamais blâmer celle-ci quand elle a raiſon ; mais elle néglige ſa réputation, ſi elle donne raiſon à celui-ci quand il a tort.

Une Maîtreſſe ne doit jamais pardonner à ſon Domeſtique le manque de reſpect en préſence de témoins. Sa bonté court riſque d'être mal interpretée ſi c'eſt une femme, & encore plus mal ſi c'eſt un homme.

Si on ſe fait amuſer par un Domeſti-

que, il ne sert pas ; si on s'en fait servir, il n'amuse pas.. Il faut choisir ; mais c'est une impertinence que de se plaindre ensuite, & c'en est une double quand on veut allier l'un & l'autre.

Il est facile de remarquer dans l'occasion, que les Domestiques qui servent le mieux, sont ou ceux qui ont été servis, ou ceux qui mériteroient de l'être.

Nous faisons sentir à un Domestique qui nous plaît & que nous voulons garder, que nous sommes contens de lui. Si on ne s'y prend avec prudence, c'est un moyen presque toujours immanquable, non-seulement d'en être mécontens, mais encore de se voir obligé de le chasser.

Ce qu'il y a peut-être de plus rare parmi le peuple, après un Domestique fidele, c'est un Domestique raisonnable & respectueux.

Si le même soin que nous apportons pour empêcher qu'un Domestique ne nous vole, nous l'apportions pour nous en faire respecter, nous réussirions peut-être mieux à l'un qu'à l'aurre, & ce seroit toujours un mal de moins.

Que peut-on penser d'une femme qui n'ose parler qu'avec un extrême ménage-

ment à son Laquais, quand elle le voit de mauvaise humeur? Tout ce qu'on voudra.

Les Domestiques sont aux Maîtres ce que le vif-argent est à l'or, qui ne s'y attache que pour le ternir ou le ronger. Le meilleur serviteur est le moins fourbe & le moins fripon.

Si le Maître d'Hôtel s'entend avec le Marchand, comment évitera-t-on d'être trompé, c'est-à-dire, volé?

Autant vaudroit-il que le Directeur s'entendit avec le Contrôleur, & le Greffier avec le Procureur.

La premiere faute que nous commettons, lorsque nous congédions un Domestique soupçonné long-temps, & enfin convaincu de nous avoir volés, c'est de n'en rien dire à personne... De sorte qu'une vingtaine d'années de service en différentes maisons n'est qu'un enchaînement & une complication de crimes.

Nous croyons étaler un grand sentiment d'humanité, quand nous disons que nous aimons mieux qu'il soit pendu ailleurs. Il vaudroit mieux au contraire qu'il le fut chez nous.. Il n'avoit fait encore que nous voler, ailleurs il a égorgé & empoisonné, & nous sommes en quelque maniere coupables de ces meurtres.

Voleur & assassin sont termes sinonymes. Un Larron ne manque de tuer que lorsqu'il n'est pas le plus fort, ou lorsque le meurtre ne lui seroit d'aucune utilité. Il y en a même que cette derniere raison ne retient pas; car enfin pourquoi ne pas se donner un motif de sécurité de plus, lors sur-tout qu'il en coute si peu ?

Ce n'est pas pourtant à ces petits voleurs là, qui finissent toujours par le gibet ou la roue, que le Préjugé public attribue la ruine des plus Grandes Maisons, c'est à quelques autres qui ne forcent ni armoires ni coffres forts, & qui ne tuent personne. Au contraire la plupart sont très-polis, très-spirituels & très bien éduqués. Laissons-les définir à la Fontaine.

> Je n'ai pas dit la principale cause,
> De sa ruine infaillible accident ;
> Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.
> Un Intendant ! Qu'est-ce que cette chose ?...
> Je définis cet Etre, un Animal
> Qui, comme on dit, sçait pêcher en eau trouble ;
> Et plus le bien de son Maître va mal,
> Plus le sien croît, plus son profit redouble ;
> Tant qu'aisément lui-même acheteroit,
> Ce qui de net au Seigneur resteroit :
> Donc par raison bien & dûment déduite,
> On pourroit voir chaque chose réduite

En son état ; s'il arrivoit qu'un jour,
L'autre devint l'Intendant à son tour ;
Car regagnant ce qu'il eut étant Maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier Etre.

Il faut convenir aussi que les Grands & les Riches ne sçauroient guere sur quoi s'excuser, s'ils n'avoient pas d'Intendans. Qu'on y prenne garde, ils ne sont jamais ruinés ni par leur ignorance, & leur paresse qui sont extrêmes, ni par le Luxe, ni par la Luxure, ni par le jeu, ni par les emprunts usuraires que cette mauvaise conduite occasionne, mais par les Intendans.

On regarde comme une preuve manifeste de l'improbité d'un Intendant, sa prospérité & le bon état de ses affaires après la chûte de son Maître : cela peut faire une présomption pour le Public, & non pas une preuve, puisqu'il est très-naturel qu'un homme, par son économie & par son industrie, en ait beaucoup plus de reste, quoi qu'il n'ait bâti que sur un petit fond, que celui qui, avec de très grands fonds, a fait des dépenses encore plus grandes, qu'il a doublées, triplées & quadruplées d'années en années. L'économie n'est jamais pauvre quoiqu'elle n'ait que peu ; la prodi-

galité est toujours indigente, même avec beaucoup. Conséquemment si l'aisance d'un Intendant, après la ruine du Seigneur dont il faisoit les affaires, ne décide rien pour son honneur, elle ne décide rien non plus contre, & pour lui refuser le titre d'honnête homme, il faut avoir des preuves plus certaines que des oui-dire, ou des témoignages moins suspects que les récriminations d'un Seigneur qui aime mieux faire passer son Intendant pour un Fripon, que de passer lui-même pour un Fou.

Un Prince à qui on représentoit un jour que son Intendant avoit fait beaucoup de bonnes acquisitions depuis qu'il étoit à son service; répondit froidement, *que des Hommes comme lui étoient faits pour enrichir des Hommes comme ceux-là;* ce fut lui qui mit dehors un ancien Domestique, parce qu'il n'avoit pas encore fait sa fortune depuis vingt-années qu'il le servoit. *Impunitas peccandi, illecebra.*

Tout le monde dit bien qu'il est fâcheux d'avoir besoin de Domestiques; mais on ne dit pas qu'il est encore bien plus triste de ne pas sçavoir les gouverner. On ne dit pas que rien n'est plus ridicule que de voir communément de per-

tits Particuliers, seulement parce qu'ils ont fait leur Fortune, avoir plus de Valets autour d'eux, que quelques-uns de nos Rois n'ont eu d'Officiers dans leur Maison; tellement que la plus vile partie du Peuple se multipliant de jour en jour, deviendra la plus considérable, du moins par le nombre.

Les Hommes serviles faisoient un corps si nombreux dans l'ancienne Rome, qu'après s'être révoltés, ils se trouverent des forces suffisantes pour faire à la République, la plus orgueilleuse qui fut jamais, une Guerre qui dura trois ans, & qui l'humilia si fort, que ce ne fut pas sans peine qu'elle l'a fit inscrire dans ses annales... En effet, cela devoit faire un assez honteux contraste avec la Guerre de Carthage, avec celle d'Antiochus & celle de Mithridate, &c.

Généralement parlant, dit un Auteur Anglois, la perversité universelle des Domestiques est une preuve assez peu équivoque de celle des Maîtres. Il ajoute que le dernier état dans la société, est, sans contredit, celui des Hommes serviles; mais que par celui-là on pourroit presque connoître tous les autres: de sorte que pour juger de telle Nation, il ne faudroit demander qu'à voir les Valets;

car, ou la plûpart des Maîtres imitent leurs Valets, ou la plûpart des Valets copient leurs Maîtres... Les Romains ne se sont avilis & corrompus que depuis qu'ils commencerent à donner dans le goût des Esclaves & des Affranchis.



CHAPITRE XXIII.

Du Commerce du Monde.

A Ne considérer que les démonstrations affectueuses avec lesquelles les Hommes se saluent, s'embrassent, se serrent les mains, & se jurent, par des protestations réciproques, qu'ils sont les très-humbles & très-obéissans serviteurs les uns des autres; ne croiroit-on pas être revenu au Regne fortuné de Saturne & de Cybele, tant célébré par les Poëtes à cause de la Fraternité qui distinguoit si fort l'Espece Humaine de tous les autres animaux? Voulez-vous, ô Gygès, sçavoir tout d'un coup à quoi vous en tenir, cela sera bientôt fait! Voyez-vous ces deux Hommes d'assez honnête apparence, qui viennent de se séparer chacun de leur côté, après s'être tendrement embrassés, & réciproquement accablés d'offres de services? Suivez l'un des deux, peu importe lequel... Tournez votre Anneau, & entrez où il entre; placez-vous avantageusement, & prêtez l'oreille à la conversation... De qui parle-t-il? De celui-là

même qu'il vient de quitter en lui jurant un attachement éternel... Il n'en dit pas force bien ! Patientez un moment, il en va dire force mal . . . .

Que cela ne vous étonne pas Gygès ! Ce que fait celui-ci, là où vous êtes, l'autre le fait où vous n'êtes pas ; & par ces deux là, vous connoiſſez, ou approchant le reſte des Hommes les plus polis & les plus civiliſés.

C'eſt bien pis parmi les Femmes ! Ecoutez Béliſe parler d'Euphroſine qu'elle vient de reconduire juſqu'à l'Eſcalier, en la couvrant des plus tendres baiſers, & ne pouvant preſque ſe réſoudre à la laiſſer aller ! . . . .

Elle inventorie d'abord ſa Figure & ſa façon de ſe mettre, qu'elle trouve parfaitement aſſorties pour le ridicule . . . . . De-là elle tombe ſur ſon âge, qu'elle s'étudie fort inutilement, dit-elle, de déguiſer par des minauderies de petite Fille ; de-là elle paſſe à ſon entretien, qui eſt d'un ennui mortel ; & enfin à quelques-unes de ſes aventures qui ſont des plus bourgeoiſes & des plus meſquines.

Le Miſanthrope de Moliere qui exige qu'on ne faſſe accueil qu'à des amis Particuliers & bien décidés, eſt un original

forr approchant du Quakre .... Mais celui qui dans la même Piece lui sert de contraste, & qui veut qu'un galant-Homme complimente indifféremment les premiers venus, & les gens mêmes qu'il ne connoît pas, est un Philanthrope & un esprit futil, qui, pour être assez à la mode, ne laisse pas d'approcher beaucoup du Menteur & du Sycophante.

Certain Auteur regarde les Italiens comme les Inventeurs du compliment; du moins à en juger par ces quatre petits vers, pris d'une Epitre où, après avoir frondé le compliment, il ajoute:

> On dit que l'Espece comique
> De certains Peuples Pantalons;
> L'apporta de de-là les Monts
> Avec sa fausse politique.

Il y a bien de l'apparence que le *servitore humilissimo* que cette Nation est dans l'habitude de prodiguer à tout venant, aura introduit chez nous *le très-humble serviteur* que nous prodiguons comme elle, aux premiers & aux derniers des hommes.

Cependant, quoiqu'en dise le Misanthrope, les ennuyeux & fades complimens dont nous nous régalons les uns

les autres en toutes rencontres, valent encore beaucoup mieux que si nous nous regardions de travers, que si nous nous choquions du pied ou du coude, & que si nous nous accablions réciproquement de coups & d'injures... Faussetez tant qu'il vous plaira ! Mais la dissimulation, en prenant le ton & les déhors de la Fraternité, rend du moins une sorte d'hommage à l'excellence de son ennemie, & se met derriere elle.... Nous témoignons de l'affection aux autres, parce que nous voulons qu'ils en ayent pour nous, quoique souvent nous ne les aimions guere... Les autres nous témoignent de l'amitié à leur tour, parce qu'ils veulent que nous en ayons pour eux, quoique souvent ils nous détestent....

Voilà le monde, & la source d'une infinité de maux sans remedes.

Une des bonnes preuves de l'obligation où sont les hommes de s'aimer réciproquement, c'est qu'ils n'oseroient paroître se haïr.

Ceux qui prêchent la sincérité, & qui pensent qu'elle devroit être rétablie dans tous ses droits, ne font guere attention à ce qu'ils disent ; car ils seroient bien embarrassés de marquer jusqu'où elle doit s'étendre exclusivement ou inclusi-

vement... Ce Projet ne pourroit être utile par ſon exécution, qu'autant qu'on ſuppoſeroit tous les Hommes parfaits ou du moins ſans orgueil... Mais ſi nos Réformateurs n'y apportoient aucune modification, la ſincérité ſeroit la ruine de toutes les ſociétés... Tous les Hommes s'entre-déchireroient; car qu'y auroit-il de plus offenſant que de dire à quelqu'un qu'on le trouve ſouverainement haïſſable ou mépriſable? A un autre, qu'il eſt impertinent, ſans eſprit & ſans honneur? Et ainſi du reſte.

Si au contraire nos Réformateurs veulent apporter des reſtrictions aux Loix de la ſincérité; on retombera inſenſiblement dans les mêmes inconvéniens, auſquels ils prétendent remédier, & les complimens reprendront le deſſus.

Laiſſons les Hommes comme ils ſont. Leur perverſité fait paroître certains vices néceſſaires dans le commerce, à peu près comme les Humeurs dans les corps Humains, ou les différens Partis dans certains Etats... Le ſeul excès eſt nuiſible, tout ce qui domine eſt de trop, à moins qu'il ne ſoit excellent.

Un Eſpagnol dit que ceux qui paroiſſent faux le ſont, & encore plus de la moitié de ceux qui ne le paroiſſent pas;

mais il ne s'ensuit point du tout, parce que la fausseté est devenue à la mode, que l'art de la connoître & de la distinguer soit inutile.

Il faut souvent penser à rebours du vulgaire ; mais ce n'est pas en fait d'usages ; il faut les condamner & les suivre dans ce qu'ils ont de bon, ou dans ce qui n'est pas formellement mauvais... C'est une de ces circonstances où il vaut mieux paroître fou avec tout le monde, que d'être sage tout seul... Le Misanthrope, pris dans le sens étroit, n'est propre qu'à être relégué au fond d'une Forêt ; parce qu'il est démontré qu'il ne pourroit même vivre avec ceux qui lui ressembleroient.

La sagesse demande qu'on soit Misanthrope intérieurement, & la prudence & l'humanité veulent qu'on soit un peu Philanthrope extérieurement.

Tout le monde se plaint des Spectacles, ils sont mal distribués ; ils n'ont nulle dignité, point d'espace, point d'emplacement, on s'y porte, on y étouffe ; les Loges sont guindées les unes sur les autres de maniere à faire craindre fort sérieusement, qu'un jour ou l'autre le troisieme rang n'écrase le second, & celui-ci le premier... L'uniformité d'ail-

leurs les rend d'une insipidité la plus ennuyeuse... Toujours les mêmes Décorations, les mêmes Acteurs & le même ton !

Les autres divertissemens publics ne sont pas mieux imaginés. Toujours des Fusées ! Les Réjouissances de la Saint Jean, & celles du gain d'une bataille, ou de la convalescence du Monarque, ou de la naissance long-temps desirée d'un Héritier de la Couronne, se ressemblent exactement, & ne différent du Bouquet donné par ses amis au premier Suisse de l'Hôtel de Ville la veille de sa fête, que par un plus grand nombre de pétards & de fusées.

Voilà ce que tout le monde dit des Spectacles ; & cependant tout le monde y court. Il y a une espece de deshonneur à ne les point fréquenter. Un homme bien né ne doit ignorer aucunes de toutes les petites révolutions des Théâtres.

C'est tellement une fureur épidémique, qu'il y a même des gens qui traitent si sérieusement l'article des Théâtres, qu'ils trouveroient fort à propos qu'on supprimât quelques Eglises pour avoir de plus belles salles de Spectacles...

Ils diroient volontiers de Paris, ce

que le Poëte Saint Amand disoit en maudissant la Ville d'Evreux.

> . . . . . . Mon cher Faret,
> Qu'avec raison tu la méprises !
> On y voit plus de trente Eglises ;
> Et pas un pauvre Cabaret.

Les Romains avoient cette même fureur pour les spectacles, à cette différence près que ceux des Romains étoient beaucoup plus variés, plus nobles, & plus somptueux que les nôtres, & si intéressans, que le mauvais succès d'un jeu ne manquoit pas de plonger toute la Ville de Rome dans le deuil, comme à la premiere nouvelle du Desastre épouvantable de *Cannes* ou de *Trébie*. . Nous ne sommes pas encore tout-à fait parvenus à ce dégré de folie, peut-être parce que nos jeux n'ont pas la même beauté ; mais qu'importe, ils n'en sont pas moins des spectacles. On n'y va pas plus pour le plaisir, que pour dire qu'on y a été. C'est une espece de devoir auquel le beau monde a attaché une espece d'honneur.

Mais, demandera le Lecteur, où tout cela va-t-il nous mener ? Qu'ont affaire ici les spectacles & les jeux, & que tout ce détail veut-il dire ?

Qu'il en eſt exactement de même parmi les hommes, à l'égard de ce qu'ils appellent la Cour & le Monde... Ecoutez parler de la Cour ceux que leur état y attache... Quel pays, vous diſent-ils ! Quelle gêne ! Quelle circonſpection ! Que d'avarice & d'ambition ! Que de détours & de mauvaiſe foi ! La probité eſt là comme dans un pays barbare !

Qu'il vienne à ces Déclamateurs ſi vertueux un ordre de s'éloigner d'un ſéjour auſſi affreux ; Quel coup de foudre ! Quelle conſternation ! Quelle déſolation ! Quel déſeſpoir ! Toute leur famille en eſt dans le deuil & l'accablement !

Qu'ils y ſoient rappellés après ſix mois d'abſence ! Quels tranſports d'allégreſſe ! Quels feux de joie ! Que de félicitations & de complimens ne leur fait-on pas, & ne ſe font-ils pas à eux-mêmes ! Ils vont ſe croire des perſonnages aſſez importans pour que l'Etat ne puiſſe ſe paſſer d'eux ! Ils en étoient partis dans le ſilence, les yeux baiſſés & la honte ſur le front ; ils y retournent avec grand bruit, la tête levée & l'orgueil ſur les paupieres !

Il en eſt de même du commerce civil. On eſt las d'entendre dire que les hommes ſont ſans foi, les amis ſans ſincérité, les femmes ſans fidélité... Voilà le côté

par lequel on présente le Monde. Cependant chacun des hommes en particulier, s'efforce par tous les moyens licites ou illicites d'y avoir place, & le souverain bonheur est de parvenir à y occuper les premieres Loges. Les femmes se plaignent des hommes, les hommes se plaignent des femmes, & tous se plaignent les uns des autres, & cependant les uns & les autres ne sçauroient vivre ni désunis ni unis.

Beaucoup de gens ne se plaignent du monde, que comme les personnes d'un certain état, ou ceux qui n'ont pas le moyen d'y être bien placés, se plaignent des spectacles.

Je ne m'en cache point, j'aime fort notre musique, & sans régler mon goût sur la décision d'un Allobroge, j'irois plus souvent à l'Opera, si j'y avois une place commode qui ne me coutât rien.

Rufin méprisoit le monde, il ne vantoit que les Solitudes & les Déserts; depuis que Rufin jouit d'un Revenu de trente mille livres bien payé, & qu'il se voit en passe d'étaler sa vanité aux yeux du Public, il trouve que l'homme est un animal né pour la société & pour l'action, c'est-à-dire, pour se trouver tous les jours à de bonnes tables, pour fréquenter les compagnies & les cercles; pour aller

de la ville aux champs, & revenir des champs à la ville.

Qu'y a-t-il de mieux à faire dans ce monde !

* On n'entend parler que *de l'air du monde*, & personne n'a encore spécifié en quoi cet air du monde consiste. Cette futilité, car c'en est une, influe pourtant sur un certain honneur d'apparence à peu près comme la montre des habits & la façon de les porter... Le peuple & tout ce qui pense en peuple, n'apprécient même souvent les hommes que par-là; de sorte qu'assez communément, on ne suppose ni une naissance, ni une éducation honnête, à quiconque n'a pas cet air du monde.

La Bruyere dit quelque part que l'air de Cour se prend à la Cour, comme l'accent normand se prend en Normandie. Rien n'est plus naturel; mais on n'en est pas plus sçavant. Il ajoute cependant, pour en donner une idée, qu'on entrevoit cet air de Cour dans un Fourrier, dans un Contrôleur, dans un Officier de Fruiterie; mais cela ne signifie rien & ne met pas au fait; ou du moins sera-t-on bien fondé à juger par ce mince échantillon, que la Piece doit être assez peu de chose.

Quelques Obſervateurs, ſans en donner d'explication détaillée non plus que la Bruyere, prétendent qu'un *Vicomte de Jodelet*, modelé ſur celui de Moliere, & manieré ſelon le goût d'aujourd'hui, aura un air du monde & un air de Cour, dans une compagnie, où un homme de bon ſens, plein de franchiſe & d'honneur, & un Philoſophe plein de ſcience & de jugement, paroîtront empruntés, gauches & déplacés ; ſi la compagnie ſur-tout eſt compoſée de ces petites femmes ſi frivoles, & de ces petits hommes qui ne le ſont guere moins.

Voilà en gros, diſent-ils, ce que c'eſt que cet air du monde, qu'on ne peut définir, & qu'on ne peut attraper qu'en imitant preſque toujours d'aſſez mauvais originaux .·. Il faut pourtant que le véritable air de Cour ſoit quelque choſe de fort noble, puiſqu'on lit dans la vie d'un grand Solitaire qui avoit été grand Courtiſan, que l'air de Cour ne l'abandonna pas même ſur la cendre où il expira.

Y auroit-il de même un véritable air du monde ?

Quoi qu'il en ſoit, les mêmes Obſervateurs ajoutent, que ce qu'on appelle l'air du monde, varie ſelon les Etats &

les ſexes... Dans un jeune Militaire, par exemple, l'air du monde eſt une certaine liberté dans le maintien, dans la façon de parler & d'agir, qui confine à l'effronterie.. Dans le Financier, c'eſt une groſſe gaité, tirant ſur l'impudence; Dans le jeune Magiſtrat, c'eſt un certain ton avantageuſement grave qui ne reſſemble pas mal à la fatuité. Dans le jeune Abbé, gros Bénéficier, c'eſt un ambigu qui réunit tour à tour les ridicules des trois autres.

L'air du monde pour les femmes, comme pour les hommes, varie ſelon les temps. Il y a eu un temps où elles étoient libertines, & ſe donnoient bien de garde de le paroître. C'étoit le regne des *Prudes.* Mais comme les *Prudes* ont été décriées, de même que les *Précieuſes*, les libertines paroiſſent aujourd'hui ce qu'elles ſont; car comme elles n'ont rien gagné ci-devant à ſe gêner, elles comptent ne rien perdre aujourd'hui en banniſſant la contrainte; & elles veulent jouir du moins de la perte de leur réputation.

Il y a eu un temps où on diſtinguoit au premier abord une Dame d'avec une Demoiſelle; aujourd'hui rien n'eſt ſi aiſé que de s'y méprendre; on eſt toujours

prêt de dire *Madame* où il faut dire *Mademoiselle*, & toujours plutôt l'un que l'autre... La Femme & la Fille sont mises l'une comme l'autre, ont les mêmes façons, le même ton, le même maintien, le même langage, & sur-tout la même décision dans le coup d'œil.

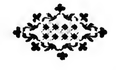
Toutes les Nations de l'Europe semblent être convenues de qualifier du nom de *Badaud*, tout curieux impertinent, tout indiscret de la langue, des yeux, & des mains; c'est-à-dire, certains hommes qui remarquent un habit, une perruque, des bas ou des souliers neufs, &c. qui ouvrent tous les livres qui leur tombent sous la main, & souvent les lettres, qui furetent tous les recoins d'un cabinet, qui font cent questions déplacées, & souvent offensantes au Maître d'une maison.

Et presque toutes les Nations ont voulu que cette indiscrétion ridicule & quelquefois punissable, fut en quelque façon essentielle au Parisien.... D'où quelques Auteurs ont conclu que le Parisien est naturellement un fort sot homme... Mais ils n'ont pas fait attention, que ce qu'on appelle *Paris* est un assemblage de toutes les Nations de l'Europe; & que contre cent Parisiens, il y a au

moins cinq cens hommes qui ſont des Provinces ou des autres Royaumes.

Il auroit donc fallu que ceux qui taxent les Pariſiens de ce ridicule inſupportable, euſſent voulu faire une liſte de tous les Badauds qui ſont de Paris, & de tous ceux qui n'en ſont pas, pour pouvoir ſtatuer, ſi Pariſien & Badaud ſont termes ſynonymes.

Boileau, Rouſſeau, Moliere & tant d'autres beaux eſprits & génies ſublimes, étoient de Paris; que faut-il de plus pour démontrer que l'impertinence n'eſt pas plus propre aux Pariſiens, qu'à une infinité d'autres Peuples?



Chapitre XXIV.

Des Compagnies.

Certaines Gens semblent s'être obligés par un pacte de n'être jamais de l'avis des Compagnies qui ont le désagrément de les avoir . . . . Ils rompent des lances contre quiconque leur adresse la parole, & ils ne sortent pas sans avoir convaincu tout le monde qu'il n'y a qu'eux qui ont de l'esprit ; & il y a quantité de bonnes ames qui se le persuadent.

Cette opiniâtreté offensante & injurieuse aux personnes de bon sens, peut venir de deux causes ; ou d'un grand fond d'ignorance & de rusticité, ou d'un grand fond de présomption, puisée dans quelques connoissances superficielles . . . Malheur à tout génie étroit, qui par hazard aura eu la raison pour lui dans une dispute qui se sera élevée devant un certain nombre de personnes & d'un certain mérite, sur-tout si la matiere est de quelque importance . . . Voilà de quoi le rendre impertinent, & insupportable à

ɔut le monde le reste de ses jours.

On vante beaucoup dans le monde le ɔn de la bonne compagnie. En quoi le ıit-on consister ? & en qui se trouve-t-il ?)ans celui qui joint à la facilité de s'éoncer, le talent de médire d'une maiere à donner à ceux qui l'écoutent ɔute la perversité du tour de son esprit c de son imagination.

Il y a certains animaux, qui à les prenre séparément, sont d'une nature assez ouce, mais qui étant attroupés sont xtrêmement dangereux. Entre toutes les ifférentes Especes qu'on pourroit citer, Espece humaine tient sans contredit le remier rang.

Le Paysan n'est qu'un Idiot dont on ıit assez ce qu'on veut, quand on le .ent seul ; mais le nombre le rend insoɜnt & rébelle ... Ovide dans sa Fable e Latone nous en fournit un exemple ıaïf . . . .

S'il ne se fût trouvé qu'un ou deux e ces Rustres, quand la Déesse altérée 'approcha de la Fontaine, peut-être se eroient-ils empressés de lui présenter à ɔoire ; mais parce qu'ils étoient une rentaine ou plus, ils troublerent l'eau, ui jetterent de la boue au visage, l'acueillirent avec des huées, & l'appelle-

rent par son nom ; ce qui est une grande injure pour certaines femmes.

Il ne faut qu'un Vaurien pour tourner en un instant du côté de la malignité, l'esprit de tous ceux qui sont avec lui ; à peu près comme un grain de poudre en fait sauter un magazin.

Une Recrue qui ne sera composée que de deux ou trois goujars, passera tranquillement & sans bruit dans un Village ; ajoutez-y cinq ou six garnemens de plus, ils feront main-basse sur toutes les poules, battront le Fermier, prendront chez lui ce qui les accommodera, insulteront ses filles, & en faisant ainsi par avance la petite guerre pour leur compte, ils apprendront à la faire pour l Etat. L'Ecolier attroupé devient pareillement séditieux, cruel & insolent... De sorte qu'à parler en général, l'homme n'est jamais en plus mauvaise compagnie que quand il est avec ses semblables.

Où tout ce discours va-t-il mener ? à une vérité d'expérience qui confirmera ce qu'on vient d'établir.

Qu'un Esprit pervers, mais disert & imposant par le ton, se trouve dans une Compagnie, ce sera un grand hazard s'il ne s'en rend pas le *Coriphée*.. Il en amene d'abord un ou deux à son

ſentiment ; ces deux là lui en produiſent quatre, & enfin inſenſiblement le voilà maître du tapis... Il coupe, il taille, il rogne ; chacun le regarde faire, & prend un tel plaiſir à l'entendre, qu'on n'oſe touſſer... Il n'épargne ni le Public ni le Particulier, ni l'Egliſe, ni l'Etat ; il réforme le Miniſtere, il fournit des expédients admirables, & pourtant bien ſimples... Il connoît les affaires à fond & mieux que le Conſeil.... Tout le monde eſt dupe de certaines apparences, dit-il. La-deſſus baiſſant la voix & tournant les yeux avec un air de myſtere, il fait à la compagnie des ouvertures qu'il ſe donneroit bien de garde, ajoute-t-il, de faire ailleurs....

Qui veut lire toutes les petites pieces fugitives ſur ce qu'on appelle aujourd'hui les affaires ? Il en eſt toujours fourni comme un Colporteur.. Liſez entr'autres cette petite Epigramme de haut goût, que l'Epice aſſaiſonne à un point que l'Auteur pourra bien en être remercié publiquement, s'il eſt découvert... Ce Perſonnage eſt comme le *Nomenclateur* d'office de la Cour & de la Ville. Il eſt au fait des Dignités, des Titres & des Emplois.. De qui parlez-vous ? De Dorimond & de Cephiſe : Qui les connoît mieux que

moi ! s'écrie-t-il, en vous interrompant... Est-ce là tout ce que vous en sçavez ? Eh de quel pays venez-vous ? Je vais vous apprendre, moi, ajoute-t-il, en riant & en fronçant malignement le sourcil, ce que vous ne sçavez ni vous, ni personne ...

Là-dessus, il vous empoigne les malheureux, & comme il narre divinement, il acheve par deux ou trois Anecdotes qu'il tient de bon lieu, & qu'il accompagne de deux ou trois observations de son cru, de confirmer les bruits qui courent sur le compte de Céphise & de Dorimond ; bruits qui ne leur faisoient pas d'honneur ; mais qui jusques-là n'étoient que des bruits ... Notre homme sort glorieux après toutes ces belles expéditions, & ceux qu'il a divertis, s'il ne les a pas instruits, s'accordent à dire qu'il a bien le ton de la bonne compagnie !

Rapporter une médisance ou une calomnie qui étoit ignorée, & ne s'en pas croire moins de probité, parce qu'on n'en est pas l'Auteur, c'est se croire innocent d'un meurtre qu'on auroit pû empêcher.

On demande si on a fait plus de tort à un homme en lui volant son argent, qu'en lui ôtant sa réputation ? Ce Problême n'est pas difficile à résoudre ; mais

il faut observer que comme il y a des gens qui aiment mieux l'argent que leur réputation, (*témoin ce Ladre dont parle Horace, qui se consoloit avec ses écus de toutes les malédictions dont le Peuple le chargeoit;*) de même aussi il y en a d'autres qui aiment mieux leur réputation que leur argent... Or, dans ce dernier cas il est aisé de décider, que si le Calomniateur est aussi punissable que le Larron, le Médisant ne l'est guere moins que le Filou. Les Loix n'excusent pas même l'insulte par la vérité de l'injure. Rien n'est moins amusant qu'un homme qui ne veut ni entendre parler, ni parler lui-même de toutes les affaires qui ne le regardent pas; c'est un Esprit bouché, & un homme de peu.

Il faut convenir, en effet, que la Médisance est l'ame des bonnes compagnies:

> Cette uniforme vérité,
> Dont on nous vante l'excellence,
> Valut-elle jamais cette variété,
> Que jette en nos discours l'aimable médisance?

Elle empêche la conversation de languir; elle la releve quand elle tombe. A l'occasion de la mort subite d'un Grand, on parla d'abord l'autre jour dans une cer-

taine compagnie composées d'hommes graves, de la fragilité des avantages de ce monde, de la brieveté de la vie & de la derniere Fin; ces sujets, quoique très-importans, & les seuls même qui le soient, affligent ceux qui ont bonne envie de vivre long-temps, & leur jettent du morne dans l'ame... Aussi pendant que celui-ci ronfloit, l'autre commençoit à s'endormir; celui là bailloit; cet autre, les yeux à demi fermés, tambourinoit sur sa tabatiere, & cet autre en battant posément la mesure de son pied, estropioit entre ses dents un air du nouvel Opéra. Lorsque tout-à-coup quelqu'un s'est levé, & haussant la voix, a dit d'un ton de confiance, qu'il sçavoit tout le détail d'une certaine aventure qui a fait reconnoître pour Fripon, en un instant, un Personnage qui passoit pour honnête homme depuis quarante ans... A cette annonce il y avoit du plaisir à voir comment tout le monde sembla se réveiller en sur-saut; les yeux s'ouvrirent, se ranimerent & étincelerent d'impatience; il s'éleva dans l'Assemblée un murmure & comme une espece d'ouragan, auquel succéda bientôt un calme profond; toutes les attentions se réunirent, & tous les regards s'étant dirigés

vers le même point, allerent aboutir par une seule & même ligne sur l'extrémité de la langue du Médisant, & peut-être du Calomniateur ; car il est rare que celui qui débite une nouvelle qui touche à l'honneur de quelqu'un, n'y ajoute pas du sien. Rien n'est plus indigne que de faire, en titre d'office, l'anatomie de la réputation d'autrui.

Quelques Observateurs Politiques croyent qu'un Souverain doit négliger la recherche de certains Ecrits hardis & indécens, que certains Versificateurs répandent dans le Public, parce, disent-ils, que c'est les rendre illustres que de les punir... Tel mauvais Rimeur dont on n'eût jamais parlé, s'il ne se fut exercé que sur des sujets permis, se fait tout d'un coup un nom fameux en écrivant contre le Gouvernement, & n'en devient que plus connu par une détention de quelques mois dans une Forteresse. Voilà ce que disent ces Observateurs Politiques ; & pour fortifier leur sentiment, ils apportent l'exemple de Tibere, de Caligula, de Néron, de Domitien & autres méchans Princes, qui ont souffert, disent-ils, assez patiemment que les Faiseurs d'Epigrammes & les diseurs de bons mots égayassent le Peuple à leurs

dépens. Tout cela est fort bien ... Mais ils auroient dû mettre en apostille, que pour une injure qu'un Tibere, un Caligula, un Néron & un Domitien, n'ont peut-être dissimulée que parce qu'ils l'ont ignorée, ils ont commis une infinité d'autres actes de cruauté ... *Commode* ordonna bien qu'on égorgeât tous les Spectateurs d'un Amphithéâtre qui n'étoient pas moins de soixante mille, parce qu'ils n'avoient pû s'empêcher de rire pendant qu'il combattoit dans le Cirque avec les Gladiateurs ... Au surplus, ne seroit-il pas bien singulier qu'on voulût donner des Tyrans & des Monstres comme des modèles de clémence, pour cela seulement qu'ils auront négligé de faire attacher à un Gibet l'Auteur d'une Epigramme.

Ces Politiques cependant auront plus de raison, s'ils ne parlent que du Prince, parce qu'ils doivent établir, premierement, qu'il est de sa dignité d'ignorer ces sortes d'offenses, & qu'il n'est pas à croire que quelqu'un de ceux qui l'approchent puisse être assez imprudent, pour lui communiquer la lecture d'une Satyre, dont il seroit l'objet ....

Mais ils auront tort, s'ils établissent que le Magistrat, lorsqu'il en est infor-

mé, ce qui manque rarement, n'eſt pas tenu de faire punir les Auteurs de ces Ménippées... Tous les écrits de ce genre tendans à la diminution du reſpect des Sujets, ſont des trompettes de ſédition dans des temps de trouble... Le commencement de l'autre ſiecle, & la fin du précédent en fourniſſent des preuves que le Gouvernement ne doit pas oublier.

Dans le temps de la Ligue, les Ecrits faits contre le Roi, ouvroient le chemin à la fortune... Il y a des ciconſtances ſingulieres où on réuſſit par les mêmes voyes, qui font périr en d'autres.

Preſque tous les Souverains de l'Europe payoient une contribution à l'Arretin dans le quinzieme ſiecle, comme ceux du douzieme en payoient au Vieux de la Montagne, pour n'être pas poignardés au milieu de leurs Gardes, par les aſſaſſins déterminés qu'il envoyoit dans toutes les Cours. Et on rapporte que les libéralités mêmes ne pouvoient impoſer un ſilence exact à l'Arretin... Il voulut mettre ſur le même pié les Princes d'Italie; mais ceux-ci s'étant cotiſés entr'eux, lui firent toucher, par des Correſpondans, pluſieurs volées de coups de bâton, avec

de bonnes assurances de le faire pendre à sa porte en cas de récidive. Cette monnoye qu'il ne trouva pas de bon aloy, fut cause qu'il aima mieux accorder gratis aux Princes d'Italie, ce qu'il refusoit aux autres pour de beaux Ducats. Tant il est vrai qu'il n'est pas à beaucoup près si difficile qu'on croit de faire taire les Gens.

Tous faiseurs de Satyres ou de Libelles diffamatoires, assassinant directement les gens dans leur réputation, qui souvent leur est plus chere que la vie, doivent être punis comme ceux qui les assassinent dans leurs corps ; & quand il seroit aussi vrai qu'il est faux qu'aucun Roi juste ait jamais décerné la peine de mort contre de tels attentats, ce ne seroit rien moins qu'une bonne raison à alléguer contre le sage établissement de cette Loi.

On a toujours cité, & toujours mal-à-propos, quelques Epigrammes sanglantes de Catulle contre Jules-César, pour établir que les personnes constituées en dignité, ne doivent pas s'occuper de la punition de ces sortes d'attentâts...... Lorsque Catulle fit ces Epigrammes, César alloit à grands pas à la Souveraine Puissance, mais il n'y étoit pas encore parvenu. Il n'avoit garde, venant de par-

donner à tant de Militaires qui avoient porté les armes contre lui, de faire mourir un Poëte, homme de bonne Maison, pour une Epigramme, laquelle ne lui reprochoit que quelques vices qu'il ne désavouoit pas trop. Si Catulle lui eut reproché la tyrannie & la trahison contre sa Patrie, peut être ne lui auroit-il pas pardonné si aisément.. Outre toutes ces considérations, César, de même que Pompée & tous les Généraux Romains, devoit être accoutumé à ces sortes de brocards; puisqu'au milieu des triomphes, les Soldats avoient le privilége de mêler à leurs acclamations, certains petits Vaudevilles des plus piquans, qui ne passeroient pas aujourd'hui pour des plaisanteries, mais dont on ne faisoit que rire en ce temps-là. Les Grands Hommes méprisent souvent les mauvais discours par prudence & par générosité, quand leur Dignité n'est pas compromise; comme les Hommes perdus, quelquefois ne les relevent pas par insensibilité.

César avoit coutume de dire *qu'ils parlent, mais qu'ils me laissent faire*... Et un fameux Ministre disoit, que nous devions laisser crier les Poules qui nous pondoient des œufs. Il récompensa magnifiquement certains vers très piquans, que l'Abbé Quillet avoit insérés contre

lui dans *sa Callipédie*, à condition seulement qu'il les supprimeroit dans les autres Editions. Tout le monde connoît ou du moins a entendu parler de ce Sonnet, où l'honneur de M. Colbert étoit cruellement attaqué, & que ce Grand Ministre ne laissa pas de mépriser, lorsqu'après avoir jetté les yeux dessus, il vit qu'il n'y avoit rien contre le Roi ... Mais tous ces faits particuliers ne font pas regle, & n'imposent pas aux Hommes en place la nécessité d'avoir la même indulgence pour les mauvaises plaisanteries ; quoiqu'on dise que leur mépris dans ces occasions, est toujours plus beau que toutes les pieces qu'on peut faire contre eux ; il s'en faut de beaucoup qu'ils ayent tous le même tour d'imagination.

Les Vaudevilles, les Chansons & les Satyres parmi le Peuple, ont cela d'utile, lorsqu'elles ne vont pas jusqu'à l'outrage en nommant les masques, que par le sel qu'elles répandent à pleines mains sur les ridicules, elles engagent les hommes à plus de ménagement envers cet honneur qui dépend de l'opinion ; leur charge n'est pas de donner, ni l'idée, ni l'amour de la vertu par rapport à elle-même, mais uniquement par rapport à la réputation.

Rousseau a dit :

Ce monde-ci, n'est qu'un œuvre comique,
Où chacun joue des Rôles différens ;
Là sur la Scène, en habit dramatique,
Brillent Prélats, Ministres, Conquérans.
Pour nous, vil Peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile & des Grands rebutée
Par nous d'en bas, la Piece est écoutée ...
Mais nous payons, utiles Spectateurs ;
Et quand la Farce est mal représentée ;
Pour notre argent, nous sifflons les Acteurs.

Si le Parterre n'avoit jamais applaudi à des fadaises, & n'eût jamais sifflé de bonnes Pieces, cette Epigramme pourroit être fondée, . . Mais le contraire est arrivé trop de fois.

C'est un étrange témoignage que celui d'un Poëte ou d'un Chansonnier, pour ou contre l'honneur d'une femme ! . . . . Livré aux transports de son imagination déréglée, il peut tout aussi-bien étourdir le Public des aventures qu'il n'a jamais eues, que de le fatiguer du récit d'une passion qu'il n'a peut-être jamais sentie. Quelques Commentateurs ont débité que la fameuse Corinne d'Ovide, n'étoit autre que Julie, Fille d'Auguste ; il y en a même qui ont follement soupçonné que c'étoit Livie, femme du même Empe-

reur. La Lesbie de Catulle que ce Poëte dépeint comme une Héroïne de Carrefour, étoit, selon d'autres, la fameuse *Clodia* de Race patricienne... N'est-il pas bien glorieux aux Femmes d'être aimées des Poëtes ou des Chansonniers? Quelquefois elles s'en trouvent bien, parce qu'ils leur donnent des vertus qu'elles n'ont pas; mais gare la brouillerie! ils ne sont que trop capables de leur ôter du moins sur le papier, les bonnes qualités qu'elles pourroient avoir.

La Reine Bérénice est assez fameuse dans l'Histoire par ses impudicités & ses incestes... Racine en a fait une Héroïne de Roman, & un modele de générosité en amour... Didon étoit célebre par sa chasteté; Virgile en a fait une Femme de très-médiocre vertu, & une Folle qui s'est tuée pour un homme qui ne l'aimoit pas... Fiez-vous aux éloges & aux Satyres.

Il semble que les regles de la Satyre imposent aux Poëtes la nécessité de changer les circonstances qui ne seroient pas assez plaisantes, & d'en substituer de plus ridicules & de plus offensantes. Il étoit arrivé une assez légere contestation dans une Eglise au sujet d'un Lutrin, entre deux Ecclésiastiques, l'un & l'au-

tre d'un mérite distingué. Voyez comme cette aventure s'est amplifiée entre les mains du Poëte ! On apporta autrefois à Domitien un Esturgeon d'une grosseur si prodigieuse, qu'on fut embarrassé pour le faire cuire. Juvenal débite que l'Empereur a convoqué le Sénat pour aller aux opinions . . . Il rapporte les différens avis qui furent ouverts sur un sujet aussi important, & d'une aventure peut être très-simple, il en fait une d'un ridicule achevé. Défions-nous en général d'un Ecrivain de Satyre, soit en prose, soit en vers, & n'apprécions pas là-dessus l'honneur des personnes ; car le plus souvent ce sont ses idées qu'il débite & non pas des réalités ; il représente les personnes, non pas comme elles sont, mais comme il veut qu'elles soient.

C'est inutilement qu'un Calomniateur ou un Médisant se retractent . . . Le Public les met dans le cas des Témoins, dont la rétractation ne vaut rien, ou peu de chose en Justice. Telle Femme deshonorée par de faux bruits ou de mauvais écrits, puiseroit de l'eau dans un Crible, comme cette vestale de l'Histoire Romaine faussement accusée ; ou comme cette autre Dame de la même Histoire, tireroit un vaisseau engravé, avec sa

ceinture, qu'on y ſoupçonneroit encore de la ſupercherie... Mais ce qu'on doit éviter avec un ſoin extrême, c'eſt de donner lieu, par une conduite peu meſurée, à la Calomnie ou à l'imputation vraiſemblable.

Parler mal de quelqu'un, même à des amis, eſt toujours une mauvaiſe action; mais en parler ainſi à des inconnus, c'eſt ajouter la médiſance à la plus dangereuſe de toutes les imprudences. Que cette indiſcrétion a ſouvent coûté cher à ces Médiſans étourdis! Les perſonnes à qui nous parlons s'intéreſſent quelquefois bien plus qu'on ne penſe à la réputation de ceux dont nous parlons... Tel n'en dit que du mal, qui n'en eut dit que du bien s'il avoit mieux connu ceux devant qui il parloit.

Le mal qu'une Femme dit d'une autre Femme, doit être compté pour rien; ou elle ſera plus jeune, ou plus belle, ou plus ſpirituelle, ou plus riche. Le mal qu'un Homme publie d'une Femme ne doit pas être compté pour davantage... Preſque toujours il en a été mépriſé. C'eſt l'envie qui fait parler une Femme; c'eſt la vengeance qui fait parler un Homme... L'envie qui ulcere les Femmes les unes contre les autres, eſt du même genre

genre que celle qui engendre des haines, des rivalités & des concurrences parmi les hommes, elle n'en différe que par l'espece.

Rien n'est plus injuste que de reprocher à un homme devenu sage, ses déréglemens passés... Il n'a pas toujours été si sage! Voilà le correctif ordinaire de tous les éloges qu'on lui donne.... Mais les prétendus sages qui parlent ainsi, oseroient-ils se promettre qu'ils le seront toujours, & que s'ils cessent de l'être, ils auront le bonheur de le redevenir; c'est un acte si héroïque pour un vicieux lorsqu'il devient sincerement vertueux, qu'on doit en quelque maniere oublier qu'il ne l'a pas toujours été. Ce que nous disons ici des hommes peut s'appliquer également aux Femmes. Ce n'est pas faire un petit éloge de quelqu'un que de dire, qu'il s'est égaré dans le vice, mais qu'il n'y a pas fixé sa demeure.

Il y a des Ecrivains politiques qui prétendent que le bien de la Société & de l'Etat, demande qu'il y ait des Délateurs. Ce qui veut dire à la lettre, que le bien de la Société & celui de l'Etat sont fondés sur une grande misere!.. Les Délateurs, dit-on, répandent une certaine crainte qui rend le vulgaire prudent, &

lui fait sentir la nécessité de prendre garde à ses discours & à ses actions. Ce sont des chiens qu'il faut laisser aboyer après tout le monde... Ils contribuent à la décence & à l'honneur sans en avoir eux mêmes... Il faut convenir que voilà un affreux paradoxe ! Rien n'est plus contraire au bien de la Société que les Scélérats ; cependant les Scélérats sont nécessaires au bien de la Société... Si les Délateurs n'accusoient que les coupables, cela pourroit se concevoir, & l'utilité seroit manifeste ; mais dès-lors qu'on ne peut les supposer honnêtes gens, à quelles sortes de maux ne doit-on pas s'attendre ? Que risquent-ils, puisqu'on les met rarement vis-à-vis de ceux qu'ils accusent, & que leur déposition maudite fait plus d'effet, que tout ce qu'un homme de bien peut dire pour sa défense ? . . . Si cette maxime ne vient pas de Machiavel, elle en doit venir. Tibere, Caligula & Neron avec Domitien, avoient fait encore pis que cela : car ils avoient permis aux Serviteurs & aux Esclaves de se rendre Délateurs contre leurs Maîtres : de sorte que les hommes libres étoient les Esclaves de leurs Esclaves ! Réglement bien imaginé, & qui met dans tout son jour le sinistre carac-

tere des Tyrans ! Ecrase Séjan, dit Juvenal; foule sous tes pieds l'ennemi de César, malheureux Citoyen; mais fais en sorte que ton Esclave te voye, si tu ne veux pas qu'il te prenne à la gorge, & qu'il te traîne devant le Préteur ! Un Délateur pourroit être souffert, si quand il accuse faux, on le condamnoit à la roue.

Les calomnies grossieres ne sont rien, en comparaison de celles qui sont assaisonnées de bons mots, & accompagnées de circonstances qui ne les rendent ridicules que pour les faire paroître plus croyables. Ce sont des traits qui percent & qui empoisonnent la blessure.

Presque tous les bons mots sont mauvais par un côté : ceux qui le sont par plus d'un côté, ne sont pas des bons mots, mais des impertinences.

Un Auteur compare l'Esprit Caustique & Médisant au Singe, qui ne se donne tant de mouvemens pour attraper le faîte d'un arbre, qu'afin d'y montrer son derriere aux Spectateurs, & de les faire rire quand il y sera parvenu ... De même l'Esprit Caustique & Médisant ne se donne la torture pour fabriquer un libelle, ou assaisonner une calomnie, que pour faire une méchanceté qui puisse di-

vertir ceux qui ſont auſſi méchans que lui.

Bourſault dans une certaine Comédie, peint burleſquement un Bavard & un méchant Eſprit.

> C'eſt un Mâtin qui toujours mord ou ronge ;
> Empêcher des Crapauds de crier, le pourrons-je ?

Il y a tels de ces perſonnages à bons mots, qui en impoſent même aux hommes de jugement qui ſe rencontreront avec eux ; ils en ſont éblouis, étourdis ; ils ſe laiſſent entraîner au torrent, & applaudiſſent de bon cœur avec tout le monde ... Mais lorſque de retour chez eux ils ſe rappellent ces ſaillies ſi heureuſes ; ces choſes qui, ſans être vraies, leur ont paru du moins ſi bien trouvées ; ils reconnoiſſent avec étonnement qu'ils n'ont applaudi *qu'à des quolibets* .. Quelques-uns *de ces Impromptuaires* de profeſſion ſemblent faſciner le jugement & les oreilles des perſonnes de bon ſens qui les écoutent & les admirent ... On diroit qu'ils poſſéderoient en quelque façon le ſecret de *Cornelius Agrippa*, ce fameux Preſtigiateur Allemand, qui dans les Hôtelleries où il logeoit, payoit en une monnoye qui paroiſſoit fort bonne ; mais

qui se changeoit quelques jours après son départ en petits morceaux de bois, en rognures de cuir ou de corne, & telle autre mitraille. Il y a même des Auteurs fameux qui font passer cet enchantement jusque dans leurs écrits; & il faut quelquefois un nombre d'années assez considérable, pour désensorceler beaucoup de monde.

Il arrive tous les jours que des Esprits assez médiocres, viennent à bout, par des médisances assaisonnées, d'effacer des hommes qui valent beaucoup mieux qu'eux pour les talens, mais qui ont trop de probité pour les faire servir à la médisance... Ils ressemblent à ces femmes qui, à force de parures, de brillans, de vermillon & de hardiesse, effacent d'abord les beautés les plus naturelles; mais l'illusion n'est pas durable pour ceux qui ont la vûe bonne. Ils démêlent en peu de temps le faux bel Esprit, & le mal-honnête-homme.

Il y a des gens qui par état sont réputés ce qu'on appelle *mauvaise Compagnie.* Fussent-ils d'ailleurs pleins de probité, on ne peut les voir sans préjudice de la réputation... Aussi ne les voit-on point... Il y en a d'autres qui par état sont réputés *bonne Compagnie.* Quoi qu'ils n'ayent pas

la premiere teinture de probité, il y a de l'honneur à les voir; aussi les voit-on, & les recherche-t-on avec empressement. Fait-on bien? Ce n'est pas-là la question. Mais peut-on faire autrement, si on considere que dans le commerce de la vie, tout dépend *della opinione Regina del mundo?*

Personne n'ignore que ceux qui sont connus pour de grands menteurs, sont sifflés lors même qu'ils disent vrai.... Mais il arrive tout le contraire à ceux qui passent pour fort ingénus; on croit qu'ils disent vrai lors même qu'ils mentent... Ce sont les plus dangereux, quand ils s'éloignent de la justice. Leur médisance est mortelle & incurable... Voilà quelle est la force de la réputation... Il en est à peu près de même d'une femme qui a la réputation d'être libertine, on croira même le mal qu'elle ne fait pas... Pendant que celle qui est en réputation de vertu, passera pour faire le bien quoi qu'elle fasse le mal assez ouvertement.

Certains Esprits se plaisent à donner de la vogue à un oui-dire, & même à le fortifier par des écrits publics pour peu qu'il y aille de leur intérêt... On ne doit faire cet honneur à certains bruits qu'en deux cas... L'un lorsqu'ils sont au moins

très-vraisemblables, encore cela ne suffira-t-il pas à un Ecrivain d'une exacte probité... L'autre cas, c'est quand on en fait voir la fausseté; rien n'étant plus propre à inspirer de la défiance contre les rapports de la Renommée, que de faire voir à une partie du Public, que l'autre se trompe. Quiconque assure une chose incertaine, passe du moins pour un Esprit léger, & c'est fort approcher du mensonge, que de dire la vérité par hazard.

Ce qui nous paroît actuellement vrai, peut nous paroître faux une autrefois, selon le branle des passions. Nous croyons aujourd'hui tout le mal qu'on nous dit d'un homme, parce que quelqu'un nous a mis dans l'Esprit qu'il en a dit de nous. Si nous venons à découvrir le contraire, nous croirons que tout le mal qu'on nous en a dit est faux. Nous ne mettons point de milieu entre le Rien & le Tout.

On dit, *on tient*, *on assure*... Voilà le style ordinaire; c'est une espece d'encan.

Parmi tant de maladies populaires, il n'y en a, ni de plus blâmables, ni de plus fécondes en mauvais effets, que la coutume de donner un libre essor aux soupçons; c'est un chemin glissant & entouré de précipices... On est bientôt éloigné

du point dont on est parti, on passe facilement du premier soupçon au second; on ne s'arrête guere même à la possibilité: on court vîte à la probabilité, à la plus grande vraisemblance, & bientôt, ce qui ne passoit que pour apparent, est débité comme certain & incontestable; & en très-peu de temps, cette prétendue certitude se répand dans tous les quartiers d'une grande Ville, & de-là dans les Provinces.

Médecin, ne parlez jamais qu'avec beaucoup de précaution, si vous voulez faire honneur à la Médecine. Ne promettez point trop, & jamais sans condition! Ceci s'adresse à tout le monde, & principalement à ceux qu'on appelle *oiseaux de Compagnie*... Puisque, selon la vieille maxime, il est vraisemblable que plusieurs choses arriveront qui ne sont rien moins que vraisemblables; il est donc de l'honneur & de la prudence de ne prononcer qu'avec lenteur, & de ne pas rendre tout d'un coup des Arrêts définitifs, sous prétexte qu'on a par devers soi les apparences les plus plausibles.

Certaine nouvelle, d'une impertinence achevée, se confirme quelquefois par l'événement. Tel Fou qui l'avoit débitée à tout hazard, & pour voir seulement si

elle prendroit, s'applaudit de sa sagacité, & en devient plus fou de moitié... Les gens sages sont honteux de la bizarrerie des événemens, ils en deviennent encore plus retenus, plus lents à croire, & plus tardifs à prononcer.

Que celui qui a le renom d'exceller dans les Compagnies, & qui s'en fait vanité s'impose un lourd fardeau! S'il manque une fois à ce qu'on attend de lui, le voilà perdu. Un Poëte a dit :

Si sur vos pas s'offre par mal-encontre,
Quelque Bavard criant avec grand bruit;
Prêt à prouver & le pour & le contre,
Sçachant sur-tout beaucoup plus qu'il n'apprit;
A ce portrait, ajoutez, s'il écrit;
Très-aisément pourrez le reconnoître...
Dites, c'est-là sans faute un bel Esprit,
Ou quelque Fat qui travaille pour l'être.

On est prévenu contre les Sçavans à cause du Préjugé où on est, qu'ils sont tous pleins d'orgueil... La science enfle quelquefois, même les Esprits les plus élevés & les plus solides, *quand ils n'y sont pas attention*; mais il y a un autre talent qui enfle encore plus que la science. Un homme qui brille dans les cercles par les belles façons, par sa maniere dé-

licate de narrer toutes les historiettes du jour, & d'en composer soi-même en cas de besoin, est cent fois plus fier de ce talent que le Philosophe le plus profond. Il voudroit du retour pour se troquer contre Descartes, Leibnitz ou Newton.

On a dit du siecle passé que la fureur du bel Esprit, *espece de maladie contagieuse*, étoit universellement à la mode, qu'il régnoit dans les cercles une politesse guindée, un air faux, des sentimens romanesques, un assortiment d'expressions bizarres qui ne furent jamais faites pour aller ensemble ; à quoi on ajoute que les femmes, toujours idolâtres des modes impertinentes, avoient encore enchéri sur ce ridicule ... Moliere fit sa *Comédie des Précieuses* pour corriger ce défaut. Il n'y a plus aujourd'hui *de Précieuses*, comme il y en avoit de son temps ; mais nous en avons d'une autre espece encore pire. *Les Précieuses de Moliere* n'étoient que sotes ; celles d'aujourd'hui sont sotes & méchantes ; nous en pouvons dire autant de nos Précieux.

Qu'est-ce que le ton de la belle Compagnie ? Ne seroit-ce pas à peu près ce qu'on appelle le ton des Ruelles ? Mais qu'est-ce que c'est que le ton des Ruelles ? Le connoit-on sans les avoir

fréquentées ? . . . . A tout hazard; seroit-ce, par exemple, de n'ouvrir la bouche que pour dire de jolies choses à de jolies femmes ? Seroit-ce d'annoncer avec une afféterie mystérieuse à cette Epousée de trois jours, qu'elle est encore plus belle depuis son mariage ? A cette Veuve de trois semaines, qu'elle a repris son embonpoint ? Seroit-ce de complimenter cette Coquette sur sa coëffure qui est à ravir; & cette Musicienne sur sa délicatesse à toucher le clavecin qui est divine ? Seroit-ce de ranimer le teint de cette jeune innocente, sortie du Couvent depuis vingt-quatre heures, en se récriant sur la douceur piquante de ses appas naissans, & en jurant qu'un morceau aussi exquis est fait pour les Dieux, dont elle est le chef-d'œuvre; pendant que personne de la Compagnie n'ignore qu'elle va épouser un Bossu, âgé & valétudinaire ? Seroit-ce d'ouvrir un avis important sur une boucle de cheveux, sur la position avantageuse d'une aigrette, sur le tour gracieux d'une respectueuse ? Seroit-ce de raisonner à fond sur une Broderie, sur le Guilloché d'une Tabatiere ou d'une Montre ? Seroit-ce de prendre à tout moment le change dans la conversation, de ne pouvoir la soutenir qu'en y changeant sans cesse de sujets dif-

férens, ou en la surchargeant d'une infinité de choses disparates; d'effleurer cent matieres sans en approfondir une? Seroit-ce d'applaudir avec des transports extatiques au talent de la nouvelle Actrice, comme à la nouvelle Piece où elle a triomphé avec une gloire infinie; & tout de suite en déclamer quelques Tirades prises de ces endroits touchans qui ont coûté tant de pleurs au Public?

Seroit-ce enfin de chanter avec un Fausset tendre & gracieux,

> Tous ces Propos communs de Morale lubrique,
> Que Lulli réchauffa des sons de sa Musique?

Est-ce là ce talent si vanté, qui fait tant d'honneur à celui qui en est orné, & qui le rend si cher au beau Monde, qu'on ne le quitte jamais sans regret? Il y a du plaisir à voir dans la Comédie des *Précieuses* comment deux femmes, après avoir fait l'accueil le plus froid à deux fort honnêtes hommes, reçoivent à bras ouverts & avec les démonstrations de la joie la plus vive, deux Laquais travestis qui faisoient les galans & les beaux parleurs. Le ton & l'air précieux n'ont changé que pour la

forme, la ſubſtance en eſt toujours la même. Si c'eſt cela, Rouſſeau n'avoit pas tout-à-fait tort de dire :

> Que Dieu merci, dans ce ſiecle falot,
> Nul n'eſt par-tout ſi bien venu qu'un Sot...

Il y a des gens d'un bon jugement qui ſe donnent la torture pour tâcher de découvrir à propos de quoi certains mauvais ſujets, qui n'ont quelquefois ni eſprit, ni ſcience, ni bon ſens, ni honneur, ni figure, ſont néanmoins ſi-bien venus dans de fort honnêtes Compagnies... Il y a trop de choſes à dire là-deſſus; & en les diſant toutes, peut-être ne ſaiſiroit-on pas encore le vrai, ou ne le voudroit-on pas dire.



CHAPITRE XXV.

De l'Usage & de la Mode.

ON ne salue plus, on ne marche plus, on ne s'assied plus, on ne se couvre plus, on ne mange plus, on ne parle & on n'écrit plus, & enfin on ne s'habille plus, comme faisoient les autres hommes il n'y a pas encore un siecle... Tout est changé. Si ceux qui étoient les plus galans, les plus polis & les mieux manierés du regne de Henri IV. revenoient aujourd'hui, qu'ils paroîtroient mal-adroits ! A peine les croiroit on faits pour frayer avec d'honnêtes gens ! Sommes nous mieux qu'eux ? non. Nous sommes autrement & cela nous paroît mieux. Ceux qui viendront dans cinquante ans, seront autrement que nous, & ils se trouveront aussi mieux que nous. Auront-ils plus de raison ? non. Mais ils n'auront pas plus de tort. Seroient-ils sages de se moquer de nous ? pas plus que nous ne le ferions de nous moquer de ceux qui nous ont précédé. Nous nous en moquons pour-

tant tous les jours ! aussi est-ce le comble de la folie...

Un vieux Seigneur, ci-devant la meilleure tête de toute une Nation, & encore plein de bon sens quoiqu'âgé de plus d'un siecle, après avoir rendu les plus grands services à son maître, s'étoit retiré de la Cour à sa mort afin de vivre un peu pour lui-même. Il est mandé par le nouveau Prince, qui dans les commencemens de son regne veut le consulter (*ce qui n'étoit pas penser en enfant*); & il en est reçu avec une sorte de vénération... De jeunes Courtisans lui rient au nez parce qu'il n'est pas habillé comme eux, parce qu'il ignore le nouveau cérémonial, parce qu'il n'a ni leur maintien, ni leur démarche, ni leur air évaporé... N'avoient-ils pas bien raison ? Et le Prince n'avoit-il pas grand tort étant aussi jeune qu'eux, de ne pas être aussi fou ?

Si nous croyons pouvoir rire des Etrangers parce qu'ils ne sont pas comme nous; pourquoi ne pourront-ils pas rire de nous parce que nous ne sommes pas comme eux ! Si nous le faisons, & qu'ils ne le fassent pas; il n'y a rien autre chose à conclure de là, sinon que nous avons plus de fatuité qu'eux.

On ne passera point au plus honnête

homme ces Usages de tous les temps & de tous les pays, uniquement fondés sur la justice, sur l'humanité & le bon sens, s'il n'a pas ce qu'on appelle l'*Usage du monde*, c'est-à-dire celui de la Nation qui ne varie pas moins que les Saisons... Un Etranger fameux, aussi grand homme que grand Monarque, arrive chez une Nation spirituelle & polie... Les esprits frivoles qui font le gros de cette Nation, s'amusent à le critiquer sur ses manieres, sur son maintien, sur sa figure & sur son habillement... Ils ne voyent en lui rien de plus qu'un Prince étranger & à demi barbare, parce qu'il ignore leurs Coutumes & leurs Usages, & qu'il n'a pas leur maniere de se mettre!.. Seroit-ce là une bonne preuve de la politesse & du jugement de cette Nation?..

La renommée d'Agésilas l'avoit précédé en Egypte. Dès qu'on sçut son débarquement, tout le monde courut en foule pour le voir. Le Roi lui-même y alla avec toute sa Cour. On ne sçauroit trop dire quelle idée les Egyptiens s'étoient formée de ce Prince étranger sur le bruit de ses exploits: mais s'ils furent extrêmement étonnés de ne trouver que le quart d'un homme, couché sur l'herbe, n'ayant pour tapis qu'une peau d'ours; ils le furent en-

core bien davantage, quand il leur fit connoître, quoique mal-vêtu & mal-peigné, qu'il les dédaignoit & les méprisoit malgré toute leur magnificence, à cause de leur impertinente maniere de juger des grands Hommes... Leur surprise augmenta encore quand ils virent qu'il abandonna aux Esclaves de sa suite les confitures, les eaux de senteur & les parfums qu'ils lui avoient apportés, & qu'il ne prit pour lui que quelques pieces de bœuf... Notre Charles XII. Roi de Suede, n'eût pas manqué d'en faire autant... La gloire d'Agésilas ne s'étoit-elle pas assez répandue parmi les Egyptiens & par toute l'Asie; falloit-il que sa taille, son habillement & la magnificence de son cortége mît le sceau à toutes les grandes choses qu'ils en avoient entendu dire?

Cette façon de juger des grands Hommes par l'extérieur, n'est pourtant pas nouvelle ni particuliere à une Nation; mais elle n'en est pas plus raisonnable. Thalestris, Reine des Amazones, avoit peine à croire quand elle vit Alexandre que ce fût là ce Héros dont on lui avoit raconté tant de prodiges; elle comptoit trouver au moins un Hercule; elle ne changea pourtant rien au motif qui l'avoit

amenée; elle voulut achever de se convaincre qu'il ne faut pas toujours juger des hommes sur la mine ... Les Ambassadeurs des Scythes ne furent pas moins étonnés quand ils virent ce même Prince; ils ne pouvoient comprendre qu'un aussi petit corps pût faire tant de ravage dans le monde. Mais ils furent bien plus étonnés quand après avoir mis leur armée en déroute, il les força de se sauver dans les endroits les plus reculés de leurs Forêts, eux qui jusqu'alors s'étoient crus invincibles.

Platon & Aristote pensent qu'il vaut mieux être petit que grand; parce, disent-ils, que les gros os & la chair nuisent grandement à l'esprit. Cela n'est pas toujours vrai, sur cet article du moins, parce qu'il y a bien autant de petits sots que de grands sots.

Que les Hommes les plus séparés par les temps & par les lieux se ressemblent bien! La vanité, la mauvaise façon de penser & d'agir demeurent toujours les mêmes substantiellement; elles ne différent ou d'un âge ou d'un pays à un autre que par les modifications & les dégrés. Tous les Hommes sont vains; mais les uns plus, les autres moins: ceux-ci pour une chose, ceux-là pour une autre.

Les Historiens Grecs ont-ils voulu faire l'éloge d'Alcibiade quand ils ont écrit, qu'il prenoit naturellement les mœurs des différens peuples chez lesquels il se trouvoit ? Cela ne veut-il pas dire qu'il réunissoit en sa personne toutes les dispositions aux vices, que la Nature a données séparément & par mesure aux différentes Nations ? d'autant plus qu'ils ont eu soin de faire remarquer qu'il étoit yvrogne dans un pays ; & dans un autre, adonné à la luxure, à la fainéantise & au jeu.

Le François semble fait pour contrôler les Usages des Etrangers jusques chez eux ; & il semble que les Etrangers affectent d'entretenir la vanité du François, en venant étudier les belles manieres chez lui. L'Etranger, à ce qu'il dit, ne vient en France qu'à dessein de s'y polir ; le François ne va chez l'Etranger qu'à dessein d'y briller, de contrôler & d'y donner le ton . . Que de simplicité d'une part ! que de vanité de l'autre ! . . Cette vanité est ancienne & est apparemment un attribut de la Nation . . . Suger, dans la vie de Louis VI, parlant d'un Prélat étranger qu'il eut occasion de voir à un Concile, dit qu'il étoit si gracieux, si spirituel & si poli qu'on l'auroit pris pour un François . . . Jugez par celles d'aujourd'hui,

quelles belles manieres on pouvoit avoir il y a environ cinq cens ans !

Cette brillante réputation d'élégance, de politesse, de galanterie & de goût, a pourtant eu ses éclipses . . . Qui pourroit s'imaginer, si un de nos Historiens ne le rapportoit, que la négligence dans la façon de se mettre, & le défaut de magnificence & de pompe dans le cortége ayent pu former une haine irréconciliable entre les deux plus puissantes Nations de l'Europe ! Une Entrevûe d'un Roi de France & d'un Roi d'Espagne donna lieu à cette antipathie . . . « Après que la Cour du Roi » d'Espagne, dit l'Historien, qui s'étoit » mise dans un équipage si magnifique » qu'il ne s'en étoit point vû de sembla- » ble ni d'approchant depuis un grand » nombre de siecles, eût apperçu Louis » XI, habillé d'un gros drap de Berry » qui n'étoit pas neuf, & la tête couverte » d'un vieux chapeau qui n'étoit remar- » quable que par une petite Notre-Da- » me de plomb qui y étoit cousue, avec » toute sa Cour équipée dans le même » goût, & si mal, que les François dans » cette entrevûe ne parurent que comme » des valets ; en sorte que quelques Sei- » gneurs Castillans proposerent à certains » Seigneurs François des plus mal-vêtus,

» de mener leurs chevaux à l'abreuvoir ;
» ce qui manqua d'occasionner une tuerie : les Espagnols conçurent tant de mépris pour les François, qu'ils résolurent de rompre & de leur faire la guerre la plus rude à la premiere occasion qui s'en offriroit . . . & l'antipathie entre les deux Nations commença dès-lors pour devenir ensuite comme immortelle » . . . N'étoit-ce pas là un beau sujet pour rompre la Paix & manquer à la Justice ? ... Comparez cette Entrevûe de Louis XI, avec celle de Louis XIV & de Philippe IV, Roi d'Espagne, où les François eurent bien leur revenche, & sur laquelle on a fait cette inscription si noble.

> Indocilis quondàm potiori cedere Gallo,
> Ponit Iber tumidos fastus, & cedere discit.

Il y a des circonstances où un nom ridicule & désagréable produit le même effet qu'un habit mesquin. Les Ambassadeurs de France refuserent pour leur maître la plus belle des deux filles d'Alphonse IX, Roi d'Espagne, parce qu'elle s'appelloit *Urraque* ; & choisirent celle qui se nommoit *Blanche* quoique laide, disant que ce nom seroit mieux reçu en France que

l'autre. Les deux Précieuses de Moliere disoient que les noms de *Cataut* ou de *Madelon* étoient capables de gâter le plus beau Roman. Et Boileau est un peu de leur avis dans son Art Poétique, où il se moque d'un certain Rimeur qui avoit choisi Childebrand pour le Héros de son Poëme.

Les plus petits Particuliers parmi le Peuple, ont, sur le même article, la même façon de penser à l'égard les uns des autres... Ils croyent rarement de l'honneur à un homme mal-vêtu, comme les Femmes lui croyent difficilement du mérite & de l'esprit. Juvenal se divertit beaucoup à représenter comment des Gens de fortune & de la lie du Peuple, seulement parce qu'ils étoient riches & richement couverts, débusquoient les Chevaliers Romains des meilleures places aux Amphithéâtres... Mais que diroit-il aujourd'hui s'il voyoit cette même espece figurer sur nos Théâtres & dans les coulisses avec les Seigneurs, qui devroient, ou ne plus aller là, ou empêcher que ceux-ci n'y aillent... C'est encore là une de ces patiences bizarres du Parterre qui crie souvent pour bien moins!..

Parce qu'un certain Peuple au jugement de tous les autres, si on veut, aura une certaine grace dans son maintien, dans

sa démarche, dans sa façon de se mettre, dans son entretien, dans son Commerce, & enfin, si on le veut encore, dans toute sa personne ; est-ce une raison qui doive engager les autres Peuples à venir chez lui pour prendre des façons qui ne sont pas bien essentielles, au risque de s'en retourner deux fois plus vicieux qu'ils ne sont venus ? C'est précisément comme ceux qui vont étudier la plus fine politique dans les pays où elle régne, & qui en reviennent fourbes... L'Etranger francisé, à ce qu'on dit, recule bien plus loin que le François les bornes du libertinage & de la débauche ; si tant est qu'on puisse appeller bornes ce qui n'est souvent qu'une nécessité imposée par le défaut d'argent ou de crédit. On assure que l'Etranger petit-maître est encore plus libertin que celui qui est né & a été élevé au milieu de Paris... Certaines gens représentent que l'Etranger fait un grand bien au Commerce par ses folles dépenses... En ce cas, laissons fouiller le Pourceau, puisqu'il fume la terre.

Le même Juvenal après avoir dit que les jeunes Seigneurs des Cours Etrangeres & Tributaires de Rome se rendoient dans cette grande Ville, pour y apprendre les beaux Usages & y étudier les belles

manieres, ajoute que souvent ils s'en retournoient chez eux très-Romains; & dans le sens qu'il le donne à entendre, il ne fait l'éloge ni des Romains ni des Etrangers. Les jeunes Seigneurs Romains avoient tenu la même conduite auparavant, en allant étudier chez les Grecs la politesse & l'éloquence. Ils n'y ont pas gagné beaucoup, puisque les moindres vices qu'ils en ayent rapportés sont la fainéantise & la mauvaise foi... La conquête de la Grece a été la ruine de toutes les vertus Romaines; c'est de-là qu'on peut dater le luxe, la mollesse, & la corruption de cette République.

Sur quoi étoit fondé ce préjugé des Romains & des Grecs, qui leur faisoit regarder tous les autres Peuples comme barbares, c'est-à-dire à-peu-près comme des Sauvages? Les Assyriens, les Medes & les Perses n'étoient-ils pas parvenus à la Monarchie universelle avant eux? Les Romains avoient-ils quelque chose qu'ils ne tinssent des Grecs, & ceux-ci qu'ils ne tinssent des Egyptiens? Pourquoi donc les méprisoient-ils? Etoit-ce parce qu'ils ne parloient point leur Langue, qu'ils ne suivoient point leurs Usages, & qu'ils ne s'habilloient point comme eux? En ce cas-là il y a peu de Nations qui ne soient barbares

barbares à l'égard les unes des autres. Les Perses ou les Gaulois étoient tout aussi-bien fondés à traiter les Romains & les Grecs de Barbares. Le François est un peu entiché de ce vice, & c'est ce qui a fait augurer à quelques Auteurs qu'il étoit destiné à la Monarchie universelle... Il trouve que tout le monde a l'air étranger à Copenhague, & que les Turcs sont ridiculement habillés à Constantinople. Ils n'ont ni Opéra, ni Comédie, ni même de Concert spirituel!.. On ne voit que des hommes dans leurs promenades, & les cercles qui font tout l'agrément de Paris y sont totalement inconnus! Quelle plus grande preuve d'ignorance & de stupidité que de n'avoir pas changé de Modes depuis tant de siecles! Un Tailleur qui dans ce pays-là sçait une fois son métier, qui n'est pas bien subtil, en a pour sa vie; au lieu que chez nous (ce qui marque la fécondité inventive du génie de la Nation) il faut qu'un Tailleur, un Perruquier, un Cordonnier, rapprennent leurs métiers tous les semestres, sans jamais pouvoir parvenir à attraper un point fixe.

Tout ce qui est opposé à la Raison ou qui s'en écarte par quelques vices, n'appartient point à l'Humanité; & c'est en

ce ſens qu'on trouveroit peut-être autant de Sauvages & de Barbares en Europe qu'en Amérique. La plûpart des Nations de l'Europe s'écartent des bornes de la Raiſon par leur molleſſe, leur luxe, leur ambition & leur avarice. Celles de l'Amérique par leur groſſiéreté, leur ignorance & leur abrutiſſement... Dans les unes & dans les autres on ne reconnoît point des hommes... Les Européens ſont au-delà de leur condition; les Américains ſont au-deſſous; ainſi les Européens & les Américains ſont de vrais Barbares par rapport au point dans lequel ils devroient ſe reſſembler pour être véritablement des hommes.

Qu'eſt-ce que la Mode & qui peut la définir? Voyez-vous comment ce nuage, depuis un moment que vous le conſidérez, a déja changé cinq ou ſix fois de figure? c'étoit un arbre! à préſent c'eſt un cheval; c'eſt un Aigle; c'eſt un moulin à vent; c'eſt un vaiſſeau avec tous ſes agrès; c'eſt une Baleine... Ce n'eſt plus rien! voilà à-peu-près ce que c'eſt que la Mode.

On dit que les Favoris & les Grands peuvent créer des Goûts, des Uſages & des Modes; & cela ne ſera pas difficile à croire pour ceux qui n'ignorent pas qu'autrefois Mécene, Favori d'Auguſte,

&, dans ces derniers temps, le puissant Chancelier du Prat, mirent la longe d'Asne au rang des morceaux exquis... La Flaterie fait d'abord renoncer à la disposition naturelle de leurs palais ceux qui approchent les Princes ou les Favoris; & comme les Courtisans ont aussi des Flatteurs, & ceux-ci pareillement; un mauvais goût en fort peu de temps se répand comme une contagion; de sorte qu'un Grand, un Favori, ou un Homme en place, sont extrêmement propres à mettre à la Mode, non-seulement les habillemens qui leur plaisent, mais encore les ragoûts les plus détestables.... Et ce qu'il faut bien observer, c'est qu'ils sont tout aussi flattés de voir donner leurs noms à une Mode, à un Salmis, à une Remoulade, ou à un Ramequin; qu'ils le sont quelquefois de les voir donner par des Astronomes & des Navigateurs, à des Etoiles ou à des Terres nouvellement découvertes... C'est ainsi que l'Empereur Adrien, quoiqu'il ait fait de belles & grandes choses, n'a pas laissé de mettre toute sa Cour dans le goût de peindre des Citrouilles, parce qu'il prenoit lui-même un plaisir fort délicat à bien rendre cette merveille de la Nature... La Fontaine parle des jeux de Prince; mais il

auroit dû parler aussi des goûts de Princes ; car ils en ont quelquefois d'assez originaux.

La Nation Françoise est, dit-on, la premiere du monde pour les Modes... Voilà ce qu'on entend tous les jours... Mais prétend-t-on par-là faire l'éloge de sa gravité & de la solidité de son esprit ? Dans la Comédie du Bourgeois Gentilhomme, Moliere fait dire à un maître Tailleur que parmi ses Garçons il en a un entr'autres qui est le Héros du siecle pour assembler un pourpoint... C'est un éloge à peu-près dans le même goût.

Nos Peres étoient les mêmes chez eux qu'en public... Aujourd'hui tel homme qui en public a l'air Européen, a chez lui l'air d'un Mandarin, d'un Marabou, d'un Chiaou... Plus il sera mis ridiculement, plus il ressemblera à une Pagode, & plus on le trouvera de bon goût...

Nos Peres portoient peut-être (car cela n'est pas bien sûr) des Etoffes plus légeres l'Eté que l'Hiver, mais d'une couleur décidée. Ce n'est plus cela aujourd'hui. Les habits semblent des Centons composés d'une infinité de morceaux de différentes couleurs, & de toutes les nuances qui se voyent dans le Clavecin d'optique. Ce privilége sembloit être acquis aux

femmes exclusivement; les hommes empiétent tous les jours sur leurs droits... Dans un certain éloignement on ne distingue les hommes d'avec les femmes que par les jambes. La plûpart des têtes sont précisément les mêmes, de près comme de loin.

Mais pourquoi, répondra quelqu'un, le François n'aura-t-il pas la liberté, sans se rendre ridicule, de rechercher sa commodité dans la façon de s'habiller? Cette commodité, peut on répondre, est apparemment aussi difficile à trouver que la quadrature du cercle, puisque depuis la fondation de la Monarchie, on cherche cette importante commodité, sans avoir pu encore la trouver. Oseroit-on se vanter de l'avoir enfin rencontrée aujourd'hui? La douce commodité que d'être sanglé & garoté en vingt endroits comme une marchandise d'emballage! La tête avoit été exempte de cette contrainte parmi les hommes, depuis la création; son tour est venu, & tellement que ce sera un grand bonheur si ce retrécissement de crâne ne contribue pas à nous rendre encore moins sensés... Quelle commodité pour les filles, que d'être enfermées dans une caisse qui n'est jamais mieux proportionnée qu'autant qu'elle les estropie, qu'elle leur laisse à peine la faculté de respirer, & un

eſpace ſuffiſant pour mettre dans leur eſtomac oppreſſé, une petite partie de la nourriture qui leur eſt néceſſaire ! Que les hommes ſe génent pour ſe donner ce qu'ils appellent *un air honnête*, qui souvent n'eſt que celui d'un efféminé ou d'un eſprit peu ſage ! .. Mais ſur-tout qu'il en coûte aux femmes pour ne pas paroître ce qu'elles devroient être ! décentes & modeſtes.

L'Eſpagnol Ant. Perez dit, qu'il en eſt des Dames à leur toilette avec leurs pommades, leurs huiles & leurs pâtes, comme des Cuiſiniers parmi les viandes qu'ils apprêtent. Les uns & les autres font mal au cœur.

La Bruyere reproche aux femmes de faire un mêts de leurs corps. Et les hommes effectivement entrent aſſez dans leurs vûes. Entendez un Luxurieux diſcourir des attraits de ſa Maîtreſſe ; on diroit qu'il eſt queſtion d'une poularde ou d'un quartier de veau de riviere. Eloge bien délicat & bien flateur pour une femme ! Il y en a peu cependant qui ne le préféraſſent à un panégyrique où on n'exalteroit que leur modeſtie. C'eſt ce dont aucune ne conviendra.

Eſt-ce un ſacrifice dans le goût de ceux du Paganiſme ? Eſt-ce une évocation ma-

gique qui se prépare dans le cabinet *d'Araminthe* ? Que de boëtes ! que de cérats ! que d'onguens ! on diroit une Pharmacie ! Que d'ustensiles ! que de vases différens ! on diroit un Laboratoire de Chymiste ! Débouchez tous ces flacons ; vous croirez être dans la boutique d'un Parfumeur ! Entrez dans sa Garde-robe ; c'est le magasin d'un Fripier. Revenez à sa personne ratatinée dans sa taille chinoise ; considérez attentivement toutes les grimaces qu'elle fait rapidement succéder les unes aux autres, pendant qu'avec les doigts ou avec le fer chaud, une espece de Questionaire donne la torture à ce qui lui reste de cheveux depuis sa derniere maladie ... Tantôt elle crie qu'on lui arrache la peau ; tantôt qu'on la brûle jusqu'au vif, & tantôt qu'on lui rompt le cou ... Elle grince les dents ; elle frappe du pied ; elle roule les yeux, elle se les renverse, elle les ouvre, elle les ferme successivement & vingt fois en une minute, d'une maniere aussi hideuse qu'un Energumene ou un Epileptique ! Vous croiriez être du moins dans la Chambre Criminelle du Châtelet, où par la violence d'une question douloureuse, on veut forcer un accusé de prononcer lui-même sa Sentence. A cette différence

près, que celui-ci est bourrelé contre son gré ; celle-là volontairement ; celui-ci pour sauver sa vie ou son honneur ; & celle-là pour ne retirer le plus souvent de ce long & pénible supplice, que le chagrin mortel de déplaire dans toutes les maisons où elle ira, pour ne revenir chez elle qu'avec le dépit & la rage dans le cœur.

Juvenal nous fait une peinture assez semblable d'une Dame Romaine, qui faisoit supplicier sa femme de chambre qui la coëffoit (car il n'y avoit pas encore de Coëffeurs) parce qu'une boucle étoit mal tournée, ou plutôt parce qu'un Nez excédent qui s'allongeoit du milieu de sa face, la choquoit & la mettoit en fureur. Est-ce la faute de cette pauvre fille, si votre nez vous déplaît ? Voilà l'amusement journalier des plus honnêtes femmes, comme de celles qui ne le sont pas. Voilà l'exercice auquel on accoutume de fort bonne-heure les jeunes personnes.

Cela se conçoit néanmoins dans les femmes : la nature semble ne les avoir produites que pour le frivole. Mais dans les hommes, pour le croire il faut le voir. Quelques-uns ont leur Toilette avec le même attirail ; un grand miroir devant eux,

un plus petit dans une main, & un masque de l'autre; un peignoir sur les épaules, & qui leur couvre le corps d'une maniere à les faire prendre pour des femmes, s'ils ne juroient pas énergiquement, lorsqu'après avoir subi les mêmes tortures que les femmes, ils ont la douleur de voir un toupet mal relevé ou une boucle qui rentre mal, & qui dément toute l'économie. Quelques-uns poussent l'abus jusqu'à la céruse & au vermillon; mais nous ne les distinguons pas des femmes.

Les femmes & les hommes qui leur ressemblent, c'est-à-dire, la plûpart de ceux d'aujourd'hui, doivent être mis au rang de ces Choses dont Plaute a dit: qu'après les avoir ornées avec toute l'attention imaginable, on trouve toujours qu'il leur en manque une.

A propos de Fard, un Auteur donne ce conseil aux femmes, jeunes ou vieilles. Ne vous fardez pas, *Clarice!* Vous êtes trop jeune, & cela vous donneroit un air de service qui ne tourneroit pas à votre gloire. Fardez-vous si vous voulez, *Faustine!* Vous êtes vieille*, & il faut autant que vous pourrez biffer vos certificats de service... Mais qu'y gagnerez-vous? Personne n'est dupe d'une peintu-

re ; on sçait bien qu'il n'y a dessous que du canevas ou du bois !

Une femme se désespéreroit : (& elle auroit raison ,) si elle fut venue au monde avec un visage raucoué & historié tel qu'elle se le donne à la toilette. Elle cherche pourtant , dit-on , à imiter la belle nature ; mais dans quel pays la belle nature produisit-elle jamais des visages aussi terriblement beaux ?

Que l'Espece humaine est bien née pour le travail , puisque le plus souvent elle ne peut même faire une sotise sans des peines infinies !

Si c'étoit un devoir de Religion ou d'honneur , que de se faire percer les oreilles , & qu'il n'y eût d'autre agrément à en retirer , que de s'être acquitté d'une obligation essentielle ; qu'il faudroit prendre de détours pour résoudre une jeune personne à souffrir cette opération douloureuse dans un sexe naturellement si délicat ! Mais la fureur de plaire dont ce sexe est tyrannisé avant même qu'il sçache ce que c'est, exempte de cette peine ... Une jeune fille encore enfant, se présente avec la plus vive impatience ... Elle souffre l'opération avec une constance qui feroit admirable , si

ſon objet étoit plus néceſſaire.. Quelle va ſe croire belle quand elle aura aux oreilles des boucles de mille écus ou de douze francs ! car voilà toute la différence qui ſe trouve dans cette circonſtance entre les filles de bonne maiſon, & celles du Peuple ; la vanité eſt exactement la même. Que les Hiſtoriens viennent préſentement nous vanter le courage des enfans de Sparte ou de Lacédémone, qui ſe laiſſoient déchirer à coups de fouet, ſans jetter un ſoupir, pour faire montre de leur conſtance !

Que la molleſſe ou l'afféterie des femmes, en général, eſt ancienne ! Moyſe parle de quelques femmes Iſraëlites, ſi délicates qu'elles pouvoient à peine ſe ſoutenir ſur leurs pieds.

Les hommes, c'eſt-à-dire, quelques-uns, ne ſont pas exempts de cette vanité qui n'eſt encore tout au plus excuſable que dans les femmes. . Depuis que *Lycormas* porte des anneaux à ſes oreilles, comme les Eſclaves en portoient autrefois par un privilége excluſif, il s'en croit beaucoup plus de mérite. Voilà ce qu'il a gagné... Avec ſes larges épaules & ſa taille renforcée, avec ſon viſage bazané, ruſtre & groſſier ; qu'il ſe mette en ſurtout gris, & tout le monde le prendra

pour un Maréchal ou un Taillandier..

Colliers, Carcans, Braſſelets, Boucles d'oreilles, Bagues; ſymboles d'un Eſclavage un peu annobli. Les Femmes ſont comme certains Rois captifs qui avoient encore la vanité de demander des chaînes & des entraves d'or enrichies de diamans, & qui pour cela s'en croyoient moins Eſclaves.

On dit que nous avons porté les Arts beaucoup plus loin que ne l'auroient cru ceux qui nous ont précédés; c'eſt encore une fois ce que nous ne déciderons pas, à moins que ce ne ſoit en fait de bagatelles; car ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que nos Peres ne ſe ſeroient jamais imaginé que le fer dût un jour remplacer les cheveux, & ſervir d'ornement à la tête! Et nous-même l'aurions-nous crû il n'y a pas encore bien long-temps?

Un Marchand, ſans bleſſer ni ſon honneur, ni ſa conſcience, vend aujourd'hui cette étoffe, rebut de ſa boutique depuis dix ans, deux fois plus qu'il ne l'auroit vendue il y a ſeulement deux jours, parce que depuis vingt-quatre heures elle eſt devenue à la mode... Les hommes ne ſont-ils pas aſſez à plaindre d'être foux! Faut-il encore qu'ils payent ſi cherement leurs folies!

Je vois ce qui vous embarraſſe ! Ne croyez-vous pas avoir vû cette jeune Dame quelque part, & même depuis peu ? Vous ne vous trompez pas ! C'eſt *Lucile* que vous avez vûe hier, & ici même, avec une Mante qui lui deſcendoit juſqu'aux genoux, qui lui cachoit toute la taille, & qui lui enveloppant la tête d'un eſpece de capuchon, lui donnoit l'air de ces femmes qui pratiquent l'Art ſecret, avec une vingtaine d'années de plus. Vous voyez aujourd'hui toute la délicateſſe de ſa taille, toute la dignité de ſon maintien, toute l'élégance de ſes cheveux ſi adroitement économiſés, toute la blancheur de l'albâtre de ſes bras, & de ce cou qu'elle porte avec nobleſſe ſur deux épaules bien effacées; toutes les graces de ſon viſage, & toute la fleur de ſa jeuneſſe ſe découvrent aujourd'hui, & ſemblent briller d'un nouvel éclat, comme l'Etoile qui ſort du Nuage... Hier vous l'avez vûe comme *une Cryzalide* ſans figure & ſans mouvement ; aujourd'hui c'eſt *un Papillon* vif & frémillant, qui court, qui va, qui vient, qui tourne de tous côtés, & fait mille évolutions différentes, en battant des aîles. C'eſt-là cette métamorphoſe qui vous étonne & qui met en défaut votre mémoire & vos

yeux ... Vous ne gagnez pourtant rien ; ou peu de chofe à ce changement ! Car ce qui étoit caché hier, & qui flate fi fort les yeux des fenfuels, eft encore plus qu'à demi caché aujourd'hui par un nouvel ornement, qui portoit il n'y a pas deux jours le nom mefquin *de mouchoir*, qui en a exactement la forme, & qui n'en différe que parce qu'il s'appelle *une Refpectueufe*, ou *une Scrupuleufe* ; terme nouveau qu'il ne faut pas plus prendre à la rigueur qu'une infinité d'autres qui ne tiennent pas la moitié de ce qu'ils promettent.

L'oftentation la plus fine & la plus efficace, n'eft pas d'étaler groffierement toutes fes richeffes. Il y en a une qui confifte à ne pas étaler ou à ne laiffer qu'entrevoir une partie de fon opulence, pour faire croire que ce que l'on ne montre pas eft d'une toute autre importance.

C'eft un fecret de l'Art parmi les femmes que d'affecter quelquefois de paroître en défordre, & dans un négligé affez indécent, pour frapper enfuite de plus grands coups, quand on les verra fortir ajuftées & brillantes de leurs Toilettes. Elles jugent du goût des hommes par leur vanité ; mais fur ces articles elles fe mécomptent affez fouvent ; les hommes

n'aiment pas tant les parures qu'elles se l'imaginent communément.

Si un homme dans un cercle d'honnêtes femmes, au moins par état, s'avisoit de montrer à nud, sa poitrine & ses bras, cela passeroit l'impertinence ; & cependant au fond, il n'y auroit pas grand risque. Les Femmes du meilleur ton font pourtant assez tranquillement cette montre dans une compagnie d'hommes très-corrompus pour la plûpart, & elles n'y trouvent point d'indécence. Voilà encore un de ces prodiges de l'Usage ou de la Mode qui va jusqu'à changer l'essence des actions !

Il en est de même de certains vases, dont nous ne disons pas le nom, mais qui servent aux purifications. Ils ont d'abord extrêmement choqué la pudeur des femmes mêmes qui n'en avoient guere ; aujourd'hui ils font partie de la toilette des filles & des femmes les plus vertueuses, comme une Cuvette ou une Eguiere ; on ne se donne pas même la peine de les soustraire aux yeux.

Ce sont, dit-on, les Marchands & les Ouvriers d'un certain genre qui dirigent les Modes, & il y en a qui tous les jours s'enrichissent à en inventer d'aussi gênantes que ridicules.... Qu'importe ? Elles

ne laissent pas d'avoir un certain cours ; quitte à en inventer d'autres, si celles-là ne prennent pas... Quelques-uns prétendent au contraire que ce ne sont pas tant les Marchands & les Ouvriers qui inventent & qui font courir une Mode, que certains hommes & certaines Femmes d'une réputation peu équivoque... Les personnes d'honneur de l'un & de l'autre sexe méprisent d'abord ces Modes ; ensuite elles s'y conforment pour ne pas se deshonorer dans le monde. On se deshonore quand on les suit trop tôt, & on se deshonore quand on les prend trop tard. Voilà quel est l'Empire ou plutôt la tyrannie de la Mode. Mais que l'on n'oublie pas que c'est presque toujours l'infamie qui donne le ton à l'honneur, & qui lui prescrit l'enveloppe sous laquelle il doit se montrer... La plus honnête Fille doit souvent au goût inventif d'une Prostituée, son Art de plaire par les ajustemens, comme par la maniere de les porter. A l'égard des hommes ils se reglent le plus souvent sur le goût de certains efféminés qui sont encore au-dessous des femmes perdues.

Quel insolent paradoxe ! dira quelqu'un, que celui qui prétend établir qu'une Mode suivie ou négligée, prise

trop tôt ou abandonnée trop tard, influe sur l'honneur ! Qui ne voit pas que ce n'est là qu'une hyperbole outrée & sans sel !... Mais veut-on bien réfléchir un moment que ce n'est pas de l'honneur, proprement dit, dont il est ici question. Rien ne seroit ni plus faux, ni plus déraisonnable, & il y auroit du ridicule à s'y méprendre. Ce n'est, encore un coup, ni de l'homme, ni de la femme de bien dont il s'agit ; c'est de l'homme & de la femme de mise... Or, qui ne sçait que selon le Préjugé vulgaire, homme de mise & homme d'honneur sont termes synonimes... Un homme ou une femme de mise sont aussi scrupuleux sur les Modes, qu'un homme & une femme de bien le sont sur les devoirs de leur Etat & de la Religion... Conséquemment une Mode suivie ou négligée, prise trop tôt, ou quittée trop tard, influe donc sur l'honneur ? Ceux & celles qui ont la conscience timorée sur cet article, connoissent si bien toutes ces régles, qu'ils ne sortiroient pas de chez eux, plutôt que d'y manquer.

Alcidor & Melphise ont été pris hier au dépourvu ! Ils se sont trouvés les seuls, dans un cercle brillant & nombreux, qui ne fussent pas mis dans le nouveau goût,

inventé du jour d'auparavant, tant pour hommes que pour femmes... Ils en ont rougi... Ils ont parlé peu, & n'ont point cherché à s'emparer du tapis selon leur coutume... Ils ont paru un moment, ce qu'ils devroient toujours être ; retenus & modestes... Ils n'ont pas assez d'esprit ni l'un ni l'autre pour être si décisifs, & s'ils en avoient davantage, ils le seroient encore moins... Demain avec la Mode ils reprendront leur mauvaise habitude, & par les impertinences qu'ils diront, ils se dédommageront bien de celles qu'ils n'ont pas dites. Voilà pourtant ce que c'est que d'être en regle ou de n'y pas être !... Selon les principes de l'honneur sage, ces deux especes de créatures ont tort ; selon les principes de l'honneur fou, elles ont raison. Or, s'il est facile de décider en quoi ces deux honneurs consistent, il ne sera pas plus difficile de connoître par les regles du quel des deux, le Public prononce ses jugemens.

La fureur de la Mode est beaucoup plus la maladie du Citoyen ou du Bourgeois, que des gens de Cour. Ceux-ci ont des usages & un cérémonial qui ne changent point brusquement & par sauts. Il faut quelquefois bien des années pour y re-

marquer de l'innovation. Les Dames de Cour d'aujourd'hui ressemblent beaucoup pour les manieres, le ton & la façon de se mettre à celles qui existoient il y a soixante ans. Généralement parlant, & pour ce qui regarde certains dehors, il y a plus de naturel, plus de simplicité & plus de constance dans le goût de la Cour que dans celui de la Ville. Les gens de ce pays-là ne s'occupent pas ordinairement beaucoup de ce que le Peuple invente; ils se laissent habiller par leur monde, & souvent ils sont à la Mode qu'ils n'en sçavent rien : ils aiment à être modeles, & non pas copies.

A l'égard de la Ville, pour entretenir une certaine uniformité décente parmi le beau monde, on devroit établir de petites affiches qui seroient portées dans les honnêtes maisons tous les matins pour annoncer la Mode du jour suivant, comme on en a établies qui instruisent de ce qui s'est passé dans les différens quartiers le jour précédent... Ou plutôt habiller deux Marmousets, l'un en homme & l'autre en femme, qui serviroient de modeles; comme on en envoye dans les Pays Etrangers pour apprendre une nouvelle mode, qui souvent est déja vieille quand ils y arrivent.

La bizarrerie du François est telle ; qu'il n'y a pas seulement une Mode pour chaque jour, mais que cette bizarrerie s'étend même jusqu'au moral : en sorte qu'il y a non-seulement l'Esprit du jour, mais encore l'expression, le sentiment & l'opinion du jour, &c.

On se plaint en tous lieux de la dureté des temps, des miseres de la condition Humaine & de la brieveté de la vie. Il n'est pas possible que ce soit bien sincerement ; car quand nous aurions mille ans à vivre dans l'opulence & avec une santé parfaite, pourrions-nous faire un emploi plus frivole de la plus grande partie de notre temps ?



CHAPITRE XXVI.

De l'Honnêteté & des Causes de sa diminution.

IL n'y a personne qui ne parle de la pudeur & qui ne lui donne des éloges. Les Meres la prêchent à leurs Filles par de beaux discours que leur conduite dément le plus souvent. Les Gouvernantes en entretiennent continuellement leurs Eleves; mais elles feroient quelquefois mieux de ne pas tant insister sur cet article, parce qu'il n'est guere possible de la faire bien connoître, sans exciter la curiosité naturelle que nous avons tous, & sans le secours des préceptes, de connoître aussi ce qui lui est le plus opposé. On dit communément qu'il faut user de beaucoup de circonspection pour faire l'éloge de la pudeur, sans l'offenser.

Un Moraliste fait observer que ce n'est pas toujours par pudeur que les plus honnêtes femmes s'offensent, quand on emploie des expressions licencieuses en leur compagnie; mais que c'est aussi fort souvent parce qu'elles les regardent comme

une impoliteſſe & un manque de reſpect envers leurs perſonnes, & que d'ailleurs elles ne pourroient ſouffrir cette liberté ſans compromettre leur réputation. Et la preuve que cet Auteur en apporte, c'eſt que les Dames rient aſſez volontiers des propos les plus libres, quand ils ſont finement gazés. Ainſi, ajoute-t-il, on confond trop ſouvent la vanité avec la pudeur. En ſorte que, ſelon lui, la pudeur dans la plûpart des femmes conſiſte à ne pouvoir entendre parler ſans horreur, de ces mêmes choſes auxquelles il eſt rare qu'elles puiſſent penſer ſans plaiſir.

Nous allons l'examiner ſelon les regles du ſiecle, c'eſt-à-dire ſelon l'objet qu'on lui donne communément; nous parlerons en même temps de la Décence, autre vertu qui en doit être inſéparable; mais nous ne les conſidérerons l'une & l'autre qu'autant que le préjugé les regarde comme des perfections particuliérement affectées aux femmes, & qu'elles influent ſur l'honneur de réputation dont elles font preſque aujourd'hui toute l'eſſence, par le nom plutôt que par la choſe.

Ce ſeroit mal-à-propos que quelqu'un entreprendroit d'établir que l'Honnêteté eſt ennemie de toute volupté en général, c'eſt-à-dire conſidérée dans les unions li-

cites ou illicites. Le préjugé & le sentiment qui sont plutôt la regle de l'Homme dans son état actuel, que la justice & la raison, semblent au contraire ne l'avoir mise en crédit que pour faire le principal assaisonnement de la volupté & pour irriter la passion. La pudeur, ne fût-elle que postiche, entre ses mains d'une Femme habile, lui donne de merveilleux avantages sur le cœur d'un homme... La coqueterie rebute à la longue, & fait naître la haine & le mépris... L'effronterie lascive ressemble à la débauche & donne du dégoût.

Les premiers Fondateurs des Sociétés, tels que les Lycurgues, les Dracons & autres, ont fait valoir avec une prudence extrême, mais toute humaine, puisque son objet étoit moins la vertu que le bien physique des Sociétés, ce préjugé de la pudeur... Ils ont senti l'inconvénient qui se rencontreroit infailliblement, s'ils rendoient libres, communs & indifférens, des plaisirs d'où dépendent la force & la prospérité des Etats. Ils ont connu le cœur de l'Homme par le leur, & ils ont compris que son ardeur pour ce qu'il regarde comme la plus piquante de toutes les voluptés, ne manqueroit pas de se ralentir & enfin de s'éteindre, s'il lui étoit aussi

permis de la prendre en tous lieux & en toute occasion que de boire ou de manger ... La dépravation originelle, entre des milliers d'autres erreurs, a mis principalement celle-ci dans l'Humanité; que ce qui est défendu, ou ce qui n'est permis qu'avec bien des restrictions, est préférable.

Les Fondateurs profanes des premieres Sociétés ont donc compris que si les deux sexes pouvoient s'unir aussi librement qu'ils se parlent; que s'ils se voyoient aussi communément ce que la Nature a destiné à la propagation, qu'ils se voyent le visage & les mains; le goût pour l'union venant à s'émousser, les Etats les plus nombreux & les plus florissans seroient bientôt dépeuplés & déserts... Ils ont parfaitement compris cette finesse du Proverbe Italien : *quanto men se monstra, tanto e piu bella*. Et c'est un trait particulier de la Providence, la justice n'ayant plus lieu parmi les Hommes, que de faire servir leur cupidité même à entretenir du moins cet ordre extérieur qui doit distinguer les Sociétés humaines d'avec celles des Bêtes. Car il seroit absurde de prétendre que les Législateurs payens, n'ayant pas connu le Souverain Etre, ils ayent pu connoître la Vertu proprement dite, c'est-à-dire

c'eſt-à-dire cette juſtice primordiale qui tire de lui ſon origine, ſon autorité & ſa réalité.

Une idée de préférence de la part de la perſonne aimée, les formalités requiſes pour en obtenir la poſſeſſion excluſive, font preſque tout le mérite & le charme de l'union même licite, chez le commun des Hommes... Mais la cupidité renverſe encore cet ordre. Un plaiſir légitime & qu'il eſt permis de prendre quand on veut, n'a que peu ou point d'aiguillon... Il languit; & ſi par hazard il reprend de la vivacité, il en doit la plus grande partie au beſoin... Voilà l'ouvrage de la cupidité. Mais elle n'a pu encore parvenir à pouſſer ſes attentats aſſez loin pour détruire l'ordre apparent des Sociétés. Son propre intérêt qui eſt la délicateſſe du plaiſir, & cet autre préjugé qui conſiſte de même dans l'idée d'un certain honneur, la forcent de garder les dehors.

L'union légitime n'a pas long-temps des charmes; & l'indifférence, ſouvent même le mépris & le dégoût ſuccedent bien vîte aux premieres ardeurs, leſquelles ſouvent ne doivent-elles-mêmes toute leur force qu'à la nouveauté, ſi le mari ne retrouve pas ſa maîtreſſe dans ſa femme, ſi celle-ci ne retrouve pas un amant

dans ſon mari . . . Il faut que l'Hymen pour être agréable mette la cupidité de la partie. Il faut que quittant ſa ſéchereſſe & ſa gravité impérieuſe, il prenne le bandeau, le carquois & la pétulance de l'amour illégitime; ſans quoi rien n'eſt plus triſte ni plus meſquin.

Si l'on vous donne à moi, je vous rends à vous-même ;
Et comme c'eſt vous ſeule & non pas moi que j'aime,
J'aime mieux m'expoſer à perdre un bien ſi doux,
Que de vous obtenir d'un autre que de vous.

Beaux ſentimens peu imités ! De-là ces enfans imbéciles & foibles; de-là ces guerres inteſtines qui, après avoir fait l'entretien & le ſcandale du Public, ne finiſſent ordinairement que par la mort de l'un des deux époux. De-là cette altération marquée dans les charmes d'une Dame & cette langueur qui la conduiroit inſenſiblement au tombeau, ſi quelques amours étrangeres ou la viduité ne venoient à propos à ſon ſecours . . . De-là enfin cet air morne qui regne preſque toujours ſur le front d'un mari, qu'il ne quitte qu'en ſortant de chez lui, pour le reprendre à ſon retour. Auſſi le Légiſlateur de Lacédémone avoit-il ordonné, pour prévenir ces inconvéniens, que chaque

Citoyen enleveroit la fille qu'il voudroit épouser ; qu'il ne pourroit la voir que furtivement ; & cela sous des peines. Par où il est aisé de voir que nous n'avons rien avancé que de vrai, quand nous avons dit que tous les Législateurs, purement humains ne s'étoient proposé pour objet que la cupidité, & par elle le bien physique des Sociétés, plutôt que la vraie justice qu'ils ne pouvoient pas connoître. On ne fait pas l'éloge d'un mari & d'une femme quand on dit qu'ils se haïssent & qu'ils vivent mal ensemble ; on croit le faire à coup sûr, quand on dit au contraire qu'ils vivent ensemble comme un Amant & une Maîtresse ; cela ne vaut rien, si on l'apprécie selon la regle de la vraie justice qui consulte toujours moins ce qui plaît que ce qui doit être. Tout mariage qui n'a pour lui que la cupidité, est appuyé sur un fondement ruineux. La justice veut que vous aimiez votre femme, non pas à cause qu'elle vous plaît ; mais parce qu'elle est votre femme. Les Payens ont entrevû cette vérité. Juvenal parlant d'un de ces maris Amans, dit que ce n'étoit pas sa femme qu'il aimoit, mais la beauté de sa femme. Une femme ne doit faire aucun fond & ne doit pas être flatée d'un amour de cette espece que le pre-

mier accident lui enlevera ou qui se consumera de lui-même. Mais il en est peu qui ayent assez de délicatesse & de jugement pour faire cette distinction; elles confondent la brutalité avec l'amour; & l'amour, avec un attachement sincere fondé sur la justice.

Les faveurs d'une Courtisane ne flattent guere, parce qu'on ne les doit ni à la préférence du mérite ni à l'inclination. C'est un Marchand qui livre un effet pour la somme convenue,.. De même (le deshonneur à part) il regne dans le mariage une certaine liberté d'intempérance, qui tôt ou tard dégoûte les époux qui se piquent plus de délicatesse que de probité & de justice ... Par où il est évident qu'il n'y a à le bien prendre que les plaisirs illégitimes, & entre ceux-ci, ceux qu'on n'obtient qu'avec des formalités qui ayent cette pointe que la cupidité aiguise, & que le préjugé entretient. Economie fausse & prête à se démentir dans tous les instans; comme il ne sera pas difficile de le démontrer.

On répondra qu'il est impossible qu'aucune économie dans les Sociétés ait un autre fondement que la cupidité. Il ne faut pas dire que cela est impossible; mais qu'on ne pourra trouver aucune économie

qui vaille, si elle n'eft appuyée fur la juftice. L'homme ne peut empêcher que la cupidité ne fe mêle dans fes devoirs ; ce n'eft pas cela qui le rend coupable d'injuftice ; c'eft d'en faire fon principal objet en confultant fes fens plutôt que fa raifon. La juftice doit être le point d'appui de toute économie morale ; autrement le vice & la vertu feront à l'arbitrage des hommes & dépendront de leurs paffions. Ce qui eft un fyftême faux & infoutenable dans toutes fes parties par les conféquences abfurdes qui en réfultent. On répondra encore qu'il n'y a pourtant pas d'autre économie dans toutes les Sociétés. Auffi eft-ce là l'origine de tous les défordres qui troublent & détruifent les Sociétés . . . Mais c'eft trop avancer que de dire qu'il n'y a point d'autre économie.

La décence eft toute dans les actions, comme la pudeur ou l'Honnêteté font toutes dans les fentimens. Elle eft le figne ou l'expreffion des fentimens. Sa néceffité eft telle pour une femme qui veut être refpectée, que la moindre diftraction fur cet article n'eft pas excufable ; parce qu'on obferve que cette diftraction vient ordinairement de deux caufes & même de trois, dont aucune n'eft fufceptible d'u-

ne interprétation favorable à l'honneur de réputation.

Premierement, d'une longue habitude au vice, qui fait que pour nous être trop familiarisés avec lui, nous ne trouvons plus rien d'indécent ni de honteux. Ce mal est sans remede. Telles sont les Courtisanes.

Cette habitude peut encore venir d'une autre cause que de la prostitution ou des commerces illégitimes... Il y a un certain état dans la Société civile (& c'est le mariage) où une femme s'apprivoise quelquefois promptement & excessivement avec certains objets. La communication fréquente & licencieuse qu'elle a avec eux dans le particulier, influe ordinairement, si elle n'y fait attention, jusque sur la façon d'agir qu'elle a en public. Cela se remarque assez souvent au bout de quinze jours de mariage & quelquefois dès le lendemain, dans une jeune femme. Elle croit que le Sacrement la dispense de la modestie; & c'est tout le contraire. Cette retenue qui peu de jours auparavant lui faisoit tant d'honneur, ne lui paroît plus qu'un meuble assez inutile. Elle se croit autorisée, parce qu'elle est femme, à rire de ces propos indécens qui l'auroient fait rougir étant fille. Quel-

ques-unes ont été obſervées dans ce point de vûe; leur contenance, leurs diſcours, leur pétulance & leurs agaceries continuelles à leurs époux, ſembloient vouloir apprendre que toute leur perſonne étoit comme une ville au pillage. Un certain Auteur compare le mariage à la Guerre, qui rend légitimes les vols & les meurtres; comme le mariage autoriſe des libertés dont la moindre eſt un crime hors de-là.

Le privilege de pouvoir ſans crainte uſer de certaines licences ne doit pas diſpenſer une femme de la pudeur; comment la diſpenſeroit-il de la décence? Tout le monde doit ſçavoir les nouveaux droits qu'elle vient d'acquérir; mais il lui convient peu d'affecter de faire voir qu'elle les connoît trop bien.

Les femmes ſe méprennent trop ſouvent & trop groſſiérement ſur ce qu'elles appellent des *Graces*. Les façons ou les diſcours peu meſurés; les attitudes libres; l'affectation d'une eſpece de nudité que la convoitiſe des hommes d'une part, & la vanité des femmes de l'autre, ont miſe à la mode, ne furent jamais des Graces; ou du moins la pointe en eſt émouſſée & ne ſçauroit faire que des bleſſures auſſi criminelles que peu glorieuſes. Il y a plus

à perdre qu'à gagner pour elles, du côté de l'honneur & de l'agrément.

Si ce qu'une femme étale à des yeux étrangers est difforme, elle donne du dégoût & du mépris; l'un va rarement sans l'autre... S'il a de quoi plaire & donner de l'amour, c'est comme un bijou qu'elle semble vouloir exposer à la cupidité de celui des Spectateurs qui sera le plus hardi ou le plus habile... Ce n'est pas tout. Elle en rabaisse infiniment la valeur auprès de celui que le droit en rend le propriétaire; & de-là viennent souvent les soupçons, les altercations & les ruptures.

Une belle femme qui fait montre de ses appas, ne ressemble pas mal à un beau jardin où le Public peut aller recréer ses yeux. Il plaît à tout le monde; & cependant personne ne s'y intéresse; chacun en particulier aime mieux le sien, quelque simple qu'il soit; & la raison s'en fait sentir... Cette conduite doit être renvoyée aux Courtisanes, parce que comme les Marchands, il leur faut une montre sur la boutique qui attire le chaland.

Le Législateur de Lacédémone permettoit & ordonnoit même aux filles, certaines nudités, afin par-là d'attirer les garçons à les épouser. Cela ne paroît pas

bien pensé, parce qu'il est rare qu'un motif de convoitise fasse d'heureux mariages, & que c'est apprendre aux filles à faire un vilain métier. Mais nous avons vû comment il s'étoit appliqué à prévenir les inconvéniens; outre que si on fait attention aux temps & à la religion du Législateur, on conviendra qu'il raisonnoit conséquemment pour le bien physique des Sociétés. Nous imitons exactement les intentions de ce Législateur dans les motifs de sensualité que nous nous proposons, & que nous donnons à nos filles dans la maniere dont nous voulons qu'elles se mettent; mais nous n'imitons pas sa conduite jusqu'au bout, quoique nous vivions dans un siecle & dans une Religion bien différente. Les Lacédémoniennes une fois mariées renonçoient aux nudités... Chez nous il n'y a point de temps pour cela. Avant, après le mariage, dans la viduité, dans l'enfance, dans la jeunesse, dans un âge avancé; tout est égal, pour les circonstances & les lieux. Bien plus, celles de nos filles qui sont élevées austerement (car il y en a) attendent même le mariage pour s'affranchir de toute contrainte sur un article qui gêne leur vanité. Au reste, quoique Lycurgue eût eu une espece de raison à l'égard des filles

de sa République, & quoiqu'il se fût étudié à parer aux inconvéniens, il ne put cependant garantir ses Lacédémoniennes d'une assez mauvaise réputation ... De même que chez nous, malgré toute l'autorité de la mode, nos filles en général n'en ont pas une fort bonne. On a beaucoup plus de passion pour leur beauté, que de confiance en leur vertu.

La distraction dans une femme sur l'article de la Décence peut être encore occasionnée par le peu d'expérience & la simplicité. Une Dame vertueuse & fort simple y est plus sujette qu'aucune autre... Cette distraction n'est pas à beaucoup près si criminelle que celle qui vient de l'habitude au désordre; mais elle n'est ni moins dangereuse, ni moins avilissante. Elle est dangereuse en ce qu'elle provoque l'impudence. Montrer de l'argent à des filoux, c'est chercher à se faire voler ... Elle est avilissante, en ce qu'il importe peu à un mari délicat que ce soit par simplicité ou à dessein qu'une chose qu'il n'estime que parce que le spectacle lui en doit être réservé exclusivement, ait été apperçue par des yeux étrangers; dès-lors qu'on ne voit pas de deux façons. Il y a des maris peu traitables là dessus ... Ce Prince qu'on appelloit le *Démon du Midi*, étoit un de

ceux-là, puiſqu'il diſoit galamment à la Reine ſa femme, qui ſe récrioit de honte ſur ce qu'une Dame de ſa Suite étoit tombée indécemment de cheval, que ſi le même accident lui fût arrivé, il lui auroit ſur la place même caſſé la tête d'un coup de piſtolet. Cela s'appelle n'être ni humain, ni juſte, ni amateur de la Décence; mais Algérien, Tuniſſien ou Maroquin. Quoique peut-être il n'ait dit cela que pour faire ſentir combien il eſtimoit la Décence; mais c'eſt s'y prendre un peu brutalement.

Il n'y a rien qui faſſe plus d'honneur à une femme que la délicateſſe d'un homme; il prouve mieux par-là que par tout ce qu'il pourroit dire ou faire, combien ſon objet lui eſt précieux. Les femmes qui n'ont ni vertu ni délicateſſe appellent cela *jalouſie fâcheuſe* & *vanité de la part d'un mari* Souvent elles ne ſe trompent pas. Mais celles à qui la Décence & l'honneur ſont chers, laiſſent à la délicateſſe ſon véritable nom, & aiment mieux même confondre la jalouſie fâcheuſe avec elle... On en ſçait la raiſon. Les unes craignent d'être obſervées; les autres le deſirent.

La ſimplicité eſt aimable par elle-même; mais quand elle ignore trop les formalités elle ſe fait mépriſer. Il ſeroit quel-

quefois à souhaiter qu'on pût sans risque apprendre certaines particularités à une jeune personne ; c'est-à-dire qu'on pût lui expliquer pourquoi il y a de l'indécence dans telle expression, dans telle attitude, dans telle façon de se mettre . . . Le trop d'ignorance, comme le trop de science sur cette matiere sont deux extrêmités souvent & également contraires à la Décence & à l'Honnêteté. Une femme qui joint des sentimens d'honneur avec beaucoup d'esprit, peut du moins ne pas ignorer plusieurs choses ; parce qu'outre qu'elle se donnera bien de garde de laisser appercevoir qu'elle ne les ignore pas, c'est qu'elle ne fera ou ne dira jamais rien sans consulter la vertu. De même qu'un honnête homme qui auroit toute l'adresse nécessaire pour être un subtil voleur, n'en feroit usage que pour se garantir d'être volé.

La Décence est quelquefois la moindre des excellentes qualités que posséde une femme ; mais c'est elle qui donne du lustre aux autres. Une femme peut se faire estimer par les sentimens ; mais elle ne plaira pas long-temps si la Décence lui manque ; & on est du moins fort tenté de se défier du cœur d'une femme dont la façon d'agir ressemble au vice. La vertu dans un

trop grand négligé ne paroît rien moins que ce qu'elle est. Il faut être trop connoisseur pour ne pas s'y méprendre, & avoir l'esprit trop bien tourné pour ne pas soupçonner du désordre moral dans cette négligence physique... Selon la regle du préjugé, il vaut mieux pour la réputation d'une femme qu'elle ait tous les vices avec l'extérieur de la chasteté, que non pas toutes les vertus avec l'extérieur du libertinage. La Décence est de toutes les vertus extérieures la plus sévere, & en général celle qui coûte le plus à acquérir aux femmes même vertueuses. Car ce n'est pas assez pour être femme d'honneur d'avoir des intentions honnêtes; il ne faut pas que l'imprudence en occasionne qui ne le soient pas. On a dit d'une grande Princesse : il n'y a point de louanges à lui donner sur ses précautions; car elle ne sauvoit pas même les apparences. Tout ce qui lui restoit, est qu'on pouvoit dire qu'au fond elle conservoit le réel de la chasteté, & livroit les dehors aux soupçons & aux jugemens du Public, se contentant de garder le corps de la Place.

Il y a telles femmes qui ont, à ce qu'elles disent, un sincere éloignement pour certaines façons de se mettre qui cho-

quent visiblement l'Honnêteté ; mais elles se retranchent, si elles sont engagées, sur la complaisance qu'elles doivent à leurs maris ; ou, si elles sont filles, à l'obéissance qu'elles doivent à leurs parens qui exigent cela d'elles. L'obéissance est assurément une fort belle chose; mais il est singulier que les femmes & les filles ne s'en piquent presque jamais que sur des choses peu essentielles & toujours conformes à leurs passions, à leurs caprices, à leurs goûts & à leur vanité. Ne diroit-on pas que les femmes mariées ne montrent leur gorge qu'en présence de leurs maris, & les filles de même, qu'en présence de leurs Parens ? Qui ne voit le contraire ? D'ailleurs leur sera-t-il aisé de faire croire qu'il se trouve des Maris ou des Parens assez mal-avisés pour fomenter & entretenir eux-mêmes une vanité qui pourroit leur devenir une matiere de chagrins aux uns & aux autres... Il y a bien de l'apparence au contraire que les uns & les autres ne font que tolérer ce qu'ils ne pourroient empêcher sans en venir à des voyes de rigueur toujours désagréables, & sans se rendre ridicules à cause de l'ascendant d'une mode généralement suivie. Juvenal trouve à redire

qu'une grande Dame Romaine osât paroître même devant son mari la gorge découverte.

Où les Payens avoient-ils pris l'idée d'une décence que les Chrétiens ont assez de peine à observer, & que la plûpart ne connoissent presque pas?

Le même Poëte se moque de certaines Dames Romaines qui apprenoient l'escrime, & qui faisoient montre de leur adresse à percer un Sanglier à coup d'Epieu . . . Elles ne s'étoient pas encore avisées de se botter, de s'enfoncer fierement un chapeau dans la tête, & de s'habiller en homme pour travailler des chevaux dans un manége, & se montrer audacieusement à la tête d'une partie de chasse . . . Si c'est faire l'éloge d'une femme, que de dire d'elle qu'elle a les inclinations mâles. On peut bien appeller celles-ci *verè Viragines*, sans y apporter trop de restrictions.

Il y a des Esprits ausquels on ne viendra jamais à bout de faire comprendre, qu'il ne soit pas contraire à l'honnêteté & à la prudence, qu'une femme se fasse servir à sa toilette par un Valet; rien n'étant plus aisé à imaginer que les suites d'un pareil déraisonnement. Qu'on n'apporte pas, pour justifier une telle condui-

te, l'exemple des femmes du premier rang. Il ne tire point à conséquence, & la raison en est simple. Premierement, outre que le caractere de la Grandeur & de la Dignité en impose aux plus hardis, c'est qu'elles ont un monde autour d'elles. Et il y a bien moins de risque qu'une Fille, par exemple, se fasse habiller par dix Laquais que par un seul. Le nombre les tient en respect, & il fait qu'elle se tient elle-même sur ses gardes. L'unité & la solitude opére souvent un effet opposé. Une femme qui s'habille tous les jours devant un Valet, & qui s'en fait servir, ne s'en fait pas long-temps respecter; elle s'y accoutume tellement que les attitudes quelquefois les plus indécentes, & les nudités les plus frappantes lui paroissent fort simples; elle en vient même souvent jusqu'à oublier qu'elle est seule, ou qu'elle n'est pas avec sa pareille. Un Valet de son côté s'accoutume aussi à toutes ces choses; s'il vient à manquer à la Dame, en prenant toutes ces figures-là pour des especes d'avances ou de déclarations pantomimes, & *per non parer troppo coglione*, comme dit l'Italien, & qu'elle s'en plaigne, que méritera-t-elle? Et que fera-t-elle si elle le dissimule, & qu'elle ne s'en plaigne pas? On ne parle pas de la

honte naturelle que doit avoir toute femme bien née & un peu fiere, de servir à meubler & à éveiller l'imagination d'un Maraut... Si on veut sçavoir les idées qu'une femme, quelquefois très-vertueuse, fait naître dans l'esprit d'un Valet, par ses petites distractions sur la décence, on le verra dans la cent cinquieme Epigramme de Martial Liv. XI, vers. 13 & 14, au sujet d'Andromaque, femme d'Hector, qui n'étoit rien moins qu'une Princesse sans vertu. On répondra que la corruption n'est pas si générale parmi les hommes; cela peut être; mais une honnête femme la doit croire très-générale, & n'y mettre même aucune exception.

Il y a encore une chose qui étonne beaucoup ces mêmes Observateurs dont nous parlons; c'est que jusqu'à présent la Mode ne soit pas encore venue, que les hommes se fassent friser ou habiller à leurs toilettes par des femmes.... Si c'est pour des raisons de bienséance; les femmes sont cause qu'on ne les sent pas, ou du moins imagine-t-on qu'elles doivent être aussi fortes d'une part que de l'autre... On entend toujours parler des Valets de chambre de Madame, & jamais des Femmes de chambre de Monsieur... Les Turcs donnent pourtant des

Valets de chambre à leurs femmes ; mais ils font bien voir par les précautions qu'ils prennent, qu'ils ne comptent pas infiniment sur la vertu ou sur la fierté de leurs Dames, qui souvent aimeroient mieux n'avoir qu'un seul Valet-de-chambre de l'espece des nôtres, qu'un millier de ceux-là... On répondra que c'est l'usage, la mode, le bon ton. Mais ce ne sera jamais une raison à l'égard de ceux qui ne sçauroient se persuader que l'indécence & le défaut de pudeur puissent jamais devenir des modes, des usages & un bon ton pour d'honnêtes femmes. Il est au moins probable, s'il n'est prouvé, qu'une femme qui connoît toute l'étendue des obligations de la pudeur & de la décence, ne doit jamais dans toutes les occasions où la vie n'est point en péril, se laisser toucher par des mains étrangeres. Nous examinerons cet article plus loin.

Les femmes mariées, généralement parlant, non-seulement interpretent mal, mais encore poussent trop loin les prérogatives que leur donne le Sacrement. Ce n'est pas ainsi que Saint Paul l'entendoit lorsqu'il enseignoit que nous ne devons pas en user comme les Payens. Quoique le mariage soit en lui-même respectable & Saint, la dépravation naturelle est trop

générale, & trop grande pour que les priviléges particuliers qu'il donne puiſſent attirer le reſpect, ſi on les met trop en évidence ... L'honnêteté ne veut pas qu'une femme mariée traite ſi indifféremment la propagation ... Ces petits maintiens aiſés & ſi fort ſans façon d'une femme dans un certain état, peuvent bien flater les ſens des voluptueux ; mais il n'attireront jamais ni leur eſtime, ni leur reſpect. Un Pere de l'Egliſe déſapprouvoit que des Filles ſe trouvaſſent avec des femmes enceintes, & il vouloit même que les Meres, dans cet état, uſaſſent avec elles d'une extrême précaution. *Quià tumentibus uteris fœditatem præ ſe ferunt*, dit ce Pere.

Quelque Critique bien fondée qu'on puiſſe faire de la corruption du ſiecle, on ne verra pourtant pas dans aucune Hiſtoire moderne, que les Femmes ſe ſoient jamais portées à cet excès d'impudence, qui s'empara autrefois de toutes les Dames Romaines, leſquelles étoient pourtant en grande réputation de chaſteté ſurtout en ce temps-là. Le goût de la Débauche, comme une maladie épidémique, ſe répandit parmi les femmes du premier rang. Les Temples furent ou-

verts jour & nuit comme dans un temps de peste, ou comme si Pyrrhus ou Porsenna eussent été encore aux portes.... On redoubla les anciens Sacrifices, & on en inventa de nouveaux pour fléchir la Déesse Venus : ce qui étoit un raisonnement bien conséquent à l'égard d'une Déesse prostituée, & protectrice de la Débauche, que de la croire propre à l'éloigner ! On lui bâtit même un Temple, & on le lui dédia, sous le titre de Venus, *Tourne Cœur*, parce que le but de toutes ces superstitions étoit d'engager la Déesse à tourner le cœur des Dames du côté de la chasteté & de la décence, dont elles s'étoient étrangement fourvoyées... Sur quoi on ne sçauroit assez s'étonner que le Sénat & les Nobles de Rome qui étoient si fiers de leur naissance, n'ayent pas fait biffer dans leurs Fastes un événement qui devoit la rendre au moins bien suspecte.

Quelques Auteurs prétendent que les Dames Romaines, qui depuis la fondation de la Ville, avoient toujours été graves & décentes de siecle en siecle, s'étant avisées tout d'un coup de se montrer plus enjouées, plus galantes & moins réservées que de coutume, les maris crierent beaucoup pour une chose dont

ils ne se sont pas si fort allarmés depuis, & à laquelle on ne fait pas même attention aujourd'hui. Nous laissons cette question à débrouiller aux Scholiastes,



CHAPITRE XXVII.

Suite des Obſervations ſur l'Honnêteté, & ſur les Cauſes de ſa diminution.

NOUS ne voyons pas ſur quoi fondés, quelques Ecrivains modernes prétendent que les Stoïciens ont regardé le *Cyniſme* ſans exception, comme la plus courte voie pour parvenir à la vertu. Il faudroit pour cela donner à l'Homme & à la Vertu une autre nature. Nous voyons au contraire que les Stoïciens regardoient l'Honnêteté comme la couronne de toutes les vertus, pendant que Diogène & ſes Diſciples vouloient la faire paſſer pour un préjugé très-incommode.

Nous n'ignorons pas que certains Stoïques ſe moquoient de la diſtinction des mots, & qu'ils ſoutenoient qu'il n'y en avoit aucuns de malhonnêtes... On peut voir là-deſſus ce que dit Ciceron dans ſa vingt-deuxieme Epître familiere, Liv. 9. Mais ils n'ont jamais tranſporté cette li-

cence, des paroles, aux actions ; outre qu'ils n'ont prouvé leur prétention que par de mauvais ſophiſmes.

On ſçait bien qu'en beaucoup de choſes les préceptes de Diogène étoient fort bons relativement au bien phyſique des Sociétés, plutôt que par rapport à la vertu dont ni lui ni les Stoïciens n'ont connu le principe ni l'objet. Mais ſur l'article de l'Honnêteté & de la Décence il avoit les principes les plus faux par les conſéquences, eu égard à la nature de l'homme & au bien phyſique des Sociétés.

Diogène ne reſſembloit pas mal à ces ſales Débauchés qui ſe diſent & ſe croyent de fort honnêtes gens parce qu'ils ne ſont ni voleurs ni aſſaſſins . . . C'étoit un Maraud qui ne manquoit pas d'eſprit ; un Gueux ſuperbe, cauſtique & méchant ; & c'eſt tout. Le ſage projet que de vouloir introduire parmi les hommes la conduite des chiens, pendant que toutes les Nations du monde ont conſtamment regardé la Pudeur comme un article eſſentiel au bien des Sociétés ! . . Il auroit donc fallu auſſi que les hommes, comme les chiens, ſe fuſſent entre-déchirés dans les carrefours pour une femelle ? Cela arrive quelquefois ; mais deux ou trois brutaux ne ſont pas le genre humain ; outre qu'il

s'en faut encore de beaucoup qu'ils imitent l'obſcénité des chiens, du moins en public.

La Décence oblige le vice de ſe cacher, & par-là de rendre du moins un hommage extérieur à l'Honnêteté. Manquer ſecretement à l'Honnêteté ; c'eſt en retenir du moins la théorie. Mais ceux qui violent ſans honte la Décence & l'Honnêteté (s'il y en a), n'en reconnoiſſent ni la théorie ni la pratique.

C'eſt inutilement qu'on voudra perſuader qu'il y a des Nations entieres, dont les idées ſont abſolument effacées par rapport à la Pudeur, tandis qu'on n'aura d'autres preuves à en fournir que quelques Relations... Et quand même ce que quelques Voyageurs débitent ſeroit vrai ; nous ne voyons pas que les Lapons, les Hurons, les anciens Irlandois ou les anciens Bretons doivent faire notre regle.... Ils ne poſſédoient pas apparemment la Raiſon au même dégré que les Nations décentes ; il ſe trouveroit bien encore aujourd'hui parmi nous des ſtupides ou des forcenés qui imiteroient exactement les animaux, ſi on le ſouffroit. Une choſe dont il faut encore convenir, c'eſt que la plûpart de ces Faiſeurs de relations ſont un peu dans le goût & dans le caractere d'un

d'un certain *Jacques Sadeur*, qui, ſans être jamais ſorti de ſon trou, avoit parcouru toute la Terre, & avoit vû les Hommes les plus extraordinaires, comme les Uſages les plus étranges.

Ce n'eſt point un mal que de manger, diſoit Diogène; au contraire, c'eſt un bien. Donc manger dans les rues n'eſt point un mal, mais un bien... Sur ce principe il buvoit & mangeoit par-tout où on lui en donnoit; car il n'avoit pas d'autre induſtrie que celle de gueuſer & d'aboyer après tout le monde comme les chiens... Juſques-là néanmoins cela ſe conçoit... Voilà ce qui ne ſe conçoit pas; c'eſt qu'il prétendoit que ſon principe devoit s'étendre ſur toutes les fonctions naturelles & ſur tous les beſoins, parce que rien de tout cela n'eſt un mal; de ſorte que, ſelon lui, un homme pouvoit voir une femme, la ſienne ou une autre qui fût de bonne volonté, même en pleine rue. C'étoit, dit un Auteur, appeller le ſophiſme au ſecours de la brutalité... Mais il eſt facile de lui rétorquer ſon argument qu'on peut bien appeller un *argument de chiens*, puiſqu'il défend leur Cauſe, & qu'il veut mettre l'homme à leur niveau.

Un mari ne fait point mal de voir ſa femme en ſecret, & n'en feroit point

quand il la verroit en public ; c'eſt-à-dire que le légitime de ſon action ne pourroit pas devenir illégitime. Ce qui lui eſt permis ne ſçauroit lui être défendu. Relativement à lui-même ; rien n'eſt plus vrai. Relativement aux autres ; rien n'eſt plus faux. Car ſelon cette derniere diſtinction, il lui eſt exactement défendu, en uſant publiquement de ſes droits, de faire naître des deſirs illégitimes dans le cœur de ceux qui ſeroient témoins de ſon action ; parce que de ces deſirs illégitimes naîtront des paſſions brutales ; & de ces paſſions, des combats ; qui d'une troupe d'hommes en feront une troupe de chiens.

Il auroit fallu que Diogène, avant que d'établir ſon principe, eût commencé par démontrer que la Nature, c'eſt-à-dire, ſon Auteur, n'a pas prétendu diſtinguer l'homme d'avec la brute ; & en lui accordant la négative, il n'y gagnera guere, puiſqu'il lui ſera impoſſible de dire pourquoi la Nature n'ayant pas produit l'homme avec plus d'intention que les autres animaux, il eſt cependant le ſeul entre tous qui ait des notions conſéquentes & réfléchies de la Pudeur, de l'Honnêteté & de la Décence. Ce ne ſera pas par des ſophiſmes qu'on donnera la ſolution de pareils phénomenes.

Un Philoſophe moderne, tout au contraire de Diogène, trouve impertinent & formellement oppoſé à l'Honnêteté, l'acte par lequel les hommes entretiennent leur Eſpece ; en ce que cette ſujétion, dit-il, les rapproche trop du genre animal. Mais cette action que notre Philoſophe taxe ici d'impertinence, n'en a pas plus, conſidérée en elle-même, que l'action de manger ; & nous ne reſſemblons pas moins aux bêtes par celle-ci que par celle-là.

La convoitiſe & la cupidité ont mis le crime par-tout où il n'étoit pas, où il n'eſt pas & où il ne doit pas être. Un homme doit manger pour ſoutenir ſon corps ; c'eſt une loi qui lui eſt impoſée par la Nature... Mais premierement cette loi ne dit pas qu'il doit vivre de vol & de rapine ; & que comme le Brochet dans les rivieres ou le Vautour dans les airs, il doit manger les plus petits & les plus foibles, s'il ſe trouve le plus gros ou le plus fort. Ce n'eſt pas encore tout. La Gourmandiſe partant de ce principe, ſans y apporter aucune reſtriction ni diſtinction, a réduit en Code & en Digeſte l'action la plus ſimple & celle qui demande le moins d'art... De ſorte qu'il n'y a pas de cabinet de *Phyſique expérimentale* qui con-

tienne plus d'inſtrumens, qu'une cuiſine avec tous ſes agrès. Il y a des volumes ſur la maniere de faire un ragoût. Tous ces rafinemens ne ſeroient que ridicules, ſi pour qu'un ſeul homme fit bonne chere, il ne falloit pas que des milliers d'autres hommes, ſouvent plus utiles que lui, mouruſſent de faim... Ils ſeroient plus ſupportables, ſi, pour y ſurvenir, on n'employoit pas tous les moyens que l'injuſtice & l'inhumanité peuvent fournir... Il faut aux uns ce que la Mer & la Terre produiſent de plus exquis, pendant que les autres ont à peine de mauvais pain; il faut que ceux-ci mangent & boivent dans l'or, le cryſtal & l'émail, pendant que ceux-là ont à peine des plats de terre ou de bois... Voilà le crime que la cupidité a mis dans l'action la plus naturelle & la plus indiſpenſable.

De même, le corps de l'homme eſt extrêmement délicat, & le froid & le chaud lui font ſucceſſivement des impreſſions douloureuſes & nuiſibles; il faut donc le couvrir... La vanité partant de ce principe raiſonnable, a inventé les modes, les dorures, les pierreries, les lambris dorés & azurés, avec les cinq ordres d'Architecture... Il lui faut de l'or & de l'argent filé ou battu; il lui faut des dia-

mans pour se garantir du froid & du chaud ! Il lui faut des marbres, des sculptures, & des bâtimens à corniches pour se loger ! Qu'y a-t-il de plus fou ?

De même encore, il faut que l'espece se perpétue par la génération, c'est-à-dire, par la multiplication des individus... C'est une loi de la Nature, imposée aux animaux comme aux végétaux... La lubricité, la sensualité & la mollesse, partant de ce principe, font croire au Voluptueux & au Débauché que l'objet principal de cet acte n'est autre que le plaisir des sens : de sorte qu'il ne fait attention dans une femme qu'à sa beauté, & qu'il ne l'aime & ne la considere qu'à proportion du plaisir animal qu'elle lui procure. La multiplication des individus qui est l'unique objet de la nature, est si peu celui du Voluptueux, qu'il le perd de vue, & que bien-loin de chercher à le rapprocher, il n'y a pas de méchans moyens qu'il ne mette en Usage pour le faire entierement disparoître, & lui faire abandonner la place à la cupidité ; ou s'il ne l'évite pas, c'est qu'il aura des richesses à laisser à un héritier qui en fera un aussi mauvais usage que lui, ou des Charges dont il s'acquittera aussi mal : l'utilité publique n'y entrera pour rien qu'acci-

dentellement, & relativement à lui-même. C'eſt-là ce que notre Médecin devoit trouver impertinent, & non pas le moyen naturel par lequel l'homme ſe reproduit, puiſqu'il eſt infiniment plus noble que celui qu'il voudroit lui ſubſtituer, *telles que ſont les Marcottes, les Boutures, les Greffes, les Graines, &c.*

La Providence, comme nous l'avons tant de fois obſervé, ſe ſert même de la cupidité de l'homme, pour parvenir à ſa fin, qui eſt la multiplication continuée de l'Eſpece; mais cela n'empêche pas que l'homme qui ſe propoſe d'autres fins, ne ſe rende coupable en voulant rapporter tout à lui-même excluſivement. L'acte de l'homme & celui de la brute ſe reſſemblent exactement, mais leurs vues ſont bien différentes... La Bête eſt déterminée par une impulſion aveugle, dont elle ne voit pas les conſéquences; elle ſe porte à la multiplication de ſon Eſpece, par une ſorte de beſoin, tel que celui de la nourriture; au lieu que l'homme s'y peut déterminer de lui-même avec une entiere connoiſſance de Cauſe, qui eſt la multiplication des Etres raiſonnables, & le bien de la ſociété. On dira que le nombre eſt petit de ceux qui ont cet objet, & qui n'en ont point d'autres;

mais ne pût-on produire qu'un ſeul homme pour exemple, ce ſera une démonſtration ſuffiſante & ſans replique, de la différence infinie que l'Auteur de la nature a prétendu mettre entre la Brute & l'Homme, & qui prouvera en même temps que l'impertinence relevée par notre Médecin en l'acte de la génération, vient de l'Homme & non pas de la nature. Depuis que les animaux exiſtent, on ne trouvera rien de ſemblable ou d'approchant parmi eux.

Il faut avoir une prodigieuſe envie de critiquer la Providence, & de la donner pour une cauſe irraiſonnable & ſtupide, que de vouloir établir que la maniere dont les arbres & tous les végétaux ſe multiplient, anobliroit bien davantage notre Eſpece! Par où la Nature, dirigée par une cauſe intelligente, pouvoit-elle mieux intéreſſer l'Homme à la conſervation de ſon ſemblable, qu'en le faiſant ſortir de lui-même, comme un autre lui-même!.... Les animaux ſont déterminés dans la ſorte de tendreſſe qu'ils ont pour leurs productions, par une Cauſe Phyſique qu'ils ſentent & qu'ils ne connoiſſent point. L'Homme peut s'y déterminer lui-même par un motif de juſtice qu'il ſent & qu'il connoît.

Il faudroit donc, selon l'hypothèse, qu'en nous coupant un doigt, ou quelqu'autre partie du corps, & l'inférant dans la nature stupide de la terre, il en vint un homme, dont le premier venu prendroit soin, s'il le jugeoit à propos. Oh! que l'Inventeur d'un systême au[illegible] merveilleux est bien fondé à se cr[illegible] plus sage & plus intelligent que D[illegible]u même!

Notre Philosophe Médecin aura [illegible]au rebattre qu'il n'y a rien de plu[illegible]ou, rien de plus indigne de la gravit[illegible]d'un homme sage, rien qui nous cou[illegible] plus de honte, ni qui altere davantag[illegible] noblesse de l'ame que cet acte de la [illegible]nération... Cela ne sera vrai qu'aut[illegible] que l'homme sera supposé s'y porter [illegible]mme le Cheval & le Mulet qui n'ont [illegible]int d'entendement; & c'est ce que sa R[illegible]on lui défend expressément. Le Paga[illegible]ne a démêlé quelque chose des vu[illegible]de l'homme de bien dans la propaga[illegible]n. Quel plus grand service peut-on rend[illegible] à la Patrie, que de lui donner un bon[illegible] vaillant Citoyen! dit notre Juvenal.

La plaisante idée que de vouloir qu'[illegible] soit plus noble & plus digne de l'homme de planter des laitues & des choux, que de produire son semblable par la voie de la

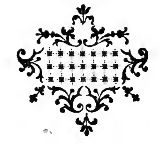
Génération, parce que cet acte altere la noblesse de l'ame ! Mais l'acte de boire & de manger que notre Médecin ne blâme nullement, ne produit-il pas le même effet ? Un homme a-t il beaucoup d'élevation dans l'esprit, lorsqu'il sort d'un grand repas, l'estomac bien plein & la tête offusquée ? D'ailleurs n'est-ce pas une occupation bien relevée, que de remuer les mâchoires, que de broyer & de faire l'office d'un Moulin à moutarde ! Quand on pose un Principe, il faudroit toujours long-temps auparavant penser aux conséquences, & c'est toujours ce qu'on fait le dernier.

Il n'y a pas au fond ni plus de perfection, ni plus d'imperfection dans une Fonction naturelle que dans une autre. Et si l'intelligence de l'homme y en trouve, ce sera uniquement dans le motif & non dans la fonction. Et pour lors ce sera la convoitise qui sera impertinente, & non pas la nature ... Mais de cette convoitise même, la Providence sçait tirer un bien pour les sociétés : car il est hors de doute que si les Femmes devenoient inutiles aux hommes, & qu'ils n'eussent plus pour leurs charmes que de l'insensibilité, elles ne jouiroient guere

d'une condition plus heureuse que celle des Négres dans nos Colonies ; puisque malgré le plaisir que les hommes trouvent dans leur commerce, il y en a dix mille qui servent, pour une qui commande ; il y en a dix mille de battues & de maltraitées, pour une qui sera prévenue d'attentions, de soins & de complaisance .... Tellement que chez certaine Nation assez brutale, on ne croit pas communément qu'elles ayent une ame, & qu'elles fassent partie de l'Espece Humaine. Quand il s'agira de juger de la condition des femmes, & d'en apprécier les agrémens, il faudra mettre les Grands & les Riches de côté, pour ne faire attention qu'à la partie la plus nombreuse & la plus malheureuse de l'Etat qui est le Peuple. C'est-là où les femmes ne sont pas idolâtrées, ou du moins ne le sont pas pour long-temps !

Nous observerons cependant, crainte de l'oublier, que quantité de Médecins ont avancé que le sexe féminin est un défaut dans la nature, laquelle, disent-ils, tend toujours à produire des mâles. Mais en vérité de tels Docteurs ne donnent pas une grande preuve de leur jugement : car comment pouvoient-ils regarder le

ſexe féminin comme un défaut dans la nature, puiſque ſans ſon ſecours, elle ne pourroit elle-même produire aucun mâle, ni perpétuer l'eſpece Humaine? Quelle chimere, que la néceſſité eſſentielle d'un Défaut!



CHAPITRE XXVIII.

Suite des Observations sur l'Honnêteté & sur les Causes de sa diminution.

On dit que c'est Caton qui a inventé, chez les Romains, l'usage des baisers, du moins entre Parents & Parentes. Lui ou un autre, peu importe, mais on va voir que ce n'étoit point la galanterie qui avoit introduit cet usage.

Comme il a été long-temps défendu aux Dames Romaines de boire du vin, on institua les baisers de civilité entre Parents & Parentes, afin de les mettre dans le cas de n'oser en boire secrettement. Mais l'abus se fourrant toujours par-tout; ce privilége s'est insensiblement étendu jusqu'à un dégré de Parenté si éloigné, qu'il se trouvoit peu d'Etrangers dans une Compagnie qui n'eussent la permission de s'approcher civilement d'une Femme ou d'une Fille, pour vérifier sur sa bouche si elle ne sentoit point le vin. De sorte que pour une légere apparence

de bien, qu'un Réglement aussi original pouvoit produire, il occasionnoit réellement une infinité de maux. Car il ne faut être ni grand Naturaliste, ni grand Moraliste, pour sçavoir que la contagion de la Luxure se communique aussi promptement par les baisers que par tout autre moyen. Tout établissement, qui, avec de petits avantages *dûs au hazard*, ne sçauroit manquer de produire visiblement de grands maux, doit être abrogé pour l'Honneur & l'utilité publique.

Entre plusieurs vilaines coutumes, il en a regné une long-temps parmi nous, qui enfin a été renvoyée au bas Peuple, *& aux lieux mal famés*. C'est que le premier venu, pour peu qu'il fût du même état ou approchant, avoit le privilége de faire subir ses baisers à autant de femmes & de filles qu'il s'en rencontroit dans les maisons sujettes à ses visites, ou dans lesquelles le hazard, au défaut d'affaires, pouvoit le conduire. Il n'étoit pas même nécessaire qu'il fût connu bien particulierement... Et il y avoit alors autant d'incivilité à refuser cette contiguité de visages, qu'il y en auroit encore aujourd'hui pour une Femme ou pour une Fille bien née, à refuser, dans un Bal, de danser avec le premier venu, c'est-à-

dire, de faire avec lui les évolutions les plus folles, & les contorſions les moins honnêtes.

Ce privilége de baiſers donnés & reçus ne s'étend plus qu'aux parens, & c'eſt encore trop; parce que ſi les freres mêmes ſont ſi dangereux pour les ſœurs, & celles-ci pour les freres, au jugement des Obſervateurs les plus ſages; que ſera-ce d'un Couſin, d'un petit Couſin, ou du Beau-Frere d'une Belle-Sœur?

Une femme dans un *Factum* a prétendu juſtifier par nos mœurs, de fréquens baiſers, donnés & rendus dans un long tête-à-tête avec un homme qu'elle voyoit tous les jours . . . . Quelles peuvent donc être nos mœurs, à ſon compte, ſi de telles privautés ſont ſans conſéquence & ne doivent être réputées qu'une politeſſe? dit un Avocat dans ſa Réponſe.

Trois raiſons devroient achever d'abolir entiérement cet uſage. La premiere eſt la Décence; la ſeconde eſt la Prudence. Les femmes s'attirent ſouvent dans le particulier de fâcheux complimens de la part de leurs maris, quand elles ſe laiſſent embraſſer ſi volontiers à propos d'une abſence de vingt-quatre heures, c'eſt-à-dire, à propos de rien... Et qu'elles ne s'y fient pas trop, quoique leurs maris pa-

roissent en public n'y pas faire la moindre attention ! Il n'y a souvent que la crainte de passer pour ridicules qui les retient. Il en sera de même d'un Prétendant un peu délicat ; il n'aimera pas à voir celle qu'il recherche, si apprivoisée avec les Cousins, les petits Cousins, les Beaux-Freres, ni même trop avec les Freres, & encore moins avec les Oncles qui peuvent bien être Amans, puisqu'ils peuvent bien devenir maris; parce qu'enfin toutes ces marques d'attachement données avec trop d'affectation & trop d'empressement, comme sans nécessité, prennent au moins les apparences de la lasciveté dans une femme, & lui font contracter une habitude de familiarité & de hardiesse qui pourra souvent être mal interprétée. Les Hommes embrassent rarement une belle personne à bonne intention ; & les plus Graves ne sont pas curieux de baiser une Laide . . . Nous ne sommes plus dans ces temps où on avoit l'esprit si bien fait ! on conte trop d'histoires, & il en arrive trop. Outre que parmi ces Prétendans dont nous parlons, il s'en rencontre quelquefois d'un caractere si original, qu'ils ne se soucient jamais moins d'acquérir le privilége exclusif de baiser une femme, que quand ils la voyent prendre d'avance.

le privilége inclusif de baiser tout le monde. Voilà donc deux raisons morales qui devroient achever de ruiner cet usage de la vieille Cour.

Voici une troisieme raison qui est physique, qui pour cela même devroit faire plus d'impression aux femmes & aux filles, & qui peut-être ne leur en fera pas davantage que les deux autres. Certains hommes (& le nombre n'en est pas si petit) croyent n'être que galans lorsqu'ils sont débauchés ; & en conséquence ils se font un jeu des suites ordinaires du libertinage. Qu'elles soient un jeu pour eux, à la bonne-heure ; il leur importe de le faire croire : mais il ne s'ensuit point du tout de là qu'elles doivent être aussi regardées comme un jeu par des personnes qui n'ont pas le même intérêt à accréditer cette opinion ; & il n'est guere possible, à moins qu'on ne pense & qu'on ne vive comme eux, de ne pas regarder cette contagion, comme d'autant plus sérieuse, qu'elle est très-communicable. Ceci soit dit en passant & par forme d'avertissement, sans prétendre imposer plus de nécessité sur cet article que sur tout autre. Observons seulement qu'il ne paroît guere que ce soit là ce que les femmes craignent le plus dans leurs engagemens

avec les hommes, parce que c'eſt apparemment ce qu'elles connoiſſent le moins... Nous ne parlons auſſi que de celles qui ignorent réellement le fond de la queſtion; car pour les autres, elles n'ont uniquement à ſe défier que de ce trop de confiance toujours occaſionné par la vanité ou la paſſion... Les plus beaux fruits ſont quelquefois les plus dangereux; & c'eſt mal raiſonner que de conclure qu'ils ſont bons parce qu'ils ſont beaux; il n'y a aucune liaiſon entre ces deux qualités.

Ce Romain qui, au rapport de Valere-Maxime, tua ſa fille parce qu'elle s'étoit laiſſé prendre un baiſer par un Eſclave, étoit un Barbare. Il a eu beau prétexter qu'il vaut mieux qu'une fille de bon lieu meure honnêtement que de ſe marier honteuſement : cette raiſon ne vaut rien; & on eſt fondé à dire qu'il ne connoiſſoit ni le vrai honneur, ni l'honneur d'opinion... Car comment pouvoit-il appeller la mort de ſa fille une mort honnête, puiſqu'il venoit de la tuer pour une privauté avec un homme ſervile? c'eſt ce que perſonne ne pouvoit ignorer, n'étant guere poſſible qu'un pere faſſe une auſſi horrible exécution chez lui ſur ſa propre fille & ſur un Valet, ſans un éclat con-

ſidérable qui en fait encore plus ſoupçonner que peut-être il n'y en a. C'étoit la condition baſſe & mépriſable de l'homme qui choquoit ſon orgueil ; c'étoit la forme plutôt que le fond de la choſe ... Si un jeune homme de race patricienne, eût embraſſé ſa fille, il ſe feroit bien donné de garde de la tuer ; mais quelle reſſource y a-t-il avec un Laquais ! . . Comme tout change ! . . Les Affranchis des Romains ont fait depuis cet événement bien une autre fortune ; ils ont quelquefois partagé le lit des Impératrices & gouverné l'Empire & l'Empereur lui-même. *Les Narciſſes, les Pallas, les Pâris*, & tant d'autres, ont outragé l'honneur des Céſars & avili leur dignité.

Nous ne ſommes ni auſſi barbares ni tout-à-fait auſſi orgueilleux que ce Romain qui tua ſa fille pour un baiſer reçu, & peut-être rendu. Mais nous ſommes coupables d'une lâcheté deshonorante, ſi dans une circonſtance auſſi grave, nous ne ſubſtituons pas à la peine de mort qui n'eſt plus à l'arbitrage des Particuliers, les remontrances du moins les plus fortes & les corrections les plus ſéveres, les plus dures & les plus longues ; le Valet préalablement chaſſé ſans éclat & châtié à petit bruit, ſans avoir l'imprudence de

lui alléguer cette faute dont il ne manqueroit pas de tirer vanité. La Loi a sagement, mais aſſez inutilement, pourvu aux attentats des Valets ſur l'honneur des filles de leurs Maîtres; car quels Maîtres voudroient faire confirmer leur infamie par un Jugement public? Cette Loi reſſemble un peu à celle des duels, qui deshonore ceux qui l'obſervent, & flétrit ceux qui ne l'obſervent pas. Mais ce n'eſt pas tant la faute de la Loi que celle des préjugés, qui ne reconnoiſſent point de Loi. Mais que peut-on penſer quand une mere aime mieux mettre ſa fille au Couvent que de châtier ou de chaſſer un Valet? Cela n'eſt pas ſans exemple; & n'y en eût-il qu'un, il ſeroit de trop.

Communément nos filles s'élevent avec le Domeſtique de l'un & de l'autre ſexe. Qu'arrive-t-il de là? le Domeſtique s'accoutume avec nos filles, & nos filles s'accoutument avec le Domeſtique. Quand elles ſont devenues grandes, l'habitude eſt formée, & elles ne vont pas s'imaginer qu'elles doivent être plus fieres à quinze ans qu'à ſept.

Caton étoit trop ſévere, lorſqu'étant Cenſeur, il chaſſa du Sénat un *Manilius* pour avoir embraſſé ſa propre femme devant ſa fille. Eût-il mieux aimé que la

mere eût été bien battue & accablée de paroles outrageantes devant sa fille, comme il arrive quelquefois parmi les honnêtes gens, & tous les jours parmi le peuple ? . . Mais en supposant que le Censeur n'avoit pas quelques raisons particulieres d'inimitié contre *Manilius ;* quel pouvoit être son but ? Que pouvoit apprendre à la jeune fille cette caresse de son pere faite à sa mere en sa présence ? sinon que lorsqu'elle auroit un mari, il auroit le même privilége de l'embrasser ; & voilà tout . . . Que diroit donc aujourd'hui ce rigide Censeur s'il voyoit des meres se laisser embrasser en présence de leurs filles par des Etrangers ? Que diroit-il s'il voyoit un pere caresser indécemment une autre femme que la sienne en présence de sa fille ; & cette même fille se laisser lutiner & harceler de privautés, par certains hommes qui ne passent que pour badins, & qui sont des insolens ? Il est moins étonnant que cela arrive, qu'il ne l'est de voir des peres & des meres se contentet d'en rire.

La sévérité de *Caton* ne peut être justifiée sur l'excès, qu'autant qu'on supposera qu'il connoissoit la fille de *Manilius*, & que *Manilius* la connoissoit lui-même pour être un peu de l'humeur de *Myrrha*,

qui envioit à sa mere les caresses que *Cyniras* son pere lui faisoit en sa présence. Mais à moins de cette certitude, *Caton* avoit tort, & *Manilius* ne méritoit qu'un simple avertissement d'ami, auquel il n'est pas difficile de faire comprendre que ce qui est le plus permis, est aussi très-défendu en certaines circonstances . . . Dès-lors qu'il a été possible qu'une fille ait pensé aussi criminellement que *Myrrha*, des milliers d'autres peuvent penser comme elle . . . D'ailleurs les yeux les plus sains deviennent malades à force d'en regarder qui le sont. Les marques extérieures d'amour peuvent en faire naître dans ceux qui en sont les témoins; & l'Amour est un mauvais Généalogiste qui ne se pique pas de connoître les dégrés de parenté; c'est toujours un assez foible obstacle à lui opposer quand on lui laisse acquérir de certaines forces : outre qu'il est dans l'ordre & que les parens y sont intéressés eux-mêmes, qu'une fille n'apprenne rien de la théorie ou de la pratique de l'amour conjugal, que par contrat comme sa mere.

Ovide, dans le récit qu'il fait de l'amour incestueux de *Myrrha* pour son pere, souhaite deux choses . . . Ou de n'être point cru, ou du moins qu'on croye que la punition a suivi de près le crime...

Tout cela eſt fort bien. Mais il eût encore mieux fait de ne pas employer tout ſon génie à faire une deſcription touchante & ſéduiſante de cet amour abominable ; d'autant plus qu'il félicite la ville de Rome de n'avoir point produit de tels monſtres. C'eſt bien là ce qu'on peut appeller de *l'eau-bénite de Cour* pour Auguſte !

L'Ecriture-Sainte ſemble déſapprouver les careſſes des peres à leurs filles. N'affectez pas, dit-elle aux peres, d'avoir des manieres trop gracieuſes avec vos filles. Ce précepte regarde auſſi ſans doute les careſſes des meres à leurs garçons.

Que *Caton* auroit eu d'ouvrage, s'il ſe fût mis en tête de réformer ſur l'article de l'Honnêteté & de la Décence le bas peuple de Rome, qui, comme celui de notre ſiecle, croyoit que ce qui eſt permis ne ſçauroit jamais être un mal ! . . Les Pauvres ne ſont pas Logiciens, ils prennent pour un très-bon argument ce mauvais ſophiſme de Diogène, que nous avons rapporté plus haut ; outre qu'ils prétendent qu'ils n'ont pas le moyen d'être décens. Il y a chez les Grands & chez les Riches, des chambres, des antichambres, des cabinets, des garde-robes, des lits bien enfermés dans des alco-

ves avec des doubles contours de rideaux pour Monſieur & pour Madame ; de ſorte qu'il ne tient qu'à eux d être décens ; & quelquefois ne le ſont-ils pas trop. Mais dans les Fauxbourgs des Villes & dans les Campagnes, les Pauvres vivent comme dans les premiers temps, où les Peres de familles, les Femmes, les Enfans & le Bétail étoient renfermés dans la même enceinte qui n'étoit pas d'une grande étendue, ni diſtribuée en appartemens. Tirons le rideau ſur des objets auſſi offenſans, & ne remuons pas une Sentine qu'il n'eſt guere poſſible de purger.

Horace croyoit être fondé à pouvoir dire dans un écrit très-public, que la corruption parmi les filles des meilleures Maiſons de Rome, commençoit ordinairement par l'inceſte & finiſſoit par l'adultere.

Une fille dans ſon enfance ne diſtingue preſque pas ſon frere d'avec ſa ſœur. Elle en reçoit & lui rend careſſes pour careſſes, ſans y faire plus d'attention... Mais ce temps d'ignorance & d'inſenſibilité paſſe promptement. Tous les Naturaliſtes, ou Phyſiologiſtes ou Médecins, s'accordent à établir que la maturité des femmes devance de pluſieurs années celle des hommes. Conſéquemment elle ne

tarde donc pas à s'appercevoir de la très-grande différence que sa complexion lui fait trouver entre les caresses d'un frere & celles d'une sœur ; & comme on ne lui a jamais fait scrupule de cette tendresse ; sa cupidité se trouve à l'aise, & elle ne lui donne d'autres bornes que celles de la crainte secrette qu'elle a que son frere ne l'entende pas, ou ne veuille pas l'entendre... *Ovide* dépeint au naturel tous les progrès de cet amour incestueux, dans l'aventure de *Biblis*, qui devînt éprise de son frere dès son enfance, à la faveur de la même licence, & en passant par les mêmes dégrés que nous venons de marquer. Si malheureusement les dispositions naturelles se trouvent en raison réciproque, il en arrivera infailliblement ce qui n'eut pas manqué d'arriver, si *Biblis* eût trouvé son frere aussi épris d'elle qu'elle l'étoit de lui.

Il y a tels Fils de bonnes Maisons, qui, sans être déguisés en fille comme Achille, ne laissent pas de vivre dans le sein de leurs familles, à peu près comme il vivoit à la Cour du Roi *Lycomede* ; mais plus criminellement que lui, parce que *Déidamie* n'étoit point sa sœur.

Clodius, jeune Seigneur Romain, étant déja grand, faisoit le peureux, afin qu'on le

le mit coucher dans la chambre de sa sœur. C'est le reproche que *Ciceron* fait à cette Dame en pleine Audience dans son Plaidoyer pour *Cælius*, parce que quoi qu'elle fut plus âgée que son frere, elle ne laissoit pas d'être d'intelligence avec lui pour ce petit commerce nocturne, parce qu'elle avoit peur aussi... Et voilà pourquoi notre Orateur disoit ironiquement qu'il se trompoit toujours en parlant d'eux; parce qu'au lieu de les appelles frere & sœur, il les prenoit toujours pour mari & femme.

Les Parens accoutumés à voir jouer ensemble leurs enfans de l'un & de l'autre sexe dès leurs plus tendres années, n'y font pas plus d'attention dans un temps que dans l'autre; & ils ne sçavent pas qu'il n'y a point de temps où on puisse se dispenser d'y faire attention... Ils les croyent aussi enfans à douze ans qu'à six. Ils n'en seront que d'autant plus aisément trompés, s'ils n'ont pas eu eux-mêmes de pareilles aventures dans leur enfance, ou s'ils n'en ont pas entendu parler.. Il faut que le frere & la sœur ne gardent plus aucunes mesures, lorsqu'ils s'apperçoivent du désordre; & presque toujours il n'est plus temps... Ils ignorent pour l'ordinaire ce qui se passe dans leurs mai-

ſons ; & les voiſins s'en divertiſſent par des chanſons & des railleries, que les Parens n'en ſçavent pas encore un mot. C'eſt Saint Jerôme qui le dit. Et les filles aſſez légeres de langue ſur tout autre article, ſont toujours extrêmement diſcrettes ſur celui-ci.

Les Parens, dans cette circonſtance, ne reſſemblent pas mal à ces gens ſans défiance & ſans précaution, dont on vole l'argent tous les jours en détail, ſans qu'ils le remarquent, & qui ne s'en apperçoivent enfin que par hazard, ou par une diminution aſſez conſidérable ſur la quantité... Alors ils ferment exactement leurs coffres, & s'accuſent de négligence. C'eſt toujours là le premier défaut qu'ils cachent à celui qui recherche leur fille ; & tant pis pour lui, ſi lorſqu'elle ſera devenue ſa femme, il eſt aſſez habile pour découvrir la ſupercherie. Cette découverte qu'il regardera comme bien importante, ne lui ſera pas moins inutile qu'elle l'aura été auparavant au Pere & à la Mere ; mais elle lui ſera plus douloureuſe, parce que ce ſont de ces griefs dont il eſt plus aiſé de s'appercevoir que de les prouver... L'Acheteur n'eſt plus reçu à ſe plaindre de la marchandiſe après l'emplette & l'enlevement ; & ce qui

rend la fupercherie inévitable dans cette circonftance, c'eft que la marchandife fe livre bien empaquetée. *Gatta in facco*, dit l'Italien.

On dira peut-être qu'il femble que nous affections de ne montrer l'Humanité que du côté du vice & de l'infamie, & on aura raifon; mais pour cela, l'ouvrage n'en fera pas plus condamnable que tous les Ecrits des Médecins, qui ne préfentent l'homme que du côté des maladies. Plût à Dieu que nous fuffions menteurs! dit Juvenal dans une pareille circonftance.

Le même Cicéron dans fes Plaidoyers fpirituels, éloquents, pathétiques & facétieux contre *Verrès*, qui rempliffoit fi exactement la fignification latine de fon nom, reproche à ce Gouverneur de Province, de n'avoir rapporté de toutes les Expéditions militaires qu'il difoit avoir faites, non fans beaucoup de rifques dans fon Gouvernement, que des égratignures & des morfures de femmes, dont il étoit (ajoute l'Orateur) auffi glorieux parmi les gens de fon Efpece, que les Guerriers le font de leurs bleffures & de leurs cicatrices parmi les vaillans Hommes.

Lyfimachus montrant aux Ambaffa-

deurs de *Démétrius* les morſures d'un Lion contre lequel il s'étoit battu ; ils lui répondirent en riant, que leur Maître en avoit auſſi ſur le cou qui lui plaiſoient infiniment, quoiqu'elles ne fuſſent pas ſi glorieuſes. Ils parloient des coups de dents de la Courtiſane *Lamie*, maîtreſſe de ce Prince, laquelle, comme dit *Brantome*, étoit très-grande *Clergeſſe* dans ſont métier. Ce ſont des marques honorables qui font voir ce qu'on eſt; dit *Maſcarille, dans la Comédie des Précieuſes*. A quoi on peut répondre, comme *Cataut*; Nous ne doutons point de ce que vous êtes.

Que des hommes auſſi ſotement vains, & auſſi brutalement débauchés que *Verrès*, tirent vanité de ces marques ſingulieres de tendreſſe que les animaux les plus lourds, tels que les Chevaux & les Anes ſe prodiguent entr'eux ; il n'y a pas de quoi s'en étonner. La Luxure a cela de propre qu'elle abrutit l'Humanité, & la rend exactement ſemblable à l'Eſpece animale qui ne connoît ni honneur, ni décence, ni honnêteté... Outre que les hommes en général, par un privilége glorieux attaché à leur ſexe, ſont diſpenſés de honte & de pudeur : du moins le croyent-ils ainſi, & agiſſent-ils la plû-

part en conſéquence ? Fondés apparemment ſur ce faux Préjugé, que l'honnêteté & l'honneur n'ont aucune liaiſon, & qu'ils peuvent aller l'un ſans l'autre.

Mais que des femmes dans leſquelles il ſemble que la nature ait cherché à ſe dédommager du peu de diſpoſition que les hommes en général ont à la pudeur, par celle qu'elle inſpire à leur ſexe, s'endurciſſent néanmoins ſur un article auſſi eſſentiel à l'honneur, & s'accoutument tellement à la turpitude, qu'elles ſe faſſent gloire d'être égratignées, mordues & battues, & que par une oſtentation miſérable, elles affectent de ne pas le laiſſer ignorer; c'eſt-là ce qui eſt un peu plus étonnant.

Quoi qu'il en ſoit, ſi les hommes regardent *ces ſtigmates* comme des preuves peu équivoques, d'une tendreſſe auſſi vive que ſincere de la part de leurs femmes; il ne tient qu'à eux de ſe convaincre, s'ils l'ignorent, que la plus fameuſe Proſtituée de Rome, comme la plus effrontée, n'étoit pas avare de ces preuves manifeſtes de reconnoiſſance à ceux qui lui apportoient leur argent; & entr'autres au Grand Pompée.

Si les femmes de leur côté regardent ces mêmes *ſtigmates* comme des indices

évidents d'estime & d'amour . . . Sans qu'elles se donnent la peine de consulter l'Histoire, il y a des milliers de femmes perdues d'honneur, par état & par conduite, qui pourront aisément leur prouver que ce n'est ni à l'estime, ni à un amour de préférence qu'elles doivent être attribuées, mais uniquement à la fureur d'une passion animale. Un Auteur satyrique, mais véridique, du Regne précédent, parle d'une Dame qui montroit avec vanité les coups de canne que la jalousie (à ce qu'elle disoit) lui avoit attirés sur les bras ; cela ressemble bien moins à la jalousie qu'à un mépris parfait . . . Des caracteres tournés de cette façon seroient bons en *Russie*, où les femmes, dit-on, ne se croyent tendrement aimées de leurs maris qu'autant qu'elles en sont libéralement battues.

C'est bien-là ce qui s'appelle être nées pour la servitude !

La description que fait *le Poëte Lucrece* de ces emportemens de Luxure, convient mieux à des Brutes qu'à des Créatures intelligentes qui sont faites pour s'aimer, par une estime réciproque, plutôt que par un instinct destitué de connoissance, & plus semblable à la frénésie qu'à la tendresse . . . Il sembleroit que le

Philtre, dont on dit que ce Poëte a été potioné par sa femme, lui auroit inspiré cette description énergique, non moins digne de pitié, que propre à être remarquée, pour se convaincre que rien n'est plus méprisable que ce qu'il affecte de relever si poëtiquement...

Un Pere de l'Eglise (Saint Basile) dit que cette fureur *d'Anthropophages*, est particuliere aux *Eunuques* & aux *Impuissans*; & il en apporte des raisons physiques, qui ne sont pas difficiles à deviner.... De sorte que ces *Fructus Belli*, dont on fait trophée quelquefois jusques dans le mariage, ne sont rien de plus que des preuves honteuses de brutalité, ou des aveux ridicules de foiblesse.... Tenir son Désordre secret, c'est pécher seul; l'afficher, c'est faire pécher les autres... Il y a un grand crime de moins d'un côté; & de l'autre un grand crime de plus, & une impudence achevée.



CHAPITRE XXIX.

Suite des Obſervations ſur l'Honnêteté, & ſur les Cauſes de ſa diminution.

HORACE attribue les calamités qui rendirent fameux les commencemens du Regne d'Auguſte, *à l'infamie des mariages*, & il rejette celle-là ſur ce que les Grecs avoient mis les Romains dans le goût de corrompre leurs filles par la Danſe, laquelle ſous le ſpécieux prétexte de leur donner des graces & du maintien, les rendoit laſcives, indécentes & effrontées.

Un Hiſtorien ne fait pas difficulté de mettre entre les Cauſes de l'ébranlement de l'Empire Romain, l'introduction de la Danſe des *Pantomimes*... La molleſſe la plus infâme, dit-il, s'empara de tous les Romains, & ils ont toujours été en déclinant.

Si on veut ſçavoir l'effet que ces évolutions ne manquoient jamais de produire ſur les Dames Romaines & ſur leurs

filles, lorſque *Bathylle & Pylade danſoient*, on le trouvera dans la ſixiéme Satyre de Juvenal. Cela ne peut ſe rendre honnêtement d'aucune façon en notre langue; & le latin même n'eſt pas ſupportable.

Et ſi tout d'un temps on veut ſçavoir l'effet que produiſoit ſur les hommes, la Danſe de certaines Actrices; on le trouvera dans la onzieme Satyre, où il parle de leurs mouvemens plus que laſcifs.

La deſcription de cette Danſe & de ſes effets ne peut également, en aucune maniere, ſe rendre honnêtement en françois, & ne peut ſe lire que des yeux, en latin... Les Dames Romaines n'y ſont pas encore oubliées. Etoit-il fait pour un Payen de trouver de l'infamie dans une Danſe!

Ce ſeroit mal juger de notre Theſe, ſi on s'imaginoit que nous avons le deſſein ridicule de décrier la Danſe, préciſément comme une adreſſe de bien porter ſes pieds... Nous ne la conſidérons que pat les endroits qui peuvent gâter le cœur, & diminuer la Décence & l'Honnêteté.

On auroit pourtant aſſez de peine à démontrer en quoi les Révérences uſitées parmi les femmes, & ignorées de toute

l'antiquité, font plus refpectueufes & plus décentes que les inclinations de tête. Il y a bien de l'apparence que cette mode géométriquement indécente, vient encore de la danfe, dont le principal objet eft la manœuvre de la partie inférieure du corps.

Il y a un principe inconteftable que les plus grands Partifans de la Danfe ne peuvent nier. C'eft qu'il ne faut apprendre à une jeune perfonne que ce qui peut l'affermir dans le fentiment de la vertu, & lui faire naître l'idée de la décence. Or il s'agit de fçavoir fi la Danfe eft propre à entretenir le fentiment de la vertu, & à faire naître l'idée de la Décence. Les amateurs de ce bel Art prenant l'affirmative, vont jouer le rôle du Maître de Danfe & du Maître de Mufique de M. Jourdain dans la Comédie du *Bourgeois Gentilhomme*, l'un defquels démontroit que tous les malheurs, fans en excepter même ceux des Etats, ne proviennent que de ne pas s'accorder; ce qui n'arriveroit point, fi on fçavoit la Mufique; & l'autre, qu'une fille ne fait de faux pas dans la route de l'honneur que pour n'avoir pas appris à danfer...

On croit toujours avoir fourni une

raiſon ſans replique, quand on a répondu d'un ton dogmatique, qu'il n'y a point de honteux inconvéniens à craindre de la Danſe parmi d'honnêtes gens. D'abord c'eſt poſer pour principe ce qui eſt en queſtion, ou du moins il faudroit donc expliquer ce qu'on veut faire entendre par honnêtes-gens. Honnêtes-gens tant qu'il vous plaira... On n'ignore point du tout que les Honnêtes-gens ſont fort communs parmi le beau monde; mais on n'ignore pas davantage que malgré ce grand nombre d'Honnêtes-gens, la probité n'en eſt pas moins rare... Et d'ailleurs depuis quand les Honnêtes-gens regardent-ils la ſéduction, ou la ſubornation en cas de beſoin, comme une tache à leur honneur & à leur probité? Il eſt vrai qu'ils ne regarderoient pas celui qui ſe montreroit ſcrupuleux ſur cet article, comme un mal-honnête homme; mais à coup ſûr comme un Benêt.

Quelqu'un a dit, que pluſieurs mauvais Catholiques ne furent autrefois détournés de ſe ranger à la Communion des Proteſtans, que parce que cette Secte condamnoit la Danſe & les Spectacles, & puniſſoit de mort l'Adultere... On rap-

porte là-dessus le discours singulier de quelques Courtisans qui déclarerent sans façon que quand il n'y auroit que ces articles, ils ne se feroient jamais Huguenots... Sur quoi on peut dire par réflexion, qu'avec des dispositions aussi vicieuses, le Calvinisme n'eût pas fait une grande acquisition, ni l'Eglise Catholique une grande perte.

Voilà ce que dit en vieux François, mais assez énergique, un Auteur en parlant de la Danse :

« Si la seule rencontre de l'homme & » de la femme peut bien avoir cette force » par le regard des yeux, de donner le » feu aux convoitises; si les seuls entre- » tiens libres ou chansons folles; si le sim- » ple toucher, comme nous n'en avons » que trop d'exemples, peut encore plus » efficacement produire le même effet; » quels inconvéniens ne doit-on pas at- » tendre lorsque toutes ces choses con- » courent ensemble, en même lieu, en » mêmes personnes; & encore les gens » ne se rendant là que pour donner & re- » cevoir du plaisir. Or tout cela se trou- » ve dans la Danse tout à la fois.

Cela n'est pas toujours vrai. Un Danseur préféré à un autre par une fille ou

une femme, a souvent causé de tragiques catastrophes. C'est par-là qu'une femme devient bientôt une *Famose*, c'est-à-dire, la matiere des conversations de toute une grande Ville !

» On peut dire, ajoute le même Auteur, » que la Danse est un appas fait aux yeux, » aux oreilles & à tous les sens, afin de les » séduire, & comme par une commune » conspiration les faire ensemble tomber » dans le crime... Les yeux de chacun » des Danseurs peuvent choisir jusqu'en- » tre les bras des maris & des meres, cel- » les que bon leur semble, c'est-à-dire, » celles où les adressent plus particuliere- » ment leurs convoitises ; & celles que » les yeux ont choisies, les mains s'en » saisissent... C'en est déja assez pour » faire craindre à une fille ou femme, » ayant son honneur en recommanda- » tion, de s'être trouvée dans un état qui » ait fait naître quelque idée peu sage en » celui-là qui l'enleve d'entre les autres.. » Et puis cette fille est là en place, se » tournant puis çà, puis là, d'un front » haut, sans voile ni marque aucune de » vergogne, comme pour faire montre » de soi à chacun de la troupe..... Et » les inconvéniens ne seront pas seule-

» ment pour ceux qui danſent, mais
» encore pour les autres qui ſeront pré-
» ſens ».

Nous abrégeons & nous paſſons une infinité de termes, qu'on trouveroit aujourd'hui trop libres, & qui n'expriment pourtant que ce qui ſe fait tous les jours dans une Danſe . . . Nous aurions pu citer un très-grand nombre d'Ecrivains Catholiques, tant anciens que modernes, qui ont écrit en termes encore plus forts contre la Danſe, & ont démontré qu'il n'y a rien qui inſpire un goût plus décidé pour le libertinage. Louis Vivès, Ecrivain Catholique, ne met pas de différence entre les Académies où on apprend à danſer, & les mauvais lieux. Mais les partiſans de cet uſage regardant les Docteurs Catholiques comme ſuſpects d'une Morale trop rigide, pourroient bien n'en pas faire grand cas . . . Ils ſeront beaucoup moins étonnés & moins frappés ſi on leur cite un Saint Jérôme ou un Saint François-de-Sales, que ſi on leur cite un Prédicant de Hollande. Le Comte de Buſſi-Rabutin qu'on ne ſoupçonnera pas de rigoriſme, a condamné formellement l'uſage du Bal, comme une choſe très-dangereuſe. Il en pouvoit parler ſçavamment,

ayant pardevers lui un long & fréquent usage.

Au reste, on ne prétend pas prendre ici le ton de Missionnaire ou de Casuiste ; on n'y traite cette matiere que par le rapport qu'elle a nécessairement avec l'Honnêteté & la Décence, & que celles-ci ont avec l'honneur. Tous les maris sont fort aises que leurs femmes soient chastes & fidelles. Tous les peres & toutes les meres ne desirent rien tant que de voir leurs filles pleines de pudeur & de modestie, sinon par amour pour la vertu, au moins par des vûes de réputation & d'intérêt . . . Or si les uns & les autres veulent sçavoir si la Danse est un bon moyen pour faire naître & entretenir dans les femmes le sentiment de l'honneur & de la Décence ; qu'ils examinent, les uns leurs femmes, les autres leurs filles dans un Bal, ou telle autre Assemblée de Danse ; qu'ils les examinent au retour ; qu'ils les étudient encore le lendemain, & quelques-uns des jours suivans ; elles ne s'occuperont & ne parleront d'autre chose . . . M. tel sera un très-grand Danseur ; M. celui-ci un très-beau Danseur ; celui-là sera d'une politesse exquise ; cet autre aura des façons à ravir ; l'un aura une belle chevelure ; l'autre de belles dents ; l'autre une jolie

main ; & tel autre qui n'aura rien de tous ces avantages sera fait à peindre sous le masque... Voilà leur style. Dites-leur de choisir, & qu'elles soient sinceres ; elles les prendront tous. Ce ne sont point ici des jeux d'imagination ; personne n'ignore ce que c'est qu'un Bal, ni ce que c'est que le Retour du Bal, qui vaut souvent mieux que le Bal même, comme dit un Proverbe très-connu & qui ne s'est pas accrédité en l'air.

Un Ecrivain célebre dit que le Bal est ce qu'il y a de plus insupportable pour les Amans & les Maris, soit qu'ils soient aimés ou qu'ils ne le soient pas. Il dit que s'ils sont aimés, ils ont le chagrin de l'être moins pendant plusieurs jours ; qu'il n'y a point de femme que le soin de sa parure n'empêche de songer à celui qu'elle aime ; qu'elles en sont entiérement occupées ; que le soin de se parer est pour tout le monde ; que lorsqu'elles sont au Bal, elles veulent plaire à tous ceux qui les regardent ; que quand elles sont contentes de leur beauté, elles en ont une joie dont le Mari ou l'Amant n'ont pas la plus grande partie... Il ajoute, que quand un homme n'est point aimé, il souffre encore davantage de voir une femme qu'il aime dans une Assemblée ; que plus elle

eſt admirée du Public, plus il ſe trouve malheureux de n'en être point aimé; outre qu'il craint toujours que ſa beauté ne faſſe naître quelque amour plus heureux que le ſien... Enfin il trouve qu'il n'y a point de ſouffrance pareille à celle de voir une femme que l'on aime, au Bal, ſi ce n'eſt de ſçavoir qu'elle y eſt, & de n'y être pas.

Il faudroit opter, ou être moins rigides ſur l'article de l'honneur, de la Décence & de l'Honnêteté, ou ne pas donner lieu ſoi-même aux vices que l'on condamne, & qui conduiſent inſenſiblement les femmes à être moins touchées de l'honneur que de la vanité & du plaiſir; non pas du vrai honneur, ce ſeroit trop demander, mais de celui qui conſiſte dans la réputation & qui fait la regle ſuprême de ce qu'on appelle *le beau monde*, *le grand monde*, & *les honnêtes gens dans tous les états*. Quoi qu'il ſoit le plus facile à acquérir, puiſqu'il ne s'agit que de ſauver certains dehors; les femmes qui s'accoutument à donner dans un certain goût de licence, trouvent que cette gêne eſt encore de trop. Outre qu'on ne ſe voit jamais ſi parfaitement ſoi-même que les autres nous voyent. Ou nous ſommes aveugles, ou nous ſommes peu ſinceres

ſur nos défauts... Telle femme qui ſe croit très-décente, ne paroît ſouvent qu'une effrontée aux yeux mêmes des diſſolus.

Que les parens examinent avec attention ſi leurs filles devenues un peu grandes, ſe portent avec la même ardeur à apprendre des choſes utiles & vraiment honnêtes, qu'elles ſe portent à apprendre la Danſe, la Muſique & les Modes.

Si les évolutions de la Danſe ne paroiſſent guere propres à élever une jeune fille dans les idées & dans l'habitude de la décence & de la modeſtie; les termes de l'exercice qu'un Maître lui fait faire, ont quelque choſe qui n'eſt pas moins choquant. *Approchez vers moi, reculez, avancez, écartez, ſerrez, regardez votre Danſeur!* .. Quelque impérieux que ſoit l'uſage, il ne pourra jamais ôter ni même diminuer l'impertinence d'un pareil manége... On répondra qu'il n'eſt pas poſſible de montrer autrement. On n'en peut rien conclure ſinon qu'une choſe eſt bien ridicule quand elle ne peut ſe montrer que ridiculement; outre qu'il ne s'enſuit point du tout de-là que cette même ſcience, ſi on la croit ſi néceſſaire pour donner des graces & du maintien à une jeune perſonne, ne puiſſe lui être enſei-

gnée par une femme. On trouveroit fort indécent qu'une Maîtresse de Danse allât donner des leçons dans les lieux destinés à élever les jeunes gens; pourquoi ne trouve-t-on pas encore plus indécent que des Maîtres de Danse, & des Danseurs publics, dont le caractere propre est l'immodestie & la hardiesse, aillent ouvertement & avec autorité donner des leçons de décence & de bonne grace à de jeunes filles jusque dans les lieux destinés à leur former le cœur pour la Pudeur, pour l'Honnêteté, & pour la Religion? On ne persuadera pas qu'une femme ne sçache mieux comment une personne de son sexe doit danser, & ne soit aussi plus propre à l'enseigner qu'un homme. Et quand il y auroit *du moins* dans cette partie, ne le regagneroit-on pas suffisamment du côté de l'Honnêteté? Doit-on compter cela pour rien? Un mari aimera toujours beaucoup mieux que sa femme ne sçache pas si bien faire des Entre-chats, pourvu qu'elle sçache parfaitement être chaste & honnête. Ceux qui sont d'un goût différent trouveront ce qu'ils demandent au Magasin. Si l'utilité publique ne gagne rien à de pareils usages; par où démontrera-t-on que l'Honnêteté publique y gagne quelque chose?

L'Amour honnête, dit Milton, ne se trouva jamais, dans le souris perfide & mercenaire d'une Courtisane dont les faveurs sont remplies de trouble & de crainte; non plus que dans le tumulte des Danses lascives. Il ne se cache point sous les bizarres déguisemens du masque. Le Bal, ce rendez-vous du crime, est un lieu qu'il ignore. Il ferme l'oreille à ces symphonies nocturnes que le scandale accompagne & que suit le mépris.

Combien de propos, ou dissolus, ou indécens, ou offensans, une femme, n'a-t-elle pas à essuyer dans un lieu où la licence tient ses assises, & où l'on croit tout permis ?

On observe que ce sont ordinairement les meres qui donnent les premieres leçons d'afféterie & de coquetterie à leurs filles; au moins indirectement... Elles apprennent d'abord à une fille à lever la tête & les yeux, & à se tenir droite pour mieux faire remarquer la délicatesse & les proportions de sa taille... C'est elle qui lui montre à saluer avec grace & à répondre avec esprit aux galanteries. C'est elle qui lui montre à s'arranger & à se mettre avec goût & intelligence; c'est-à-dire, à cacher avec adresse ce qu'il faut pourtant

qu'on entrevoye, de façon que la vanité puisse regagner d'un côté ce que la modestie lui fait perdre de l'autre... Elle ne lui dit pas crûment que c'est pour plaire aux hommes & pour trouver plus aisément & plus promptement un mari; mais elle lui fait assez entendre que ce n'est pas non plus pour plaire aux femmes... Une mere pleure de joie quand un homme du bel air lui dit que sa fille deviendra presque aussi aimable qu'elle, & qu'elle l'est déja plus qu'une infinité d'autres; quand il la félicite sur les charmes de sa voix, sur sa grace angélique à toucher le clavecin, sur la légereté piquante de ses mouvemens quand elle danse. Qu'un homme sage parle avec éloge à cette même mere, de la modestie de cette même fille, si par hazard il lui en trouve; elle lui répondra d'un air sérieux & distrait, *qu'elle est encore bien enfant*! Il n'est pas possible, dit Juvenal, qu'une mere puisse donner à sa fille plus de vertu & plus de décence qu'elle n'en a elle-même.

Milton, parlant de la beauté & des perfections des premieres femmes avant le Déluge, dit: Elles se trouvent seulement accomplies & formées pour la volupté & la débauche... Elles ont appris

uniquement à chanter, à danser, à se parer, & à tendre des filets dans l'arrangement de leurs paroles & le manége de leurs regards.

Si *Orphée*, par les accens de sa belle voix & les accords harmonieux de sa Lyre, a bien pu adoucir les Tigres & attendrir les Rochers ; que ne pourra pas se promettre un habile Maître de Musique, avantagé de ces deux talens qui ont mis *Orphée* au rang des Demi-dieux ? Quels progrès rapides ne fera-t-il pas sur le cœur d'une jeune Eleve qui n'ayant ni la férocité d'un Tigre, ni la dureté d'un Rocher, sera encore possédée de la fureur de plaire ? .. Voyez dans Juvenal combien les Dames Romaines de la plus haute volée étoient folles d'un Chanteur & d'un Joueur d'instrumens. Et pour le moderne, voyez dans Buchanan, jusqu'à quel point le Savoyard *David Riz* s'étoit rendu maître des volontés d'une Grande Princesse, uniquement parce qu'il chantoit bien. Un Auteur judicieux & qui connoît le plus grand monde, a fait cette observation sur un fameux Musicien. Il n'avoit point, dit-il, l'air Petit-Maître, de ces Musiciens qui vont aux toilettes des Dames.

Timothée, ce fameux Joueur de flûte

de la Cour d'Alexandre inſpiroit à ce Prince toutes les paſſions qu'il vouloit. A ſon commandement, pour ainſi dire, il ſautoit ſur ſa lance, demandoit à combattre, & ne reſpiroit que la guerre & le carnage. Une autre fois il l'enflamma tellement pour la Courtiſane *Thaïs*, qu'à la perſuaſion de cette folle qui étoit yvre, il quitta la table & courut avec tous les Seigneurs Macédoniens, mettre le feu au ſuperbe & ancien Palais des Rois de Perſe...

On raconte des prodiges de la Muſique; mais ſon effet le plus ordinaire eſt d'inſpirer de l'amour. Que contiennent les Recueils où les jeunes perſonnes prennent leurs leçons? Des airs à boire propres à leur donner du goût pour le vin; ou des ſituations d'amoureux, propres à leur inſpirer du goût pour la galanterie. Il ſembleroit que le caractere de la Muſique ſoit naturellement profane, & uniquement propre à diviniſer les vices; ce qui eſt auſſi peu vrai d'elle que de la Peinture & de la Poéſie: mais il faut dire que les Hommes tournent plus volontiers leurs talens du côté du vice que du côté de la vertu. Ils veulent plaire à leurs ſemblables, c'eſt-à-dire, à des hommes auſſi vicieux qu'eux; & ils prennent le chemin le plus court & le plus sûr.

Passionnez-moi cet endroit-là, dit un Maître à sa jeune Eleve ; prononcez tendrement & lentement ce mot, *je vous aime* ; appuyez ! Que votre bouche, vos regards, vos gestes, votre maintien, tous vos mouvemens, & toute votre personne peigne les transports de votre ame dans cette description touchante des effets de l'amour... Fort bien !... Si le Maître ne fait rien pour lui, il travaille du moins bien efficacement pour d'autres.. Heureux moment pour le Cavalier qui arrivera au sortir de la leçon, & pendant que le cœur est en haleine !

Une Fille qu'on veut accoutumer à être Actrice en chantant, & à laquelle on en fait un rare mérite ; acquiert tout au moins de merveilleuses dispositions à le devenir dans d'autres circonstances. On n'imite guere à demi d'aussi excellens modeles.

Une Fille qui danse ou qui chante modestement & les yeux baissés, passe pour une Provinciale. Celle qui entre bien dans la passion par les regards, les gestes & les attitudes, donnera plus de plaisir, que de confiance dans sa vertu., Il faut choisir.

Mais, dira quelqu'un, il est ridicule de vouloir persuader qu'une Fille ne puisse

se danser ou chanter, sans donner dans l'une de ces deux extrémités vicieuses!.. il n'est pas facile de les éviter. Nous avons quelques exemples du chant, dans sa plus grande perfection : nous n'en avons point de la Danse au même dégré. *Salluste* a dit *de Sempronie*, Dame Romaine du premier rang, qu'elle dansoit mieux qu'il ne convenoit à une femme d'honneur ; aussi n'en avoit-elle guere. Il sembleroit par les termes de l'Historien, qu'une femme ne sçauroit être vertueuse & bien danser. Et Ciceron prétend qu'il n'y a qu'un homme yvre qui puisse danser.

Quoi qu'il en soit, voilà ce qu'on a écrit d'une Fille qui chantoit bien ; & avec toute la décence imaginable, quoi qu'Italienne ; & c'est dire beaucoup.

» Elle a le jugement exquis, pour
» discerner la bonne Musique . . . El-
» le l'entend parfaitement, & même
» elle y compose ; ce qui fait qu'elle
» posséde absolument ce qu'elle chante,
» & qu'elle prononce & exprime le sens
» des paroles . . . Elle est belle, mais
» vous allez voir qu'elle n'est pas coquet-
» te . . . Elle chante avec une pudeur as-
» surée, avec une généreuse modestie &
» une douce gravité . . . Sa voix est d'une

» haute étendue, juste, sonoré, & har-
» monieuse, l'adoucissant & la poussant
» avec facilité... Ses élans & ses sou-
» pirs ne sont point lascifs, ses regards
» n'ont rien d'impudique, & ses gestes
» ont toute la bienséance d'une honnête
» Fille... Ceux qui ont le plaisir de l'en-
» tendre, sont dans un tel ravissement,
» qu'oubliant leur condition mortelle,
» ils se croyent transportés au ciel, jouis-
» sant d'une partie de la Félicité des
» Bienheureux. »

Et avec tous ces rares avantages, il est impossible qu'une femme ait l'air chaste, en chantant des paroles qui ne le sont pas. Celle-là apparemment n'en chantoit point.

» Mentor, dit l'Auteur du Télémaque,
» prit une Lyre, & en joua avec tant
» d'art, que dans le moment même il
» enleva l'ame de tous les assistans. A pei-
» ne osoit on respirer, de peur de trou-
» bler le silence, & de perdre quelque
» chose de ce chant divin : on craignoit
» toujours qu'il ne finît trop tôt... Sa
» voix n'avoit aucune douceur effémi-
» née, mais elle étoit flexible, forte,
» & elle passionnoit jusqu'aux moindres
» choses... Il chanta d'abord les louan-
» ges de Jupiter, Pere & Roi des Dieux

» & des hommes, qui d'un ſigne de ſa
» tête ébranle l'Univers. Puis il repré-
» ſenta Minerve qui ſort de ſa tête, c'eſt-
» à-dire, la ſageſſe que ce Dieu forme
» au-dedans de lui-même, & qui ſort
» de lui pour inſtruire les hommes do-
» ciles... Mentor chanta ces vérités d'un
» ton ſi religieux & ſi ſublime, que tou-
» te l'Aſſemblée crût être tranſportée au
» plus haut de l'Olympe à la face de Ju-
» piter, dont les regards ſont plus per-
» çans que ſon Tonnerre. »

Cet exemple regarde les hommes.

Il y a peu de femmes qui n'aiment, avec une paſſion démeſurée, le chant & les inſtrumens. Or, quand on eſt ſi fort épris d'un art, on ne tarde guere à l'être de ceux qui y excellent... Juvenal note quelques Dames Romaines qui offroient des ſacrifices pour que certains Chanteurs qu'elles avoient pris de goût, puſſent remporter la palme au concours; & il en note quelques autres qui baiſoient juſqu'à l'archet des Joueurs de violon... Nous avons vu telle Fille de qualité trouver aſſez de mérite à un homme, parce qu'il touchoit bien le Clavecin, pour vouloir en faire ſon mari.

Dans le portrait que Salluſte nous a laiſſé de la fameuſe *Sempronie*, il met

dans les causes de son dérangement, le chant & la danse, qui lui furent, dit-il, toujours plus chers que son honneur.

Que ce Pere est content ! Il est enfin venu à bout de congédier de chez lui ce jeune Libertin que sa Fille aimoit, & qu'il étoit bien résolu de ne point lui donner ! . . . Elle ne voit plus personne, dit-il, & son temps est partagé entre son Maître de Musique & son Maître de Danse. Mais il ne seroit ni si content, ni si tranquille, s'il sçavoit que le Cavalier voit régulierement tous les jours, & le Maître à chanter & le Maître à danser. On dit qu'il y en a d'officieux parmi ces sortes de Maîtres. On suppose qu'ils n'y sont pour rien personnellement; ce qui pourtant ne seroit point du tout sans exemples. Ce n'est pas trop des yeux d'une mere quand on donne des leçons à sa fille; encore les yeux de toutes les meres n'y seroient ils pas propres. Que pensera-t-on de celles qui font tirer leurs filles, c'est-à-dire, qui les font examiner par un homme, des jours & des semaines entieres jusque dans le fond de l'ame, & assez souvent sans témoins.

Un Auteur Italien dit, qu'il n'est guere possible qu'une fille ne trouve pas aimable, un Peintre qui la rend adorable &

qu'elle veuille lui cacher ce que sa vanite demande qu'il voye afin de l'immortaliser avec le reste.

Nous faisons garder nos femmes en Europe par d'autres femmes, dont nous sommes sûrs comme de nous mêmes. Les Orientaux les font garder par des Eunuques, dont il n'y a rien à craindre. On croit être bien fin de part & d'autre ! Comme si les Eunuques, les Gouvernantes & les Femmes de chambre n'étoient pas susceptibles d'avarice, de gourmandise ou de malignité !

Il est aussi faux que les Spectacles soient condamnables, quand ils ne tendent qu'à inspirer le mépris du vice & l'amour de la vertu, qu'il est faux que la Danse soit condamnable, quand elle n'a pour objet que l'adresse de marcher & de se bien tenir ... Mais lorsque l'une de ces deux choses, ou toutes les deux à la fois, ne sont employées qu'à faire naître & à nourrir les passions, il est indubitable qu'elles doivent être condamnées.

On sçait assez que les personnes de jugement & d'esprit ne regardent les Pieces de Théâtre que comme des Satyres ou des Allégories ingénieuses qui se proposent plutôt pour but de détourner du vice, en le rendant ridicule, que d'y

porter. *Harpagon* ne met pas assurément l'Avarice dans un plus beau jour, que le *Tartuffe* n'y met l'Hypocrisie... On en peut dire autant du Genre Dramatique, qui n'a que l'Héroïque pour objet.

Cependant les Apologistes de la Comédie auroient assez de peine à prouver, qu'en cette partie, nos Spectacles ne sont pas en quelque maniere aussi dangereux que ceux des Anciens... Que reproche-t-on à ceux là ? Trop de licence sur l'article de l'honnêteté, des Peintures trop flatées de l'amour... Que reproche-t-on aux nôtres ? *L'Amphytrion* n'est-il pas bien propre à donner de l'horreur de l'adultere ? Et plusieurs autres Pieces, en ne faisant que badiner légerement sur l'infidélité & la coquetterie des Femmes, ne sont-elles pas bien capables de leur en inspirer de l'aversion ? Presque tous nos Opéra paroissent-ils plutôt avoir été faits pour rendre odieux aux jeunes gens tout amour illégitime, que pour le leur présenter sous les faces les plus riantes & les plus touchantes, s'il y est sur-tout question d'Amans infortunés ?

Valere Maxime ne vouloit pas que les femmes assistassent à la représentation des Pieces Galantes.

Cependant les Adversaires du Théâ-

tre ne se rejettent pas encore tant sur la licence des sujets, que sur les risques ordinairement inévitables dans toutes les Assemblées mêlées... Les Femmes, disent-ils, ne vont là que pour y faire assaut de beauté, & les hommes que pour y faire assaut de hardiesse... Les yeux sont-là distribués comme une Escopetterie, qui fait un feu continuel de toutes parts, & en raison réciproque.

Ce qu'ils disent-là est vrai; mais ce grief ne fait pas tant pour leur cause qu'ils se l'imaginent: car il faut de nécessité que le même inconvénient se rencontre dans toutes les Assemblées qu'ils appellent mêlées: & le Concert-Spirituel n'en sera pas plus exempt que la Comédie ou l'Opéra... Par-tout où les Hommes & les Femmes se rencontreront, il y aura toujours entr'eux, par une raison fort naturelle, mais non pas innocente, des Escarmouches d'œillades. Une Femme bien mise, qui se croit jolie, & qui ne veut absolument pas perdre quatre ou cinq heures de Toilette, est fort aise que les Hommes la regardent; & ceux-ci de même ne sont pas fâchés que les Femmes remarquent leur bonne mine, ou à son défaut leurs dorures, leurs broderies & leurs velours cizelés de toutes cou-

leurs... Et ce qu'il faut encore obſerver, & non pas approuver, c'eſt que les Hommes & les Femmes ne ſe parent pas avec moins de vanité, pour une Aſſemblée de Religion que pour le Spectacle... Il ne faut pas croire que les Femmes, en général, ne gardent leurs pierreries, leur rouge, leurs mouches & leur coqueterie; & les Hommes leur ſomptuoſité & leur hardieſſe, que pour la Comédie & l'Opera... On a tout lieu d'être convaincu du contraire, & d'en être mal édifié... Ainſi ce grief porte à faux.

D'autres Adverſaires du Théâtre ſe rejettent ſur les Acteurs & les Actrices, qu'ils trouvent dangereux, diſent-ils, pour les Spectateurs & les Spectatrices... Cette raiſon ne vaut que pour la moitié.. Les Hommes ont toujours été, & ſeront vraiſemblablement toujours dans le goût des filles de Théâtre... Mais depuis les *Meſſalines* de l'autre ſiecle, qui avoient mis les *Patriciennes* en mauvaiſe réputation ſur cet article, & qui peut-être avoient encore accrédité ce goût deshonorant parmi les Femmes du ſecond ordre, il n'eſt plus queſtion chez celles qui ſont honnêtes du moins par état, ni de *Roſcius* qui entre ſur la Scène de bonne grace avec des jambes bien tournées, ni

de *Bathylle*, ni du fauteur *Cobus*, ni de *Dracon* le joueur de flûte, ni même de *Bronte* le Questionaire, comme dit la Bruyere. Ces sortes de gens, qui autrefois pour les meres étoient des hommes privés, ne sont plus pour leurs filles que des hommes publics, qu'elles payent publiquement & mincement, pour les amuser comme tout le monde.

Quelques Epilogueurs observent cependant que lorsqu'il n'y a que des Actrices sur la Scene, les femmes qui sont dans les Loges sont plus distraites, & prennent ce temps pour promener leurs regards sur les hommes, ou pour parler entre elles.

Si certains Critiques outrés disent qu'elles les remplacent par d'autres, qui peut-être ne valent guere mieux; ce ne sont pas au moins des hommes publics, & l'affiche n'est pas à beaucoup près si frapante. Il est de l'honneur de nier ce qui n'est pas manifeste, & il est de la probité de l'ignorer. On observe que jusqu'à présent les femmes ne se sont pas encore avisées de remplacer *Bathylle* par *Quintilien*, & cela depuis deux mille ans: car c'est Juvenal qui fait cette plainte des Dames de son siecle, éprises les unes d'un Gladiateur, les autres d'un Chanteur,

ou joueur d'inſtrumens ; celles-ci d'un Sauteur, celles-là d'un Athléte ; & pas une d'un Philoſophe ou d'un Sçavant ? Eſt-ce une perte ou un gain pour les Sçavans & les Philoſophes ? A l'égard des filles de Théâtres, pour qui les hommes ont un goût décidé depuis qu'il y a des Théâtres, & qui les courront, tant qu'il y aura des Théâtres, parce qu'ils ne les aiment qu'à cauſe qu'elles montent ſur le Théâtre ; on pourroit dire que cela ſeroit aſſez bien, ſi cet honneur, qui conſiſte dans la vertu, y gagnoit du côté des femmes, d'autant que ſelon le conſeil de Caton, à ce que dit Horace, c'eſt une pâture qu'il faut laiſſer à la Débauche, afin de la diſtraire des femmes & des filles, de bon lieu.

Mais pour revenir à nos Spectacles, il faut, ſur le pied qu'ils ſont aujourd'hui, les haïr naturellement, ou être de mauvaiſe humeur, pour y trouver de l'indécence . .... Il peut y en avoir pour le cœur ; mais il n'y en a plus ni pour les yeux, ni pour les oreilles, & c'eſt déja un grand point, qui les diſtingue infiniment de ceux des Anciens, que l'obſcénité ſouvent la plus brutale rendoit infames aux yeux, aux oreilles & au cœur.

Quel éloge pour la modeſtie ſévere de

Caton, que des Acteurs n'ayent pas osé jouer devant lui la derniere Scène des Jeux Floraux, la plus intéressante pour le Peuple, & pour tout ce qui pense en peuple, parce qu'elle étoit la plus indécente & la plus deshonnête!... Quel éloge pour lui que les applaudissemens du Peuple, lorsqu'il eut la prudence de se retirer!... Cependant les uns lui ont fait un crime d'être sorti de la Salle du Spectacle, puisque la gravité de son sourcil intimidoit l'impudence des Acteurs... Martial dit qu'il n'étoit pas nécessaire qu'il y entrât, s'il avoit dessein d'en sortir... Ils ne pénétrent peut-être ni les uns, ni les autres dans les vûes de Caton... La représentation des Jeux Floraux étoit de son temps une ancienne Coutume, une Fondation, & en quelque maniere un acte de Religion convenable au Paganisme : cérémonie que notre Censeur désapprouvoit sans doute, mais qui pourtant étoit autorisée par la Loi, la prescription & la superstition... Tout Censeur qu'il étoit, il ne lui auroit peut-être pas été possible, ni sûr, d'entreprendre de l'abolir, parce que toute superstition qui met le libertinage & la débauche dans ses intérêts, n'est rien moins qu'aisée à détruire. Comme il connoif-

ſoit le Peuple, il n'ignoroit certainement pas qu'une politique prudente veut qu'on tolere ou qu'on diſſimule certains abus, quand on riſque de donner lieu à de plus grands maux, en cherchant à les réformer. C'eſt ainſi qu'encore aujourd'hui on tolere & on diſſimule certaines maſcarades & Fêtes triviales.... Mais à propos de quoi, demande-t-on, étoit-il entré dans la ſalle du Spectacle, s'il avoit d'avance formé le deſſein d'en ſortir ? A propos de quoi ? Il étoit un des premiers Magiſtrats de Rome : les Loix, ſages ou folles, peu importe dans cette circonſtance, autoriſoient l'inſtitution de cette Fête ; conſéquemment ſa préſence y étoit néceſſaire : quand ce n'eût été que pour réprimer le tumulte ; mais il a cru ſans doute que ſi le dû de ſa charge, demandoit qu'il aſſiſtât à la repréſentation de la Piece, il ne l'obligeoit pas à en voir le dénouement. Des gens fort modeſtes peuvent ſe trouver au Feſtin d'un Mariage, ſans ſe croire obligés pour cela de reſter à la cérémonie indécente du Deshabillé & du Couché de la Mariée... Outre que peut-être Caton ne ſeroit pas ſorti de la ſalle du Spectacle, s'il ne ſe fût apperçu que ſa préſence gênoit ; il étoit homme à regarder le dénouement de la

Piece, du même œil ſtoïque, dont il avoit vu le commencement & le milieu... Il y a beaucoup de choſes indécentes qu'un homme ſage peut voir ſans riſque, parce que l'indécence des objets paſſe rarement juſqu'à lui ; moralement parlant.

Ce n'étoit pas la coutume chez les Grecs (& vous allez voir qu'ils n'avoient pas tort), que les femmes & les filles aſſiſtaſſent aux feſtins des Hommes. On eut à la Cour de Macédoine la complaiſance pour les Ambaſſadeurs du Roi de Perſe, de faire entrer les Dames à la fin d'un grand repas, peut-être pour la premiere fois depuis pluſieurs ſiécles... Ce ne furent d'abord que politeſſes & galanteries reſpectueuſes... Mais les Ambaſſadeurs de ce Roi ſuperbe, qui tenoient beaucoup de ſon orgueil, & qui croyoient apparemment que les regles n'étoient pas faites pour eux, s'échauffant de plus en plus par le vin & par la préſence des objets, pouſſerent inſenſiblement les libertés ſi loin, & garderent enfin ſi peu de meſures, que les Seigneurs Macédoniens ſe crurent obligés de leur rappeller le reſpect qu'ils devoient à leurs femmes, à leurs filles & à eux mêmes, à coups de poignards & à coups d'épées. Il auroit mieux valu faire une impoliteſſe à ces

Ambassadeurs, & laisser les femmes où elles étoient.

Quelque polis, gracieux & retenus; quelque modestes & honnêtes que soient même encore aujourd'hui nos festins; il est rare qu'ils le soient assez, pour que des filles qu'on veut bien élever puissent y assister, sans en remporter quelques notions de plus, sur certains articles. Les équivoques, les gravelures gazées, les bons mots; & s'il n'y a rien de tout cela, les lorgneries & les petits soins affectés prennent peu à peu le dessus; la conversation s'échauffe, on ne se gêne plus tant... Les femmes, par de grands éclats de rire, témoignent qu'elles sont au fait de l'histoire; & les filles, par leur rougeur & leur maintien embarrassé, disent presque qu'elles s'en doutent. Outre que ce n'est pas toujours des yeux & des mains qu'on se parle à une table, ces signes sont trop manifestes. Les pieds ont une éloquence qui leur est particuliere, & qui donne d'autant plus de hardiesse aux femmes, que quoiqu'elles l'entendent clairement, il ne tient qu'à elles de paroître l'ignorer parfaitement. On peut voir dans les Elégies galantes d'*Ovide*, comment deux pieds, lorsqu'ils sont d'intelligence, peuvent avoir ensemble & impunément à

une table de vingt personnes, une conversation suivie, qui n'est que pour eux.

Quel plaisir de pouvoir se dire impunément qu'on s'aime, en présence de mille gens qui ignorent même si nous nous connoissons ! écrivoit une Dame de ce temps à son Chevalier.

La Bruyere a taxé singuliérement, à son ordinaire, la curiosité des femmes pour les nudités originales analogues à leur sexe, lorsque parlant d'une certaine promenade que les Dames de son temps avoient coutume de faire sur le bord de l'eau, & précisément à un endroit d'où on voyoit de fort près les Nageurs faire cent tours de souplesse, comme les Tritons lorsqu'ils suivent le char de Thétis ou de Neptune ; il dit de ces mêmes Dames *qu'avant l'Eté elles n'y alloient pas ; & qu'après l'Eté elles n'y alloient plus.* Cette observation critique & mordante a eu tout son effet ; car les Dames n'y ont pas été depuis en aucune saison . . . Elles ont abandonné cet infame amusement aux filles du Peuple qui s'y arrêtent constamment des heures entieres, même sur les parapets des ponts à la vûe de tout le monde ; & qui, si elles étoient assez riches, imiteroient cette Dame Romaine, la fameuse *Clodia*, à laquelle *Ciceron* re-

proche, que pour se procurer le plaisir innocent de voir les Nageurs de plus près, elle avoit fait bâtir une maison & aligner un jardin sur le bord du Tibre.

Les femmes n'auroient peut-être jamais pensé à faire montre de leurs bras, de leurs épaules & de leur gorge; & elles auroient fort bien pu en ignorer les attraits, sans la luxure & les conseils des hommes; de sorte que si ceux-ci avoient eu plus de retenue, celles-là ne se seroient peut-être jamais imaginé qu'elles fussent capables de faire commettre tant de sotises & tant de crimes.

Les filles qu'on éleve le plus austérement cachent par honte & par pudeur aux honnêtes gens, ce qu'elles découvrent sans pudeur & sans nécessité aux derniers des hommes. Elles répondent toujours, & toujours mal, que ces sortes d'hommes sont sans conséquence pour elles; mais elles devroient prouver auparavant qu'elles sont elles-mêmes sans conséquence pour ces sortes d'hommes:.. Quoi qu'il en soit on annonce à la jeune & sage *Emilie*, l'arrivée de son Tailleur . . . Elle quitte à l'instant toute la Compagnie, Cavaliers & autres... Elle pénétre jusqu'à un appartement reculé, avec sa femme-de-chambre qui va & qui vient; &

là se dépouillant aux yeux de cet homme de la lie du peuple, elle se met dans l'équipage ou à peu près d'une de ces créatures qu'on passe par les verges à la tête d'une Garnison, à moitié nues. Même cérémonie pour prendre les mesures; même cérémonie pour essayer; & même cérémonie quand l'ouvrage est achevé & que l'Ouvrier le rapporte. Jugez si un homme de cette espece (mais qui est un homme après tout) n'est pas à portée de sçavoir par cœur une fille de bon lieu, qui, pour se conserver la taille se faisant faire souvent des corps, subit conséquemment trois fois la même cérémonie pour chacun. N'oublions pas d'observer en passant, que la mode est venue que les Maîtres de Danse sont appellés & président à l'opération du Tailleur quand il prend la mesure du corps, ou quand il l'essaye, pour qu'ils jugent si les basques ou le buste n'incommoderont pas la Danseuse dans les évolutions de la Danse : le buste préalablement découvert & exactement parcouru des yeux & des mains, pour mieux voir le contour & la coupe du plastron

Voudroit-on faire croire que la femme ou la fille de cet Artisan ne pourroient pas faire ce qu'il fait, du moins dans les opérations où la Décence est compromise;

& le peu qu'on pourroit y perdre du côté de la façon ne seroit-il pas bien regagné du côté de l'Honnêteté? Encore n'est-ce qu'une supposition ; car les femmes font tous les jours des ornemens & des habillemens, où il y a cent fois plus d'art qu'à ce plastron... Autant vaudroit-il dire qu'une femme ne sçauroit être bien coëffée que de la main d'un Friseur !.. Ce sont encore une fois les femmes de mauvaise vie qui ont mis à la mode ce goût peu décent ; & les honnêtes femmes en voulant imiter leur maniere de se mettre, ont imité du moins une partie de leur impudence. Il est facile d'imaginer que de pareils usages ne sçauroient plaire infiniment à des hommes délicats ou un peu jaloux ; & la jalousie n'est pas inutile dans le monde, puisqu'il est aisé de remarquer qu'elle ne contribue pas peu à entretenir, du moins quelques dehors d'Honnêteté parmi les femmes ; & le seul extérieur de cette vertu a tant de charmes dans le sexe, que si par hazard on en entrevoit quelque apparence, dans les lieux mêmes où elle ne doit pas être, ce sera pour cette apparence que les plus débauchés se décideront.

Le Virgile de l'Italie moderne (c'est-à-dire le *Tasse*) n'a pas eu honte de débi-

ter que la chasteté & la décence ne doivent avoir lieu que dans les femmes du commun, mais qu'elles ne doivent point gêner les femmes du premier Ordre ... C'est ainsi que Machiavel, compatriote du Tasse, a renvoyé la probité, la justice & l'honneur aux Sujets, & en a affranchi les Souverains ... Mais ces deux Italiens sont aussi fous & aussi corrompus dans leurs idées l'un que l'autre. L'Honnêteté publique se joint à celle des Particuliers contre cette infame morale du Tasse que les Payens même ont désapprouvée ... Que n'ont pas dit leurs Historiens & généralement tous leurs Ecrivains, de la conduite licencieuse des Fulvies, des Semproniés, des Cléopatres, des Julies, des Messalines, des Faustines, &c. *Jules-César* pensoit bien différemment, car il croyoit qu'une femme d'un rang élevé ne doit pas même être soupçonnée ... Juvenal dit que plus on est élevé, & plus l'infamie est frapante & dangereuse par la contagion du mauvais exemple. Pourquoi une petite mortelle rougira-t-elle d'imiter une Déesse ? .. Ce qu'il y a cependant de remarquable dans la Religion payenne, c'est que toute femme qui auroit tenu sur la terre la conduite que Vénus tenoit au Ciel, selon les Poëtes, n'au-

roit certainement pas été regardée comme l'honneur de son sexe.

Un de nos Historiens parlant de la derniere Duchesse Souveraine de Bourgogne, dit qu'elle aima mieux mourir d'une blessure qu'elle s'étoit faite en tombant de cheval, que de l'exposer à un Chirurgien. Si c'est une faute que de porter la honte naturelle jusqu'à cet excès, n'est-elle pas du moins d'une telle nature que les femmes qui la commettent, méritent plus notre admiration que celles qui ne la commettent pas ? C'est pousser l'héroïsme en pudeur jusqu'où il peut aller, puisqu'il n'est pas possible de lui sacrifier rien de plus précieux que la vie, dans une circonstance où il s'agit moins de l'honneur que de la modestie.

C'est un crime que de préférer la vie à l'honneur. Quelques femmes ont cru que la décence & l'honneur étoient la même chose pour elles. Mais il y a plus de deux cens ans que cet exemple d'une modestie sévere, qui n'est pas rare parmi les femmes des Bucherons, des Vignerons & des Laboureurs, a été donné par une femme d'un rang suprême. Elle ne connoissoit pas la morale du Tasse.

Il faut convenir que la honte n'est pas moins sujette que les autres usages aux

caprices de la Mode . . . Il y a eu un temps où une femme riche, ou distinguée par son état, seroit plutôt morte que de se faire assister dans son travail par un homme. Il n'étoit admis que lorsque la connoissance n'avoit plus lieu . . . Aujourd'hui elle mourroit plutôt que de ne s'en pas servir dans les occasions même les moins périlleuses. C'est être du grand ton que de n'avoir plus cette honte qui a été renvoyée aux femmes des Pauvres & aux Villageoises . . . Notre siecle est bien autrement supérieur aux préjugés que les précédens ! Il paroît par un Journal de Leipsick, que cette Mode seroit particuliere à notre Nation (*a*).

Que l'usage qui s'est introduit insensiblement parmi nos femmes de se servir d'Accoucheurs soit d'une nécessité indispensable, c'est ce qu'on pourroit nier par la pratique constante de tous les siecles qui ont précédé le nôtre . . . Cependant on l'accorde. Mais si c'est-là l'unique raison pour laquelle cet usage a pris tout d'un coup un si grand empire ; comment a-t-il pu se faire que quelques autres usages plus décens & aussi utiles n'ayent pu se maintenir ? . . . Qu'on établisse une Aca-

(*a*) *Actor, Erudit.* Leipsick. Tom. 2. Sect. 10.

démie de femmes destinées à ces sortes d'opérations; cela est possible; & l'utilité comme l'honnêteté de ce projet, peuvent bien se démontrer aussi invinciblement que la nécessité d'un Magasin pour former des Danseuses & des Chanteuses... Tout suppôt de la Chirurgie, pourvû qu'il soit supérieur dans son Art & exactement désintéressé, conviendra sans peine qu'il est tout aussi possible qu'une femme soit sçavante & entendue dans cette opération, qu'un homme. L'expérience que les femmes ont pardevers elles pour avoir subi le même travail, fait qu'elles se connoissent mieux les unes les autres que les hommes ne peuvent les connoître. Nous avons des exemples de l'extrême habileté d'un grand nombre; qui empêche qu'on n'en ait davantage?... Et d'ailleurs comment a-t-on fait dans tous les siecles? Comment font presque toutes les Nations? Les enfans de nos campagnes sont-ils plus mal conformés que ceux de Paris? Les femmes y meurent-elles en plus grand nombre? N'y a-t-il que celles des Pauvres qui périssent?.. Qui ne voit le contraire, ou que tout au moins la partie est bien égale? Et ainsi à propos de quoi avoir introduit un usage inoui à tous les siecles &

à toutes les Nations, hors les cas bien extraordinaires, ſi-tôt que ce qu'on perd du côté de l'Honnêteté on ne le regagne pas du côté de l'utilité ? Il n'y a que notre Langue qui connoiſſe le nom d'*Accoucheur*. On ne le trouvera pas du moins dans la Langue Grecque, Latine ou Hébraïque.

Les femmes ne peuvent pas avoir toujours le même Accoucheur . . . Les Morts, les changemens de domiciles, de lieux, de pays, ou d'autres raiſons obligent d'en prendre d'autres; & de cette façon il pourroit arriver qu'une fort honnête femme ne fût pas un pays inconnu à une vingtaine d'hommes. Ce n'eſt pas notre obſervation qui fera ceſſer l'uſage; il ira toujours ſon train. Nous voulons ſeulement faire remarquer qu'il n'étoit guere poſſible d'en imaginer un plus choquant pour la délicateſſe, du moins de certains maris, à qui il n'eſt pas naturel qu'il puiſſe plaire . . . Outre qu'il eſt encore très-facile de prévoir qu'une femme qu'on accoutume ſouvent très-jeune, aux explorations (pour ne rien dire de plus) d'un autre homme, & à s'entretenir privément avec lui, avant & après, de ce qu'il y a de plus ſecret comme de plus indécent dans les myſteres de l'Hymen, acquiert du

moins beaucoup de disposition à renvoyer la pudeur aux petites filles; car elle ne se gênera pas même devant les grandes pour faire un récit très-circonstancié de son travail, en exaltant l'habileté de son Libérateur.

Il ne peut y avoir que les Maris Parisiens, *Gens de douce nature & maris bons Chrétiens*, comme dit Despréaux, qui ayent pu introduire cette coutume dans la Capitale, dont les autres Villes sont toujours les singes. Cette complaisance est inconcevable dans ceux qui sont délicats; hors les accidens périlleux.

A peine un mari oseroit-il entrer dans le cabinet où sa femme s'est enfermée avec son Accoucheur, souvent quinze jours ou un mois avant le terme, de crainte de le troubler dans ses fonctions. *O sæclum insipiens & inficetum!*

Il faut observer aussi que les femmes du bel air en général, ont une aversion naturelle pour le service des femmes, qui n'a pas peu contribué à leur faire réprouver la vieille mode. Elles ne se sont pas contentées d'intriguer les Hommes dans leurs garde-robes & dans leurs Toilettes, elles ont encore insensiblement trouvé le moyen de leur faire tomber cette étrange fonction que les Turcs ne donnent pas même

même à leurs Eunuques... Elles ne se trouvent bien que de la main des Hommes. Il est encore aisé de voir par quelles sortes de femmes, cette Mode dont il est ici question & qui n'est pas ancienne, a pû commencer, pour être ensuite la regle des plus vertueuses.

Au reste, on a donné en notre langue aux femmes qui nous introduisent parmi les vivans, l'Epithéte de *sages*, pour désigner par-là ce qu'elles doivent être, graves, prudentes, décentes & discrétes. Mais cela n'empêche pas que cette même obligation ne regarde pour le moins d'aussi près les hommes qui se mêlent de leur métier, & qu'ils ne soient tenus de mériter à la rigueur la même Epithéte. *Dieu le veuille* ! Il y auroit bien d'autres observations à faire là-dessus, que nous laissons au Lecteur. Notre langue est aussi austere que nos mœurs sont licencieuses...

Passons à d'autres objets, non moins importants & qui nous gêneront encore beaucoup; mais la nécessité de les exposer est indispensable, puisqu'ils sont également asservis à la tyrannie des Préjugés, les plus faux, les plus criminels, les plus indécens & les plus ridicules.

CHAPITRE XXX.

Du Mariage, de ses Motifs & de ses Abus.

» N'ADMIREZ-vous pas, dit un » Seigneur spirituel & galant dans » une de ses Lettres ; *le Comte de Bussi* » *Rabutin.* N'admirez-vous pas quelle » force a l'usage ! Avec trois mots latins » qu'un homme dit, il vous met ensem- » ble un Garçon & une Fille, à la vue & » du consentement de tout le monde ! »

Cette plaisanterie porte à faux ; & il y en a plus d'une dans les Ecrits de cet Homme du grand monde, qui ne sont pas d'un goût plus relevé, & qui ne soutiennent pas le second coup d'œil. Tant il est difficile de plaisanter d'habitude, sans être de fois à autres insipide & inconséquent !

Ce n'est premierement ni par usage, ni par mode qu'on se marie ; c'est par une nécessité fondée sur la Loi de la Nature, & sur le bien des sociétés. Aussi n'est-ce pas tout-à-fait là-dessus que tombe la plaisanterie du Seigneur, c'est sur

les formalités. Mais ces formalités sont encore fondées sur la Loi de la nature intelligente & libre, qui est celle de l'homme : car on ne met pas ensemble deux personnes de différent sexe sans leur consentement ; & le Sacrement que notre Satyrique met chrétiennement au rang des usages & des modes, n'auroit aucune validité sans cette condition : de sorte que c'est le consentement qui donne lieu au Sacrement, & non pas le Sacrement qui donne lieu au consentement. Le Sacrement n'est établi que pour sanctifier le consentement.

Si cette cérémonie se fait au vû & au sçû de tout le monde, nous ne voyons encore rien là-dedans qui soit susceptible de plaisanterie ... On a voulu distinguer une union autorisée par les Loix Divines & Humaines d'avec la Fornication, l'Inceste & l'Adultere où on ne prend pas de Témoins. Un acte légitime & honnête ne sçauroit être trop manifeste. Notre Critique auroit mieux aimé apparemment que les deux sexes, sans être déterminés par d'autres motifs, ni par d'autre autorité que leur goût naturellement réciproque, se fussent à l'insçu de tout le monde, furtivement unis comme les Bêtes fauves dans les forêts ... Il ne faut

pas attention, ou il oublie que la publicité de cette alliance, étoit même une condition en quelque façon essentielle dans le Paganisme. Les Epoux alloient au Temple se jurer au pied des Autels de leurs Dieux une fidélité mutuelle, pour le temps du moins qu'ils demeureroient ensemble... Parce que, comme nous venons de l'observer, on a voulu dans tout les temps, & chez toutes les Nations policées, distinguer l'union légale d'un homme & d'une femme, d'avec l'union illégitime des Fornicateurs, des Incestueux & des Adulteres... Si notre Auteur Courtisan avoit en vue l'indécente & impertinente coutume de mettre au lit, en présence de tout le monde, les nouveaux Epoux avec des discours assortissans à cette formalité ; il n'avoit pas tort de plaisanter sur un usage aussi ridicule & aussi contraire à l'honnêteté, par les idées dont il ne manque pas de salir l'imagination des assistans, au risque d'exciter en eux une cupidité criminelle & illégitime Mais encore une fois, sa plaisanterie ne devoit pas tomber sur la cérémonie publique d'une alliance autorisée par les Loix Divines & Humaines pour le bien des sociétés ; & encore moins sur les paroles sacramentelles qui

ſont l'énoncé de la loi divine. Il n'y a que trop d'abus à reprendre dans les motifs qui déterminent la plûpart des hommes au mariage, ſans l'attaquer par des endroits, qui en le diſtinguant excellemment de l'union ſtupide des bêtes & de l'union criminelle des Débauchés, le rendent l'honneur de l'Humanité, & le plus grand bien des ſociétés.

On ne ſçauroit convenir que les Mariages ſont établis pour le bien des ſociétés, qu'on ne convienne en même-temps, que tout commerce illicite leur eſt entiérement oppoſé.

A conſidérer le Mariage du côté de l'abus, il eſt un voile dont les Loix exigent que les hommes couvrent du moins leur avarice, ou leur vanité, ou leur paſſion. On dit depuis long-temps, qu'il eſt l'aſile de l'honneur; mais outre qu'on ne ſpécifie pas de quel honneur, c'eſt qu'on n'apporte aucunes reſtrictions à cette maxime; & elle en mérite pourtant bien quelques-unes.... Quoi qu'il en ſoit, le Mariage, ſelon cette maxime, ne ſçauroit être, à proprement parler, que l'aſile de l'honneur des Filles, & il n'a cet avantage qu'en ce qu'il les garantit de ſe deshonorer comme Filles; mais il ne leur ſauve pas les

risque de se deshonorer comme Femmes. Il est vrai que les Parens, leurs Filles une fois mariées, sont plus tranquilles sur ce dernier article, qu'ils regardent assez comme l'affaire des Maris.

Autrefois les Filles se marioient par une espece de curiosité ridicule, que l'exemple & certains entretiens de celles de leurs compagnes qui avoient subi le joug, excitoient dans leur esprit. Ce motif néanmoins étoit soigneusement caché. La soumission aveugle à la volonté des peres & des meres se mettoit au-devant; & croyoit cela qui vouloit.

Aujourd'hui c'est une inclination réfléchie & décidée pour la liberté qui porte la plûpart de nos filles au Mariage. Ce terme est vague; car la liberté est un genre qui a sous lui bien des especes ... Est-ce pour vivre dans une sorte de libertinage avec un homme qui plaît, ou pour s'affranchir du joug de l'obéissance que les enfans doivent à leurs Parens, & qu'ils ne leur rendent assez souvent qu'à regret?... Que ce soit l'un ou l'autre, ce motif est encore soigneusement caché. La soumission à la volonté des Peres & des Meres, un grand fond d'estime pour le prétendu mérite de l'Epouseur, ou tel autre l'hypocrisie surannée, con-

vre le jeu, & n'en laiſſe voir que ce qui peut faire honneur.

Quelqu'un a dit que les filles qui rient quand on leur parle de Mariage, rient comme des effrontées ſi elles ſont au fait, & comme des niaiſes ſi elles n'y ſont pas. Il y a pourtant une remarque à faire, c'eſt que la plûpart de celles qui ſont au fait, affectent des dehors qui mettent en défaut les plus fins connoiſſeurs.

Ciceron dit d'une Demoiſelle Romaine de ſon temps, qu'elle s'étoit donnée publiquement, c'eſt-à-dire par le Mariage, à un ſeul homme, pour avoir le privilége aſſuré de ſe donner en particulier, c'eſt-à-dire, par l'adultere à pluſieurs. Ce ſeroit avoir l'eſprit trop mal fait que de ſuppoſer une pareille intention à toutes celles qui ſe marient. Il y en a beaucoup au contraire qui ne penſent à un privilége de cette nature, qu'avec une ferme réſolution de n'en jamais faire uſage; mais il y en a peu, même parmi celles qui ont la meilleure volonté, qui ne ſouffriſſent avec peine qu'on les mit dans le cas de n'en pouvoir faire uſage. Car comme dit Juvenal, ceux mêmes qui ne veulent tuer perſonne, ſont bien aiſe qu'on leur laiſſe la liberté de pouvoir le faire. On aſſu-

re qu'il y a des filles qui remettent au temps de leur Mariage, à favoriser certains amans qu'elles voudroient bien, mais qu'elles ne peuvent épouser. Le conte du Tapis, dans la Fontaine, est une preuve que cette idée n'est ni nouvelle, ni particuliere.

Et, selon ce principe, quelques Observateurs comparent le Mariage, à le prendre dans ses abus, à certaines feuilles de papier noir que les Maîtres d'écriture donnent à leurs Eleves pour leur délier la main ; ils y tracent un million de lettres sans qu'il y paroisse, parce que les caracteres tracés se confondent incontinent avec le fond, & ne donnent pas moins le temps nécessaire pour qu'on puisse juger de leur exactitude ou de leurs défauts. Le Mari, dit un Auteur Italien, est comme *le Faquin*, contre lequel les Tireurs d'armes s'escriment sans courir aucun risque ; les indices manifestes & deshonorans des fautes secrettes n'ayant point lieu d'autant que, selon l'Aphorisme du Droit reçu, tout est sur le compte du Mari.

Les Préjugés sur l'honneur des Mariages, font des arrangemens singuliers ... Un homme fameux par son libertinage, ne deshonore point la plus honnête fille

en l'épousant ; & ce même homme se deshonorera plus en épousant une fille qui n'aura manqué qu'une fois à son honneur, qu'il ne s'est deshonoré lui-même, depuis vingt cinq ans qu'il y manque. Où se trouve le code de ces Loix aussi originales ?

Une fille qui a de la vanité & de l'avarice, ne sçauroit se persuader que ce ne soit pas un bonheur & un honneur pour elle d'épouser un homme fort riche ; ne fut-il que cela, comme il arrive souvent. Mais ce premier éblouissement causé par les richesses, n'est pas plutôt passé que ses yeux s'ouvrent, & qu'elle ne veut plus juger son mari que sur le pied du mérite . . . Or, comme elle ne lui en trouve aucun, elle se retourne vers ceux qui lui paroissent en avoir.

Un homme très-amoureux d'une belle femme & qui veut l'épouser, ne la juge que sur le pied de la beauté, lorsqu'elle est sans moyens. Mais sa passion n'est pas plutôt tranquilisée, qu'il veut la juger sur le pied des moyens, & voilà l'injustice. C'est ainsi qu'un Seigneur de haute volée, après avoir épousé une Roturiere pour réparer ses affaires délabrées, n'a pas plutôt acquitté la meilleure partie de ses dettes, qu'il veut juger sur le pied de

la naiſſance, celle qu'il n'a épouſée que ſur le pied des richeſſes, & ſe croit bien fondé, à cauſe de ce défaut, à la négliger & à la mépriſer. L'injuſtice d'un voleur de grand chemin eſt moins odieuſe & moins criminelle.

Un homme ſe marie ou par vanité, ou par amour, ou par intérêt, & il n'en fait pas trop myſtere. Une veuve n'oſe dire ſouvent pourquoi elle ſe remarie.. Une fille feroit quelquefois bien embarraſſée de dire pourquoi elle ſe marie. La nature, dit-on, a bien pourvû à la propagation de l'eſpece Humaine par la forte inclination qu'elle a donnée aux deux ſexes l'un pour l'autre! Abus que cela! Une fille mettroit volontiers dans ſon Contrat qu'elle n'aura que peu d'enfans: car elle a la curioſité & la vanité de vouloir être mere... Un homme y feroit auſſi très-volontiers inférer cette clauſe, qu'il ne ſera plus tenu à ſa femme quand il ne la trouvera plus à ſon goût. Nous ne parlons que des honnêtes gens; car la Canaille va ſon train comme un Tournebroche une fois monté... Sa brutalité ſenſuelle lui dérobe la ſuite néceſſaire des peines que le grand nombre d'enfans lui prépare. C'eſt-là où la nature gagne & ſe dédommage amplement des pertes qu'elle

fait sur les honnêtes gens.... C'est être des hommes bien grossiers, disent les honnêtes gens, que de remplir sa maison d'une fourmiliere d'enfans ! Mais, peut-on leur répondre, si vous vous livrez bien à la même passion que le Vigneron & l'Artisan, pourquoi ne voulez-vous pas les imiter dans le bien qui en résulte pour la société publique ? Vous n'avez pas moins de brutalité qu'eux, mais plus de perversité. Voilà toute la différence qui se trouve souvent entre les honnêtes gens & les derniers des hommes.

Il y a des prétendans qui ne s'informent que d'une chose lorsqu'ils veulent se marier ; si celle qu'ils recherchent a du bien, ou si elle a des espérances fondées d'en avoir un jour beaucoup, & si ce terme sera long. Ils font en petit ce que l'Empereur Sévére étoit en grand. Il ne s'informa pas, lorsqu'il voulut épouser *Julie*, si elle avoit de l'honneur & de la vertu... Il ne fit attention qu'à son Horoscope qui lui promettoit qu'elle seroit femme d'un Empereur... Son ambition fut satisfaite, il parvint à l'Empire par ce mariage, il regna avec éclat ; mais sa femme n'eut ni honneur ni vertu.

Henri IV demandoit sept conditions

dans une femme ; beauté, fidélité, complaisance, habileté, fécondité, noblesse & richesse ; mais il disoit que cette femme n'étoit pas encore née, ni prête à naître. Une femme ne demande souvent que la complaisance & la fidélité. Les trouve-t elle ?

Il y a des Jurisconsultes un peu plaisans qui établissent que le Mariage étant une acquisition, & une espece de conquête ou d'achat, la justice sembleroit exiger que l'Acquéreur fût informé des défauts latents de l'eff.t. Mais pourquoi l'Acquéreur tout seul ? L'Acquéreuse ne court-elle pas au moins autant de risqués, & n'y est-elle pas trompée du moins aussi souvent ? La justice n'est pas exactement distribuée. Il y en a peu parmi les hommes qu'on appelle disgraciés de la nature & mal sains, qui eussent autant de conscience que le Philosophe Cratés qui confessa ingénûment tous ses défauts naturels, qui n'étoient petits ni par le nombre, ni par l'espece, à la belle fille qui vouloit l'épouser, & qui l'épousa. Un Auteur Italien se récrie sur l'énorme différence qui se trouve entre toutes les autres emplettes & celle d'une femme. . Si on achette une maison, dit-il, on s'en fait montrer tous les coins &

recoins depuis la cave jusqu'au grenier; & cependant, ajoute-t il, on ne s'allujettit pas à y demeurer toute sa vie, on peut la revendre, on peut la donner à louage, si elle n'accommode pas; il en va de même à peu près de toute autre marchandise. Pendant que celle dont on ne peut se défaire quand on en a fait une fois l'acquisition, est précisément celle dont on conclut le marché sans l'avoir examinée.

Encore une fois notre Italien, un peu Pantalon sur cet article, a tort de ne pas étendre le droit d'examen jusqu'aux femmes; ne diroit-on pas qu'elles sont faites pour être trompées sans conséquence? Mais quand ce droit seroit égal, il n'en arriveroit pas pour cela autant de bien qu'il se l'imagine. Car si nous voulons raisonner en conséquence de sa bouffonnerie qui ne lui est pas particuliere, puisqu'on entend communément tenir le même discours : combien de Filles & de Garçons resteroient! Et ainsi autant de perdu pour le bien public & pour le Souverain, qui, à parler exactement, ne demandent guere ni l'un ni l'autre d'autres perfections dans un Mariage qu'une grande fécondité. D'ailleurs, combien de curieux impertinents iroient marchan-

chander & n'acheteroient point ! Outre qu'avec les précautions les mieux prises, & toute la perspicacité imaginable, on ne feroit guere plus sûr de part & d'autre de n'être pas trompé : car combien d'effets vereux & de marchandises fardées ne trouve-t-on pas moyen de se défaire tous les jours & cherement ! Les plus fins & les plus madrés connoisseurs ne sont-ils pas dupes d'une infinité d'effets ! Ils le sont même plus souvent que d'autres, parce que se fiant sur leurs propres lumieres, ils ne veulent consulter personne. Combien d'autres consultent tout le monde, & ne tombent guere mieux ! Qu'arriveroit-il encore de ce réglement plus que ridicule, & tirant sur le cynique ? C'est que si on employe aujourd'hui bien des ruses pour frélater la marchandise dont nous parlons, on en employeroit bien davantage ; on redoubleroit de supercherie, & il arriveroit enfin de compte que les choses reviendroient au même, & qu'on feroit encore privé de la douceur de se plaindre, dans la crainte de passer pour mauvais connoisseur . . . L'Aphorisme du Médecin a lieu ici... Ne guerrissez pas le mal qui est bien placé.

Les Garçons & les Filles commencent

ordinairement & avant toutes choses par se choisir, ceux-là des Femmes, & celles-ci des Maris; ensuite ils veulent forcer leurs parens de souscrire à leurs projets... Un Poëte du siecle précédent écrivoit :

C'est aux courages bas, c'est aux ames vulgaires,
A faire agir pour eux l'autorité des Peres.

La figure détermine les jeunes filles; la beauté, les garçons; l'argent, les peres & meres. Donnez une pleine autorité aux uns ou aux autres, ils feront souvent les mêmes bévues.

Combien de Saltimbanques à la lueur d'un titre escroqué, & d'un équipage emprunté, dupent la vanité des parens & de leurs filles, comme ils dupent l'avidité des Marchands & des Prêteurs d'argent ! Une fille croit épouser un Comte ou un Marquis, & elle n'a rien de plus qu'un Aventurier, dont le nom en *gnic* ou en *gnac* fait toute la noblesse, & une périlleuse industrie tout le mérite.

Quand une femme se coëffe d'un homme, il n'a jamais de défauts ni de corps, ni d'esprit; cela n'empêche pas qu'il n'en soit tout plein; mais elles ne les voit

pas comme ils sont. Les yeux d'une femme éprise ressemblent au Cylindre qui a la propriété de recomposer les figures estropiées qu'on lui présente. Telle personnage aussi bossu, & non moins difforme que le Philosophe Cratés, mais plus mal partagé que lui des dons de l'esprit & du cœur, s'est vu recherché de quatre filles aussi belles que riches, qu'il a exactement épousées, & consécutivement enterrées... On ne parle ici que de ses Mariages; ses bonnes fortunes pourroient faire un article à part, dans le détail duquel il n'est pas nécessaire que nous cherchions d'autres preuves du goût plus que singulier de certaines filles... La chance de cet homme est une espece de Parodie burlesque de la bonne fortune de Felix, ce Gouverneur des Juifs pour les Romains, qui épousa trois Reines consécutivement; mais l'histoire ne dit pas qu'il fut ni laid, ni bossu, ni fat.

Nous apporrons beaucoup plus de soins pour empêcher que l'espece de nos chevaux & de nos chiens ne soit altérée par de mauvais mélanges, que nous n'en apportons à conserver la beauté de la nôtre... Le Public gagne, dit-on, sur la quantité; y gagne-t-il sur la qualité? La Bruyeré dit quelque part que c'est le comble de la

débauche dans une jolie femme que d'aimer un homme difforme . . . Nous ne dirons pas cela; mais nous croyons pouvoir avancer que celle qui prend un tel mari, fait au moins douter qu'elle ait dessein de faire son devoir avec lui; rien sur-tout n'étant plus commun que de voir des femmes se comporter fort mal avec des maris fort beaux. La Bruyere ajoute encore ce qu'on peut lui contester sur ce même article, sçavoir qu'une femme ne peut aimer un laid homme, sans y être déterminée par quelque chose de plus fort que l'amour... Il veut dire apparemment par la brutalité..Mais a-t il cru que la brutalité fût une passion plus forte que l'amour? Monsieur Pelisson, duquel Madame de Sevigné a dit qu'il abusoit du privilége que les hommes ont d'être laids, pouvoit cependant lui prouver qu'un homme peut être fort aimable malgré sa difformité. N'avoit-il pas dit lui-même dans un autre endroit de son livre que la laideur d'un homme spirituel ne fait pas d'impression . . . On demandera pourquoi il arrive si souvent que de très-jolies femmes se prennent de passion pour des hommes qui, avec une extrême laideur, n'ont aucun esprit? C'est-là où on peut répondre avec la Bruyere, que ce ne peut être

que par un excès de brutalité. Il auroit dû mettre cette restriction, & ne pas rendre sa maxime si générale. Il y a eu de très-grands Hommes qui étoient assez laids ; Monsieur de Turenne n'étoit rien moins que beau. Auroit-on pu dire avec la Bruyere qu'une femme ne l'auroit pû aimer que par un excès de débauche ? puisqu'au contraire on a observé que les femmes débauchées ne l'aimoient point. Au reste il n'y a que les femmes qui puissent sçavoir pourquoi elles se prennent de goût pour certains hommes haïssables & déplaisans ; comme il n'y a que les hommes qui puissent sçavoir pourquoi ils préférent des monstres à de très-aimables femmes. Quoique peut-être y auroit-il bien de l'embarras de part & d'autre à en fournir quelque bonne raison ; car rend-t-on raison d'un mauvais goût ?

Presque tous les hommes commettent la même faute, en ce qu'ils veulent juger du goût des femmes par le leur. C'est sur cette regle qu'ils les condamnent ou qu'ils les approuvent. Dès-lors qu'un homme déplaît à leurs yeux, il doit déplaire à toutes les femmes, excepté à celles qui sont abruties de débauche. Mais rien n'est moins raisonnable. Qui peut connoître la force secrete des rapports

qui se trouvent naturellement entre les personnes ? Les femmes se trompent également quand elles veulent juger les hommes par la même regle ... Le visage d'une femme qui sera tourné d'une certaine façon choque leurs yeux ; donc il doit choquer ceux de tous les hommes. Belle conséquence ! .. Disons une chose plus vraie ; c'est que l'arrangement différent des organes, en occasionnant des sensations différentes, constitue la différence des idées & des aspects . . . Voilà ce qui diversifie à l'infini parmi les hommes & les femmes, l'union des ames avec les corps. Et voilà pourquoi la Nature n'a rien fait d'inutile. Tant pis pour ceux qui n'en sont pas contens.

Malgré tout ce qu'on pourra dire ou écrire contre le Mariage, la mode n'en sera jamais interrompue. Sa perpétuité est fondée sur la cupidité, & celle-ci est fondée sur la durée des hommes ; qu'on juge par-là si son interruption est à craindre. Un grand Docteur de l'Eglise a pris à tâche d'en dégoûter dans cet endroit où il dit que celui qui a épousé une belle femme, ne trouve rien de pire que de l'avoir ; & de même celui qui en a épousé une laide. Tout ce raisonnement, sauf le respect qui est dû à un si grand Saint, ne

prouve pas tant combien les femmes sont mauvaises, qu'il prouve combien les hommes sont foux & injustes. Car les femmes sont tout au moins aussi bien fondées à en dire autant des hommes ... Et ainsi dès-lors que les deux sexes ont quelque chose en eux qui les porte à vouloir bien courir tous les risques d'un pareil engagement, il n'y a plus rien à répliquer.

Les Esséniens chez les Juifs ne croyoient aucune femme fidelle; & pour cette même raison ils s'interdisoient le Mariage... Il est étonnant que des hommes aussi parfaits n'ayent pas senti que par un préjugé aussi violent ils diffamoient leurs parens, & ne se faisoient pas infiniment d'honneur à eux-mêmes.

Quel que soit l'empire de l'amour, il succombe enfin sous celui de l'honneur, c'est-à dire, de cet honneur qui n'existe que dans l'opinion d'autrui. Les filles nous en fournissent assez d'exemples. Leur sensibilité pour l'amour ne diminue en rien leur attachement à l'honneur; & quoiqu'elles succombent elles ne le perdent jamais de vûe... Elles ont toujours devant les yeux l'un ou l'autre de ces quatre objets... Premierement, elles se flatent toutes que leur complaisance n'aura pas de

ſuites deshonorantes; &, ſur cet article, elles s'en rapportent à la probité de leurs corrupteurs. Secondement, qu'en cas de ſuites fâcheuſes, l'induſtrie de ces mêmes gens y trouvera du remede; & Dieu ſçait comment quelquefois! En troiſieme lieu, qu'elles pourront ſans bruit & ſans éclat dérober à la connoiſſance au moins du Public, l'indice toujours trop manifeſte & trop éloquent de leur petit commerce ſecret. Et le quatrieme objet, qui eſt la planche après le naufrage, le *Ratio ultima*, & celui qui encourage le premier à faire toutes les autres ſotiſes, c'eſt que celui qui leur a ôté l'honneur, ſe prêtera de toute ſon ame à le leur rendre par un bon Mariage; ſauf à l'y contraindre par la voie de Juſtice, s'il vient à changer de diſpoſition, comme il arrive preſque toujours, pour deux raiſons, l'une & l'autre fort ſimples. La premiere, c'eſt qu'un homme ſe ſoucie aſſez peu de ſe charger d'une femme dont il n'a plus rien de nouveau à eſpérer, & qui ne peut tomber que dans la répétition avec lui; car on voit bientôt le bout des plaiſirs de l'amour. La ſeconde, c'eſt que notre homme ſe croit bien fondé à ſe défier d'une femme, & à craindre qu'ayant été ſi peu ſcrupuleuſe ſur le chapitre de l'honneur

avant le Mariage, elle ne le devienne encore moins après le Mariage... Dans cette ſituation, on voit d'une part la témérité exceſſive d'une fille, & de l'autre l'injuſtice & la mauvaiſe foi d'un homme; car il commence toujours par le ſerment & finit par le parjure. Quoi qu'il en ſoit tout ceci prouve que l'amour n'eſt jamais plus fort que l'honneur; ou que s'il paroît prendre le deſſus, il laiſſe toujours ſon adverſaire dans la poſſeſſion de ſes droits, dont le point d'appui eſt preſque toujours le motif du Mariage... Car il eſt preſque démontré que ſur cent filles qui manquent à leur honneur, il n'y en aura quelquefois pas quatre qui n'eſperent le réparer par cette voie... L'amour travaille ſouvent pour l'Hymen lorſqu'il ne croit travailler que pour ſon compte; & l'Hymen ſouvent ſe trouve auſſi dans le même cas. On diroit qu'il y auroit un défi entr'eux à qui ſe fera le plus de pieces.

Il n'y a point de filles, qui dans une certaine circonſtance, n'aiment mieux ſe faire donner un mari par Arrêt, que de demeurer expoſées aux plaiſanteries du Public... Elles ont fort lieu de croire que ce Mariage n'aura pas beaucoup d'agrément pour elles, & qu'elles n'épou-

feront jamais qu'un malhonnête homme; mais peu leur importe pourvû qu'en devenant femmes, elles rattrapent un honneur qui leur a échappé étant filles ... Il n'y en a point qui se piquent là-dessus de délicatesse ... Tant il est vrai que ce que les filles appellent *honneur*, n'est autre que la vanité; de sorte que généralement parlant elles ont bien moins de honte du crime que des bruits déshonorans qu'il occasionne ... Une fille qui dans cette circonstance ne se soucieroit pas de sa réputation, pourvû qu'elle puisse complaire à celui qu'elle aime, seroit possédée d'un furieux amour; ou il faudroit qu'elle eût une prodigieuse stupidité, ou une prodigieuse force d'esprit, laquelle, quoique fausse, la mette bien au-dessus des préjugés de l'honneur ... C'étoit-là cette force d'esprit dont se piquoit la spirituelle & sçavante Héloïse, lorsqu'elle s'opposoit généreusement au dessein qu'avoit Abélard comme un honnête homme, de réparer son honneur en l'épousant. La raison la plus spécieuse qu'elle apporte de son opposition, c'est qu'elle ne veut pas, dit elle, dérober à la Philosophie un Génie aussi subtil, & à l'Eglise un Théologien aussi profond. Les autres raisons, elle les puise dans la sensualité d'un liber-

tinage également opposé à la Religion, à l'honneur & à la décence.

Il y a des filles qui, plus par vanité ou par avarice, que par amour, ne sont pas fâchées de porter des marques extérieures peu équivoques d'un commerce déshonorant; mais elles esperent bien en dédommager leur prétendu honneur, en contraignant par les Loix, l'Auteur du délit, de réparer le tort qu'il a fait à leur réputation, & lequel peut-être elles n'auroient jamais épousé sans ce bel expédient. Voilà ce qui s'appelle *tirer parti adroitement de l'infamie*, en la faisant même servir de dégré pour parvenir à l'honneur. Mais quel honneur!

On observe que cette vanité des filles qui a pour objet le Contrat & le Sacrement, n'envisage dans l'un & dans l'autre que le privilége étendu qu'ils leur accordent, & qui consiste principalement dans une ample liberté de faire publiquement avec honneur, ce qu'une infinité de leurs semblables ne font qu'avec crainte & déshonneur dans le secret. Voilà ce qui fait qu'aucunes filles n'aiment les Mariages clandestins, parce qu'ils exigent la même retenue extérieure, & qu'ils gênent presque autant cette vanité qu'elles appellent *leur honneur* & *leur réputation*, que

que s'il n'y avoit ni Contrat, ni Sacrement. Elles sont pour la plûpart assez fâchées d'être filles quand elles le sont, sans être encore obligées de le paroître quand elles ne le sont plus, & qu'elles ont droit de ne plus le paroître. Elles aiment à avoir là-dessus leurs coudées franches.

Ces sortes de Mariages sont bien plus dans le goût & dans le caractere de cette vanité qui est propre aux hommes... Le titre d'Amant a bien plus de charmes que celui de Mari, parce que l'un suppose le mérite, que l'autre semble exclure; & qu'on se persuade toujours qu'il ne faut point de mérite pour devenir Mari. Tous les Dieux ambitionnoient d'avoir Vénus pour femme; ils s'en rapporterent d'un commun accord à l'arbitrage de l'Hymen, & Vulcain se vit préféré. Ajoutez que la liberté de quitter quand on voudra l'objet qu'on aime le plus, a de grands charmes pour les hommes; & qu'il ne manqueroit rien à leur satisfaction, s'ils pouvoient ôter à leurs Maîtresses la même liberté. Une fille, dit-on, prend un mari à peu près comme il se trouve, au lieu qu'elle choisit un Amant & qu'elle lui est attachée par la seule tendresse du cœur plutôt que par la nécessité du devoir; cela flate la va-

nité des hommes... Outre que leur passion pour être entretenue, ne demande que des entrevûes rares, quelquefois difficiles, & des plaisirs qui ayent plus de rapport au libertinage qu'à la liberté.

C'est ce que le Chevalier d'Her***, ou plutôt l'Auteur spirituel, enjoué & un peu malin, qui s'est caché sous ce nom, tâche d'insinuer si ingénieusement à une jeune fille qui étoit bien aise de paroître femme quand elle le seroit devenue, & que le mystere d'un Mariage secret alarmoit extrêmement. Il commence par la railler de ce qu'elle voudroit qu'il y eût trois bans de publiés haut & clair, & ensuite des fiançailles dans les formes, & puis des noces où tous les parens vinssent dire des sotises à l'ordinaire, sans préjudice de celles des Etrangers. Il s'étudie avec artifice à chercher tout ce qui peut dédommager la vanité d'une jeune femme qui veut absolument user de ses droits, dans toute leur étendue, en lui faisant voir que tout ce qu'elle perdra du côté de la vanité de femme, elle le regagnera avec usure du côté de la vanité de fille... Mais toute cette Rhétorique qui n'est qu'une ironie des plus fines, sert pourtant à faire voir combien les femmes ont d'éloignement pour le myf-

tere, quand elles ne le croyent plus propre à rien . . .

« Vous ferez encore, lui écrit le Chevalier, de l'aimable troupe des filles » qui paroîtront vos pareilles, & le feront peut-être . . . Vous pourrez ne pas » entendre certaines choses que des indiscrets disent quelquefois, & il vous » sera permis d'en rougir ; au lieu que si » votre Mariage étoit déclaré, il faudroit que vous prissiez un air moins » innocent & plus capable . . . Enfin, » vous vous conserverez toutes les minauderies de fille ; cela sera délicieux » pour vous : car naturellement la pudeur » aime beaucoup les petites façons ; & » comment ne les aimeroit-elle pas ? on » dit qu'elle leur doit souvent tout ce » qu'elle est . . . Vous pourrez les mettre » en usage à l'égard de votre mari lui-même . . . Vous serez une demi - fille » pour lui, & tant que vous ne porterez » pas son nom, il vous restera quelque » sorte de droit d'être un peu plus composée & plus réservée à son égard » . . .

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est arrivé plus d'une fois, & qu'il arrive encore tous les jours que quelques filles innocentes ne se déterminent au Mariage, qu'à cause d'une belle noce qu'on leur

promet ... D'autres regardent la cérémonie publique comme un triomphe où elles bravent fierement leurs égales qui bientôt ne le seront plus, du moins avec la même liberté ... Un Mariage sans noce, en un mot, est pour la plûpart des filles, ce qu'un grand repas sans vin est pour la plûpart des hommes.

Et puisque nous sommes sur cet article, nous observerons en passant que les noces du Peuple sont d'une indécence à révolter ceux pour qui l'honnêteté & la modestie ont encore quelque valeur . . . On n'y entend le plus souvent que des saletés, ou quelque chose qui ne vaut pas mieux. C'est là où les jeunes gens, naturellement portés à l'impudence, sont à leur aise. C'est-là où les jeunes filles perdent quelquefois en moins d'un jour le fruit des leçons qui leur ont été faites pendant dix années, sur la décence & sur la pudeur. Pendant que les parens content leurs vieilles histoires, les enfans en composent de nouvelles ... Outre que ce qui est l'objet principal de la Fête, & qui n'est plus un mystere pour aucun âge, n'inspire pas des idées bien nettes par lui-même ... Mais qu'y faire ? Une fille manquera-t-elle d'aller à la noce de sa sœur, de sa tante, de sa cousine, de

ſon couſin, d'une bonne amie ? ſur-tout lorſqu'elle eſt avec ſa mere qui eſt une ſi brave femme !

Saint Cyprien ne vouloit pas que les filles ſe trouvaſſent aux noces, parce, diſoit il, qu'elles n'en remportoient qu'une virginité eſtropiée, à cauſe des propos licentieux qu'elles y entendent. Notre Michel de Montagne penſoit comme lui. Un célebre Auteur de notre temps, *Bayle* qui n'étoit pas un ſaint non plus que Montagne, appelle les noces des *écoles d'impureté*.

Mais pour revenir aux Mariages qu'on tient ſecrets, il s'y rencontre un inconvénient preſque inévitable ; c'eſt que ſi les Valets ſont dans la confidence, le myſtere ceſſe bientôt d'en être un. S'ils n'y ſont pas ; la fréquentation des époux quelque bien ménagée qu'elle ſoit, & les ſuites naturelles qui en réſulteront, venant un jour ou l'autre à la connoiſſance des Domeſtiques, ils deshonoreront la prétendue fille dans l'eſprit d'autant de gens à qui ils feront part de la découverte, c'eſt-à-dire, dans l'eſprit preſque de tout le monde ; de ſorte que par honneur on ſera forcé de découvrir un Mariage qu'on tenoit caché par intérêt.

Car on ne le cache guere qu'à ceux dont on craint d'être deshérité.

Tel homme, résolu de se marier, raisonne ainsi, & croit bien raisonner ... On va le voir ... Je ne veux pas pour mon repos, dit-il, prendre une belle femme ... Il se pourra bien faire qu'elle me soit fidelle ... Mais suis-je bien assuré, de l'humeur sur-tout dont je me connois, de ne pas entrer dans des défiances, en m'appercevant qu'elle plaira à tout le monde, & que tout le monde cherchera à lui plaire? Pourra-t-il bien se faire que dans toute cette multitude d'hommes à qui elle plaira, il ne s'en trouvera pas un seul qui lui plaise? C'est une confidence que je pourrois bien dès à présent jurer, qu'elle ne me fera pas.. Peut-être ma jalousie sera-t-elle mal fondée ... Je le veux, quoique je n'aye pour toute assurance qu'un *Peut-être* ... Mais elle ne me sera pas moins un supplice cruel & insupportable ... Peu m'importe qu'elle soit fausse, dès-lors qu'elle produira un effet réel ... Le plus sûr est donc de ne pas m'exposer à cet inconvénient, & d'épouser une laide. Où celle-là trouveroit-elle des complices, quand même elle formeroit des desseins contre

mon honneur ? Ah ! *Corydon !* Corydon ! Vous n'êtes pas un Ciceron ! Voici comme un Auteur argumente contre vous, & détruit toutes vos raisons . . . Si vous supposez, dit-il, la belle & la laide également chastes, vous avez tort de ne pas prendre la belle. La nature pervertie ne remplit jamais mieux ses obligations à l'égard de la Loi, que quand la cupidité y trouve son agrément. Si vous supposez au contraire ces deux femmes également infidelles à leur devoir ; vous aurez encore très-grand tort de ne pas prendre la belle, & voici pourquoi. Deshonneur pour deshonneur, il y a du moins quelque dédommagement avec une jolie femme, ne fut-ce que pour vos yeux. Mais, répondrez vous, une belle me donnera nécessairement des soupçons qu'une laide ne me donnera pas ! Mauvais raisonnement, vous dit-on ! Prenez la belle . . Sçavez-vous bien la différence qui se trouve ordinairement entre une belle & une laide, lorsqu'elles ne sont chastes ni l'une ni l'autre ? C'est que l'une vous donnera pour rivaux, des gens, qui, à certains égards, vaudront peut-être mieux que vous, & que l'autre vous associera les derniers des hommes . . . Ce n'est pas en-

core tout ; une belle ne deshonore son mari qu'aux dépens d'autrui, & une laide à ses propres dépens ; si la belle ne reçoit pas, du moins elle ne donne pas ; elle s'aviliroit & se mettroit au rang des laides en donnant ; elle seroit comme un Souverain qui payeroit la capitation... Mais il faut nécessairement que la laide donne ; & il est bien dur pour un mari d'acheter si cher un deshonneur, ou tout au moins un ridicule.

Un homme qui entretient une Concubine, différe & remet à l'épouser tant qu'il lui est possible, parce qu'il se persuade qu'elle sera plus fidelle & plus complaisante, pendant qu'elle pourra se flater elle-même de parvenir à la qualité de femme légitime, & qu'il craint qu'y étant parvenue elle ne fasse éclater sa fierté, sa mauvaise humeur & son libertinage, comme la plûpart des autres filles. Il trouve donc plus à propos de lui tenir la bride haute, & de l'entretenir dans la docilité, par l'illusion de l'espérance. Mais au milieu de ce beau projet, notre Prud'homme tombe malade... Le voilà sans espoir de guérison. Il renonce aussi-tôt à tous ces ménagemens, & il l'épouse, parce qu'il n'a plus besoin ni de sa com-

plaisance, ni de sa fidélité, & que la Religion lui donne des sujets de crainte, s'il ne le fait pas... Est-ce là un trait d'honnête homme ? On voit bien qu'il y a de la prudence dans cette conduite; mais où y trouvera-t-on de la probité ? Aussi n'y en a-til point; & en voici la preuve; c'est que s'il eut vécu encore dix années, il auroit renvoyé cette femme, devenue trop vieille pour lui, & ne l'auroit jamais épousée... C'est par amour propre qu'on méprise la probité en certaines circonstances; & c'est par amour propre qu'on s'en pique dans d'autres... Assez inutilement : car on n'est pas plus honnête-homme dans un temps que dans l'autre.

Il y a de vieux Garçons qui n'ont jamais voulu se marier pour deux raisons très-pertinentes. La premiere, c'étoit pour conserver leur honneur. La seconde, c'étoit pour l'ôter impunément, & sans craindre les represailles, à tous les maris possesseurs de jolies femmes. *Corrumpit sine talione Cælebs*, dit Martial. Il n'y a, dit-on, que ceux-là qui sont bien sûrs de ne pas être deshonorés ! Mais peut-il y avoir de l'honneur à deshonorer les autres uniquement, parce qu'on ne craint point de l'être ? . On

ne peut guere imaginer une plus grande lâcheté. Regarderoit-on comme un fort brave homme, un Duelifte qui fe battroit cuiraffé contre un Ennemi qui feroit prefque nud ?



CHAPITRE XXXI.

Des Causes de l'Infidélité & du Divorce.

PAR la Loi de Romulus, la punition du crime des femmes, c'est-à-dire, *de l'Infidélité*, étoit laissée à la discrétion des maris. Cette Loi étoit violente & d'une terrible conséquence pour le Public ; aussi n'a-t-elle pû subsister, & les Romains se sont bien vîte tellement humanisés, qu'il n'étoit pas rare parmi les plus relevés, d'entendre une femme dire à son mari, je vous défends, je veux, je prétends & entends que mes volontés soient suivies sans replique. *Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.* Cela est un peu hyperbolique. Sur quoi il faut cependant observer que dans les commencemens de la République où la justice étoit le plus en vigueur, il n'y a jamais eu de Réglement qui ait soumis les hommes aux femmes pour le même crime... Il est vrai que dans tous les temps les hommes auroient eu beaucoup moins à craindre des femmes pour la punition de l'Infidé-

lité, puisqu'il n'y a pas de faute qu'elles leur pardonnent plus volontiers pour peu qu'ils reviennent vers elles ; au lieu que la plûpart des maris sont inéxorables envers leurs femmes pour cette même faute, & que s'ils ne les tuent pas en gros, parce qu'ils n'osent, ils les tuent en détail ... Il n'est pas même nécessaire pour cela qu'elles soient infidelles, il suffit souvent qu'elles leur déplaisent.

Les Connoisseurs & les Experts disent, que la qualité de maîtresse est beaucoup plus douce & plus agréable à un homme que celle d'Epouse. Il est aisé de voir par-là pourquoi pendant plus de cinq cens ans on n'a point entendu parler de répudiation parmi les Romains ; c'est que ce privilége s'étendoit aux deux sexes : .. Et voilà ce qui empêche de comprendre l'article de cette Loi qui donnoit aux maris une entiere autorité sur la vie de leurs femmes pour cause d'infidélité, du moins dans les premiers temps ... Parce qu'une femme pouvoit fort bien dire à son mari, quand elle se voyoit convaincue, qu'elle ne vouloit plus demeurer avec lui ... Mais peut-être aussi étoit-ce parce qu'elle avoit cette liberté, qu'elle auroit dû commencer par faire cette signification, & qu'elle étoit inexcusable

lorsqu'elle tomboit en faute avant que de l'avoir faite. Sur ce pied-là nos femmes n'ayant pas la même liberté, sont plus excusables que les Dames Romaines. Un mari Romain faisoit l'amour à sa femme, sur-tout si elle étoit riche, pendant vingt & trente années, & celle-ci dans le même cas lui rendoit la pareille. Il y avoit même des maris qui souffroient patiemment les galanteries de leurs femmes lorsqu'elles étoient riches, dans la crainte qu'elles ne se séparassent d'eux. C'est Juvenal qui le dit. De sorte que ce n'étoit pas tant la fidélité conjugale & la tendresse réciproque qui jouoit ce personnage, que l'avarice.

Il y a des maris qui redeviendroient amoureux de leurs femmes, s'ils les voyoient seulement pendant quinze jours à d'autres... Il y en a chez qui une jalousie bien fondée produit le même effet. La découverte d'une intrigue leur fait supposer aussi-tôt dans leurs femmes un mérite qu'ils n'y avoient pas vu, surtout si le galant est un peu passable; ils en ont plus d'amour pour elles, & moins d'amitié ... Car la jalousie a cela de propre, qu'elle augmente la haine à proportion de l'amour. C'est Catulle qui le

dir. Il n'appartient qu'à l'amour d'allier des ridicules aussi opposés.

Quelques maris parmi nous ne seroient pas fâchés de voir établir cette Loi autrefois particuliere à certains Peuples, par laquelle il leur étoit permis de se prêter réciproquement leurs femmes, & de les reprendre, si telle étoit la convention du marché... Mais d'autres frémissent quand ils lisent que le sage Caton, ce Censeur si austere, s'est mis tellement au dessus des préjugés vulgaires qu'il n'a pas fait difficulté de prêter sa femme à Hortensius son ami, qui n'avoit point d'enfans, & qui vouloit en avoir de la vertueuse *Martia* femme de Caton... Le prêt mutuel de femmes vertueuses entre les honnêtes gens, disoit Hortensius à Caton, répand la vertu parmi un plus grand nombre de familles, & forme un plus grand nombre d'alliances dans l'Etat... Vous avez des enfans, & moi je n'en ai point. Caton sentit la justice de sa demande, dit l'Historien, & lui céda sa femme de son consentement & de celui de son pere... Sur quoi nous ne sçaurions assez nous étonner que Tertullien, à propos de cet accommodement, ait cru pouvoir donner à l'homme le plus

ſage de la République Romaine, le plus honteux & le plus décrié des noms, en l'appellant encore quelque choſe de pis que le maquignon de ſa femme ...

Outre qu'il auroit été ridicule à Tertullien de prétendre juger Caton ſur le pied de la Religion Chrétienne ; c'eſt qu'il ne devoit pas ignorer que par la loi du divorce, il étoit permis aux Romains de renvoyer leurs femmes & d'en épouſer d'autres, & de les reprendre enſuite ; comme il étoit permis à celles-ci de quitter leurs maris & d'en épouſer d'autres, & de retourner avec eux, s'il ſe faiſoit un raccommodement. Ainſi les choſes ne revenoient-elles pas au même ? Et la convention de Caton avec Hortenſius doit-elle être réputée un mauvais trafic, puiſqu'elle s'étoit faite à l'amiable ? Mais ce qu'on auroit peine à démontrer, c'eſt que les moifs de Caton & d'Hortenſius, conſidérés en eux-mêmes, n'ayent pas été préférables aux motifs de nos époux d'aujourd'hui qui, après s'être quittés pour des raiſons ſcandaleuſes, ſe reprennent quelquefois pour d'autres motifs encore plus ſcandaleux. Si au contraire Caton n'a cédé ſa femme à Hortenſius (comme quelques uns de ſes ennemis le veulent), que parce qu'il eſ-

péroit que celui-ci venant à mourir, il laisseroit de grands biens à *Martia*, dont il profiteroit en la reprenant; notre Censeur, outre le nom infame que Tertullien lui donne, en mérite encore un autre d'autant plus convenable, que Caton auroit travaillé lui-même à se l'attirer, & qui n'est pas plus honnête en quelque façon selon le préjugé populaire, quoique souvent tout ce qu'il a de honteux & de ridicule, devroit moins retomber sur le mari que sur la femme, puisqu'il vient uniquement de son crû, & qu'il n'y a qu'elle qui puisse en donner l'investiture; mais cette mode n'est pas encore venue.

Paroît il vraisemblable qu'on ait osé alléguer dans un Procès en cassation de Mariage, la laideur d'une femme pour cause de sa stérilité; comme si le visage étoit un article essentiel à la propagation? Cela est pourtant vrai . . . C'étoit une femme d'un rang supérieur; il n'y en a guere d'autres que celles-là qui soient stériles quand elles sont laides. Louis XII. nous en fournit encore un exemple. Il alléguoit deux moyens qui se détruisoient l'un par l'autre; car tantôt il alléguoit la stérilité de la Reine sa femme; tantôt il assuroit que son Mariage n'avoit jamais

été consommé ; & le vrai de tout cela, c'est qu'elle étoit fort laide, & qu'il avoit de longue main une extrême envie d'épouser la Duchesse de Bretagne qui étoit fort belle. Quoi qu'il en soit, un pareil moyen de défense n'est, ni d'un bon Physicien, ni d'un bon Praticien ; car parmi les gens de qualité sur-tout, il n'y a guere d'autres liaisons entre la laideur & la stérilité, que celles que la malignité d'un mari trop délicat, ou qui aime ailleurs, sçait y mettre. Ce seroit un principe très-pernicieux au bien des Etats, que celui qui voudroit établir qu'il n'y a qu'une belle femme qui puisse avoir des enfans... Que la cupidité est ridicule ! Ne voit-on pas tous les jours que ce sont les laides qui en ont le plus, & souvent les plus beaux ; comme il arrive aussi souvent que les belles n'en ont point, ou n'en ont que de difformes... Junon n'est-elle pas mere de Vulcain ? Vénus, du vilain dieu de Lampsaque ? Minerve, d'Ericthon qui avoit une queue de serpent ? Et les Nymphes qui étoient si belles, ont-elles eu d'autres enfans que des monstres, tels qu'étoient les Satyres, les Faunes, les Sylvains, les Egypans, &c. Ce sont des contes ! qui en doute ? Mais on a voulu du moins insi-

nuer par ces contes-là, que ce ne sont pas toujours les plus belles femmes qui ont les plus beaux enfans & qui en ont le plus. Il y a des raisons physiques pour que les laides en ayent plus que les belles; & pour que celles-ci en ayent moins que les laides. Nous les renvoyons aux Médecins.

Il y a une vérité d'expérience que celles qui se marient devroient sçavoir; c'est que les hommes les plus épris de la beauté, s'y accoutument comme à toute autre chose, & même jusqu'à l'indifférence. La passion s'éteint dès qu'elle est satisfaite, & l'amour sans crainte & sans desirs, est sans ame. On trouve bientôt la fin d'un sentiment dès qu'on se permet tout. Le sentiment dans les femmes s'use aussi par le fréquent exercice; mais il faut plus de temps. Il y a une autre vérité qui vaut bien celle-là, c'est que les hommes ne s'accoutument jamais à la beauté que par la faute des femmes, qui apparemment ne peuvent se contraindre, & qui se montrent encore plus éprises de la rusticité des charmes des hommes, que ceux-ci ne le paroissent de la délicatesse des attraits des femmes. Cela peut venir encore d'une autre cause... Les femmes, comme la plûpart des hommes

ſe perſuadent que le Mariage eſt uniquement établi pour aſſouvir la cupidité ; en conſéquence de cette prévention, les filles, ſouvent les plus honnêtes & les plus ſages, croyent de bonne foi qu'il y va de leur honneur & de leur conſcience de ne pas demeurer en reſte avec leurs maris.

Qu'on voye ce que dit Martial Liv. xi. Epigr. 105. ſur la pudicité de Pénélope, femme d'Ulyſſe, ſi renommée pour ſa chaſteté, qu'elle eſt paſſée en proverbe. Qu'on ne prenne pas cette Epigramme au ſérieux, car elle n'eſt qu'une Satyre depuis le commencement juſqu'à la fin. Il eſt aiſé de le voir par le ſtyle & le ton railleur . . . Elle prouve aſſez que les Payens ne croyoient pas que tout fut permis dans le Mariage.

Les femmes craignent de n'en jamais faire aſſez pour bien convaincre un mari de leur exceſſive tendreſſe ; & elles en font toujours trop. Elles ne ſçavent pas que l'habitude non-ſeulement ne fait point de paſſions, mais même qu'elle les détruit. Ce n'eſt pas encore tout. Une jeune femme dont le tempéramment s'annonce avec éclat, & qui prend feu comme un baril de poudre, ne donne pas à ſon mari une grande confiance dans ſa

vertu, du moins pour l'avenir, en supposant que le passé lui paroisse hors de soupçon ... Il voit à peu près ce que pourroit lui produire une absence ou une indisposition un peu longue. Il vaut beaucoup mieux pour l'honneur & la tranquillité d'une femme & pour le repos d'un mari, qu'elle paroisse trop insensible que trop sensible... Il vaut mieux qu'il ait un peu moins de passion pour elle, & un peu plus d'estime & de confiance ... Mais il est fâcheux que la nature mette presque toujours la prudence en défaut. Juvenal dit que c'est dans cette circonstance que les femmes paroissent ce qu'elles sont. *Tunc Fœmina simplex.* La libéralité des Dames, dit Montagne, est d'abord trop profuse au Mariage, & émousse la pointe de l'affection & du desir. Les refus de la chasteté, ajoute-t-il, ne déplaisent jamais. Outre les soupçons que les femmes font naître naturellement dans l'esprit de leurs maris par leur trop de pétulance & de vivacité, ce dont elles ne manquent pas de s'appercevoir, dès la premiere brouillerie sérieuse; c'est qu'elles doivent convenir elles-mêmes que ce n'est pas sçavoir trop bien faire les honneurs de chez soi, que de forcer un convive à en prendre jusqu'à s'in-

commoder . . . On redoute cette courtoifie outrée, & rien n'engage moins à retourner dans une maifon . . . L'amour des maris dépend de deux caufes que les femmes doivent prudemment ménager. L'une eft morale, l'autre phyfique. La premiere devroit influer fur l'autre ; & c'eft tout le contraire ; elle n'a de force qu'autant que celle-ci en a elle-même . . Eft elle à bout ? L'autre fuffit à peine à entretenir dans le ménage une concorde ftérile & une union infipide. Tout roule en ce monde fur la cupidité ; ce n'eft qu'autant qu'elle eft ménagée avec prudence, qu'elle produit l'extérieur de l'ordre : c'eft tout ce qu'on doit attendre d'elle.

Les hommes fe dégoutent parce qu'ils n'ont plus rien à recevoir ; & les femmes ont du chagrin de n'avoir plus rien à donner.

Les maris voluptueux commettent une autre faute, c'eft qu'ils font prefque toujours caufe de l'incontinence de leurs femmes, & conféquemment des fuites qui en réfultent, & qui leur rejailliffent fur le Front. Brantôme ne fait pas difficulté de mettre fur le compte des maris, la mauvaife inclination de la plûpart des femmes ; & Seneque qui le valoit bien

en matiere de morale, dit que c'eſt être le corrupteur de ſa femme, que de l'aimer avec intempérance.

Il n'eſt pas queſtion de décider ſi les choſes ſont décentes ou indécentes, & s'il eſt poſſible de pratiquer le mariage autrement : il nous ſuffit de démontrer que les maris, pour la plûpart, ſont les premieres cauſes du déſaſtre dont ils ſe plaignent.... Un ſage Empereur avoit coutume de dire que *le titre de femme étoit un titre de dignité*, *& non pas de volupté*... Il n'y a pas quelquefois encore vingt-quatre heures qu'un homme eſt en poſſeſſion d'une fille, que ſouvent il n'a épouſée préférablement à d'autres, qu'à cauſe qu'elle lui a paru ſage ; & il lui a déja fait réduire en pratique toute la théorie *del divino Aretino*, comme diſent les Italiens, qui à notre imitation donnent aſſez volontiers *le Divin* à des Auteurs qui ne méritent pas même l'*Humain*. Cette premiere ſotiſe faite, les maris en font une ſeconde pire que la premiere, & moins digne d'excuſe auprès des femmes... Ils imitent les incendiaires qui après avoir mis le feu dans une maiſon, ſe retirent à l'écart. Ils négligent leurs femmes pour s'attacher à d'autres, & ils les abandonnent à un tem-

pérammment dont ils ſont les promoteurs ; bien aſſurés qu'elles auront trop d'honneur & trop de vertu pour ſe manquer à elles-mêmes ; comme trop de reſpect pour eux, pour qu'elles oſent leur infliger la moindre note. C'eſt là ce qui s'appelle des aſſurances bien fondées !

Les hommes ne connoiſſent pas leurs intérêts quand ils cherchent à gâter l'eſprit & le cœur de leurs femmes . . . Il y a un plaiſir plus durable & plus touchant que la liaiſon des ſens . . . Faites comprendre cela à la plûpart de nos maris.

On dit communément que le Mariage, ſelon la maxime même de l'Apôtre, peut-être conſidéré comme un reméde à l'incontinence . . . Il faut que ce reméde ne ſoit pas bien efficace, ou que la cupidité humaine ſoit bien bizarre, puiſque l'infidélité eſt ſi commune . . . Les maris ſe plaignent des femmes : les femmes ſe plaignent des maris ; de qui donc le Mariage tempère-t-il l'incontinence ?

Les maris quand ils ſont injuſtes, (& il n'y en a guere qui ne le ſoient) ont cet agrément. C'eſt que s'il leur arrive de ne plus trouver leurs femmes aimables, à cauſe de quelqu'infirmité, ou pour quelqu'autre raiſon que ce ſoit, ils cherchent mieux, & ils le trouvent, ou croyent

le trouver ; cela revient au même... Leurs femmes sont abandonnées alors comme ces maisons où regnent le mauvais air.

Louis XI nous en fournit une preuve. Philippe de Comines fait observer que Charlotte de Savoye sa femme, n'étoit point de celles où un mari pût prendre un grand plaisir ; mais qu'au demeurant elle étoit fort bonne Dame.

Les femmes n'ont pas, à beaucoup près, le même agrément... Tant pis pour elles si elles tombent malades ! Les maris vous disent ingénuement qu'ils en sont bien fâchés ; mais que ce n'est pas leur faute, & qu'ils ne peuvent se dispenser de vaquer à leurs affaires. Elles ont des Gardes pour les soigner ; que faut-il davantage ? D'ailleurs cela les guerira-t-il quand ils tomberont malades eux-mêmes, dans une position sur-tout où ils ont tant besoin de leur santé ! Ils s'en informent le matin en courant ; & les voilà partis... Contractent-ils quelques incommodités eux-mêmes, qui les clouent sur un lit, ou qui les forcent du moins à la résidence ; ils font un point d'honneur à leurs femmes, & voire même un cas de conscience des plus sérieux, de la moindre apparence de dégoût... C'est précisément dans cette circonstance où la

plus

plus misérable mercenaire ne les approcheroit qu'avec peine, qu'ils exigent de leurs femmes les plus vifs témoignages de tendresse... Malheur à celles qui sont trop foibles d'estomac ! Ils leur en font un crime atroce !... On connoît de ces maris dont le commerce est évidemment contagieux, & ausquels cependant de très-malheureuses femmes sont obligées de faire plus de caresses que *Venus* n'en fit jamais à *Adonis*, *l'Aurore à Céphale* & *Diane à Endymion*... Il ne faut pas les quitter d'un moment ! Tout seroit perdu ! La Maîtresse du logis est la premiere garde & la premiere servante... C'est elle qui fait les Tisanes & qui passe les bouillons : on ne veut rien prendre que de sa main ! Et pour mettre le comble aux maux de ces malheureuses Esclaves, c'est que leurs Maîtres sont toujours de mauvaise humeur, toujours rechignés, hargneux & tracassiers ! Ils ont toujours peur que leurs femmes n'ayent intérieurement pour eux toute l'aversion & tout le dégoût qu'ils méritent :

Il est bien singulier qu'une femme soit tenue d'expier par sa patience à supporter les infirmités & les mauvais traitemens de son mari, la faute qu'elle a faite

en l'épousant ! c'est Pline qui dit cela.

Quand ce ne seroit que de courir les risques d'un aussi profond avilissement, n'y a-t-il pas là de quoi détourner efficacement une femme libre de l'envie de se marier ! Il n'y a qu'une vertu plus qu'humaine, ou une stupidité animale qui puissent fournir à une femme ce qu'il lui faut de patience dans des extrémités aussi tristes... La plûpart des femmes frissonnent au seul mot d'Embarquement par la peur qu'elles auroient, disent-elles, d'être prises par les Turcs... Hé ! Que pourroit-il leur arriver de pis ! Il y a telles de ces femmes qui pouroient *parangonner la Princesse Grizelide, d'incroyable patience & d'incroyable douceur à l'endroit du Prince son Epoux*. Une femme qui chercheroit à s'affranchir d'une aussi cruelle servitude, ne mériteroit-elle pas bien autant de pitié qu'un Captif de Maroc qui tâche d'engager, par ses larmes, un Mathurin à le racheter ! Voici ce qu'on lit dans un Factum.

„ Mépris continuels, diffamations pu-
„ bliques & caractérisées, sévices jus-
„ qu'alors inouies, procédés inhumains,
„ refus obstiné des choses les plus néces-
„ saires à la vie. Voilà l'Esquisse du ta-

» bleau des malheurs de cette femme ;
» malheurs qu'elle a dévorés jusqu'au
» terme le plus long, où il soit possible
» à l'Humanité de les endurer.

» Il faut mettre dans le rang des fouet-
» tés & des marqués les maris qui sont
» les premiers à diffamer l'honneur de
» leurs femmes, & à les donner au Pu-
» blic pour des Prostituées, pendant
» qu'ils sont eux mêmes les plus infâmes
» des hommes par la conduite qu'ils
» tiennent envers elles. C'est la déci-
» sion d'un grand Jurisconsulte. »

Il faut convenir qu'il y a beaucoup de maris qui agissent assez à l'orientale avec leurs femmes ; ce qui veut dire que leurs galanteries sont un peu Turques. Ils exigent une complaisance outrée sur tous les points... Quelques uns souffriroient à merveille quand il fait chaud, que leurs femmes prissent soin de les éventer, de les émoucher & de leur porter le Parasol comme à des petits Bachas... On en connoît que leurs femmes sont obligées d'endormir, en *s'épômonant* par des lectures qu'elles n'osent même interrompre pendant qu'ils ronflent... Il est vrai que ce sont des originaux si impertinents qu'il n'y a que des Esclaves qui puissent les servir. Et cependant il leur semble

toujours fort extraordinaire qu'avec toutes ces façons Maroquines, leurs femmes puiſſent trouver plus à leur goût, certains hommes pleins de reſpects, d'attentions, de politeſſes & de prévenances pour elles ! Rien n'eſt pourtant plus facile à comprendre. Un chien qui ſeroit battu dans un endroit, & careſſé dans un autre en fourniroit la preuve. Notre Ennemi, c'eſt notre Maître, dit la Fontaine . . . Les femmes ſuivent cette regle à la lettre. La plus honnête femme a tout au moins de violentes tentations d'infidélité; & ceux qui conſultent s'ils doivent ſe révolter, ſont déja rebelles, dit la Maxime.

Les hommes alléguent fauſſement que ce n'eſt pas tant par jalouſie, ni ſeulement à cauſe du ridicule deshonorant auquel l'infidélité d'une femme les expoſe, qu'ils font tant de bruit, que parce qu'il eſt contre la juſtice de laiſſer mettre des intrus dans une honnête famille. Mais ſi cette fraude & cette ſupercherie leur paroiſſent ſi criminelles & ſi puniſſables, pourquoi ſont-ils eux-mêmes ſi glorieux & ſi contents quand ils peuvent avoir quelque certitude phyſique qu'un mari indignement trompé, éleve & nourrit un ou pluſieurs de leurs bâtards ? D'ailleurs n'y a-

t-il pas des circonstances où ils n'auroient pas cet inconvénient à craindre en ce qui regarde les intrus insérés dans leurs familles ? Ce n'est donc pas la justice ni l'honneur qui font leur regle ; mais une jalousie purement animale, un honneur d'opinion & une vanité tyrannique.

La sensibilité d'un mari pour l'infidélité de sa femme, ne doit donc pas toujours être rapportée à ce préjugé qui lui fait craindre le mépris des honnêtes gens; il arrive aussi, & plus souvent peut-être qu'on ne croit, que ce préjugé n'est pour rien, ou que pour assez peu de chose dans la sensibilité. Il n'est pas difficile de remarquer que plus un homme est enclin à la luxure, & plus il est brutalement jaloux. C'est une sorte de gourmand qui ne sçauroit souffrir qu'on touche au mets qui lui est destiné, mais qui se jette volontiers sur celui des autres ; ou bien c'est un Précieux qui se dégoute aisément d'autrui, ou un homme vain qui appréhende de ne pas gagner au parallele que sa femme pourroit faire de lui avec un second. Il y en a même qui sont ridiculement jaloux des femmes qui ne leur appartiennent en aucune façon, & qui regardent comme un larcin fait à leur mérite, la tendresse qu'elles témoignent

à leurs maris, si par hazard ils se trouvent présens ... Moliere a saisi cette derniere espece de jalousie impertinente, dans sa Comédie du *Festin de Pierre*, où il fait dire à Dom Juan, que la délicatesse de son cœur avoit été sensiblement choquée des caresses qu'une nouvelle Mariée avoit eu la hardiesse de faire à son sot Epoux en sa présence, & que c'étoit pour venger l'injure que cette petite femme lui avoit faite, qu'il avoit formé le généreux dessein de l'enlever ... N'étoit-ce pas là un acte de justice bien fondé, & d'une espece bien singuliere ?

Il n'y a pas d'homme qui se plaigne plus amerement, & avec moins de précaution de l'infidélité de sa femme, qui y soit plus sensible, & qui soit moins disposé à lui pardonner que le Bourgeois généralement parlant ... Il se croit aussi deshonoré par ce faux bond, que s'il avoit été attaché au Carcan pendant trois marchés consécutifs ... Il n'y a encore que deux personnes & lui qui sçachent son aventure, mais laissez-le se désoler, tempêter, jurer, casser les meubles, s'arracher les cheveux s'il en a, ou tourner cent fois sa perruque sur son infortuné Front; il va si bien faire par ses clabauderies, que tout le quartier en sera in-

formé, & s'en divertira le lendemain en le montrant avec deux doigts. Un grand malheur pour un mari dans cette circonstance, c'eſt de n'avoir pas un peu fréquenté le beau monde, ou du moins de n'avoir pas un peu de lecture.. Il verroit, en ouvrant le premier Hiſtorien, combien d'Empereurs, de Rois, de Princes, de Seigneurs, de grands Généraux d'armées, de grands Miniſtres, de grands Magiſtrats, Gens qui le valoient bien, ont eſſuyé le même échec dans leur honneur, & n'ont pas tant crié que lui.... Qu'il regarde les Rivaux des Dieux, comme dit notre Juvenal; qu'il s'arrête ſurtout à Céſar, le modele des Héros comme des Maris prudens! Il étoit convaincu, à n'en pouvoir douter, du petit commerce ſecret & peu honnête de ſa femme avec *Clodius*, ſi fameux à Rome en ce temps-là. C'eſt Juvenal qui le dit, & qui ajoute même que ſa réputation ſur ce chapitre s'étoit répandue juſques dans l'Ethiopie & dans les Indes... Un Rival auſſi redoutable rend un Epoux bien petit, & l'avilit étrangement dans l'eſprit d'une femme.

Les hommes de l'eſpece de *Clodius*, quand ils ſont affichés, perdent de répu-

tation toute femme qui s'y attache, fût-ce même par Contrat.

Cependant *César* n'a point fait assassiner *Clodius*, & quoi qu'il fut une des bonnes Epées du temps, il ne lui a point donné de *Rendez-vous* derriere les Remparts de Rome, il n'a poignardé, ni empoisonné sa femme, il n'a tué ni blessé personne... Il ne manquoit pourtant ni de puissance, ni de bravoure, quoiqu'il ne fut pas encore aussi grand Seigneur qu'il l'est devenu depuis... Il fit mieux que tout cela pour son propre honneur, pour celui de sa femme & pour la décence convenable à sa Dignité.. Il commença par soutenir *Mordicus* que cette aventure n'étoit qu'une pure supposition, quoiqu'elle se fut passée dans la maison de sa mere, devant une multitude de Témoins, & quoiqu'elle fît la nouvelle de la Ville & des Fauxbourgs. Ce ne fut pas tout; comme il pensoit dès-lors à ses petites affaires, qui par la suite sont devenues si grandes, il ménagea *Clodius*, Tribun du Peuple, dont il avoit un extrême besoin pour s'élever aux premieres charges, & sur-tout au commandement des Armées qui étoit son fort. *Clodius* le servit là-dedans en homme

qui eſt amoureux de la femme de celui qui recherche ſon crédit, & qui étoit bien-aiſe d'effacer dans ſon eſprit de fâcheuſes impreſſions; c'eſt-à-dire, qu'il fit tout ce qu'il voulut. Quand notre *Céſar* eut à peu près ce qu'il ſouhaitoit, comme ſa jeune Epouſe etoit trop belle, & qu'il étoit de ſon côté trop fier pour qu'il pût lui pardonner ſa trahiſon, il la remercia de ſes bons ſervices lorſqu'elle s'y attendoit le moins, c'eſt-à-dire, qu'il la répudia, alléguant pour ſes raiſons, qu'il ne convenoit pas à la femme d'un homme de ſa naiſſance & de ſon rang, d'être même ſoupçonnée d'avoir manqué à ſon honneur. Par-là il trouva le moyen de ne pas la deshonorer brutalement, ni lui non plus; & il fit adroitement la leçon à celle qui devoit la remplacer & qui ne l'imita pas; du moins l'hiſtoire n'en dit elle rien.

Un Auteur rapporte que Dioméde ayant découvert l'infidélité de ſa femme, dit qu'il ne l'avoit jamais regardé que comme un miroir de chaſteté, & qu'elle n'avoit pû ſe porter au mal que par l'effet de quelque ſortilége.

Cette politique vaut bien celle de Céſar. Ces raiſons (après le ſilence) ſont

les meilleures qu'un mari puisse fournir ; mais les croira qui voudra.

Hippias depuis six années vivoit heureux avec une chere Epouse qui avoit toute sa confiance... Elle alloit, venoit, tantôt chez une parente, tantôt chez une amie, tantôt à la Ville, tantôt aux champs, recevoit du monde, donnoit à manger, à jouer, alloit aux spectacles, aux promenades publiques & particulieres. Tout ce qu'elle faisoit étoit bien. Un ancien ami d'*Hippias*, un autre lui-même, donnoit la main à la Dame, étoit son complaisant d'office, & rendoit un compte fidele de sa conduite au mari, dont l'honneur lui étoit aussi cher que le sien... Tout alloit bien jusque-là. Lorsqu'une ancienne servante maltraitée, & qui en avoit trop vû, ayant été chassée par *Hippias* lui même, sans que sa femme s'y opposât, parce qu'elle ne la croyoit pas si sçavante, en laissa échapper au moment de sa sortie, beaucoup plus qu'il n'en falloit. *Hippias* l'ayant fort bien entendue, quoiqu'elle parlât entre ses dents, crut qu'en son petit particulier il devoit faire son profit de cette Alerte, sans en rien dire, quoique très persuadé de la méchanceté de la coquine. Ce-

pendant à tout hazard & par forme d'amusement dans un temps où il n'avoit pas beaucoup d'affaires, il tendit ses toiles, & sous peu de jours il eut le plaisir de voir son gibier tomber dedans, & la consolation d'être bien convaincu de la déloyauté de sa chere Epouse. Digne salaire d'une curiosité impertinente ! On dit impertinente, parce que tous les maris s'avisent presque toujours d'être curieux, ou quand il n'est pas encore temps, ou quand il n'est plus temps.

Maris ! Tenez-vous bien sur vos gardes ! Prenez des mesures si justes, mettez tant de surveillans en campagne, que les infidelles ne puissent vous échapper ; mais soyez bien assurés d'une chose ; c'est que si vous laissez entrevoir quelques soupçons, votre jalousie, quelque ingénieuse qu'elle soit, ne sera jamais d'une aussi grande étendue dans ses inventions, que le libertinage de vos femmes. Gardez les portes, elles s'envolent par les fenêtres. Gardez les fenêtres ; elles s'échappent par la cheminée. Et quand même vous parviendriez à les surprendre comme autrefois *Vulcain surprit Vénus*, vous n'y gagnerez pour le prix de votre victoire que le ridicule honneur d'être couronnés comme lui d'un laurier burlesque de la

main de *Momus*, & d'être préconisé par des huées comme un habile sot. Voici ce qu'une femme gênée dans ses amours écrit à son Galant.

Les contraintes & les manéges ont leurs charmes, & depuis huit jours que je vous vois dans des lieux où à peine on ose se regarder, j'ai passé des momens que je ne changerois pas pour ceux qu'on croit les plus sensibles. C'est-là à peu près ce qu'un mari doit attendre de la contrainte où il tiendra sa femme.

Il y a dix ans, ajoute-t-elle, *qu'on travaille à m'empêcher de vous voir, & il n'y a que deux jours que nous nous jûrions une fidélité éternelle.*

Maris ! Emmenez vos femmes avec vous en campagne ! La liberté & l'absence d'un mari sont deux furieuses tentations. Ne laissez point vos femmes seules ; emmenez-les avec vous. Bon expédient dont Hercule lui-même manqua de ne se pas bien trouver par l'industrie de *Faunus*, & la perfidie de *Nessus* ! Personne n'ignore, ou du moins tout le monde est à même de sçavoir ce que dit *Brantome* des Dames que leurs maris, pour plus de précaution, emmenerent avec eux aux Croizades. Qui auroit pû jamais s'imaginer que d'honnêtes femmes, &

qui plus eſt, chrétiennes, ſe fuſſent aviſées de tromper des maris chrétiens & honnêtes gens, pour lier des intrigues, & avoir des entrevues ſecrettes avec des Sarafins & des Turcs! Cela eſt vrai pourtant, & ce n'eſt pas *Brantome* ſeul qui le dit... Maris! Emmenez vos femmes! Ne les emmenez pas; abſentez-vous, ne vous abſentez pas; vous n'avez rien à perdre, ſi elles ont de l'honneur, ni rien à gagner ſi elles n'en ont pas.

Il n'y a pas de maris plus inexorables que ceux qui, après avoir donné une entiere liberté à leurs femmes, viennent à découvrir, par hazard, qu'ils ſont trahis. Ce ſont pourtant ceux qui devroient pardonner le plus volontiers : car enfin il n'y a rien qui ſoit plus propre à donner l'idée de voler à ceux-mêmes qui n'y penſent pas, qu'une trop grande ſécurité & une trop grande négligence : on ſe perſuaderoit preſque que les gens ont envie d'être volés.

Il y a des maris qui perdent toute confiance & toute eſtime pour leurs femmes, quand elles ſe ſont trouvées en péril d'être deshonorées... L'incertitude ne les raſſure point... Ils ſe perſuadent, comme dit *Brantome*, que la beauté ne porte aucune regle ni ſauve-garde avec ſoi. Au

partir de là, ajoute ce Critique malin, les femmes croyent en être quitte pour jurer que leur modestie & leur sévérité ont fait perdre toute hardiesse à ceux qui auroient voulu leur manquer de respect.

Elles voudroient faire croire à leurs maris qu'elles n'ont rencontré que des Scélérats vertueux ; comme dit Boileau. Et il est pourtant vrai qu'une femme à qui ce malheur seroit arrivé, n'en doit jamais convenir. Un pareil aveu ne feroit qu'augmenter sa peine, & ne diminueroit point sa honte.

Des hommes fiers épousent tous les jours des femmes qui ont été à plusieurs maris, & cependant ne voudroient épouser ni une fille, ni une femme qui auroient été violées seulement une fois. Ce préjugé vient en partie de la jalousie animale, & en partie de l'honneur d'opinion, qui ordinairement n'est choqué que du défaut de formalité. Ce n'est pas le crime qui leur donne de l'aversion, puisqu'il ne peut se rencontrer là où se trouve la violence. Cependant il se présente là-dessus une réflexion fort naturelle. Si un mari croit être bien fondé en droit, en raison & en religion pour renoncer au commerce de sa femme qui

aura ſubi la violence; pourquoi une femme ne ſe croira-t-elle pas toute auſſi bien fondée à renoncer au commerce d'un mari qui lui a fait mille infidélités volontaires? C'eſt l'ame qui péche & non pas le corps, diſoit *Collatinus à Lucrece* ſa femme qui avoit ſubi la violence. Il y a deux ſortes d'honneur, l'un phyſique qui ne regarde que le corps, & l'autre moral qui ne regarde que l'ame. Les hommes ſont charmés de trouver ces deux honneurs dans leurs femmes, mais ils préféreront toujours le phyſique au moral. A proprement parler, ils ne connoiſſent guere que celui-là dans leurs femmes. Ils ne ſe comptent point du tout deshonorés quand la puiſſance de leurs femmes n'a pas été réduite en acte, c'eſt-à-dire, quand elles n'ont eu que l'intention, & que par leurs bons ſoins ils les ont empêchées de procéder à l'exécution. Pour eux, ils croyent qu'il eſt de leur dignité de ne reconnoître relativement à leurs perſonnes ſur cet article, ni l'honneur phyſique ni moral... C'eſt un des grands priviléges de leur ſexe de ne pouvoir être violenté par les femmes; il ſeroit à ſouhaiter qu'il s'étendit encore plus loin.

Si la ſtupidité eſt quelquefois un grand

bien, comme quelques-uns le prétendent, ce doit être ſur-tout dans la circonſtance où un mari n'a en partage qu'une femme libertine. Il vaut cent fois mieux être hébêté ſur cet article, lorſqu'il n'eſt pas poſſible d'y remédier, que de pouſſer ſouvent, comme quelques jaloux, la fineſſe & l'eſprit juſqu'à découvrir même ce qui n'exiſte pas... La ſatisfaction que la vengeance d'un mari jaloux reſſent en cette occaſion, n'eſt qu'un bien chimérique en comparaiſon des maux réels, des chagrins, des douleurs & des amertumes qui le dévorent tout vivant. Son orgueil veut conſerver ce prétendu honneur qui dépend des jugemens du public, en paroiſſant outré de la conduite de ſa femme, & en découvrant ſa turpitude ſans aucun ménagement; mais il n'y gagne rien, ou peu de choſe... Pour deux ou trois qui ne ſont que ſemblant de le plaindre, quoiqu'ils ſoient fort de ſes amis, des milliers s'en divertiſſent ouvertement, & le montrent au doigt... On ne lui tient aucun compte de ſa juſte indignation contre le déſordre de ſa femme; au contraire, cela ne ſert qu'à rendre la choſe plus plaiſante... Veut-il plaider & prouver parlà qu'il n'eſt aucunement complice de ſon

deshonneur ? Que de mauvaises plaisanteries n'a-t-il pas à essuyer dans les Factums des Avocats, qui, après s'être divertis les premiers de son affliction, en font rire ensuite le Public. On a toujours supposé, & on supposera apparemment jusqu'à la fin des siecles qu'un mari n'est deshonoré que par sa bêtise, ou par son peu de mérite & de capacité, ou par les traitemens indignes qu'il fait à sa femme, ou par la lézine mesquine & sordide avec laquelle il la fait vivre, comme ces peres qui rendent leurs fils voleurs en ne leur donnant point d'argent. Il n'y a rien de tout cela ! Peut-être bien ! Mais on le croit.

La peine la plus juste qui puisse être infligée aux hommes, surpris en adultere par un mari, n'est pas celle qu'un Romain fit autrefois souffrir à celui qu'il trouva avec sa femme, & dont *Martial*, dans une de ses Epigrammes, se moque avec assez de raison, puisqu'il n'en avoit fait, dit-il, qu'un *Déiphobe au lieu d'un Atys*. Cela n'a pas besoin d'autre explication... Mais il y a une considération & même deux à faire là-dessus... Premierement seroit-il juste qu'un mari vengeât sa querelle particuliere au préjudice du bien public ? Le mari ne manquera pas

de répondre qu'il eſt juſte que le coupable qui le deshonore, ſoit mis dans un état à n'en pouvoir plus deshonorer d'autres... Ce zele pour l'honneur d'autrui, après avoir perdu le ſien, eſt bien louable : mais il eſt aiſé de répliquer à ce mari, que ni ce coupable-là, ni les autres, ne font aucun tort à l'Etat; mais qu'il lui en feroit un très-notable en ſe vengeant par une *réſection* ou par un meurtre.. Il faut qu'un Souverain ait des Sujets; c'eſt aux Particuliers à voir qu'ils ſoient bien légitimes ... Le Prince ne peut avoir qu'une providence générale ſur les Mariages; il s'en repoſe pour le détail ſur les Parties intéreſſées... Il peut être auſſi-bien ſervi par des bâtards que par des légitimes... Pluſieurs grands hommes en font foi. La choſe dont on s'inquiete le moins dans une Armée, c'eſt de ſçavoir ſi tous les Soldats ſont nés en bon & légitime mariage. Si les Bâtards peuvent-être auſſi braves que les légitimes, ils peuvent pareillement être auſſi honnêtes gens... La faute de leurs Auteurs ne les regarde perſonnellement en aucune façon. Ainſi les Souverains ont agi prudemment en défendant aux maris *grévés* par l'infidélité de leurs femmes, de ſe faire juſtice eux-mêmes en ôtant la vie,

ou en rendant inhabiles à la ſociété des hommes, qui pour avoir de mauvaiſes mœurs, n'en ſont pas moins propres à augmenter le nombre des bons ſujets. Outre que les précautions qu'un mari peut prendre pour prévenir ces ſortes d'inſultes, auront toujours bien moins de difficultés que les procédures reglées qu'il lui faudroit faire en Juſtice, & leſquelles bien loin de rétablir en pareil cas l'honneur d'un mari, mettent le ſceau à ſon deshonneur, en le faiſant, pour ainſi dire, crier dans les rues & les carrefours. D'ailleurs en ſuppoſant que la juſtice perſonnelle & privée put avoir lieu, il faudroit que le mari, après l'exécution, fût tenu de prouver qu'il a lui-même la conſcience bien nette ſur cet article, & qu'il n'y eût contre lui ni plaintes, ni preuves de la part de ſes confreres & de celle de ſa femme; ou autrement qu'il fût condamné à ſubir la même peine.

L'Empereur Marc-Antonin ne vouloit pas qu'on reçut en Juſtice les plaintes d'infidélité qu'un mari formoit contre ſa femme; lorſqu'il étoit lui-même coupable du même crime.

Or, il y auroit peu de maris qui vouluſſent s'embarquer dans un procès d'une diſcuſſion auſſi délicate & auſſi pé-

rilleuse. Car il n'est pas de l'exacte justice qu'un homme en fasse périr un autre pour la faute dont il est lui-même coupable.

Le mari d'ailleurs auroit toujours tort, & seroit dans l'impossibilité morale de se venger, soit que le Délit se commette chez lui, soit qu'il se commette ailleurs. Si dans sa maison, outre qu'il peut à la rigueur être soupçonné de n'avoir pris le prétexte de son deshonneur, que pour se défaire d'un homme qu'il lui importoit de ne pas laisser vivre, par des vues étrangeres à la chose, (& comment prouvera-t-il le contraire) c'est qu'il est à présumer que le Délinquant ne s'est rendu dans sa maison que du consentement de sa femme. Or selon l'Aphorisme *volenti non fit injuria;* le consentement exclut la violence.. Si ailleurs que chez lui, il est aisé de prouver que sa femme n'y a pas été apportée de force, mais qu'elle y est venue, le voulant & le sçachant; ainsi il n'y a pas encore là de violence. Ajoutez qu'ailleurs il se rendroit infiniment plus coupable, & se mettroit encore moins en état de fournir des preuves de son bon droit.

Que faut-il donc qu'un mari fasse, demandera-t-on? Qu'il se pourvoye en Justice? Mais il faut des témoins, & les

coupables n'en prennent guere pour ces fortes d'aventures : ce n'eſt pas tout, il ne peut gagner ſa cauſe qu'en faiſant confirmer ſon deshonneur par Arrêt ; & autant vaudroit-il être pilorié : cela eſt triſte pour un honnête-homme. Qu'il ſe tienne en repos, & qu'il prenne d'autres meſures pour remettre ſa femme en regle. Il faut, dit Juvenal, fermer ſa porte quand il ſurvient quelque malheur domeſtique qui n'eſt pas fait pour être divulgué. Les femmes dans ces ſortes d'affaires doivent porter ſeules la peine du délit, parce qu'elles ont à craindre des ſuites plus dures & plus deshonorantes que les hommes.... Pendant qu'elles pleurent & qu'elles s'arrachent les cheveux, leurs ſéducteurs ne font ſouvent qu'en rire avec gens de la même farine... Cette conſidération en retient quelques-unes, elle devroit les retenir toutes.. Auroient-elles encore plus de pente au libertinage que les hommes? Mais n'y a-t-il que le libertinage qui leur faſſe oublier les inconvéniens auſquels elles s'expoſent ? Sont-elles inacceſſibles à l'avarice & à la vanité ? *Procris* dans la Mythologie aimoit tendrement & uniquement ſon mari *Céphale* ; elle n'auroit certainement pas

voulu le changer contre un autre ; un collier & une paire de girandoles alloient pourtant le lui faire trahir du côté de la fidélité conjugale, aussi parfaitement que si elle l'eut détesté. Ce n'est pas être bon Logicien que d'argumenter de l'amour d'une femme à sa fidélité.

Rien n'étoit ni plus étrange, ni plus équivoque que la maniere dont les femmes d'un rang suprême, telles que les Reines, les Impératrices ou d'autres grandes Dames prouvoient autrefois leur fidélité à leurs maris, quand elles étoient accusées ou violemment soupçonnées d'y avoir forfait... Elles marchoient pieds nuds sur des charbons ardens, ou sur des plaques de fer rougies au feu ; elles se plongeoient les mains dans l'huile bouillante ou dans le plomb fondu. S'il ne leur en arrivoit aucun mal, le procès étoit gagné ; elles étoient réputées la vertu même & leurs accusateurs, qui souvent étoient bien sûrs de ce qu'ils avoient vû, étoient écorchés vifs ou brûlés à petit feu. Cela étoit bien singulier ; mais il l'étoit encore davantage que quelques-unes de celles qui avoient été justifiées par des prodiges aussi frapans ayent été pourtant par la suite prises en flagrant délit, & convaincues d'Adultere par des preuves de

fait... La confiance aveugle que leur auroit donnée le prodige opéré en leur faveur, leur auroit-elle persuadé qu'elles avoient beau champ pour tromper, parce qu'en cas d'une nouvelle accusation, outre que personne n'en auroit voulu rien croire, c'est que qui que ce soit n'auroit voulu s'exposer à subir le supplice destiné aux accusateurs dénués de preuves, & qui ne pourroient manquer de se trouver dans le cas, toutes les fois que les prodiges déposeroient contre eux. C'est ainsi qu'il arrive quelquefois qu'un Fripon redouble de friponneries, de mauvaise foi & de prévarication, lorsqu'il a eu le secret de se faire blanchir par un Arrêt, des griefs dont on l'avoit chargé. Si ces femmes dont nous parlons étoient coupables, lorsqu'elles ont fait ces preuves d'innocence, auroient-elles été assistées par quelques Naturalistes aussi sçavans que charitables ou mercenaires ? Ou bien le *Diable particulier* qui présidoit aux tromperies conjugales en ces temps-là, & qui sans doute étoit le même que celui qui opéroit des prodiges semblables dans le Paganisme en pareilles circonstances, auroit-il cessé d'avoir le même privilége, puisqu'aucunes femmes nobles ou roturieres, depuis plusieurs sie-

cles, quoique quelquefois bien assurées de leur innocence, ont mieux aimé recourir à la Rhétorique ou à d'autres stratagêmes; car il n'est pas raisonnable de croire que Dieu eût voulu par des prodiges, autoriser & faciliter l'inceste & l'Adultere. Nous laissons au Lecteur à éplucher à fond cet article de même que plusieurs autres.

Si un jeune homme ne peut éviter les mauvais propos & les railleries sanglantes, lorsqu'il plaide contre sa femme pour cause d'infidélité, à quoi doit s'attendre un Vieillard, qui représente souvent un grand-Pere qui plaide contre sa petite-fille?

On est tout aussi embarrassé à donner un bon conseil au mari convaincu de l'infidélité de sa femme & qui veut se venger, qu'au Gentilhomme qui a reçu un soufflet.

L'infidélité d'une femme a souvent été souhaitée par forme d'imprécation, & même a été quelquefois donnée pour châtiment dans l'Ecriture. Ce malheur ne devroit arriver qu'à ceux qui ont corrompu les femmes des autres selon la Loi du *Talion*; mais il semble au contraire que les femmes de ceux-ci se fassent un malin plaisir d'être chastes & fidelles,

comme

comme pour faire dépit aux autres femmes.

La Religion & l'Honneur ont toujours fourni de ſpécieux prétextes aux femmes qui ont traîné leurs maris à l'Audience pour cauſe d'incapacité ; mais la Religion a plus toléré ces pourſuites qu'elle ne les a autoriſées ; & l'honneur qu'elles ont expoſé aux examens les plus ignominieux, ne leur a pas tenu plus de compte de leur prétendu zele pour lui, que ſi elles l'avoient effectivement foulé ſous les pieds.

Une femme qui après s'être fait ſéparer de ſon mari, pour cauſe d'incapacité, en épouſe un autre, peut au moins être ſoupçonnée de n'avoir pas tant plaidé pour la Religion & pour l'Honneur, que pour acquérir le privilége de pouvoir dans l'occaſion manquer impunément à l'un & à l'autre.

Les femmes qui veulent ſe ſéparer de leurs maris pour cauſe d'incapacité, croyent apparemment que l'union animale des corps, plutôt que l'union fidelle & intelligente des cœurs, conſtitue l'eſſence du mariage. Elles prennent pour l'eſprit du Mariage ce qui n'en eſt que le matériel ; car il eſt bien au moins auſſi probable qu'il peut ſubſiſter ſans l'union animale des corps, que ſans l'union ſpiri-

tuelle des cœurs ; & c'eſt de la Religion même qu'elles alléguent pour prétexte, que nous tenons cette doctrine qui n'a pas été déſavouée des ſages du Paganiſme. Cependant nos femmes mécontentes nient le premier point, & conviennent du ſecond. Conſéquemment les procès honteux qu'elles intentent à leurs maris, ſont ou des preuves d'incontinence qui leur fait aimer la choſe & non pas l'homme, ou ſont l'effet de quelques mauvais conſeils qui peut-être ſecondent leur tempérament.

Le Mariage, ſelon les idées de preſque toutes les femmes, eſt arrangé de façon dans leur eſprit, que le dernier des trois attributs de cet engagement, paſſe pour le principal, & en eſt la différence ſpécifique. De ſorte qu'elles ne ſe croiront jamais bien & duement mariées, ſans une Ratification très-phyſique. Cependant c'eſt une choſe aſſez remarquable que leurs lumieres ſur cet article, puiſqu'elles ne doivent apprendre que de leurs maris en quoi conſiſte cet article ſi eſſentiel ! Par où, il eſt bien évident que celles qui traînent leurs maris en Juſtice pour cauſe d'incapacité, poſſédent tout au moins la théorie du Mariage avant que de le contracter. Ce qui n'eſt ni beau, ni hon-

nète pour une fille, sur-tout quand elle n'en fait pas mystere.

On trouveroit peu de femmes comme *Isabelle de Gonzague*, qui resta vingt années avec un mari qui ne l'étoit que d nom, quoiqu'elle fût jeune & belle, & qu'elle vît finir en lui la ligne directe d'une maison Souveraine... Il y a plus, c'est qu'elle ne voulut jamais convenir que la stérilité de son mariage vint de la part de son mari; à quoi il faut encore ajouter qu'après sa mort elle ne voulut jamais se remarier, quoique recherchée de plusieurs Souverains jusqu'à l'importunité. En sorte qu'elle est morte fille après vingt ans de Mariage. Cet exemple est admirable sans doute; mais est-il imitable? C'est-à-dire, a-t il jamais été imité?

Il ne s'agit point de ce qu'une femme ignore ou n'ignore pas, pour répondre à cette question. On demande si une femme qui ayant cherché un reméde à son incontinence dans le Mariage, ne l'y trouve pas, se deshonore dans le Public en le faisant casser pour en contracter un autre? On pourroit répondre qu'elle ne se deshonore pas, mais qu'elle se donne une réputation qui approche beaucoup du deshonneur. La Religion n'a pas fait

un crime de ce procédé, mais elle a fait une vertu de la conduite opposée.

Quelles railleries ſanglantes n'ont pas à eſſuyer les malheureux maris, ſoit que leurs femmes veuillent ſe ſéparer d'eux, ou qu'ils veuillent ſe ſéparer d'elles, ſurtout ſi c'eſt pour cauſe d'infidélité. Perſonne ne les plaint, on fait feu ſur eux de toutes parts, pendant que leurs femmes, coupables comme innocentes, ont tout le monde pour elles. Quelle riche matiere pour un Avocat un peu malin, lorſqu'il a à plaider, ou à produire un Factum contre un mari mécontent! Les Epigrammes ne tariſſent point.

Il eſt vrai auſſi que l'impuiſſant qui ſe marie avec connoiſſance de cauſe, friſe le coquin de bien près, s'il ne l'eſt pas.

Que c'eſt un perſonnage difficile à ſoutenir, que celui d'un Epoux qui eſt convaincu de ne pas ignorer l'infidélité de ſa femme! La patience ou l'impatience en font un objet de riſée. On n'a pas encore trouvé un juſte milieu entre la dureté & la débonaireté... Le premier homme, ſe livrant aveuglément à ſa paſſion, a quitté Dieu pour ſa femme, & c'eſt auſſi par la femme que l'homme éprouve les plus grandes peines d'eſprit. Il veut rapporter tout à lui ſeul, & Dieu l'aban-

donne aussi à lui seul. Il ne trouve nul support, & ceux mêmes qui le consolent, vont, en sortant de chez lui, s'en divertir ailleurs ! C'est la seule affliction qui n'excite pas la pitié. Pourquoi cela ? Ne la regarderoit-on que comme un mal d'opinion ? Les hommes ne sont pas là-dessus d'accord avec eux-mêmes; sur quoi le sont-ils ?

C'est prudence à un mari de dissimuler des infidélités qui ne sont connues que de lui seul, ou d'un petit nombre de personnes; mais une femme qui expose elle-même ses désordres au Public, laisse-t-elle à un mari la liberté de dissimuler ? Ne le met-elle pas elle-même dans la dure nécessité de se plaindre & d'agir, s'il ne veut pas être au moins soupçonné de lâcheté & de connivence ?

Un mari qui s'afflige outre mesure d'une disgrace de ménage, ne fait pleurer personne avec lui; au contraire, sur le pied où sont aujourd'hui les choses, il divertit beaucoup... Il passe même pour un petit esprit, & se fait regarder comme quelqu'un qui n'a à peu près que ce qu'il mérite. Il y a d'autres maris qui, à l'imitation de certains *Bossus*, *Borgnes & Boiteux*, commencent par se tourner eux-mêmes en ridicule, afin que les *Gogue-*

nards leur fassent meilleure composition. Ils n'y gagnent rien non plus, on les regarde comme des gens sans ame, & faits pareillement pour être ce qu'ils sont . . . Que faut-il donc qu'un mari dise ou fasse ? Rien . . . Qu'il éloigne même adroitement la conversation lorsqu'elle paroît vouloir tourner de ce côté-là, ou s'il ne peut résister au torrent des *Bavards* ; qu'il représente tout doucement que c'est un mal qui peut arriver à tout le monde, & qu'il ne convient pas plus à aucun homme de s'en moquer, que de la Pierre, de la Paralysie ou de la Goutte ; ajoutant s'il veut ;

> Qu'à ce commun Filet les Railleurs mêmes pris,
> Ont été très-souvent de commodes Maris.

Et avec toutes ces précautions, cela ne sera jamais un Rôle brillant pour l'Acteur, parce qu'il n'y a jamais rien à gagner contre les Préjugés. On feroit meilleur parti à un Fripon. Voilà pourtant de ces positions cruelles où se trouvent les maris, & que les femmes envisagent de sens froid, ne pouvant comprendre que les hommes soient assez foux pour traiter sérieusement ce qu'elles regardent comme un jeu !

Vénus chez Virgile a bien encore l'effronterie, après avoir été prise en flagrant-délit par son Epoux, de lui proposer de forger des armes pour Enée son bâtard? Et tela lui réussit : il faut voir même avec quelle ardeur Vulcain s'y porte, & quelle éloge il fait d'Enée à ses Cyclopes!

Il y a eu plus d'un exemple de cette débonaireté dans les maris & dans les états les plus distingués & les plus relevés, tant anciens que modernes.

Il n'y a pas de maris moins complaisans envers leurs femmes, que ceux qui devroient s'appliquer à le paroître en toutes choses. Un homme usé qui a une femme de mérite, est ordinairement brutal & d'une jalousie furieuse... Il ne prêche à sa femme que la fidélité & l'honneur qu'il a traités sans aucun ménagement quand il étoit en santé, & qui se venge aujourd'hui de ses outrages, en ajoutant à ses autres maux celui qui n'est pas le moindre; la crainte du *Talion* de la part de sa femme. Quel mari doit être plus humble & plus soumis que l'incapable? Il craint l'affront d'une séparation, & cependant il l'accélere par une dureté & une tyrannie qu'une femme détesteroit même dans un mari, dont

elle auroit vingt enfans. C'est un Débiteur d'autant plus enragé contre son Créancier, qu'il ne voit pas jour à acquitter la moindre partie de ce qu'il lui doit . . . Or, on conviendra dans tous pays, qu'un homme qui n'ayant pas de quoi s'acquitter, maltraite encore, est un indigne homme.

Ce ne sont pas seulement les femmes du Peuple & celles du second ordre qui ont à souffrir avec ces hommes manqués, ce sont aussi les Rivales des Déesses, les Princesses, les Reines. Quelle noirceur fût jamais comparable à celle d'Alphonse VI Roi de Portugal à l'égard de la Reine son Epouse, si on peut lui donner ce titre (*Mademoiselle de Nemours.*) Quelle complication de malheurs pour une jeune Princesse! être mariée & fille tout à la fois! Avoir un mari cruel & impuissant tout ensemble! Craindre ses complots, n'oser se plaindre & se défier de tout le monde!

Certains maris, pour colorer leur indifférence, leur mépris & leur froideur dans le mariage, ont bien la hardiesse de prétexter le respect qui est dû à un Etat aussi sérieux & aussi saint . . . Mais les femmes ne goûtent point ces raisons, parce qu'elles ne voyent point le rapport

qu'il peut y avoir entre cet état & leur personne. Elles ne feroient pas fâchées que le respect se portât un peu plus du côté du Sacrement, & un peu moins du côté de leurs personnes... Elles se persuadent enfin (& elles n'ont pas tort) que si leurs maris avoient un respect bien sincere pour le Sacrement, ils auroient aussi pour elles un amour si sincere, qu'ils ne leur préféreroient pas souvent la premiere venue.

Un homme qui a vécu sagement, sera toujours plus épris de sa femme qu'un libertin... Il y en a une raison morale assez forte; mais il y en aussi une physique qui vaut bien celle-là.

Il n'est point de devoir qui ne gêne à la longue, quelque facile qu'en soit la pratique. Il devient haïssable, pour cela seul qu'il est un devoir. On se voît trop souvent, quand on se voit toujours... les faveurs ne sont plus estimées quand elles sont dues, & qu'elles ne coûtent tout au plus qu'à demander.

On vante beaucoup la fidélité des amoureux de Roman; mais chacun peut comprendre que cette vie agitée & quelquefois prisonniere, est souvent l'unique raison qui empêche le Héros de changer de maîtresse, & l'Héroïne d'amant. L'in-

fidélité eſt une ſuite preſque inévitable d'une poſſeſſion tranquille & aſſurée. Voulez-vous que deux perſonnes s'aiment conſtamment ? Traverſez-les... Il en eſt de même ou à peu près de ces mariages auſquels manquent certaines formalités que des ennemis pourroient faire valoir en cas de beſoin. Tant que cette crainte aura lieu, ſoyez aſſuré que les deux conjoints s'aimeront avec conſtance. Chacun y met du ſien alors, & agit dans cette circonſtance, comme il devroit agir dans tous les temps. Le repos & la ſécurité ſont la ſource de beaucoup de maux ! *Otium Reges, ſimul & beatas perdidit urbes.* Pourquoi ne ſeroient-ils pas contraires à la félicité des Mariages. Tant que l'homme deſire, il n'eſt pas heureux ; quand il ceſſe de deſirer, il ne l'eſt plus... Le bonheur eſt comme un point indiviſible entre ces deux extrêmités.

Il y a beaucoup de femmes qui ne voudroient pas changer leurs amans contre leurs maris. Nous l'avons déja obſervé ; mais nous ajoutons que cela prouve qu'un mari, quoiqu'aimé ſincerement & tendrement, n'en eſt pas moins expoſé à être trompé que celui qui effectivement eſt haï. Il ne doit avoir de confiance dans la vertu de ſa femme, qu'autant qu'elle

lui donnera l'Honneur pour Rival, & qu'elle sera disposée dans tous les temps à sacrifier son mari lui-même à cette idée d'excellence & de devoir.

L'Histoire nous a conservé le nom de cette Reine, femme d'Edouart premier, Roi d'Angleterre, & nous en a laissé en même-temps le caractere, en disant qu'elle étoit impérieuse, galante & jalouse, jusqu'à la fureur, d'un mari qu'elle trahissoit.

Les femmes en général sont sujettes à avoir des goûts, des envies, des fantaisies, des caprices qui, d'un moment à l'autre, les rendent très-différentes d'elles-mêmes. Le cœur tient bon. Mais la partie animale n'attend pour succomber que certaines combinaisons dans les circonstances. Les femmes ressemblent exactement aux hommes. Tel particulier se leve honnête homme qui se couchera fripon. Il en est de même des femmes.

Il y a des maris, & ce sont sur-tout les nouveaux initiés, qui ne peuvent se taire sur les qualités brillantes de leurs Epouses, sur les charmes de leurs traits, sur l'extrême blancheur de leur peau, sur l'élégance & la délicatesse de leurs proportions, sur les graces & la douceur de leur commerce; ils répétent cela si sou-

vent, & le disent à tant de gens, que dans le nombre il se trouve toujours quelque curieux qui essaye de s'ériger en Vérificateur. Ces sortes de maris sont de vrais *Candaules*; aussi ne manquent-ils guere de trouver des *Gygès*... Ils feroient beaucoup plus sagement & plus décemment de se taire, & de suivre le conseil de la Fontaine, que quiconque a du bon, par devers soi le garde sans rien dire : ou le précepte qu'Horace donne à l'occasion du Corbeau auquel il tombe une bonne proye, & qui, s'il pouvoit se taire & ne pas avertir les autres par ses criailleries continuelles, auroit bien meilleure part, & ne feroit pas le plus souvent obligé de disputer pour avoir une petite portion de ce qui lui appartient légitimement par le droit de premier occupant. Un mari doit garder un profond silence sur les perfections physiques de sa femme, ne fut-ce que par la crainte de rencontrer quelqu'un dans la multitude qui les connoisse avant lui, & que cette confidence divertiroit.

Selon ce principe, les gens du bel air trouvent qu'il est du mauvais ton qu'un mari accompagne sa femme au Spectacles ou aux Promenades, sur-tout si elle est belle. Ils jugent que c'est offenser

groſſierement ceux qui n'ont point de femmes, ou qui n'en ont que de laides, que de venir ainſi ſoi-même étaler ſa félicité aux yeux du Public. Il eſt vrai que cela réuſſit mal à quelques maris pour les raiſons que nous venons de dire.

Plutarque dit originalement que les Adulteres ne procédent que de la curioſité naturelle qu'ont tous les hommes de connoître les plaiſirs les uns des autres. Ainſi n'allons point chercher les curieux, ils viendront aſſez d'eux-mêmes.

Vous rendrez votre femme fidelle & attachée à ſon honneur, ſi vous lui perſuadez que vous la croyez telle : car pluſieurs maris les ont rendues infidelles, en les ſoupçonnant mal à propos de l'être; c'eſt Séneque qui dit cela ... Mais qu'on a de peine à trouver de bonnes regles! Puiſque la même conduite qui, quelquefois eſt avantageuſe, eſt quelquefois auſſi très-pernicieuſe.

Il y a des regles preſque infaillibles pour une infinité de choſes aſſez peu eſſentielles; on en invente même tous les jours qui enchériſſent ſur les anciennes... Quelque Génie heureuſement né pour la tranquillité des ménages, n'en trouvera-t-il jamais qui puiſſent rendre les femmes

comme les maris les ſouhaitent, & les maris comme les femmes les deſirent. Il n'y a que Dieu ſeul qui le puiſſe ; mais il a condamné le Genre Humain à tous les maux, & particulierement à celui-ci, parce qu'il eſt la premiere ſource de tous les autres.

Il y a des maris (en petit nombre il eſt vrai ;) mais il y en a, qui aimeroient mieux que leurs femmes fuſſent galantes & ſoumiſes, que d'être chaſtes & impérieuſes . . . Louis XII n'étoit pas de cette humeur-là. Il diſoit qu'il falloit paſſer beaucoup de choſes à une femme qui aimoit l'honneur. Il parloit d'Anne de Bretagne ſa femme qui étoit chaſte & aſſez altiere. On dit qu'une femme infidelle, ayant toujours des ſujets de crainte, ſe montre ordinairement, pour diſtraire les ſoupçons de ſon mari, plus complaiſante & plus ſoumiſe que celle qui eſt chaſte ; cela eſt rarement vrai. Cependant les maris en général tranchent plus nettement la queſtion ; car ils ne veulent abſolument ni galanterie ni hauteur, & avec toutes ces belles & louables diſpoſitions, ils ne laiſſent pas de rencontrer aſſez ſouvent l'une & l'autre. Il ne faut pas qu'un homme diſe ſi aiſé-

ment son goût sur cet article, parce qu'on est toujours curieux de sçavoir s'il a trouvé ce qu'il cherchoit.

Point de défaut dont une femme doive se défier davantage, que de sa mauvaise humeur. Elle cause souvent par-là dans sa maison plus de trouble qu'une femme sans honneur ; dit un Orateur de la Chaire.

Juvenal dit qu'il préférera toujours la plus petite Bourgeoise de Venouse à la premiere Dame Romaine.

Il y a un assez bon nombre de ces sortes de femmes qui sont cause du dérangement de leurs maris, qui trouvant ailleurs plus de douceur & plus d'attention, ne se plaisent que là. Et rien n'est plus naturel.

Presque tous les maris voudroient rencontrer des femmes qui ressemblassent à cette Romaine qui habita vingt ans avec un mari sans sçavoir qu'il fut *Punais*, parce qu'elle s'imaginoit que tous les hommes avoient naturellement cette infâme odeur ... La simplicité de la Dame faisoit assez d'honneur à sa chasteté, mais elle n'en faisoit guere aux hommes. Si les *Punais* sont mortifiés de passer pour tels ; que fera-ce de ceux qui ne le sont pas ? Nos femmes, généralement parlant,

ſçavent fort bien diſtinguer les bonnes & les mauvaiſes odeurs quelque part où elles ſe faſſent ſentir ; mais il ne s'enſuit pas de-là que ce ſoient toujours les bonnes qui les déterminent. Il y a des maris qui ſont d'une grande précaution ; ce ſont ceux qui ne laiſſent approcher de leurs femmes pour la promenade, le jeu & les entretiens, que ces hommes qu'on appelle ſans conſéquence, c'eſt-à-dire, qu'on ſuppoſe n'être pas aſſez ſpirituels pour ſéduire, ni aſſez beaux pour tenter. Mais nous avons déja obſervé que les hommes ſe tromperont toujours, tant qu'ils voudront donner aux femmes leur tour d'imagination & leurs yeux ... Il y a beaucoup de femmes, de même que beaucoup d'hommes qui ne ſe déterminent que par le ſentiment animal, lequel ne diſtingue ni laideur, ni beauté, ni mérite, ni indignité... Ce n'eſt pas même toujours le mérite le plus brillant qui fait le plus d'impreſſion aux femmes qui ne manquent ni de jugement, ni d'eſprit ; elles n'aiment pas toujours tout ce qu'elles admirent. Un baril de poudre s'échauffera aux rayons du ſoleil ; mais il ne s'enflammera point ; le dernier Marmiton avec la plus petite étincelle d'un feu groſſier, le fera partir ſur le

champ, & fauter trente pieds en l'air. L'Apathie n'a lieu que faute d'Analogie, ou d'une Analogie fuffifante. L'Analogie & fon oppofé font tout le myftere de la Nature phyfique ou matérielle, qui fait elle-même la regle ordinaire de l'Humanité.

Le fort des femmes du Peuple eft à peu près celui des Efclaves Négres dans les Colonies. Les Maîtres n'ont pas le droit de les tuer en gros & avec appareil; mais ils les expédient en détail à force de coups; c'eft un droit qu'on ne leur contefte guere plus que celui d'affommer leurs chevaux, ou de noyer leurs chiens.

Un Avocat a dit dans un Factum, que c'eft un principe confacré dans notre Jurifprudence, que quoique les mauvais traitemens ne mettent pas une femme en péril de la vie, il fuffit qu'ils foient confidérables eu égard à la qualité des perfonnes; d'où il réfulte, ajoute-t-il, que ce qui ne fera pas une caufe de féparation entre des gens de baffe naiffance, pourra l'être entre des perfonnes plus relevées. Et il en apporte des raifons fondées fur la différence des éducations... C'eft ce qui prouve combien les femmes du peuple font malheureufes, quoique fouvent el-

les ne ſoient pas inférieures aux femmes de qualité pour l'honneur & les ſentimens.

Les maris de tous les états ont encore cet avantage pardevers eux (ſi c'en eſt un) c'eſt qu'ils peuvent rendre la vie extrêmement dure à leurs femmes pour des raiſons à eux connues, ſans être obligés d'en rendre compte, parce qu'il en eſt qu'un mari ne pourroit dire avec bienſéance.... Mais comme il n'y a guere qu'un cas où ils puiſſent tenir ſecretes les raiſons de leur mécontentement, il arrive qu'en voulant faire les myſtérieux, ils tombent dans l'inconvénient qu'ils craignent, quand même ce ſeroit toute autre choſe. Il eſt impoſſible qu'un mari puiſſe ſe comporter tyranniquement dans ſon ménage, ſans donner de violens ſoupçons au Public ſur ſon honneur & ſur celui de ſa femme . . . Cela s'attribue toujours à quelque découverte.

On met en problême, s'il vaut mieux pour un mari que ſa femme ſoit fidelle, lui le ſçachant, mais que dans le Public elle ne paſſe pas pour l'être; que d'en avoir une qui ſoit vicieuſe, lui le ſçachant, mais qui paſſe pour ſage & vertueuſe. Ceux des maris qui regardent l'infidélité d'une femme comme un mal ima-

ginaire, & le deshonneur d'opinion comme un mal réel, tiendront pour le dernier . . . Ceux qui sont fort amoureux de leurs femmes, tiendront pour le premier. Et dans cette disposition différente, les uns & les autres ne s'envisageront qu'eux-mêmes.

On dit que le miroir *Almukézi* de Roger Bacon, avoit cette propriété, qu'il faisoit connoître les choses les plus secretes ; on s'imagine peut-être qu'un pareil miroir feroit d'une grande utilité à un mari jaloux. Il ne lui serviroit peut-être guere qu'à le convaincre en une minute, de ce dont il ne fait que se douter depuis dix ans. Ce miroir d'ailleurs ne faisoit connoître que les choses qui étoient faites, & non celles qui étoient à faire; ce qui, à dire vrai, n'est pas une grande avance.

La Mythologie a voulu nous donner dans Cephale, le prototype de tous les maris follement curieux. Ayant obtenu d'une certaine Divinité le pouvoir de changer son visage, il s'avisa, pour premiere épreuve, d'aller tenter sa femme avec des pierreries. Il découvrit par ce moyen, non pas ce qu'elle avoit fait, mais (ce qui ne vaut guere mieux) ce qu'elle étoit capable de faire. Elle se dé-

fendit fort bien d'abord; mais il lui montra de si belles choses & en si grande quantité, & lui en promit tant d'autres, qu'elle auroit été, ou plus, ou moins qu'une femme, si elle ne s'y fût pas rendue. Cela fait penser au bon mot de M. de Bautru : *La voilà trouvée, &c. il ne faut plus que de l'argent.*

Comme il y a des maris de qui les femmes sont vertueuses en pure perte, parce que, ou ils n'y font pas attention, ou ils regardent cela comme l'acquit d'une dette ; de même il y en a d'autres qui ont une si grande confiance dans la fidélité de leurs femmes, qu'elles peuvent être vicieuses impunément... On chantoit publiquement à Rome les galanteries & les aventures de la femme du Dictateur Sylla, qu'il ne se doutoit pas même qu'elle pût manquer à son honneur ; & Sylla n'étoit pourtant rien moins qu'un idiot, mais il avoit des affaires plus importantes à penser... L'esprit jaloux & tracassier est ordinairement celui des fainéans & des hommes sans talens.

Il n'est pas aisé de concevoir ce qu'une fille qui ne l'est plus que de nom, se propose, en se donnant à un mari duquel plusieurs années passées dans le liberti-

nage & la débauche, ont fait un Expert. Cette témérité pour être excessive n'en est pas moins commune, & pour être très-commune n'en est pas plus concevable ... On s'étonne de voir le trouble & la division dans le ménage dès le lendemain des noces, ou peu de jours après... Rien n'est pourtant plus simple ... Il est vrai aussi que l'incrédulité sur cet article est devenue une espece de mode, laquelle ne s'est accréditée en partie, que parce que l'habitude aux vices les plus crapuleux dans la plûpart des hommes, leur rend équivoque & louche la vertu même.

Par quelles couleurs pourroit-on justifier la fatuité d'un mari qui étant bien-aise d'avoir rencontré une fille chaste & fidelle, lui donne à peine le temps de devenir sa femme, pour l'entretenir de ses intrigues & de ses aventures galantes avec Madame & Mademoiselle telles, qui passent pour des vestales & qu'on propose comme des modeles! Quelles suites peut-il espérer d'une pareille confidence? Est-il de vanité plus périlleuse que celle d'un mari qui pour se faire valoir dans l'esprit d'une épousée de deux jours, la rassure par le mauvais exemple de quelques femmes en réputation de vertu, & l'en-

courage par le sien propre à le tromper lui-même !

Le droit est égal dans le physique du Mariage entre le mari & la femme. Le corps du mari, dit Saint Paul, est sous la puissance de la femme, comme celui de la femme est sous la puissance du mari *. . Saint Paul enseignoit la Morale chrétienne à des Chrétiens dociles ; mais aujourd'hui ce précepte succombe sous le préjugé, ou n'est adopté que pour la théorie parmi les gens du monde. Car un mari demande hardiment & avec bienséance à sa femme, ce que celle-ci ne peut guere demander sans choquer la modestie, & sans faire naître dans son esprit d'étranges soupçons sur la solidité de sa vertu, ni même sans se deshonorer dans le Public, si on vient à apprendre qu'elle veut résolument user de ses droits... Qu'on se rappelle le ridicule que Rousseau, dans une Epigramme assez facétieuse, jette sur cette bonne femme, qui, accompagnée de son mari, maigre, blême & défait, vint consulter l'Opérateur Barry, sur le Régime qu'ils avoient à tenir l'un & l'autre..... Elle étoit fort aise que son mari se portât bien ; mais elle ne vouloit pas mourir. Celle-

là ne fait pourtant pas regle : car c'eſt une preuve de l'expérience la plus commune, que les hommes pour la plupart ſont bien moins conſcientieux & moins humains envers leurs femmes dans le cas où il s'agit de leur vie ou de leur ſanté, que celles-ci ne le ſont envers leurs maris. Il eſt vrai auſſi que les femmes, ſur-tout parmi le peuple, ſe prêtent volontiers aux vûes de leurs maris, & ſe font même un devoir de Religion ſur cet article, de mourir, comme on dit, dans le lit d'honneur... Si ce n'eſt de leur bon gré, ce ſera par d'autres voyes. Les femmes peuvent être violentées, non pas les hommes; & c'eſt ce qui rend leur ſexe fort ſupérieur à celui des femmes, mais en même-temps plus injuſte & moins humain. D'ailleurs ce droit également réciproque des deux Epoux, peut ſe concevoir entre gens aſſortis par l'âge; mais quelle peut-être l'autorité d'une fille de douze à quinze ans ſur un homme de quarante, de cinquante, de ſoixante, qu'elle regarde & qu'elle craint comme ſon maître d'Ecole ?

Le principe du droit réciproque eſt bientôt poſé; tout le monde le poſe, & les filles qu'on deſtine & qu'on prépare au mariage en ont les oreilles rebattues,

& se marient dans cette idée. Mais il en dérive des divisions, des subdivisions, des exceptions & des conséquences pour les femmes à l'égard des maris ; dont il n'est pas si facile de se débarrasser. Le principe du droit réciproque est fondé sur la Religion, sur la Raison & sur la Nature ; mais il ne peut avoir lieu qu'autant que les maris ne prendront pour regle, ni leurs passions, ni leur supériorité ; mais la Religion, la Raison & le Droit naturel. Le Préjugé d'ailleurs n'a pas attaché de ridicule aux prétentions des maris, mais il en a attaché un très-grand à celles des femmes. La décision de tous les Canonistes, quoique raisonnable & favorable aux femmes, leur est d'une parfaite inutilité quant à la pratique... Les maris sçauront bien faire en sorte que leurs femmes s'acquittent de leur devoir ; cela n'est pas douteux ; mais qui leur fera faire le leur ?

Y auroit-il quelqu'un d'assez simple pour croire que c'est par amour pour la vertu que les maris sont si flatés de trouver une fille innocente sur la pratique & sur la théorie du Mariage ? On se tromperoit bien ; c'est uniquement pour eux-mêmes ; c'est par une vanité sote & une sensualité animale... La plûpart des

Parens ne veillent même avec tant de précautions ſur ce qu'ils appellent l'honneur de leurs filles, que pour ne pas s'attirer de mauvais complimens de la part d'un Gendre ſenſuel & vain. Il eſt rare que Dieu & la vertu y ſoient pour quelque choſe, tant d'un côté que de l'autre.

Pour trouver une grande innocence à l'égard de la pratique & de la théorie du Mariage, il faudroit, ſelon le Préjugé, la prendre au ſortir du Berceau. Cette hyperbole ne ſignifie rien. On auroit plutôt fait de dire qu'il faut la prendre bien élevée, & née d'honnêtes gens ; mais il faut s'y connoître, & pour cela il eſt néceſſaire qu'un homme ait été bien élevé lui-même, & qu'il ne ſoit touché ni de la beauté, ni des richeſſes. Un Avare & un Voluptueux ne peuvent guere poſſéder cette connoiſſance.

Il regne une aſſez mauvaiſe coutume dans les familles, ſoit qu'on ne puiſſe l'empêcher, ſoit qu'une ſecrette providence ſçache tirer de ce mal, le bien temporel des ſociétés... C'eſt qu'à peine les garçons & les filles ont atteint le ſentiment réfléchi de leur exiſtence, qu'on ne parle à ceux ci que de femmes & de maîtreſſes, & à celles-là que de maris & de galands. Les promeſſes & les

menaces roulent ordinairement sur cet article . . . Les Servantes vont même plus loin ; elles leur expliquent à peu près ce que cela veut dire ; mille occasions de s'en éclaircir se présentent naturellement . . . Il se fait de temps en temps des noces ; les enfans sont curieux d'aller voir la cérémonie , & voilà une ample matiere à conversation pour endoctriner les Novices. Les entretiens sur cet article sont sur-tout d'usage entre les préliminaires des Fiançailles & le jour des Noces . . . Par ce moyen il est très-concevable que la théorie du Mariage puisse fort bien être connue des filles dans un âge où elles n'ont pas encore pour ainsi dire de sexe.

Mais posons le cas , ajoute le même Auteur , qu'on puisse mettre à couvert une fille de toutes ces conversations licencieuses où les Servantes président . . . Posons le cas qu'une fille soit donnée à son mari aussi ignorante dans la théorie que dans la pratique. Ne regne-t-il pas encore une autre vilaine coutume partout ? Ne fait-on pas cent questions impudentes aux nouvelles mariées le jour ou le lendemain de leurs Noces ? Si les meres par honte , ou souvent par d'autres motifs qui leur font moins d'hon-

neur, s'abſtiennent de queſtionner leurs filles nouvellement initiées; n'employent-elles pas le miniſtere d'autres femmes qui ne valent pas mieux... Les Tantes, les Couſines, les bonnes amies de la maiſon, peuvent-elles s'empêcher de leur faire ſubir une eſpece d'interrogatoire? Que de mauvaiſes plaiſanteries de la part des hommes! Que de propos choquants de toutes parts! Joignez à cela l'intempérance animale, & l'indiſcrétion d'un mari, & vous verrez ſi vous avez lieu de vous étonner qu'une jeune mariée ſoit ſi-tôt aguerrie.

Il eſt facile d'obſerver la joye qui éclate ſur le viſage des peres & des meres, quand on leur dit que leurs garçons deviennent des hommes, & leurs filles des femmes. Cela eſt ancien. Le Pere de S. Auguſtin étoit dans cette diſpoſition... La Mere penſoit différemment; elle craignoit que ſon fils ne commençât à ſe livrer à la débauche; & ſa crainte s'eſt trouvée bien fondée.

Les Romains, dans les premiers temps de leur République, élevoient leurs filles auſterement, elles n'aſſiſtoient à aucune aſſemblée; elles ne quittoient point leurs meres; mais ils avoient une autre déteſ-

table coutume, c'eſt qu'ils les corrompoient dès le premier jour de leur mariage, par les propos les plus obſcénes, & les cérémonies les plus impudentes; témoin l'hommage qu'ils leur faiſoient rendre à la Statue infâme de Priape. Leurs idées ſur la décence ſont indéfiniſſables.

Ils tenoient une conduite auſſi imprudente à l'égard de leurs femmes, deſquelles ils éxigeoient une extrême chaſteté, pendant qu'ils les laiſſoient chaque année à un jour marqué, ſe corrompre les unes les autres, de la maniere la plus abominable, aux myſteres qu'ils appelloient de la bonne Déeſſe... Ce fut-là où *Clodius* ſe gliſſa, déguiſé en chanteuſe, pour abuſer de la femme de Céſar, & pour y examiner curieuſement ce qui s'y paſſoit... Le ſecret n'étoit-il pas en de bonnes mains? Eſt-il bien étonnant que toutes ces abominations myſtérieuſes ayent été divulguées; mais la dépoſition d'un homme auſſi perdu de vices que l'étoit *Clodius*, pouvoit-elle être de quelque poids?

Il y a des femmes qui ne ſe remarient, & des filles qui ne ſe marient que pour faire dépit à leurs amans réfroidis pour

elles, & rallumer leurs flâmes par la jalousie. C'est Séneque qui le dit. Heureux le mari auquel il tombe une femme qui apporte d'aussi belles dispositions à lui être fidelle !

Quelques maris laissent leurs femmes parfaitement maîtresses de leur conduite ; ils ne les aiment ni ne les haïssent ; ils ne les estiment ni ne les méprisent. Elles leur sont indifférentes, ils ne s'en occupent point, ils n'y pensent point.. Peut-être ne seroient-ils pas fâchés qu'elles trouvassent à s'amuser pour en être encore moins importunés. Et cela ne seroit pas sans exemple, même parmi les plus Grands ... Il y a à parier que ces femmes-là ne sont ni belles, ni jeunes, & que les maris aiment ailleurs. L'exemple d'un Grand Prince, que des circonstances malheureuses contraignirent jadis d'épouser une femme qu'il n'aimoit point, nous en fourniroit la preuve au besoin. Il y a des maris débauchés qui détestent leurs femmes cordialement, & qui néanmoins sont encore très-roides sur l'honneur. Ils ont plus d'orgueil que de justice.

On lit dans un Factum, qu'un homme de qualité se livroit à des emportemens excessifs, lorsque sa femme lui deman-

doit de quoi vivre & s'habiller, & qu'il les pouſſoit juſqu'à lui dire, en préſence de pluſieurs perſonnes & de ſes Domeſtiques mêmes, qu'elle n'avoit qu'à ſe faire entretenir.

De cent Factums qui ſont mis au jour pour cauſe de ſéparation entre maris & femmes, il y en a du moins quatre-vingt où les maris ſont le plus odieux perſonnage.

Une femme eſt d'abord pleine de reconnoiſſance & de tendreſſe envers un Epoux, qui s'habille meſquinement pour avoir le moyen de l'habiller richement elle même, & de lui donner des pierreries. Il arrive de-là deux inconvéniens. Le premier, c'eſt qu'il ſe fait moquer... Le ſecond, c'eſt que ſa chere Epouſe à force de le voir mépriſé de tout le monde, & regardé à peu près comme ſon Domeſtique, s'y accoutume ſi bien elle-même par dégrés, qu'il devient de tous les importuns, le plus fâcheux, & le plus ennuyeux pour elle.

On aſſure que certaines femmes ont le ſecret de faire payer cherement à leurs maris, ce qu'elles accordent gratis à des hommes qui ne les valent pas. C'eſt le comble de la débauche & de l'infamie. Il y a là-dedans une complication de cri-

mes : car on y trouve l'infidélité, la bassesse & la friponnerie.

Les hommes ont de grands avantages sur les femmes dans leurs amours ! C'est que jamais ils ne s'abbaissent. *Jupiter* se trouvoit au niveau lui-même avec les Vacheres qu'il forçoit dans les Campagnes... Mais ce n'est pas encore assez pour une femme, de ne point s'abbaisser, il faut qu'elle s'éleve, si elle veut éviter une certaine réputation avilissante... De fort honnêtes maris chez les Romains & les Grecs, se partageoient entre la Cuisiniere & la Maîtresse ... De fort honnêtes gens le font encore aujourd'hui ; mais ils ne sont pas d'honnêtes maris... Ce privilége n'a jamais été donné aux femmes ; quelquefois elles l'ont pris ; mais elles se sont avilies & diffamées.

Les maris ne sont-ils pas bien fins ! Sitôt qu'ils aiment ailleurs, ils deviennent si pointilleux, si tracassiers & si revêches, que leurs femmes seroient aussi peu fines qu'eux, si elles ne devinoient pas ce qu'ils leur cachent si mal adroitement. S'ils croyent qu'il est de leur dignité de ne pas se contraindre, pourquoi deviennent-ils si furieux quand il arrive que la mêche est éventée ?

Que les hommes d'un rang inférieur

risquent infiniment de faire des déclarations à une femme d'un rang supérieur, sans sçavoir s'il ne leur arrivera rien de pis que de n'être pas écoutés; *Ixion* en est la preuve. *Junon* le fit attacher dans les Enfers à une Roue qui tournoit sans cesse. Une telle vengeance dans une femme fiere & haute, est concevable; à plus forte raison dans une Reine & dans une Déesse... Mais voilà ce qui n'est pas concevable, c'est que *Jupiter* ait eu auparavant l'infâme complaisance de faire descendre jusqu'entre les bras de ce téméraire, un nuage sous la forme de son Epouse... S'il n'a pas été ce que nous appellons un mari commode, c'est qu'il étoit encore quelque chose de pis. Un mari qui, parmi nous autres mortels, donneroit le portrait ou la statue de sa femme à un homme qu'il sçauroit être passionné de l'original, seroit mis, sans balancer, dans le calendrier de Bussi, & même beaucoup de gens opineroient pour une classe inférieure..... Outre qu'il faut observer que le nuage qui représentoit *Junon*, n'avoit ni la sécheresse d'une peinture, ni l'insensibilité & la dureté d'un marbre : les Centaures en font foi... Ainsi le deshonneur de Jupiter n'a pas été si chimérique qu'il se l'i-

maginoit... Il vouloit apparemment se divertir de la vanité du personnage; mais il ne devoit pas le divertir lui-même de sa sotise... On sçait assez quels sont les jeux de Prince; mais celui-ci passe de beaucoup le badinage.

Une femme se deshonore sans ressource, quand elle est convaincue d'en aimer un autre que son mari... Il est vrai que cette même regle qui veut que la femme se deshonore par des amours étrangeres, veut aussi qu'une partie du deshonneur rejaillisse sur le front du mari, parce que le plus souvent il est au moins la cause occasionnelle du libertinage de sa femme... Et voilà peut-être le seul article où il y ait compensation... Mais aussi c'est tout. Un mari se fait gloire de ses infidélités jusque chez lui; il préfére la Servante à la Maîtresse, & n'en fait que peu ou point de mystere. Le Poison & le Fer sont à peine suffisans pour punir dans les femmes le soupçon même de l'infidélité, & presque toujours elles sont contraintes de passer sous silence, & quelquefois de paroître approuver la débauche infâme de leurs maris! C'est ici où la Loi de Marc-Antonin devroit avoir lieu.

Une fille se deshonore sans ressource, & ne trouve que difficilement un parti, quand elle a fait, avant son mariage, cette sorte de faute qui n'est réparable que devant Dieu; mais un jeune homme ne passe que pour galant, quand il porte à sa nouvelle Epouse, les restes contagieux de ses amours triviales... Encore est-il délicat! Il faut que la victime n'ait rien d'équivoque, sans quoi le désespoir & la rage joueroient leur rôle. A ne prendre les choses que du côté du préjugé, il y auroit trop d'indulgence à plaindre les hommes. Leur orgueil injuste s'est préparé bien des tortures.

Qu'on n'apporte point le Mariage comme un asile assuré, où l'honneur est à l'abri de toute incursion... Nous n'avons que trop de preuves du contraire... Il y a plusieurs filles qui se marient avec une aversion extrême pour ceux que l'autorité des Parens leur fait prendre... Or si ceux-là, sans consulter ni l'inclination, ni la raison, ont bien pû disposer du corps de leurs filles, manqueront-elles de gens qui leur feront entendre qu'elles peuvent bien aussi, sans consulter le goût de leurs Parens, disposer de leur cœur. Ce n'est qu'un sophisme; & il

fera cependant toujours plus d'impreſſion que l'argument oppoſé, quoiqu'en forme.

Il eſt vraiſemblable que le Mariage eſt un genre de vie aſſez incommode pour l'homme d'un génie élevé, ou pour celui dont les fonctions demandent du ſérieux & de la dignité... Regardez ce Magiſtrat, dont les ſourcils épais annoncent l'autorité, pendant que ſon front large & ſillonné annonce l'expérience & le jugement ! Quelle gravité ! Quelle auſtérité quand il ſiége ! Mais voyez-le de retour chez lui folâtrer avec ſa jeune Epouſe ! C'eſt un petit eſpiégle, ou plutôt il veut le faire ; mais que cela lui ſied mal ! C'eſt un Ours qui joue avec un Chat. Le fameux Mélanchton fut bien trouvé un jour berçant ſes enfans ! Quelle occupation & quelles fonctions pour un Docteur qui faiſoit tant de bruit ! Quelle thèſe que celle qui prétend établir qu'il ſeroit décent que les Miniſtres de l'Egliſe, à l'imitation des *Prédicants*, ſe partageaſſent entre leurs fonctions toutes divines, & les criailleries d'une femme & d'une pépiniere d'enfans : Pendant que s'il étoit poſſible, on ne devroit appercevoir en eux, aucune des foibleſſes humaines !

Héloïse voulant détourner Abelard de l'épouser, lui écrivoit . . . Comment supporter au milieu des méditations théologiques & philosophiques, les pleurs dès Enfans, les chansons des Nourrices & le tracas d'un ménage!

Les raisons qu'employe Alipe, ami de Saint Augustin, pour le détourner du Mariage, sont à peu près les mêmes.

On observe que les incontinens honnêtes de l'un & de l'autre sexe, sont ceux qui ont plus à cœur le Mariage. La raison en est simple. Les autres n'attendent pas après le Sacremenr.

Il y a telle femme qui ne voudroit point changer son amant contre son mari. Celui-ci est honnête homme & crédule.. Cet autre est sans probité, & il est fort douteux qu'il eut de la confiance, puisqu'il n'en a déja pas trop . . . L'estime & l'amour dans les femmes sont deux choses qui comme chez les hommes, n'ont aucune liaison entr'elles.

Telle femme après n'avoir fait aucun scrupule de manquer à son mari, y pensera plus d'une fois pour manquer à son amant; parce, dit-on, qu'un mari se prend, & qu'un amant se choisit; que l'un est l'ouvrage d'une femme, & l'autre

celui de ſes Parens. C'eſt-là où la plûpart des femmes ont donné un aſile à l'honneur & à la fidélité; mais c'eſt l'aſile de Romulus.

Il y a peu d'hommes qui vouluſſent faire leurs femmes de leurs maîtreſſes, quoiqu'ils les aiment mieux que leurs femmes. L'honneur donne du deſſous à la cupidité ; mais ce n'eſt pas ſans une petite reſtriction : car il y a peu d'hommes qui n'aimaſſent mieux voir mourir leurs femmes que leurs maîtreſſes ; & il y en a peu qui n'aimaſſent mieux épouſer leurs maîtreſſes que de les perdre... La cupidité prend ſa revanche.

Un homme qui épouſeroit une fille ſous un faux nom, ſeroit puni comme Fauſſaire... Mais n'eſt-ce pas une fauſſeté que de ſe donner pour ſain lorſqu'on eſt infecté ? N'eſt-ce pas une fauſſeté que de ſe donner pour homme, quand on ne l'eſt pas ? Il devroit y avoir pour ces deux fraudes, la même punition que pour le *Faux*... Cependant l'honneur n'en ſouffre pas la plus légere atteinte... La Ladrerie étoit autrefois un empêchement prohibé & *dirimant* ; aujourd'hui un mauvais Palliatif a fait abolir ce réglement ſi utile au bien public... M. Jourdain, chez Moliere, vouloit que ſon Gendre fit preuves de nobleſſe ; il y auroit

des preuves à exiger plus importantes que celles-là, sur le pied où sont aujourd'hui les choses.

Une excessive jalousie est concevable, & même excusable dans un homme qui n'a qu'une femme... Mais ce qu'on a peine à concevoir, c'est que des Sultans se soient arraché les moustaches pour avoir découvert l'infidélité d'une Esclave sur plusieurs centaines d'autres également belles. Voyez dans Quinte-Curce la douleur jalouse de Darius, quand il apprend la mort d'une de ses femmes qui étoit prisonniere d'Alexandre; il veut à quelque prix que ce soit, qu'elle ne soit morte que de violence. Ces gens-là n'étoient pas faits pour la polygamie, ou bien ils avoient le cœur d'une grande étendue, ou une prodigieuse vanité, ou une furieuse cupidité; & d'autre part il falloit que leurs femmes fussent d'une bien douce nature, pour voir tranquillement un seul mari partager ses soins & sa tendresse entre des Rivales, quelquefois en si grand nombre, que pour que le tour de rôle fut en régle, il devoit être anniversaire! Où ces femmes-là ne ressemblent point au nôtres, où nous ne ressemblons pas à ces hommes-là.

Ainsi ce que pense Salluste de la mul-

tiplicité des femmes n'est pas toujours vrai, quand il dit, que le grand nombre de femmes étoit cause que les Princes d'Asie ne s'attachoient à aucune. Il jugeoit des Asiatiques par les Romains; & il jugeoit mal.

On dit communément que les maris ne doivent pas s'absenter trop long-temps. On auroit dû ajouter, & ne pas revenir trop-tôt, ou du moins sans être attendus. La plûpart croyent être bien subtils ou bien galants en n'avertissant pas de leur retour... Ils se font un plaisir & un cadeau, comme ils disent, de surprendre agréablement leurs femmes s'ils s'en croyent aimés, ou de les surprendre malignement, si elles leur sont suspectes. Mauvaise pratique que cela dans l'un & l'autre! Tel mari qui aimoit tendrement sa femme, & qui vivoit heureux comme un petit Roi de Perse, dans la persuasion qu'elle le payoit de retour, a cru devoir rabattre beaucoup de ce prétendu bonheur pour avoir voulu être galant, où il ne falloit être que prudent. De sorte qu'il a été fort surpris lui-même en croyant surprendre la Dame si agréablement.

Un certain Auteur semble donner gain de cause à toutes les femmes des Princes &

Capitaines Grecs qui allerent au siege de Troyes, qui ne revinrent chez eux qu'au bout de dix ans, & qui pourtant revinrent encore trop tôt.

Un Seigneur ennuyé de son Exil, écrivoit à Louis XIV.

> Nos Maîtresses sont fort honnêtes ;
> Mais nous sommes long-temps absens !

Quelqu'un a dit, qu'une femme ou une maîtresse sont des Bénéfices qui obligent à résidence. Et Boileau ajoute :

> De retour d'un voyage, en arrivant, croi moi.
> Fais toujours du Logis avertir la Maîtresse.

Le bonheur & la tranquillité du ménage ne consistent la plûpart du temps que dans la profonde ignorance des défauts réciproques. Oh ! il est bien doux, répond ce mari délicat, d'avoir une entiere conviction de la sincérité du cœur d'une femme, en la surprenant dans des circonstances où elle ne vous attend pas ! Quelle satisfaction, par exemple, pour *Collatinus*, mari de Lucrece, d'avoir trouvé cette chaste Epouse occupée à broder au milieu de ses femmes ; pendant que les autres Seigneurs Romains qui avoient parié contre lui, trouverent leurs Dames dans des maisons étrangeres, occu-

pées à la bonne chere & à la danse. Encore une fois, *Collatinus* étoit un mal avisé, & il y a bien paru. Oh ! il est bien dur de ne sçavoir avec qui on vit ! Il est souvent plus avantageux de l'ignorer dans son ménage que dans la société publique.

D'autres maris ont regardé comme un expédient qui tranchoit court à tous les accidens & à tous les soupçons, lorsqu'ils étoient obligés de s'éloigner, d'emmener leurs femmes avec eux ; mais que pouvoient-ils raisonnablement se promettre d'un projet où des Souverains ont été échaudés eux-mêmes ? comme nous l'avons déja observé.

Il y a des femmes qui en aiment mieux leurs maris quand ils se sont absentés quelques jours ou quelques semaines... Elles oublient alors qu'elles ont trouvé plus d'une fois, que rien n'est plus insupportable qu'un homme qu'on a toujours sur ses talons, & qui ne cesse de tracasser dans le logis. Les plus honnêtes femmes ne supportent qu'avec peine les maris qui ne leur laissent pas quelquefois la liberté d'être aimables ; & elles s'offensent quand ils les croyent capables de faire un mauvais usage de cette liberté.

Quelques Philosophes établissent qu'on

ne doit regarder comme véritablement homme de bien, que celui qui souffriroit sans peine qu'on lui otât la liberté de faire le mal. En ce cas la probité dans les hommes, & la chasteté dans les femmes, sont encore plus rares qu'on ne se l'imagine.

Les maris comme les amans ont toujours formé les mêmes souhaits, & n'ont jamais senti combien ils étoient peu sages d'en former de pareils... Ils voudroient, disent-ils, connoître à fond ce qui se passe dans le cœur de leurs femmes.... Qu'arriveroit-il souvent de-là ? Que tel mari qui vivoit heureux depuis plusieurs années avec sa femme, se verroit tout d'un coup le plus malheureux des hommes... Car enfin combien y a-t-il de pensées qui tombent dans l'esprit de la plus honnête femme, lesquelles ne sont rien moins qu'exactement conformes à l'honnêteté comme à la fidélité qu'elle doit à son mari, & dont celui-ci la rendroit néanmoins responsable, si elles venoient à sa connoissance ? Il excusera son valet d'avoir eu l'idée de le voler, si cette idée n'a été qu'involontaire & n'a pas eu de suites; mais il n'excusera pas sa femme, s'il sçait qu'il lui est tombé dans l'esprit, que M. Tel a infiniment plus

de mérite que lui, & eſt plus digne d'être aimé d'une femme. Une femme pour être vertueuſe ne renonce ni à ſon jugement, ni à ſes yeux ... Elle peut regarder un autre homme plus parfait que le ſien, comme les honnêtes gens regardent les richeſſes qui ne leur appartiennent pas, mais qui pourtant ne ſeroient pas fâchés d'en avoir autant ... Un mari jaloux & délicat ſur ſon honneur, ne ſe payera point de ces raiſons, il ſe croira trahi ou bien près de l'être, & regardera ſa femme de très-mauvais œil ..... Il eſt bon d'ignorer une infinité de choſes.

Dans la Comédie du Dépit Amoureux, une Soubrette promet à un Valet que lorſqu'elle ſera femme elle lui dira tout ; & celui-ci répond d'un ton goguenard ; ô la fine pratique ! Un mari confident ! La plûpart de celles qui ont imité la Princeſſe de Cleves ont été plus prudentes qu'elle ; mais bien moins ſinceres. Elles ont ſacrifié quelques amans qu'elles haïſſoient pour en conſerver un ſeul qu'elles aimoient. Cette fineſſe eſt uſée ; il eſt pourtant vrai qu'elle réuſſit tous les jours.

Sur le pied où eſt la nature corrompue, l'impénétrabilité des Eſprits eſt le plus grand bien de la ſociété. Un homme

ſouvent ſe croiroit heureux, s'il avoit la connoiſſance de l'avenir, du moins pour ce qui le concerne; faites lui connoître à des ſignes infaillibles qu'il ſera pendu à quatre-vingt ans; il commencera à s'affliger dès l'âge de trente, & ne voudra plus rien faire. La Fontaine a dit dans une certaine Fable :

> Quand le mal eſt certain,
> La plainte ni la peur ne changent le deſtin;
> Et le moins prévoyant eſt toujours le plus ſage.

Un Prétendant qui recherche une fille, voudroit ne rien ignorer de toutes ſes inclinations & de ſes aventures. Cela pourroit bien lui être de quelque utilité avant le mariage; mais ſi ce don de pénétration étoit commun à un grand nombre d'autres Prétendans, la ſociété y perdroit infailliblement beaucoup. Le bien public ne demande point qu'une fille n'ait pas eu d'aventures avant ſon mariage; mais qu'elle ait beaucoup d'enfans quand elle eſt mariée. Il faut d'ailleurs que tout paſſe. Un Marchand n'eſt pas content, quand on ne lui demande que les Marchandiſes qui ont du débit; il eſt auſſi fort aiſe de ſe défaire des moindres; & ce ſont ordinairement celles qu'il mon-

tre les premieres, & dont il tâche d'affubler le chaland.

Le Don de pénétration n'eſt pas poſſible à la nature ; mais quand il pourroit devenir poſſible, il faudroit, pour l'utilité publique, le proſcrire comme le ſecret de faire de l'or, ou de rendre le verre malléable. Quelques Médecins ont voulu établir des ſignes infaillibles de la virginité : d'autres Médecins ont écrit contre eux, les ont réfutés & ont très-bien fait. Il n'y avoit qu'à les laiſſer s'applaudir de leur prétendue découverte, ils auroient été par dégrés juſqu'à établir des ſignes certains de la fidélité conjugale dans les femmes. Or, il eſt aiſé de voir qu'il n'en faudroit pas davantage que de telles méthodes pour tout bouleverſer dans les ménages. Il n'y a déja que trop de gens qui, après s'être fait les plus faux ſyſtêmes, ne laiſſent pas de les prendre pour la regle de leurs jugemens ſur les actions particulieres des autres... Il faut dire & tâcher de faire croire aux Filles qu'il y a des regles infaillibles pour connoître la virginité, & aux femmes pour connoître la fidélité ; s'il s'en trouve d'aſſez innocentes ; mais il faut démontrer aux hommes mariés & à marier, qu'il n'y a rien de plus faux, ni de

plus ridicule que ces regles... Ce n'eſt qu'un mal d'opinion pour le particulier, que l'ignorance ſur cet article; mais c'eſt un bien réel pour le Public.

Qu'une femme prenne garde à ne point diffamer ſon mari dans le monde par ſa mauvaiſe conduite; outre qu'elle ſe deshonore elle-même; c'eſt qu'il eſt rare qu'elle n'en ſouffre pas toute la premiere. C'eſt bien autant le nom que la choſe qui effârouche la plûpart des maris; conſéquemment il n'y a rien qu'une femme doive éviter avec plus de ſoin que de donner lieu, par ſon inattention, aux ſoupçons de ſon mari, comme aux diſcours des Eſprits mal tournés. On l'a vue ſeule avec un homme étranger, & dans un lieu où les témoins n'incommodoient pas. Les méchans Eſprits & un mari jaloux ne ſçauroient prouver, il eſt vrai qu'elle s'y ſoit mal comportée; mais ils ne ſe chargent pas de ce ſoin; c'eſt à elle au contraire qu'ils impoſent la néceſſité de prouver qu'elle s'y eſt bien comportée. Or, elle eſt dans l'impoſſibilité de le démontrer par des preuves de fait, les ſeules qui ſoient recevables chez des gens prévenus; donc étant coupable par la forme, elle l'eſt par le fond. Les maris, comme nous l'avons remarqué, font un crime à leurs

femmes, non-seulement de les avoir trompés, mais encore de s'être mises, ou simplement de s'être trouvées dans des circonstances où elles auroient pû les tromper.

Il y a des Maquignons & des Courtiers pour les Mariages, comme il y en a pour les attelages, & il faut autant se défier de ceux-là que de ceux-ci : car ils sont aussi grands fripons les uns que les autres : à cette différence près, qu'on en est quitte pour revendre ou pour troquer un cheval quand on y a été trompé ; au lieu qu'on ne peut revendre ni troquer une femme. Il y a de ces Assortisseurs qui sont si subtils, que si une fois ils se le mettoient en tête, ils viendroient à bout, comme dit Moliere, de marier la République de Venise avec le Grand Turc. Une fille ne sçauroit leur échapper quand celui qui en a envie les paye bien ; & il n'y a pas de bête épaulée dont ils ne parviennent à débarrasser une famille, quand les Parens ont l'adresse de les intéresser dans l'affaire... Ils ne sont pas tous mercenaires, il y en a qui croyent sérieusement que c'est leur vocation, & que Dieu les a appellés à faire de mauvais Mariages. On dit mauvais ; car il est rare que toutes ces intrigues en puisse faire de bons. Au reste, le

crime eſt toujours pour les Epoux qui ne s'accordent pas ; & la bonne œuvre pour ceux qui les ont mis enſemble.

Platon, dans ſa République, dit qu'il feroit beſoin qu'il y eût des Braſſeurs de Mariages, qui ſçuſſent, par Art, connoître les qualités des perſonnes qui ſe marieroient, pour donner à chacun la femme qui ſeroit convenable, & de même un mari à chacune. Cela eſt fort bien ; mais Platon auroit dû commencer par démontrer que l'exiſtence d'hommes parfaitement déſintéreſſés, & ſouverainement intelligents, eſt poſſible.

Le chef-d'œuvre des Entremetteurs ou Entremetteuſes de Mariages, eſt de faire tomber une riche vieille à un jeune homme indigent. C'eſt-là ſur-tout ce qu'ils appellent une bonne œuvre, c'eſt-à-dire, utile à ceux qui la font ; comme à celui pour qui elle ſe fait. Il y a une ſomme, en cas que la vieille ſe détermine ; elle eſt même conſignée ; mais de façon pourtant qu'elle doit être prélevée ſur les premiers deniers qui ſortiront du coffre de la vieille. C'eſt-là ce qui s'appelle payer les gens qui nous achettent, & ceux qui nous vendent.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXII.

De la Disparité des Mariages.

UNE jeune personne ne peut disposer d'un quartier de terre, ni faire un billet de cinq sols qui soit valable, avant l'âge prescrit... Et à peine commence-t-elle à s'appercevoir qu'elle existe, qu'on la croit capable de contracter avec connoissance de cause des obligations aussi étendues & aussi durables que celles du Mariage. Une obligation de cinq sols seroit-elle plus importante qu'un pareil Contrat ? Ou l'abandon d'un corps seroit-il d'une moindre conséquence que la vente d'un quartier de terre ?

Si on prend bien des Lettres de Rescision contre des dettes contractées volontairement en minorité ; pourquoi une jeune personne mariée contre son gré, ou qui n'a consenti à l'être que faute d'expérience & de jugement, ne pourroit-elle pas revenir contre un Mariage mal assorti ? La Justice Humaine sembleroit du moins demander cela... Ne se-

roit-elle pas mieux de ne pas permettre de contracter à celles qui n'ont ni l'intelligence, ni la maturité d'esprit requises pour être habiles à contracter des obligations d'un détail infini. Que de mariages seroient encore à faire, si l'on suivoit un peu plus les loix de la probité & de l'honneur !

Les Factums & Plaidoyers pour les femmes sont remplis des observations que voici ... La Dame Comtesse de ..... a été mariée à onze ans, à douze ans, à treize ans. Cet engagement contracté dans un âge où elle étoit incapable d'un consentement réfléchi, a été l'époque de tous ses malheurs ... Que ne lui est-il permis d'en retracer l'image au Conseil ? Mais, &c.

On lit dans un autre Factum, que la jeune Marquise de ..... étoit si peu en état de connoître l'importance & la nature du Mariage, qu'on fut obligé de mettre trois ans d'intervalle entre la célébration & la consommation.

Il est assez ordinaire, sur-tout parmi ceux que la noblesse ou l'opulence éleve au-dessus des autres, de voir une fille mariée le matin, être reconduite le soir au Couvent avec sa Gouvernante, pour y garder des interstices de plusieurs an-

nées entre la célébration & la consommation du Mariage qu'elle vient de contracter. De quoi occupe t elle son esprit, & de quoi l'entretient-on pendant tout ce temps, dont elle compte les mois, les semaines, les jours & les heures? Il seroit superflu de demander à quoi s'occupe son mari, & pourquoi il n'a pas, à beaucoup près, la même impatience.

Hilarion se croit dispensé d'observer la regle de son état, parce, dit-il, qu'il y a été engagé dans un âge où il ne sçavoit pas même ce que c'étoit qu'un état.... C'est de cette prétendue ignorance qu'il s'autorise pour vivre sans aucuns remords. Pourquoi *Lucile* qui a été mariée dans son enfance à son bizayeul, ne pourroit-elle pas alléguer les mêmes raisons pour adoucir l'esclavage où elle est détenue? Pourquoi paroît-on plus disposé à excuser la transgression de celui-là que de celle-ci? Pourquoi *Hilarion* se flate-t-il même de parvenir à faire briser ses entraves, fondé qu'il est sur des exemples? Les filles mariées enfans, & contre leur gré, doivent-elles être traitées comme les soldats qui sont contraints de servir, quoiqu'enrôlés de force ou par surprise? Il est aisé d'appercevoir que tout ce que nous venons de dire n'est qu'une ironie qui ne tend

uniquement qu'à faire connoître de quels spécieux prétextes les jeunes personnes peuvent se servir pour manquer aux obligations d'un état dans lequel on les a engagées avec aussi peu de justice & de prudence d'une part, qu'avec peu d'expérience & de jugement de l'autre.

Dire qu'il importe au bien public qu'on engage de quelque maniere que ce soit, les jeunes personnes dans le Mariage ... C'est répondre à la question ; mais c'est dire en même-temps qu'il importe au bien public que les particuliers fassent de grandes fautes. Les Loix ne les ordonnent point, elles les permettent seulement. Elles n'ont qu'une providence générale ; elles laissent aux Particuliers le soin d'examiner si ce qu'elles leur permettent, peut se concilier avec leurs véritables intérêts ; mais on ne les interpréte jamais plus à la rigueur, que quand elles paroissent favoriser l'orgueil, la cupidité ou l'avarice ; on prend alors pour un exprès commandement ce qui n'est qu'une tolérance.

Abuser de la jeunesse & conséquemment de l'ignorance d'une enfant pour lui faire contracter des obligations que les personnes d'un âge mûr, & d'une expérience consommée, ont assez de peine

à remplir ſelon les regles de la Religion & de l'Honneur ; c'eſt une eſpece de ſubornation. On veut, à quelque prix que ce ſoit, ſe débarraſſer d'un enfant ; mais que ce projet réuſſit mal la plûpart du temps aux peres & aux meres, qui, pour un, ſe trouvent embarraſſés de quatre, & ſouvent d'un indigne Gendre brochant ſur le tout.

Il y a des raiſons phyſiques qui devroient empêcher les parens de marier trop jeunes les enfans de l'un & de l'autre ſexe... Si l'homme, diſoit un Ancien, reſſemble aux Dieux par l'intelligence ; il reſſemble exactement aux animaux par le corps... Tels peres & telles meres ſe donneront bien de garde de faire couver des Serins la premiere année. Mais la vanité, l'intérêt ou d'autres mauvais motifs leur font oublier ou paſſer par-deſſus cette regle ſi conforme à la raiſon & à la nature, dans le Mariage prématuré de leurs enfans. Ils ſçavent pourtant à merveille qu'un jeune arbre qu'on pouſſe trop, ne produit que de mauvais fruits & meurt bien vîte.

Marier une fille dans ſon enfance, c'eſt outrager la nature imprudemment, dit l'Hiſtorien Zozime, en parlant des deux filles du fameux *Stilicon*, qui épouſerent

ſucceſſivement l'Empereur *Honorius*, & qui moururent ſans pouvoir devenir femmes, à cauſe de leur trop grande jeuneſſe.

L'Auteur Eſpagnol de l'examen des Eſprits, dit qu'une fille mariée trop jeune ne peut produire que des enfans de peu d'entendement & moux. Il appelle cela ſemer le bled dans l'eau.

Il ne faut pas, dit-on, qu'un Garçon voye venir la barbe à ſon pere. On obſerve que les garçons qui ne ſont guere plus jeunes que leurs peres, n'ont pas ordinairement beaucoup de reſpect pour eux ... Un pere de trente-cinq ans, n'a pas acquis par la maturité de l'âge, une autorité ſuffiſante ſur un fils qui en aura vingt. Un pere de ſoixante-dix-ans ou plus, commence à la perdre, s'il ne l'a déja perdue.

Outre les raiſons phyſiques, il y en a de morales qui doivent ſur-tout interdire aux parens le Mariage précoce de leurs filles ... C'eſt qu'un tel engagement ne donne pas temps à la modeſtie, à l'honnêteté & à la pudeur de jetter d'aſſez profondes racines dans l'ame, & de lui en faire une habitude.

Les hommes ne ſe gênent pas beaucoup dans leurs diſcours devant les femmes

mariées, quelques jeunes qu'elles puiſſent être, parce que les regardant comme initiées, ils ſe perſuadent, ſans faire attention à l'âge & au peu de jugement, qu'on ne doit leur déguiſer aucuns myſteres. Et il arrive de-là qu'elles ſe deshabituent de la pudeur avant même que de la connoître ; elles n'en ont ni les ſentimens, ni les dehors. Et cependant l'honnêteté du moins extérieure, influe beaucoup plus qu'on ne s'imagine ſur l'honneur & la chaſteté... Les maris ne tardent ordinairement pas à s'en appercevoir. On diroit que les parens regardent leurs filles comme des marchandiſes qui ſe gâtent au magaſin... Ils les donneront plutôt au rabais que de ne pas s'en défaire. Ils ne veulent pas, diſent-ils, manquer une bonne occaſion.

Au reſte, nous ne prétendons nullement étendre nos obſervations ſur les Alliances des Souverains & des Grands. La politique qui ne doit être autre que le plus grand bien des Etats les engage ſouvent à violenter la nature dans les Mariages de leurs enfans de l'un & de l'autre ſexe... Peu de Lecteurs ignoreront le nom de cette Princeſſe qui, avant l'âge de dix ans, ayant été mariée à un Prince qui en avoit plus de trente,

& étant restée veuve presqu'aussitôt, fut donnée en secondes noces à l'âge de vingt ans à un autre Prince qui n'en avoit pas douze. De sorte qu'on auroit bien pû lui appliquer, quoique dans un autre sens, l'Epigramme de Martial sur Didon. *Infelix Dido, nulli bene nupta marito.* Une guerre longue & ruineuse à terminer; des Provinces à recouvrer, sont des raisons décisives qui sont sans repliques.

Les Filles sont d'une très-grande ressource dans les Maisons des Souverains... C'est un point d'appui, dit un Auteur, qui souvent rassemble & unit ce qu'il y a de plus divisé. Elles sont de puissans instrumens dans la main d'un Prince habile.

Voyez dans l'Historien *Comines* comment *Charles*, dernier Duc Souverain de Bourgogne, leurroit tous les Princes ses voisins par l'espérance d'obtenir sa fille; la promettant à tous, & ne la donnant à aucun. Et crois, dit le même Historien, qu'il ne l'eût jamais mariée tant qu'il eût vécu, mais l'eût toujours gardée pour entretenir les gens & s'en servir.

Anne de France, Fille aînée de Louis XI, étoit extrêmement bien-faite, dit notre Histoire. Mais comme elle avoit,

ſans comparaiſon, plus d'eſprit que le Roi ſon pere n'auroit voulut qu'elle en eût, il la maria à un Prince de ſon ſang, d'un génie tellement au-deſſous du médiocre, que Sa Majeſté n'avoit pas à craindre qu'il entrât dans aucune intrigue contre lui... Voilà un trait de Politique dont la tranquillité de l'Etat eſt évidemment l'objet. Mais les Particuliers n'étant tenus à aucuns de ces ménagemens, à propos de quoi ne cherchent-ils pas le convenable?

Les Tréséniens ayant conſulté l'oracle ſur ce que leurs enfans étoient extrêmement délicats, & mouroient preſque tous; il leur fut répondu qu'ils mangeoient leurs fruits trop verds. Ce qui ne fut pas difficile à interpréter.

Que dire de ces mariages ſi diſproportionnés pour l'âge, que le maria quelquefois cinquante ans plus que ſa femme... Peut-on ignorer que la compagnie d'un tel homme, pour une enfant, eſt moins un commencement d'amour qu'un principe de crainte, d'averſion, de dégoût & de haine. Ne faut-il pas être d'une prudence bien conſommée pour deviner de pareilles ſuites?

Un Roi fort cruel que Virgile appelle *Mézence*, ſe divertiſſoit à attacher un

corps vivant à un corps mort, & faisoit ainsi périr ses prisonniers. L'allusion est claire, & l'application aisée à faire.

Il y a des filles qu'on a déterminées au Mariage le plus disproportionné, par des Poupées & autres colifichets de la foire. Ciceron dit à peu près la même chose dans son plaidoyer pour *Cluentius.*

C'est ou la vanité, ou l'avarice, ou la convoitise qui font la plûpart des Mariages . . . On trouve étonnant qu'il y en ait si peu de bien assortis ! Mais ne seroit il pas plus étonnant qu'il s'en trouvât beaucoup ?

C'est toujours par vanité qu'une jeune fille épouse un vieillard, comme c'est par convoitise qu'il l'épouse, & comme c'est par avarice que les parens la lui donnent. Un Ecrin de dix mille écus seulement, fait une prodigieuse impression sur l'esprit d'une enfant élevée à aimer la vanité plus que toute autre chose. Il faut qu'un homme soit bien hideux pour ne pas paroître au moins passable quand il fait des présens de cette force, & qu'il en promet bien d'autres. Il n'y en a pas un qui ne lui ôte quelques rides ; ce n'est pas tout . . . Ne doit-on compter pour rien les avantages considérables que les peres & meres se promettent de pouvoir

puiser à discrétion dans la bourse du Vieillard pour avancer les autres enfans ? N'oubliez pas sa fatuité à lui-même qui lui fait croire que son mérite est bien supérieur à celui du jeune Cavalier, auquel son argent le fait préférer, & qui peut-être par la suite n'y perdra rien!

Salluste en faisant le caractere de *Fulvie*, maîtresse de *Curius*, a fait celui d'une infinité d'honnêtes filles. Il dit de cette *Fulvie* qu'elle ne souffroit *Curius* qu'avec peine parce qu'il n'étoit pas assez riche pour lui faire des présens. Mais, dira-t-on, cette *Fulvie* étoit une Courtisane! Qu'importe? Une fort honnête fille qui ne préfére un prétendant à un autre, que parce qu'il est plus riche, en differe-t-elle infiniment?

Nous nous récrions quand nous lisons dans l'histoire Orientale que les Géorgiens & les Circassiens n'élevent leurs filles, qui sont presque toutes belles, que pour les vendre & meubler le sérail des Sultans, des Visirs, des Muphtis ou des Bachas! Nous ne faisons pourtant le même trafic qu'un peu plus honnêtement. L'abus d'un Sacrement couvre bien des vues criminelles, & jette un air de décence & d'honnêteté sur des choses qui n'en ont guere... Nos filles ne sont pas

efclaves, dira-t-on, & l'unité leur donne de grands avantages fur les femmes des Turcs, que le nombre & la captivité rendent néceffairement miférables. Cela eft-il bien vrai ?

Un vieux Mari dominé par la cupidité, eft ce qu'il y a au monde de plus incommode, & plus il fera amoureux, plus il fera infupportable... Or un vieux mari ne prend jamais une jeune femme que par cupidité; donc il fera infupportable... Un homme de cette efpece ne fe paye d'aucune raifon. Il veut difpofer de fa petite époufe comme d'un Perroquet ou d'un Singe qu'il a achetés & qu'il encage, ou tient à la chaîne. Une jeune fille fe flate en vain qu'elle jouira avec un Vieillard d'une liberté affez étendue pour fe dédommager des défagrémens mortels d'une compagnie auffi ennuyeufe; cela ne fe rencontre pas toujous; cela eft même rare... Il y a des hommes en qui l'âge ne fait que fortifier une certaine fagacité maligne, & à qui il eft difficile d'en impofer. Leur jaloufie eft extrêmement furveillante, & extrêmement à charge...... Ils ne font aucun cas ni des belles paroles, ni des beaux fentimens, ni de la régularité édifiante de la conduite d'une jeune femme; ils ne s'en

rapportent qu'à leurs yeux qui ont la perſpicacité d'un Baſilic ... Ils ſçavent qu'ils ſont haïſſables ; ils en concluent qu'ils ſont haïs ... Ces ſortes de Vieillards ſont ordinairement ceux qui ont été les plus corrompus & les plus débauchés dans leur jeuneſſe. Le vieux *Ergaſte* ſe faiſoit un malin plaiſir de déſoler une jeune Epouſe à laquelle il ſentoit bien qu'il ne pouvoit plaire... Il ſe divertiſſoit à lui demander pardon tous les jours de ce qu'il tardoit tant à mourir ... Ce petit jeu ſi amuſant pour lui , & ſi déplaiſant pour elle , n'a pas laiſſé de durer une vingtaine d'années ou environ , c'eſt-à-dire , qu'il n'a fini que quand elle fut devenue vieille elle-même : car la vieilleſſe commence de bonne heure pour les femmes , & ce qu'elles gagnent du côté de la maturité précoce , elles le perdent du côté de la vieilleſſe prématurée ... Cette belle fille a été mariée pour garder vingt ans le chevet d'un vieux malade , uſé de débauche autant que d'années ; ſon ſalaire a été la contagion ; mais elle eſt devenue Marquiſe.

Voilà ce qu'on lit dans un Factum. Rien ne fut aſſorti dans ce Mariage ... Auſſi le moment de la cohabitation fût-il l'époque de tous les malheurs de la jeune femme. Son enfance ne lui permit pas de faire un

choix réfléchi... On a moins pensé à lui procurer un établissement, qu'à profiter de la foiblesse de son âge. On consomma le sacrifice en traînant aux pieds des Autels, une enfant, pour y jurer un engagement auquel son cœur ne pouvoit prendre aucune part.

Nos Loix permettent le Mariage à l'un & à l'autre sexe dans un âge fort avancé.. On ne connoît pas trop quel peut être le but de ces sortes de Mariages sur-tout de la part des femmes. Mais comme nous l'avons observé, les Loix en permettant certaines choses, ne garantissent pas pour cela ceux qui les font de ridicule & de blâme. Les anciens Législateurs défendoient le Mariage aux hommes de soixante ans, & aux femmes de cinquante... Quoique Payens, peut-on dire qu'ils eussent tort?

Pline le jeune dit qu'une Dame Romaine se déshonora en épousant un riche Vieillard; vû le pitoyable état où les maladies & l'âge l'avoient réduit.

Un Empereur Romain qu'on pressoit de se marier, disoit qu'il ne faisoit pas assez de cas de la vie pour en vouloir faire part à quelqu'un. Presque tous les Vieillards ne s'embarrassent pas au contraire de hâter l'heure de leur mort pourvû qu'ils puissent acquérir le titre de pere. L'Histoire dit d'un vieux Monarque fort

ſage, mais qui ne le fut pas en ſe remariant, & moins encore en épouſant une jeune Princeſſe; que ce fut un bonheur pour l'Etat qu'il n'ait pas laiſſé d'héritier, parce que la plus éminente de toutes les Places eût été remplie par un Succeſſeur bien foible à cauſe de la caducité de ſon pere. La cupidité perſuade à tous les Vieillards une choſe dont ils ne reconnoiſſent la fauſſeté que lorſqu'ils ſe ſont mis dans une ſituation où ils ne riſquent pas moins à avancer qu'à reculer. L'honneur, c'eſt-à-dire la vanité, d'une part; la vie de l'autre.

Je ſuis vieux, dit *Hermippe.* J'ai beſoin d'une compagne qui m'aſſiſte & me ſerve dans ma caducité... N'eſt ce pas là une belle perſpective pour une jeune femme!.. Mais ne nous y trompons pas!.. Hermippe a deux motifs dans la réſolution qu'il prend de ſe marier ou de ſe remarier; & de ces deux il ne montre que celui qu'il croit le plus honnête & le moins ridicule: car ce n'eſt pas tant à cauſe de ſa caducité qu'il lui faut une jeune femme, qu'à cauſe de quelques étincelles peu chaſtes qui lui reſtent encore d'une jeuneſſe autrefois bien décriée... Il faut être femme pour ne pas ſentir combien c'eſt acheter che-

rement la plus basse & la plus misérable de toutes les servitudes.

L'avarice & la vanité font d'abord croire à une jeune personne qu'elle pourra aimer le Vieillard qu'on lui destine, & vivre en honnête femme avec lui, & pour lors elle fait ce raisonnement : un homme d'âge sçait faire un choix avec plus de discernement qu'un jeune étourdi ; est plus respectueux, plus fidele, plus discret, plus dévoué à l'objet dont il est touché ; revenu de mille bagatelles qui ne sont pas dignes de remplir le cœur, quand il prend un attachement, il le prend pour toujours. Cela n'est pas toujours vrai. Mais l'apparition d'un Cavalier jeune, bienfait & maniéré, dérange chaque fois toutes ces belles dispositions, & fait vivement sentir à la jeune personne que son honneur & son salut sont également en risque si elle épouse le Vieillard. Il faudroit que les filles ne vissent jamais d'autres hommes que ceux qu'elles doivent épouser, ou que du moins elles n'en vissent que d'un mérite inférieur. On auroit quelquefois bien de la peine à leur en montrer.

Mathurin Géronte ! Ne consultez point le goût de votre fille ! Elle ne l'a pas en-

core formé ; profitez de ſon ignorance pour la donner à ce Vieillard opulent ; & quand le goût de votre fille ſera formé, laiſſez au Vieillard à débrouiller la fuſée comme il l'entendra ; ce ſeront plus ſes affaires que les vôtres.

Un jeune homme n'épouſe jamais une vieille que par avarice ou par vanité... Une Roturiere opulente excite l'avarice du Noble, & une Femme titrée pique la vanité du Roturier, qui ſe flate que cette alliance deshonorante pour ſa femme lui fera infiniment d'honneur à lui-même. Sur ce compte ils trouvent l'un & l'autre leurs vieilles encore aſſez fraîches, & leur promettent bien ce qu'ils croyent peut-être pouvoir tenir. Mais quand le Contrat eſt en forme, des Griſettes ſe mettent ſur les rangs, & font voir à celle-là qu'il n'y a pas de liaiſon entre l'amour & l'argent ; & à celle-ci, qu'il n'y en a pas davantage entre la nobleſſe & l'amour.

Une jeune fille qui a épouſé un Vieillard & qui lui manque, eſt plus excuſable qu'un jeune homme qui a épouſé une vieille & qui la mépriſe... La raiſon en eſt ſimple... Le jeune homme s'eſt marié volontairement & à ſon gré ; la jeune fille y a preſque toujours été

forcée par ses parens. Ce seroit une fort bonne excuse, si la Religion & l'honneur pouvoient s'en payer de quelques-unes.

Comment une vieille femme peut-elle se persuader qu'un jeune homme l'aimera? Un Vieillard pourroit plutôt s'en flater, si par hazard il lui tombe une innocente; mais avec cette restriction, qu'il ne jouira de cet avantage que jusqu'à ce qu'un jeune séducteur ait ouvert les yeux de son innocente sur son mérite à elle-même, comme sur ses défauts à lui-même.

Ceux qui abusent de l'enfance & de l'inexpérience d'une fille pour la pousser à un Mariage disproportionné, s'excuseront inutilement sur la vieille maxime qui permet de tromper les malades, les imbéciles & les enfans; ce ne doit être que pour leur bien, & non pas pour leur faire contracter des engagemens d'où dépend tout le malheur de leur vie. Tout Contractant doit sçavoir ce qu'il fait & connoître toute l'étendue des obligations qu'il s'impose, sans quoi le Contrat ne peut avoir lieu; & voilà pourquoi ni les imbéciles, ni les enfans, ni les personnes liges ne sont point habiles à contracter; les uns, faute de jugement; les autres,

faute de puissance ... Or on conviendra que de toutes les obligations que l'espece humaine peut contracter, il n'y en a pas de plus étroites que celles du Mariage; puisque par-là une fille abandonne la seule chose que la Nature lui ait donné en propre, qui est son corps, pour le livrer à un homme qui souvent ne la dédommage guere, en lui donnant les restes du sien; avec cette condition encore que ce sera à ses heures de commodité & autant qu'il y trouvera son plaisir... On répondra que les peres & meres contractent pour elle ... Mais ils ont si mal contracté autrefois pour eux mêmes!

Ovide faisant la description d'une jeune victime qu'on présente à l'Autel pour y être immolée, commence par dire, qu'elle est belle, & que c'est cela même qui fait son malheur; *nam placuisse nocet.* Il dit ensuite qu'elle est ornée de bandelettes de pourpre & de guirlandes. Il ajoute que le Sacrificateur lui mettant les mains sur la tête, prononce des paroles qu'elle entend sans les comprendre. *Auditque, ignara, precantem.*

Ne pourroit-on pas en quelque maniere appliquer cette description à une jeune fille sans expérience, qu'on livre par des vûes d'intérêt ou de vanité, à

un Riche ou à un Puiſſant qui ne l'épouſe que par des vûes de cupidité. *Nam placuiſſe nocet*... La Nature ſembloit avoir produit *Hébé*, cette jeune merveille de ſon ſexe, pour *Iphis* qui eſt orné des mêmes graces & des mêmes attraits dans le ſien; mais comme il eſt dénué de certains titres qu'on appelle *nobleſſe*, & de certains avantages qu'on appelle *richeſſes*, toutes choſes étrangeres à ſa perſonne : une ſote vanité & un intérêt ſordide ont ſacrifié *Hébé* à *Lycambe*, qui n'a rang dans l'Humanité que parce qu'il a, on ne ſçait trop quelle figure d'homme, & qu'il eſt revêtu d'on ne ſçait trop quels titres, toutes choſes étrangeres à ſa perſonne; mais jouiſſant de ſoixante mille livres de rente bien décidées. Cette derniere raiſon eſt ſans réplique.

Il y a des filles qu'on marie dans une ſi grande jeuneſſe, & avec un jugement ſi peu formé, qu'elles épouſeroient le Laquais de leur mere, ſi on le leur donnoit, de même qu'elles épouſent un fils de bonne maiſon; c'eſt leur corps que l'on marie.

Lyſandre, vieux garçon & vieux corrupteur, mais opulent, à conçu la paſſion la plus furieuſe pour la jeune *Lucinde*, qui venoit de quitter les manches

pendantes ... La mere, femme d'expérience, qui s'en est apperçue, a aussitôt éloigné adroitement la petite personne, ou du moins a ôté à Lysandre toutes les occasions de l'entretenir loin de ses yeux ... Lysandre, accoutumé à ne pas desirer impunément, & irrité par cette précaution, a senti que le Contrat étoit nécessaire ; aussi l'a-t-il employé pour parvenir à ses fins ; & la mere à cette condition vient de livrer sa fille à ce vieux Satyre ... C'est une prostitution que cela, direz-vous ? Non pas. Quelques feuilles de parchemin & l'abus d'un Sacrement en font un Acte très-légitime : *Nominis honestate, cupiditatis nequitia palliatur*, dit un Ancien. C'est ainsi qu'un voluptueux ne se détermine souvent à épouser une belle fille que parce qu'il n'a pu réussir à la corrompre, les parens faisant bonne garde pour attiser une passion qui ne manque guere de s'accroître par les obstacles ... Quels motifs d'honneur pourroit-on trouver d'une part ou de l'autre ? La convoitise dans celui-ci ; l'avarice dans ceux-là.

Un jeune homme qui épouse une vieille, a dessein de faire son devoir avec elle, ou il n'en a pas dessein ... Si c'est son dessein, il se fera passer pour

un homme d'un goût hétéroclite, semblable à celui dont parle Martial qui étoit plus amoureux d'Hécube que d'Andromaque; puisqu'outre que la Religion ne lui défend pas d'épouser une jeune femme, c'est que la raison & la Nature le lui conseillent. Si au contraire son dessein est d'en agir indignement avec elle, il se fera passer pour un malhonnête homme, parce que tout le monde verra bien qu'il n'a été déterminé que par l'avarice... C'est à lui de choisir; mais il ne peut éviter d'être ridicule ou fripon. Quelqu'un a dit qu'une femme qui est belle, sans être riche, ne donne qu'une sorte de plaisir dont on se lasse quelquefois bien vîte; mais qu'une femme riche, quoique laide, en donne de vingt sortes dont on ne se lasse jamais. Cela mérite bien quelque reconnoissance.

Un jeune homme qui épouse une vieille, ne lui a obligation de tous les avantages qu'elle lui fait, que jusqu'à la signature du Contrat. Cela passé, il se persuade qu'elle lui doit du retour, & que la possession d'un aussi aimable homme qu'il se croit, vaut mieux que toutes les richesses de sa vieille. Peut-être le penseroit-elle comme lui, si elle jouis-

soit effectivement de cette possession qu'il lui fait tant valoir.

Ce n'a été du moins que bien tard qu'il a été permis aux anciens Romains d'épouser leurs cousines... Et c'est ce qui a fait que plusieurs Historiens du haut Empire n'ont pu se taire sur le Mariage de l'Empereur Claude Néron avec Agrippine sa niece, qu'ils traitent d'incestueux, & auquel ils attribuent toutes les calamités de l'Etat... Ils parlent à peu près là-dessus comme les plus sages Casuistes... Ils ne disent pas moins de mal de celui de Domitien avec la fille de Titus son frere... Sur quoi pouvoit-être fondé ce scrupule des Payens ? Ils étoient pourtant assez autorisés par l'exemple de leur Jupiter dont Junon étoit la sœur & la femme ! Il est singulier que leur Religion leur ait imposé une espece de nécessité d'être plus honnêtes gens que leurs Dieux ! Une épigramme de Catulle contre un certain *Gellius* qui vivoit criminellement avec sa tante, fait voir que l'horreur des Payens pour ces sortes d'unions n'étoit pas nouvelle dans le temps que les Empereurs Claude & Domitien épouserent leurs nieces. Voyez dans Valere-Maxime comment Marc-Antoine l'Orateur, prêt de s'embarquer pour son Gou-

vernement de la Sicile, fut obligé de revenir sur ses pas & de se rendre à Rome d'où il ne faisoit que de partir, pour se purger d'une accusation d'inceste.

Lysimond vient d'épouser une jeune femme, lorsqu'il ne lui en faudroit qu'une vieille pour avoir inspection sur sa maison. Cependant il est très-content de son choix, & il est prêt de parier qu'il n'y a pas de circonstances où sa jeune épouse ne le préférât au Céladon le mieux tourné. Ecoutez-le, & vous conviendrez qu'il n'a pas tort, tant qu'il ne s'agira que de mari... J'en suis adoré, dit-il; mon départ cause toujours de la tristesse; on me conduit, en m'embrassant, jusque sur l'escalier, & là on me fait promettre que je ne serai pas plus de trois ou quatre heures dehors... De retour de la Ville, je trouve en rentrant un Domestique posé comme en sentinelle à la porte pour m'attendre... Il court avertir de mon arrivée; aussi-tôt on vient au devant de moi du plus loin qu'on m'entend, & alors autres caresses aussi vives & aussi sinceres que les premieres... Je ne gêne point & je m'en trouve fort bien... Un sexagénaire ne peut guere prétendre à se faire aimer d'une jeune femme qu'autant qu'il lui laisse une liber-

té honnête . . . Auſſi la mienne n'en abuſe-t-elle pas . . . Elle ne voit que peu de monde ; mais tous gens choiſis . . . Quelques Dames de ſon âge avec les Cavaliers qui s'y rencontrent pour leur donner la main . . . Un jeune Magiſtrat, ami de la famille . . . Quelques parens . . . Un couſin, Mouſquetaire ; un Officier de Cavalerie neveu de ſa belle ſœur . . . & ſurtout un petit Abbé de bonne maiſon extrêmement modeſte . . . Voilà toute ſa compagnie & tout ſon amuſement ; c'eſt avec les uns ou avec les autres qu'elle va aux Spectacles & aux Promenades . . . En conſcience peut-on ſe contenter à moins ? Et ne ſerois-je pas bien ridicule de douter un moment de la ſincérité de ſa tendreſſe pour moi !

Il n'eſt pas dans la nature qu'une jeune femme puiſſe avoir un attachement perſonnel pour un mari trois ou quatre fois plus âgé qu'elle . . . Elle peut avoir pour lui de l'attachement comme un Ecolier en a pour un Régent ou un Précepteur, qui ne le gênent en rien ſur ſes fantaiſies, ni ſur ſa pareſſe ; toujours prêt à les déteſter & à les confondre l'un & l'autre avec le Cuiſtre, s'ils lui parlent ferme, ſur l'obéiſſance & le devoir. Les parens ont beau dire que la nature dans

le sein même du dégoût, provoque le plaisir; qu'une jeune femme s'y livre, & s'en fait insensiblement une habitude, cela pourroit effectivement arriver, si une jeune femme n'avoit jamais vû & ne voyoit jamais que son déplaisant mari.

Poliphonte, après quinze années de Concubinage & de jalousie, vient enfin de rompre avec sa Maîtresse. Et pour s'en consoler, il s'est choisi pour femme une enfant qu'on a fait sortir du Couvent... Il a dit haut & clair que ce n'étoit que pour lui qu'il se marioit, & qu'il ne prenoit une femme si jeune que pour la faire à son badinage... Or vous allez voir en quoi ce badinage consiste... Premierement il la traite comme il a traité sa Maîtresse; mais ne vous y trompez pas; & n'allez pas croire là-dessus qu'il la traite bien; car voilà comme il a traité sa Maîtresse, qu'il n'a quittée que parce qu'elle n'a pas voulu se laisser confiner dans un Village... La petite jeune femme, assez enfant pour n'avoir que le sentiment de son état, sans en avoir la connoissance, n'a d'abord pour toute perspective, que la figure déplaisante de son vieux mari, & pour tout amusement & toute

Compagnie, que ſon entretien pédanteſque . . . Il eſt fâcheux pour lui qu'il ne puiſſe ſe paſſer de Laquais; car il ne trouve pas bon qu'un Domeſtique lui parle, ni leve les yeux ſur elle; pas même un de ſes Fermiers qui lui apporte de l'argent . . . Il ne vient chez lui ni ami, ni ennemi; car il n'y invite perſonne, & il refuſe tout le monde. Les Spectacles ne ſont pas faits pour elle; le cœur s'y tourne à mal; auſſi ne l'y voit-on point. Fait-elle un pas? Il craint tellement qu'elle ne lui échappe, qu'il ne s'en rapporte qu'au bras dont il la tient fort & ferme . . . Il ne la mene pas loin, & cependant il lui faudroit des Appariteurs pour faire éloigner les regardans . . . Eſt-il obligé de s'abſenter pour un jour, il lui laiſſe à manger pour deux, & il l'enferme ſous trois clefs dans une chambre haute, dont les fenêtres bien grillées pourroient ſe trouver à hauteur d'appui, en y montant avec une échelle. Ce récit ne donne-t'il pas un air de vraiſemblance au conte de la *Barbe-bleue*, & au traitement que cet *Ogre* faiſoit à ſes femmes? S'il eſt difficile de dire lequel eſt le plus malheureux des deux époux; il ne ſera pas

difficile de deviner lequel on plaint le moins & on méprise le plus.

Quoi qu'il en soit, les maux qui sont réellement à craindre dans la position d'un vieux mari, qui a une jeune & belle femme, quelque bien fondés qu'ils paroissent, sont pourtant encore moins difficiles à éviter que les maux imaginaires... C'est-à-dire qu'un vieux mari a encore plus sujet de craindre les chimeres de sa jalousie & les jeux de son imagination, que les infidélités de sa femme... Il juge de son sort, plutôt selon ce qu'il croit mériter, que selon le penchant de celle qui est l'infortunée victime de sa tyrannie & de sa brutalité. Que les hommes sont ingénieux à se tourmenter ! Ils se plaignent d'une infinité de maux ; mais le plus grand de tous est celui dont ils se plaignent le moins : *l'amour propre*. Car enfin, comme nous l'avons observé, & comme l'expérience le confirme dans tous les pays & dans toutes les conditions; ce n'est nullement par zèle pour la justice & pour la vertu, qu'un mari se courrouce de l'infidélité de sa femme & la redoute; ce n'est ni pour Dièu, ni pour les hommes; c'est pour lui-même... Se croit-

il outragé dans ſon honneur, c'eſt-à-dire dans ſa vanité ? Il voudroit que toute la nature ſe bouleverſât pour venger un forfait auſſi affreux . . . Mais toute la Nature ſe rit de ſon orgueil, & la vertu même le mépriſe & dédaigne de le conſoler, parce qu'elle ne ſoutient jamais que ceux qui ſouffrent pour elle.

Quelques obſervateurs prétendent que pour faire d'heureux mariages, il faudroit employer les précautions qui ſont d'uſage dans la ſcience ou art qu'on appelle *Hippiatrique.* » On remarque, diſent-ils, que quand les qualités & le » naturel d'un cheval ſont mal aſſortis, » avec le caractere & la conduite du » Cavalier, le cheval, au lieu de ſe dreſſer & de ſe former, ſe gâte & de» vient vicieux . . . Selon les connoiſ» ſeurs en ce genre, on préviendroit la » perte de beaucoup de chevaux, par » une diſtribution réfléchie & intelli» gente, où le naturel des animaux & » le caractere des Cavaliers fuſſent com» binés enſemble, & pour ainſi dire, » tempérés l'un par l'autre ; de ſorte » qu'on ne mît pas le feu avec le feu, » comme il arrive ſouvent, en faiſant » des diſtributions au haſard & à la fan-

» taiſie des Cavaliers... Ainſi on don-
» nera à un homme ſujet à l'humeur,
» au caprice, & emporté juſqu'à être
» brutal, un cheval d'un naturel doux
» & docile. A un homme, jeune &
» étourdi, un cheval dur & pareſſeux;
» à un homme ſage, intelligent, paci-
» fique & ſans humeur, un jeune che-
» val inquiet & ardent; à un homme
» qui ſçait parfaitement gouverner un
» cheval, des chevaux de Remonte à
» former ».

Il n'eſt pas difficile de faire une application aſſez juſte de cette comparaiſon, qui eſt bien moins ridicule qu'elle ne le paroît.

Fin du ſecond Volume.



